

FIN

A travers les Seigles

par HÉLÈNE
MATHERS



PRIX :

1^f
50



Editions du
Petit Echo de la
Mode

P. ORSONI

Directeur

7. Rue Lemaignan
PARIS (XIV^e)

Vous dites, Mesdames,

qu'il est impossible d'être élégante !

lorsqu'on possède un budget de toilette très limité.
VOUS CHANGERIEZ VITE D'AVIS si vous connaissiez les ressources précieuses qui vous sont offertes par

L'ALBUM DE LA MODE SIMPLE

qui paraît 4 fois par an.

Abonnements : 1 an, 3 francs ; Etranger, 3 fr. 50.

Le numéro de 36 pages : 0 fr. 75 -:- Franco poste : 0 fr. 90.

Cette publication a été créée spécialement pour servir de guide aux femmes obligées d'apporter une grande circonspection dans leurs achats et de surveiller de très près toutes leurs dépenses de toilette. Dans cet album, vous ne trouvez que des modèles simples et dont la coquetterie ne réclame pas de garnitures compliquées. Toutes les parures nouvelles, qu'il s'agisse de robes du jour, de robes du soir, de toilettes de mariée, de toilettes d'intérieur, de blouses, de d'habillés, de manteaux, de vêtements pour fillettes, garçonnets et messieurs, ont été combinées avec une science sans pareille, pour donner à la silhouette une élégance aussi séduisante que s'il s'agissait du costume le plus riche. Vous y trouverez aussi deux pages de travaux de dames avec modèles grandeur d'exécution.

Procurez-vous l'Album de la Mode Simple, mesdames, si vous avez le souci de votre élégance et si vous désirez que l'achat de vos parures nouvelles de printemps ne soit pas une lourde charge pour votre budget de maison.

Les patrons de tous les modèles existent en pochettes, taille 44, ou à l'âge indiqué pour les Enfants, 1 fr. 25 chacun. Etranger, 1 fr. 50. Ils se font aussi sur mesures aux prix indiqués dans chaque explication.

Toutes les Nouveautés de la Saison

sont données par nos

Albums des Patrons Français "Echo" pour Dames ou pour Enfants

Nos Albums sont uniques en leur genre. Les Couturières et les Dames confectionnant leurs toilettes et celles de leurs enfants, assurent qu'ils leur sont indispensables parce qu'ils contiennent le plus grand choix de toilettes nouvelles, simples, élégantes et pratiques.

Nos Albums se composent de 60 pages, grand format, dont 26 en couleurs. Sur ces 26 pages de couleurs, 8 sont hors texte sur papier fort. Elles feront de belles affiches pour les couturières. La couverture est en papier de grand luxe, artistement illustrée de 2 pages en trichromie du plus ravissant effet.

Les Albums des Patrons Français "Echo" sont indispensables à chaque dame qui veut se tenir au courant de la Mode ; leur place est chez toutes les couturières et tous les commerçants qui emploient les journaux de Modes, car ils en sont les plus avantageux et les plus pratiques.

Chaque Album en vente partout : 3 francs.

Franco par poste : 3 fr. 25. Etranger : 3 fr. 50.

L'Album des Patrons Français "Echo" paraît quatre fois par an

Savoir : Album pour Dames, 15 février, 15 août.

Enfants, 15 mars, 15 septembre.

Abonnements. — On peut s'abonner indifféremment aux deux Albums pour Dames ou aux deux Albums pour Enfants ou aux quatre Albums aux prix suivants :

Aux quatre Albums : FRANCE et COLONIES. 12 fr. 50

ETRANGER. 13 fr. 50

Aux deux Albums : FRANCE et COLONIES. 6 fr. 50

ETRANGER. 7 francs.

Adresser les commandes à M. ORSONI, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV').

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Son format allongé, d'une si jolie élégance, a été étudié spécialement pour tenir facilement dans un sac, dans une poche et... dans une petite main. Quand on voit, oublié sur la table, un volume de la Collection "Stella", on imagine nécessairement que la main qui l'a posé là est toute menue et toute fine.

La Collection "STELLA"

constitue un véritable choix des œuvres les plus remarquables des meilleurs auteurs parmi les romanciers des honnêtes gens. Elle élève et distrait la pensée, sans salir l'imagination.

La Collection "STELLA"

est une garantie de qualité morale et de qualité littéraire.

La Collection "STELLA"

forme peu à peu à ses fidèles amies une bibliothèque idéale, très agréable d'aspect, sous ses claires couvertures en couleurs, si fraîches à voir. Elle publie environ un volume chaque mois.

DANS LA MÊME COLLECTION :

1. **L'Héroïque Amour**, par Jean DEMAIS.
 2. **Pour Lui !** par Alice PUJO.
 3. **Rêver et Vivre**, par Jean de la BRÈTE.
 4. **Les Espérances**, par Mathilde ALANIC.
 5. **La Conquête d'un Cœur**, par René STAR.
 6. **Madame Victoire**, par Marie THIÉRY.
 7. **Tante Gertrude**, par B. NEULLIÈS.
 8. **Comme une Épave**, par Pierre PERRAULT.
 9. **Riche ou Aimée ?** par Mary FLORAN.
 10. **La Dame aux Genêts**, par L. de KÉRANY.
 11. **Cyranette**, par Norbert SEVESTRE.
 12. **Un Mariage "in extremis"**, par Claire GÉNIAUX.
 13. **Intruse**, par Claude NISSON.
 14. **La Maison des Troubadours**, par Andrée VERTIOL.
 15. **Le Mariage de Lord Loveland**, par Louis d'ARVERS.
 16. **Le Sentier du Bonheur**, par L. de KÉRANY.
-

Chaque volume, partout (chez tous les libraires).	1 fr. 50
Chaque volume, franco	1 fr. 90
Trois volumes au choix, franco	5 fr. »
Quatre volumes au choix, franco	6 fr. 75
Six volumes au choix, franco	10 fr. 25
Huit volumes au choix, franco	13 fr. »

Adresser commandes et mandats à M. ORSONI,
7, rue Lemaignan, Paris (XIV^e).

92541
HÉLÈNE MATHERS

A Travers les Seigles

Adapté de l'anglais

par

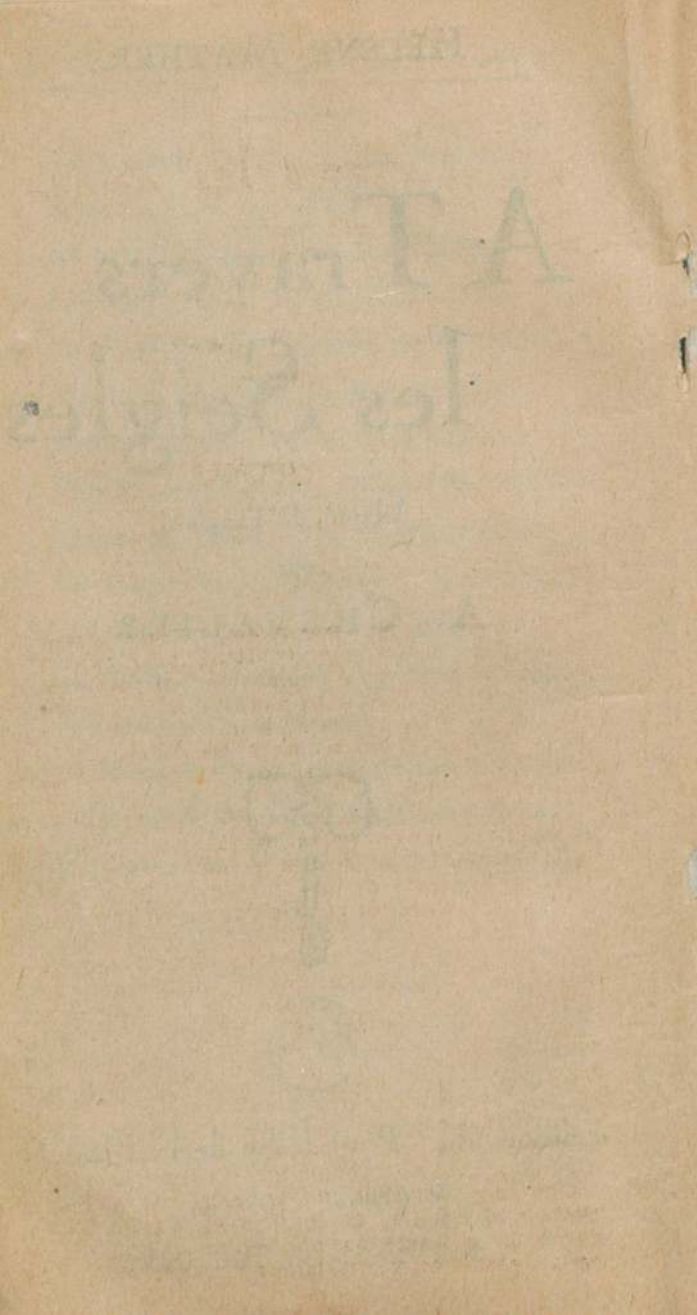
A. CHEVALIER



Editions du "Petit Écho de la Mode"

P. Orsoni, Directeur

7, Rue Lemaignan, Paris (XIV^e)



A Travers les Seigles

PREMIÈRE PARTIE

LES SEMENCES

I

Une petite cloche aigre résonne. C'est la voix du clocher de Silverbridze, appelant les fidèles à la maison de Dieu. Nous sommes si près du cimetière que, de nos fenêtres, nous pouvons lancer un caillou jusqu'à la grille qui entoure le monument de nos ancêtres, près desquels nous reposerons un jour, s'il y a assez de place, car nous sommes bien nombreux !

Abandonnant la salle d'études, sans prendre la peine de ranger nos livres, nous nous précipitons dans les grands corridors et les innombrables escaliers. Le manoir a dû être construit dans le but de casser le cou et les jambes de ses habitants. Si, grâce à une longue accoutumance, nous nous en tirons sans encombre, il n'en est pas de même des nouveaux domestiques, qui ne manquent jamais d'explorer, la tête la première, le sol inconnu. Nos chambres larges et basses de plafond se commandent d'une façon gênante. Elles ont des fenêtres à treillages, le long desquels les roses nous saluent gaîment, passant au travers leurs corolles de toutes nuances, mais des perce-oreilles en profitent aussi pour se promener hardiment parmi les simples objets qui garnissent nos tables de toilette.

Ces dernières sont, du reste, primitives ; nous n'avons ni poudre, ni cosmétique, aucun moyen d'embellir la beauté, pas d'autres ressources que de nous regarder au miroir, laides ou belles, telles que

Dieu nous a faites. Le miroir d'Alice lui renvoie une gracieuse image; en face de lui, elle attache les rubans bruns de ce chapeau de quakeresse, absolument de la nuance des belles boucles abondantes et soyeuses qu'il abrite. Je voudrais que vous la vissiez ainsi, avec cette fraîcheur d'églantine, cette fleur de santé dans ses yeux bleus, ce front bas et blanc, ce cou, ce menton et cette bouche délicate qui ont la beauté sévère d'une Vénus de marbre. Nous sommes très fiers de notre aînée, notre sœur de seize ans. On dit qu'en général nous sommes une famille présentable; mais pas un de nous n'approche d'Alice. Milly, le numéro deux, est belle à sa façon, d'un modèle carré, robuste, vigoureux, avec de beaux yeux bleu sombre et une épaisse crinière blonde hérissée. S'il y a une chose pour laquelle nous devons de la reconnaissance à notre père, ce sont ces yeux bleus dont il a doté toute sa famille. En comptant les siens et ceux de maman, cela en fait douze paires entre nous; et par « bleu » je n'entends pas ce mélange d'ardoise, de gris et de vert qu'on décore souvent de ce nom, mais une couleur aussi vive et pure que la teinte d'une fleur, depuis le bleu naïf des myosotis jusqu'au bleu pourpré du cœur des violettes. Nous sommes onze garçons et filles et j'ai dit douze paires d'yeux; il faut donc une exception à la règle générale, ce sont les miens. Mes yeux ont été verts depuis le jour de ma naissance, et seront verts jusqu'à ma mort. Maman les prétend gris; mais quand il s'agit de son physique, il est plus sûr de croire ses ennemis que ses amis.

— « Le gouverneur » brosse son chapeau! s'écrie Jack, se précipitant dans nos chambres, déjà correctement coiffé et ganté. Nous le suivons à la hâte. Dans la salle sont rassemblés maman, Dolly, Alan, — tous ceux des « petits » d'âge à aller à l'église — et papa. Il a son chapeau; mais, comme il bouleverse un tiroir pour trouver ses gants, il ne remarque pas notre arrivée tardive.

Enfin il se met en marche, maman à côté de lui et nous nous rangeons derrière, deux par deux, en procession, pour traverser la pelouse, franchir la barrière qui ouvre dans le « Champ de Dieu », passer auprès de la double effigie de nos ancêtres, Jeoffroy et Joan, qui reposent sur leur tombe, les pieds droits, les mains l'une contre l'autre. Si les effigies sont ressemblantes, j'imagine que Jeoffroy a dû être un bonhomme entêté et assez désagréable, tandis que la pauvre Joan était douce, bonne et très dominée par son seigneur.

M. Skipworth, notre pasteur, est à sa place, et le service commence. Papa répond aussi haut que le clerc, et tous, jusqu'au plus petit, nous l'imitons docilement. Mais voici que nous nous établissons le dos contre le banc, les pieds solidement plantés sur nos tabourets respectifs, ouvrant nos cœurs et nos oreilles aux consolations spirituelles que va nous distribuer M. Skipworth.

Papa se retourne et s'accoude au coin du banc, pour nous avoir tous sous les yeux. Le sermon s'entame, et quoique nous prêtions une profonde attention aux paroles de notre pasteur, nous ne pouvons en suivre le sens, ni même leur en découvrir aucun. Lorsqu'un prédicateur choisit un texte, c'est pour l'expliquer; M. Skipworth n'en fait rien; il tourne autour, se promène, le renvoie, le rappelle; mais jamais il n'en prend l'explication corps à corps, pour la faire pénétrer en vos esprits. Dans ses phrases décousues il prononce le nom de Mathusalem, et je me mets à songer à ce vieil ancêtre, qui dût être si fatigué de la vie avant que Dieu lui permit d'en déposer le fardeau; je me demande à quel âge on commença de le trouver sorti de l'enfance, et si son père le battait encore à cent ans.

Je n'ai pas achevé mes calculs, lorsque M. Skipworth termine son discours. Nous sortons. Nous reprenons l'étroit sentier, bordé de ces tertres de fraîche verdure qui recouvrent autant de tombeaux, puis notre jardin, si frais à l'ombre de ses hêtres sombres, un vieil enclos irrégulier, tout plein de détours qui nous sont chers, car ils nous ont souvent permis d'esquiver le « gouverneur », avec un succès surprenant. A gauche, le potager, vaste, bien fourni, gardé avec soin, dont la seule vue nous fait venir l'eau à la bouche, paradis fermé pour nous par un mur avare et détesté, trop élevé pour l'escalade, trop dangereux à sauter. Pour le franchir, nous avons successivement risqué nos existences; plus d'une bosse, d'une cuisante meurtrissure, est là pour l'attester, et le carré de pommes de terre, que nous choisissons de préférence au carré de groseilliers pour nous y laisser choir avec l'illusion que la chute y est moins rude, pourrait raconter plus d'une scène de honte et de désastre. Pour le moment, nous ne songeons pas à de semblables équipées; nous marchons deux par deux à la suite de papa, écoutant ses anathèmes contre le jardinier Dorley qui a laissé deux branches sèches et un caillou déshonorer le velours de la pelouse. Avant que nous soyons arrivés à la maison, Dorley a été, en paroles, congédié sans certificat, a passé

de chez nous à l'asile des pauvres, de là en prison, de la prison à la potence.

— Nous nous amuserons aujourd'hui, dit Alice, en montant l'escalier. Mme Skipworth dine ici : elle avait sa robe rouge à l'église.

II

Nous ne sommes peut-être pas une famille extraordinaire, et nous sommes peut-être une belle famille (sauf exception), mais je défie qu'on nous accuse d'être une famille sociable. Nous ne tenons à personne, et personne ne tient à nous. Si nous avons jamais eu des amis, ce dont je doute très fort, ils sont partis pour la terre étrangère, ils sont fondus comme neige ou sont morts d'inanition jadis, et comme nous n'avons pas un parent, ni oncles, ni tantes, ni cousins, nous ne voyons âme qui vive. La vérité est que papa se brouille par principe avec tous les gens qu'il connaît, et qu'ayant épuisé la liste de ses relations, il est, je crois, sincèrement fâché de n'avoir plus personne à qui faire une impolitesse. Une fois par an, à peu près, quelque voisine particulièrement pacifique, qui aime maman et tient à savoir ce qu'elle devient, franchit nos portes hospitalières et, pénétrée de crainte et de terreur, tire le cordon moisi d'une sonnette, rouillée faute d'usage. Le son inaccoutumé de cette cloche répand dans nos âmes une consternation pareille à celle de la trompette du jugement; nous nous assemblons pour voir ce qui va arriver; des portes s'ouvrent, des têtes s'allongent, le valet de chambre court çà et là pour s'assurer de l'endroit où se trouve « monsieur », de peur d'attirer sur sa tête un congé immédiat, s'il introduit l'audacieuse visiteuse en sa terrible présence. Dans le lointain, on aperçoit papa enfoncer avec fureur son chapeau sur sa tête, et se précipiter hors de la maison par une porte de derrière, remplissant les airs d'exclamations peu bienveillantes. Inutile de dire qu'il hait les visites encore plus qu'il ne déteste ses amis, de cette violente aversion que vous ne trouverez nulle part que dans le sein d'un Anglais bien né, bien élevé, qui n'a aucune raison de rougir de sa maison et de sa famille, et qui n'a rien fait dont il ait lieu d'être honteux. Pendant ce temps, la cause du tumulte demeure sur le seuil, et finit par être admise comme un être dangereux soupçonné de sortir d'un hôpital de typhiques ou d'avoir des intentions criminelles sur l'argenterie.

Une fois tous les trois mois, les Skipworth sont

invités à dîner, et là se bornent nos réceptions. Nul autre étranger ne mange notre sel de janvier à décembre. Je ne puis pas m'expliquer comment papa ne s'est pas encore querellé avec le révérend M. Skipworth; il a bien fait tout son possible pour cela, mais celui-ci est une de ces bonnes âmes incapables de se brouiller avec les dispensateurs de certains avantages substantiels. Je le vois en ce moment : un gros homme fait comme une poire, et dont le corps semble avoir avalé les jambes.

Papa cause avec Mme Skipworth. Le grand soleil de juin ruisselle sur sa robe rouge et sa bonne figure plus rouge encore. Pauvre femme ! elle louche atrocement ! Nous nous sommes bien des fois perdus en conjectures pour savoir si elle voyait de chaque œil un objet différent. Si laide soit-elle, elle nous semble quelque chose d'unique et de curieux, car elle n'a pas d'enfants. Cependant la médaille a son revers : ni elle ni son mari ne sont heureux de leur maison vide, et je l'ai vue regarder notre bande avec une envie amère. Il y a, j'en suis sûr, un regret douloureux dans ce pauvre cœur de femme, sous sa robe de superbe satin, qu'elle ne posséderait pas si de petits pieds galopaient autour d'elle, si de petites voix lui demandaient du lait, du pain et du beurre.

Quelle jouissance de savoir qu'aujourd'hui nous ne serons pas obligés de causer à table ! De toutes les tâches pénibles que papa nous impose, celle-là est la pire. Tout petits, on nous ordonnait de nous taire et de ne jamais ouvrir nos lèvres en sa présence. Nous n'allions jamais lui porter aucune de nos joies ou de nos peines enfantines; il ne s'occupait pas de nous; et nous, qui l'aurions aimé s'il l'avait permis, nous avions fini par n'éprouver à son égard d'autre sentiment que la peur. Maintenant que nous grandissons, nous n'avons plus aussi peur de lui; mais l'ancienne contrainte subsiste, et quand il nous ordonne de parler, la source est tarie. Plus nous faisons d'efforts, moindre est le résultat ! et c'est le problème journalier de nos existences de trouver quelque chose à dire, ou de tomber sur un sujet inoffensif qui nous fournisse quelques remarques inédites. Nous n'avons pas peur de lui; mais, fait humiliant à avouer : si, derrière lui, nous sommes hardis comme des lions, nous devenons, en sa présence, doux comme des agneaux, et nos voix s'obstinent à ne pas sortir de nos gosiers. Quand nos vies en dépendraient, il nous serait impossible de pousser à son oreille un de ces hurras qui partent cent fois par jour s'il est à bonne distance.

Le maître d'hôtel et le valet se précipitent, exécutant des glissades qui font notre admiration ! Malheur à eux, si, dans leur hâte servile, il leur arrive de heurter un plat contre l'autre, de ne pas être au coude de papa, présentant sauce ou légumes, au moment précis où il en a besoin. Pour les plats, si, dès que l'un disparaît, l'autre n'apparaît pas, sa physionomie exprime une indignation et un mépris qu'on chercherait en vain à imiter ; des regards, du reste, il passe vite à l'action, et un couvercle devient entre ses mains un projectile qui sera, à volonté, lancé par la fenêtre ou dans les mollets de James.

Aujourd'hui, à vrai dire, les choses se passent plus paisiblement, et si M. Skipworth reçoit par hasard quelque coup d'œil foudroyant destiné au domestique, qu'importe ! Il y est accoutumé.

III

Aujourd'hui, le déjeuner est fini, la récapitulation de nos méfaits, dont papa terrifie quotidiennement nos oreilles depuis l'amen des prières jusqu'à la dernière goutte de café, est finie également. Elle a été terrible, mais, en fulminant contre nous, il nous a dispensés du supplice de la conversation, et nous sommes des pécheurs si endurcis que nous préférons encore ce déjeuner aux autres repas. Maintenant il est dans le vestibule, il brosse son chapeau ; ce bruit léger fait passer en nous un frisson de délices, nous en savons la signification, quoique nous l'entendions trop rarement. Le trot d'un cheval retentit dans l'allée des écuries ; c'est le dog-cart qui va l'emmener à la gare. Simpkins apporte son sac ; le vieux domestique est aussi content que nous des vacances qu'il va avoir. Nous passons dans le vestibule pour embrasser le « gouverneur » à tour de rôle ; il scrute nos physionomies afin d'y découvrir une joie inconvenante ; mais elles sont muettes et impassibles ; tel est l'affreux degré d'hypocrisie auquel nous avons déjà habitué nos visages roses et innocents. Le voilà dans le dog-cart, il va partir ; il jette un coup d'œil soupçonneux à notre groupe, il est parti, il tourne le coin de l'avenue. Pourtant le silence règne toujours ; mais quand le bruit des roues meurt dans le lointain, la joie qui bouillonnait en nous s'épanche en exclamations, rires, bonds, danses, cris d'allégresse ! Lorsque le bruit s'est un peu calmé :

— Mes enfants, fait maman, j'ai quelque chose à vous dire.

— Cela ne se gardera pas, mère chérie, pour un autre jour où nous serons moins contents ? dit Alice. Nous avons si peu de plaisirs, ne vaut-il pas mieux n'en avoir qu'un à la fois ?

— Cela se gardera, répond maman souriant, mais je veux vous le dire aujourd'hui. Nous allons faire un voyage.

Un voyage ! Nous connaissons fort bien le sens de ce mot appliqué au « gouverneur », mais, par rapport à nous, il prend une saveur étrange, inaccoutumée, un parfum romanesque qui fait rêver de terres lointaines, de cités splendides, de plaisirs mystérieux et inconnus. Pas un seul de nous, excepté Jack, n'a quitté le logis de sa vie.

— Où cela, maman ?

Cette question n'arrive qu'après une pause. Il nous a fallu quelque temps pour nous familiariser avec la seule idée du départ.

— A la mer.

La réponse nous coupe une seconde fois la parole.

N'avons-nous pas languï après la vue de la mer ? Ne nous sommes-nous pas éclaboussés de la tête aux pieds en tâchant de faire des vagues dans nos mares, avec un bâton ?

— Quand cela, maman ? quand ?

— Au commencement de la semaine prochaine, votre père a entendu parler d'une maison qui pourrait nous convenir.

Sitôt ! Nous ne respirons plus. Je demande timidement :

— Viendra-t-il avec nous ?

— Pas d'ici une quinzaine.

Nous poussons un grand soupir de satisfaction.

— Quelles excursions nous allons faire ! dit Alice, quelles courses à âne ! Et les crevettes ! Et la paix ! Plus de promenades réglementaires ! Plus de punitions !

— Personne pour nous appeler imbéciles ! Nous obliger à causer ! Nous envoyer coucher !

— Venez, Dolly, fait le solennel Alan, je vais commencer mes emballages.

Jack et moi, nous allons au jardin et nous discutons nos plans. Quelles bêtes emmener ? Lesquelles laisser ? Le perroquet viendra, cela va sans dire, et les serins, et Poivre, le chien sans queue. Ces stupéfiantes nouvelles nous ont sans doute fait sortir de la tête les nombreux mauvais tours que nous avions projetés, car la matinée se passe sans que nous n'ayons rien fait de mal, et nous nous contentons de nous promener, de rire, de causer, et de nous

étendre nonchalamment sur tous les sièges, non seulement de la salle d'études, mais de la maison, comme si nous ne faisons que cela tous les jours. Le « gouverneur » revient, un peu radouci. Pour une fois, ses affaires ne paraissent pas lui avoir aigri l'humeur; d'une façon ou d'une autre, quelques jours se passent, et le matin doré de notre départ arrive enfin.

L'omnibus est à la porte. Il va nous conduire jusqu'à destination; nous y sommes entassés comme des harengs, heureux comme des rois.

Chaque coin extérieur ou intérieur déborde; là, où l'on n'a pu introduire une personne, on a placé un panier ou un paquet, et la manière dont nous parviendrons à en sortir reste mystère. Nous y avons subrepticement glissé nos propriétés personnelles; sous mes jupons sont dissimulés les oiseaux et le perroquet, qui, avec le bon sens d'un être humain, ne souffle mot, ne profère pas un seul juron. Les petits étreignent vigoureusement des pelles et des seaux de bois comme s'ils s'attendaient à trouver la mer en route. Miss Amberley, notre institutrice, serré sur son cœur cinq objets différents, paquets, sacs, boîte à chapeau; les babies poussent des gazouillements de satisfaction.

Sur la porte se tient le « gouverneur » auquel nous venons de dire adieu avec une amabilité et une aisance qui l'étonnent, je crois, autant que nous-mêmes. Pour une fois nos voix s'élèvent sans crainte en sa présence; pour une fois nous l'embrassons de bon cœur; et moi, du moins, je sens que je l'aime. Enfin, la dernière ombrelle oubliée est mise dans la voiture; la dernière domestique grimpe lourdement à sa place, sur l'impériale; le cocher fait claquer son fouet; serins, perroquet, chien, s'unissent dans un harmonieux concert, et nous partons, envoyant des signes de tête et de souriants adieux, au monsieur de petite taille qui reste seul sur le perron et nous paraît tout à fait diminué et malheureux, maintenant qu'il n'est plus le centre d'une douzaine de dociles esclaves blancs.

— Nous voilà partis! dit Alice.

— Nous mourons de faim! soupirent Alan et Dolly, allongeant la tête vers un monstrueux panier de provisions. Il est huit heures, nous avons déjeuné à sept, et c'est un peu tôt partir, mais quand tout le monde est si impatient de se mettre en route, pourquoi un délai inutile? Nous nous faisons l'effet de pèlerins en route vers une contrée inconnue: nous ne savons si ce qui est devant nous sera ou non agréable; mais nous sommes certains que cela

différera de tout ce que nous avons connu dans nos vies, et c'est assez. Jack ridiculise nos transports et prétend avoir déjà vu tout ce qui attire notre attention : gros mensonge, car je sais qu'il va au collège par le chemin de fer et dans la direction opposée, tandis qu'un voyage en omnibus est tout différent et beaucoup plus original.

Nos yeux sont fort largement ouverts tout le long du chemin, nous observons avec intérêt les changements du pays, à mesure qu'on approche de la côte. Les gens heureux ont toujours de l'appétit; à dix heures, nous réclamons à grands cris le panier; à deux, nous mourons de faim et nous achevons les restes; à quatre, nous attaquons une corbeille de poires qui, selon Dorley, devait nous durer une semaine, et nous les mangeons jusqu'à la dernière.

Mais, vers la fin du voyage, nous sommes fatigués de ne pouvoir étendre nos membres; les voix se faisaient l'une après l'autre, les babies pleurent, nous ne ressemblons plus à la famille tapageuse, bavarde, réjouie, qui s'embarquait, il y a quelques heures.

Un cri nous tire de notre assoupissement : « La mer ! » et nous bondissons pour apercevoir une vaste étendue d'un bleu sombre, profond, sans limite, qui nous fait vibrer d'émotion et nous enchaîne sous l'empire d'un ravissement haletant et d'une respectueuse terreur. Nos âmes semblent s'envoler vers elle, quoique nos corps n'aient pas quitté la voiture ! Bientôt (je ne sais comment cela s'est fait) nous sommes debout sur le bord, contemplant avec délices ses étincelantes magnificences; la première secousse passée, nous étendons les bras comme si nous voulions l'embrasser d'une seule étreinte. Quelle joie de se pencher pour tremper les doigts dans cette eau salée au goût étrange ! Quelle joie de voir les vagues rouler doucement l'une sur l'autre, sans effort ni hâte, comme pour jouer, poussées par une force irrésistible, qui, nous nous en apercevons vite, rend leurs légères ondulations puissantes comme le destin, inexorables comme la mort. Nous ramassons des trainées d'herbes marines et quand nos mains en sont pleines, nous les jetons pour d'autres; ces richesses surabondantes nous rendent fous, chaque pas offre à nos yeux quelque chose de nouveau, d'inimaginé, de merveilleux. Dans mon cœur pénètre une sensation sourde, qui n'est ni plaisir, ni satiété, mais un regret passionné que mon âme ne soit pas plus vaste, plus grande, plus capable de contenir ce flot de délices qui la balaie comme un torrent. Lorsque

Amberley vient nous chercher, il semble qu'on me tire d'un rêve, que j'entends de très loin ses exclamations sur l'état dans lequel nous sommes, quoique je sache fort bien qu'il serait impossible de trouver, dans toute l'Angleterre, une troupe de petits misérables plus sales, plus trempés, plus boueux, sauf Alice sur laquelle la boue et la poussière n'ont pas de prise.

IV

Il est neuf heures, et je fais ma toilette pour la nuit. En jetant un dernier regard à la fenêtre, avant de sauter dans mon lit, mon attention est arrêtée par l'aspect extraordinaire de la haie qui borde la route. Elle semblerait garnie d'une rangée d'arbres inégaux se balançant au vent, si, par cette nuit calme, il y avait le moindre souffle d'air. Il commence à faire sombre, et le jour incertain ne permet pas de se prononcer sur ce phénomène. Cependant, j'arrive à la conclusion que ces objets mobiles sont des chapeaux, de vrais chapeaux, qu'on peut raisonnablement soupçonner de reposer sur la tête d'êtres humains. Des voleurs ! cette idée me vient aussitôt, et je descends à la chambre de Jack qui donne de l'autre côté de la maison. Il n'est pas encore couché et remonte avec moi ; après avoir regardé l'ennemi avec un certain intérêt, il renverse dédaigneusement ma théorie par ces seules paroles : « Des voleurs ! petite niaise, les voleurs se cachent ; ils ne sautent pas comme des pantins ; d'ailleurs il y en trop. »

La lumière se fait en moi. J'ai lu en cachette deux ou trois romans qui m'ont révélé quelque chose des inventions ridicules que l'amour inspire ; de sorte que je puis arriver à une conclusion tout à fait au-dessus de l'intelligence du pauvre Jack.

— Je sais ! je sais ! Ce sont des amoureux !

— Des amoureux ! répéta Jack, fort peu impressionné et d'une voix pleine de dédain. Comme c'est bien d'une fille, cette sotte idée-là ! Pour qui vous figurez-vous qu'ils viendraient, mademoiselle ? Pour vous ?

— Non, mais il y a Tabitha, vous savez, et l'ânesse de Balaam. (Ce dernier surnom a été donné par nous, il y a des années déjà, à notre seconde bonne, dont l'obstination est incurable.)

— La chose est fort probable, n'est-ce pas ? dit Jack qui regarde toujours. Pourquoi ne pas laisser sa part à la cuisinière ?

— C'est peut-être la grosse cuisinière ; j'ai entendu

James l'appeler *vieille coquette*, l'autre jour, et elle était si contente !

— Je le crois, en effet, que c'est la cuisinière ! dit Jack, ricanant. Non, il s'agit d'une personne qui est dans la salle d'études, car je viens de voir une de ces brutes envoyer un salut dans cette direction, je descends m'en assurer.

— Attendez-moi !

Je jette un manteau sur ma robe de nuit et, ainsi équipée, je l'accompagne dans l'escalier. Il n'y a rien d'extraordinaire dans la salle d'études ; personne qu'Alice et Milly dans leurs toilettes blanches, assises près de la fenêtre. Nous nous retirons et nous montons lentement l'escalier. A moitié chemin, Jack s'arrête et me regarde :

— Ce n'est pas la cuisinière, ce n'est pas Tabitha, ni l'ânesse de Balaam... c'est Alice !

Alice ! j'ouvre de grands yeux.

— Etes-vous fou ?

— Non, et c'est dégoûtant de penser que ces insolents...

Le reste de sa phrase s'achève entre ses dents ; il est fort jeune, mais il a en lui le germe de cette aversion innée chez tous les hommes, les Anglais surtout, pères, frères ou maris, pour les étrangers qui se permettent de regarder d'un peu près, avec admiration, les femmes qui leur appartiennent à un titre quelconque.

— Cela fera une belle histoire quand papa viendra !

J'accompagne ma phrase d'un profond soupir.

— Ce sera bien fait, dit Jack qui disparaît dans sa chambre.

Je vais me coucher le cœur gros, et résolue à avertir amicalement ma jolie sœur dès demain matin.

Saisissant l'occasion, je passe mes bras autour de son cou. Je lui dis :

— Si j'étais vous, je n'en aurais pas... autant, chérie ; ce seront de belles scènes quand papa arrivera.

Alice rit, rougit, et elle est sur le point de répondre, lorsque maman survient, ce qui lui coupe la parole. Ce jour-là, nous faisons une promenade à ânes, tous, excepté Jack, trop fier pour cela. Alice a la meilleure monture, et elle s'y tient gracieusement, le front ombragé par son large chapeau de paille sous lequel sa figure n'a pas de reflets jaunes comme la mienne ; maman a insisté pour nous faire emmener deux ou trois des *petits*, gros et vigoureux garçons qui s'échelonnent après Dolly en nombre incalculable ; aussi faisons-nous une belle cavalcade, quand nous partons avec les gamins qui nous servent d'âniers. Malgré quelques mésaventures, la prome-

nade dans les sentiers verdoyants et solitaires est délicieuse, c'est à contre-cœur que nous reprenons le chemin du logis. Maman nous accueille, en nous annonçant pour demain l'arrivée de papa. Nos joyeux rires se taisent; nous glissons de nos montures et nous rentrons nous asseoir pour nous remettre de cette secousse qui nous produit l'effet d'une douche glacée. Pendant cette quinzaine, nous avons oublié que ces jours heureux de liberté devaient finir, et il nous semble que nous ne les avons pas assez remplis. Le temps s'enfuit : déjà la nuit est passée, la matinée s'écoule et nous entendons dans le lointain le galop des chevaux qui amènent le « gouverneur ».

Nous sommes rangés dans la salle d'études, brossés, frottés, l'air solennel, pas l'ombre d'un sourire. Il est dans le vestibule, il embrasse maman; le voilà devant nous. Pendant qu'il nous fait défiler, il nous passe en revue de la tête aux pieds; mais nous échappons sans encombre à cette inspection... tous, sauf la dernière, Alice!

Je devine ce qui va se passer en voyant un œil sévère s'arrêter sur la toilette de notre aînée. Le fait est qu'Alice, depuis notre séjour à Périwinkle, suit de fort près la mode. Papa, qui a conservé le souvenir des charmes de sa mère et de sa grand'mère, ne peut souffrir cela, et chaque fois que les velléités d'élégance de sa fille dépassent certaines limites fort modestes, il y a une scène effrayante et la maison tremble jusque dans ses fondements. Alice sait parfaitement ce qui lui est permis sous ce rapport, mais la nouveauté et la surexcitation de notre existence, à Périwinkle, lui ont fait oublier les préjugés paternels, et elle comparait aujourd'hui convaincue de désobéissance. Evidemment les admirateurs d'Alice lui ont tourné la tête!...

— Comment osez-vous? dit papa, la regardant de la tête aux pieds. Allez immédiatement dans votre chambre et ne reparaissez pas devant moi ou je jette au feu ces ridicules falbalas!

Alice se sauve, renversant une pile de livres. Elle ne le fait pas exprès, notre pauvre Alice; mais le « gouverneur » croit y voir une intention coupable et se précipite à la suite. Heureusement elle est trop âgée pour recevoir des soufflets, et il revient bientôt nous faire entendre pendant une demi-heure des malédictions contre Alice, contre miss Amberley, contre maman et surtout contre le fatal destin qui l'a rendu père d'une telle fille.

Mais, ce n'est qu'un début. Tout va de travers. Le « gouverneur » est mal disposé, Alice inquiète, cra-

moisie par instants, puis blême. Le désastre prévu ne se fait pas attendre. Avant qu'on annonce le diner, le « gouverneur » est à la fenêtre, tout prêt à se quereller avec quelqu'un, depuis le merle qui chante là-bas jusqu'au boulanger qui apporte le pain, lorsque passe lentement un élégant dog-cart, conduit par deux beaux étudiants d'Oxford, qui ont l'aplomb de chercher à toutes les fenêtres s'ils n'apercevraient pas le frais visage d'Alice.

Papa se retourne, noir de rage, car il a aussitôt compris.

— Disparaissez, mademoiselle, crie-t-il à Alice. Voilà comment vous surveillez ma fille ?...

Et il foudroie miss Amberley du regard.

Pauvre Alice ! Pauvre Amberley ! Pauvre mère surtout ! Nous avons une nouvelle scène et des plus violentes au bout de laquelle le décret est prononcé : Alice ira sur-le-champ en pension. Une main plus ferme que celle d'Amberley écrasera en germes ces vicieux penchants. Papa est homme d'action ; avec une promptitude incroyable, il choisit la pension selon son cœur. Tous les préliminaires sont réglés ; le jour du départ fixé ; nous n'avons plus qu'à pleurer sur notre charmante sœur. Tant de mois vont s'écouler sans que nous revoyions son doux visage.

V

Il y a un an, que, de ma fenêtre, je regardais les admirateurs d'Alice. Elle a quitté définitivement la pension. Pendant son séjour, elle a été le souci de ses maîtresses, la reine de ses compagnes, le ravissement de ses professeurs et de tous les yeux masculins qui l'ont aperçue dans sa retraite. Elle nous est revenue plus jolie, plus coquette, plus ensorce-lante que jamais. Nous sommes à Saint-Swithins, autre bain de mer où papa, n'ayant pas gardé un tendre souvenir de Périwinkle, nous a amenés pour les vacances et pour remettre la santé de maman, peu satisfaisante depuis quelque temps. Saint-Swithins est si loin de Silverbridge que la terrible réputation du « gouverneur » ne s'est pas étendue jusque-là, et les habitants nous font des visites sans la moindre appréhension.

Chose plus étonnante, non seulement papa s'abstient de crier : « Tout le monde est sorti », de façon à ce qu'on l'entende, mais il permet de rendre leurs politesses et, quoiqu'il ne sorte jamais lui-même, d'accepter les invitations : parties de croquet, five o'clock tea, etc., etc. Alice accompagne maman ;

elle a, je trouve, bien de la chance. Soit que papa se sente fatigué de vivre comme Diogène dans son tonneau, soit qu'il découvre une sensation neuve à se voir traité comme le commun des mortels, il y a positivement une métamorphose, et c'est vraiment consolant de voir ce misanthrope forcené redevenir un simple gentleman anglais, d'humeur solitaire et peu sociable. Pas plus tard qu'hier, je l'ai vu échanger des poignées de main et s'éloigner côte à côte avec le vieux M. Tempest qui possède, paraît-il, une propriété près de Silverbridge; comme il ne l'a jamais habitée, de mémoire d'homme, papa n'a pas eu l'occasion de se brouiller avec lui. M. Tempest est un malade qui passe sa vie à courir le monde pour chercher la santé; c'est ainsi qu'il est venu à Saint-Swithins dont la Faculté déclare l'air très salubre. Il a un fils, grand, mince, blond, avec de bons et francs yeux bleus qui pourraient appartenir à nous autres Adairs; un bon garçon, à ce qu'il semble, mais ni Jack, ni moi ne lui avons parlé.

Saint-Swithins est un ennuyeux petit trou; néanmoins, cette jolie personne, miss Alice, dans toute la gloire de ses dix-sept ans et de sa beauté rose et blanche, rassemble bien vite, autour d'elle, une armée aussi nombreuse qu'à Périwinkle. Elle n'était alors qu'une pensionnaire, maintenant elle est une grande personne; aussi n'avons-nous plus d'inconvenants assauts derrière les haies ou de régiments à nous suivre sur la grève. Il s'agit de choses sérieuses... oui... de mariage; si nous n'y prenons garde, un de ces jours, positivement, on nous enlèvera notre Alice. En tête d'une demi-douzaine d'admirateurs sans importance, se trouve quelqu'un qui la suit comme son ombre, une ombre de haute taille au beau visage bronzé et que toutes les jeunes filles de Saint-Swithins ont, en vain essayé de s'approprier... Le capitaine Lovelace a ses idées en fait de beauté, et jusqu'au jour où, ses yeux ont rencontré la fraîche, malicieuse et charmante figure de notre aînée, il ne s'est jamais senti exposé à perdre son cœur; mais aujourd'hui... une, deux, trois... le voici amoureux fou! Alice le suit à distance respectueuse dans cette voie. Il y a eu six ou sept rencontres en public, un tête-à-tête sur la plage, une rose donnée et reçue, d'ardentes paroles prononcées, une demande qui a reçu sa réponse; et Alice, avec une promptitude qui lui fait honneur, a décidé qu'elle l'aime, qu'elle l'épousera, et que si papa ne voit pas les choses sous le même jour, on le mettra à la raison!

Ainsi donc, un beau matin que le « gouverneur »,

sans se douter de rien, examine en jurant, dans son cabinet, les comptes de la semaine, on annonce le capitaine Lovelace et celui-ci, avec une admirable témérité, sollicite l'honneur de la main de miss Alice Adair. Nous écoutons tous à la porte, Alice au meilleur poste : le trou de la serrure; les autres échelonnées derrière, préparés à l'émouvant spectacle que va offrir le hardi prétendant, sortant plus vite qu'il n'est entré. Nous croyons entendre l'exclamation suffoquée de papa, qui, du milieu de ses papiers en désordre, lève des regards stupéfaits sur le jeune homme. Enfin, il se remet et refuse l'honneur demandé, d'une façon nette et brève qui n'admet pas d'équivoque. Mais pour cette fois, il a trouvé un adversaire de sa force.

Le capitaine Lovelace l'écoute jusqu'au bout, puis observe tranquillement, qu'ayant obtenu la parole de miss Adair, il se résignera à attendre du temps l'accomplissement de ses désirs, et qu'il est sûr que, si le colonel Adair lui refuse actuellement son consentement, il le lui donnera à une date peu éloignée. Nouvelle exclamation de papa; mais je crois qu'un désagréable souvenir du caractère indépendant de sa fille lui traverse l'esprit.

Tout en repoussant bien loin les espérances du prétendant, sa seconde phrase est plus bruyante et moins résolue que la première et, miracle des miracles! il ne met pas l'intrus à la porte. Après cela le déluge! Nous ne serions pas étonnés de voir le « gouverneur » se jeter au cou du jeune homme, appeler Alice, les arroser de larmes, et bénir leur union.

Le capitaine reprend la parole. Il demande les raisons de ce refus péremptoire. Peut-on trouver à redire à sa fortune, à sa position, à sa réputation? Le colonel Adair a-t-il d'autres vues pour sa fille? Non, il n'en a aucune, et il ne sait rien au détriment du capitaine; il est bien forcé d'en convenir, car il n'a plus affaire à un enfant qu'on peut battre ou à une femme contre laquelle on peut tempêter; mais à un homme qui veut des raisons. Il n'est pas facile de dire perpétuellement non, quand la question exige une réponse raisonnable. Papa, pressé de donner ses motifs, n'en trouve pas d'autres que de dire qu'Alice est une enfant trop jeune pour songer à se marier d'ici des années...

— On m'a dit que Mrs. Adair n'était pas plus âgée lorsque vous l'avez épousée, monsieur! Sa jeunesse ne vous paraissait pas alors une objection?

— Ce qu'a fait Mrs. Adair ne vous regarde pas, monsieur, dit papa farouche.

— Pas du tout, si ce n'est pour constituer un précédent.

Une pause. Alice nous fait une grimace expressive, nous avertissant que la physionomie du « gouverneur » est le contraire d'angélique. Le fait est qu'il se trouve dans les cornes d'un dilemme. Il a déjà quelque expérience des nombreux admirateurs de sa fille; il sait que si l'un ne l'épouse pas, ce sera l'autre, et que s'il congédie ce jeune homme, cinquante autres sortiront de dessous terre et lui feront la même désagréable question. Il sait aussi que miss Alice tient de lui quant au caractère, et qu'il n'a pas grande chance de trouver en elle une fille docile, qui laissera chasser et maltraiter ses prétendants, sans demander pourquoi. Bref, cette fois, il se voit contraint de réfléchir au lieu d'agir. La conversation aigre-douce se prolonge. A maintes reprises, il nous semble que notre attente va être réalisée et que le visiteur importun sera précipité au milieu de notre bande indiscrete, mais enfin... oh! stupéfaction! l'amoureux triomphe et arrache au « gouverneur » la permission de faire sa cour à notre sœur pendant six mois. Au bout de ce délai, si nulle tache n'a été découverte sur sa réputation, aucun défaut dans sa personne, il pourra se considérer comme le fiancé d'Alice pour une période indéfinie, avec une vague perspective de mariage à l'horizon. Au fond c'est une ruse; papa se moque d'eux, il veut gagner du temps, et dès qu'ils demanderont quelque date positive, il renverra le capitaine Lovelace à ses affaires.

Nos physionomies expriment plus de stupéfaction que de ravissement; nous nous attendions si bien à une scène tragique, que... La porte s'ouvre, et nous nous bousculons pour nous enfuir, au moment où sort le prétendant victorieux qui enlève Alice dans ses bras comme un enfant; ensuite, je ne sais ce qui arrive, car nous nous sauvons à toutes jambes.

Pendant de longs jours, la figure de papa est aussi sombre que la nuit; il surveille Alice avec un singulier mélange de dédain, d'impatience et de fureur. S'il pouvait réaliser ses souhaits, il contraindrait toutes ses filles à se flétrir sur leurs tiges solitaires, et quand elles seraient vieilles et aigries par leur célibat, il les accuserait ironiquement d'avoir été incapables de trouver un mari.

Pour la première fois de ma vie, j'ai de fréquentes occasions d'observer les airs, les manières et la conversation de deux jeunes et beaux fiancés. Ces occasions seraient moins nombreuses, si, après avoir essayé patiemment et avec impartialité de tous

ses frères et sœurs pour chaperons, Alice n'avait fixé son choix sur moi comme la plus alerte et celle qui sait mieux fermer les yeux et les oreilles.

Une bonne moitié de mon temps se passe dans le boudoir, le jardin ou la serre, allongeant le cou à tous les coins pour voir si le « gouverneur » n'apparaît pas.

Charles Lovelace est supposé faire deux ou trois visites officielles par semaine, et rester dans le salon, en face d'Alice, à causer de la pluie et du beau temps avec maman comme dragon. En réalité il vient ici deux fois par jour; mais il n'est pas trop fier pour refuser de s'esquiver d'une pièce dans l'autre et, parfois même, se cacher dans un massif ou dans un placard.

Une ou deux fois, il l'a échappé belle; il a fallu une faveur toute spéciale du destin pour le sauver d'une ignominieuse capture. Leurs deux têtes, brune et blonde, font singulièrement bien l'une près de l'autre. Je crois que la beauté d'une femme ne se montre jamais avec tant d'avantage qu'auprès de celle d'un homme. Ils ne se fatiguent pas de se faire la cour, de leurs causeries à demi-voix, dont un mot de temps en temps arrive à mes oreilles (je leur tourne scrupuleusement le dos), gracieux, tendres enfantillages qui me font rire et me remuent vaguement le cœur. Si jamais j'ai un fiancé (et pourquoi pas, puisque c'est un fait avéré que toutes les femmes laides se marient avant les plus jolies ?) j'espère que Dolly fera un aussi bienveillant chaperon que moi.

Quand Charles fait ses visites officielles, il apporte avec lui un petit livre qu'il lit diligemment chaque fois que papa apparaît dans le salon. La contraction sarcastique du nez et des lèvres du « gouverneur », quand il promène ses regards de l'un à l'autre, est quelque chose de curieux. Dès qu'il a le dos tourné, nos deux fiancés partent dans le dog-cart de Charles, auquel il attelle en tandem deux poneys gris, très vifs, et l'ensemble fait un charmant équipage; tout le monde est de cette opinion, excepté les demoiselles, vieilles et jeunes, de la ville de Saint-Swithins, qui avaient jeté leur dévolu sur le beau capitaine.

VI

Nous assistons à une fête d'enfants, Dolly et moi; Jack a été invité, mais il est au-dessus de ces plaisirs-là. Malgré la chaleur et le soleil, nous avons

joué à une foule de jeux violents. Je ne suis plus une petite fille, mais une grande, et il n'y a pas là un seul garçon assez âgé ou de taille suffisante pour me battre à la course : courir et sauter étant deux talents d'agrément que Jack m'a inculqués dans la perfection. Je ris aux éclats de l'air triste du dernier adversaire qui a tenté de me poursuivre et qui vient de s'allonger à terre au détriment de son pantalon blanc, lorsque notre hôtesse, Mrs. Floyd, arrive dans le jardin et, avec elle, notre connaissance aux cheveux jaunes, le jeune Tempest. Il n'est pas si jeune après tout ; il doit bien avoir vingt ans, et il a déjà la tournure carrée, les épaules larges d'un homme.

— Je me demande, dis-je en balançant le mouchoir qui sert dans notre jeu de signal de défi, s'il pourrait m'attraper ; nous allons voir !

Je laisse tout d'un coup tomber le mouchoir derrière lui et je pars légère. Mais je n'ai pas fait une douzaine de mètres qu'il me rejoint, et je suis prise, sans qu'il m'ait même laissé la chance d'échapper.

— Maintenant, mon gage, dit-il en se penchant pour m'embrasser.

Je réponds par un vigoureux soufflet, sous lequel sa bonne figure joyeuse devient écarlate ; pourtant il ne bouge ni ne se fâche ; il me regarde avec des yeux francs et rieurs, devant lesquels ma colère subite fond comme la neige au soleil.

— J'espère que... que je ne vous ai pas fait mal ? Je ne voulais pas frapper si fort, mais vous n'auriez pas dû être impoli, vous non plus !

— Lily ne s'est pas fâchée, fait-il avec un drôle de sourire, quand je l'ai prise tout à l'heure.

— Lily est une petite fille, elle n'a que dix ans.

— Et vous !

— Je suis très vieille, mais je ne vous dirai pas mon âge.

— N'êtes-vous pas fatiguée ? Voulez-vous* vous asseoir ?

Je regarde. Le cercle des joueurs s'est rompu ; les enfants se dispersent dans le jardin ; Mrs. Floyd a disparu.

— Je veux bien. On nous appellera bientôt pour le thé.

Nous nous asseyons sous un hêtre et nous nous regardons.

— Je sais qui vous êtes, vous êtes le jeune Tempest.

— Et vous la petite miss Adair.

— Comment le savez-vous ?

— Mon père connaît le vôtre, d'ailleurs je suis en face de votre banc à l'église... Est-ce votre frère aîné qui se met à côté de vous ?

— Oui! dis-je avec fierté. C'est Jack! Il n'y a personne comme lui!

— Est-il ici? demande le jeune homme, le cherchant du regard.

— Non, il n'a pas voulu venir. Il a quinze ans, vous savez, il aime mieux les garçons. Il se contentait de moi, auparavant, mais maintenant... (Une larme glisse le long de ma joue, et je détourne la tête. Il y a là un point infiniment douloureux.) C'est une bien mauvaise chance, reprends-je, me frottant très fort le nez et les yeux, que je ne sois pas un garçon. Lui et moi, nous aurions été toujours ensemble, tandis que... c'est très dur!

— Très dur, répète mon nouvel ami, qui a l'air de comprendre tout à fait. Qui est cette jolie petite fille là-bas, qui a l'air d'une rose rose?

— N'est-ce pas! c'est Dolly. Mes sœurs sont toutes jolies, toutes, je suis la seule de la bande qui ne soit pas présentable. Si vous voyez Alice...

— Je l'ai vue, elle est ravissante, mais vous êtes tout aussi jolie que Dolly... ou plus gentille encore. Je me mets à rire.

— Oh! non, ce n'est pas la peine de vous croire obligé à me dire ces choses-là, je suis habituée à être laide. Ma bonne, pour me consoler, me répète que les vilains enfants sont les plus beaux quand ils sont grands : mais je sais bien le contraire.

— Georges, dit Mrs. Floyd, qui descend vers nous à travers la pelouse, vous avez promis de m'aider à servir le thé, venez-vous?

Après le thé, on commence à danser et Georges Tempest vient à moi.

— Je ne sais pas, lui dis-je en confidence. Restons tranquilles à regarder. Si cela ne vous fait rien, j'ai quelque chose à vous demander. Est-ce que le vieux Tempest est votre père?

— Oui, pourquoi?

— Vous ne lui ressemblez pas. Il paraît si sec, si brun; savez-vous, c'est très impoli, mais Jack et moi nous l'avons surnommé la Momie.

Le jeune Tempest se met à rire, ce qui me rassure quant à l'inconvenance de ma révélation.

— Ne croyez-vous pas que, somme toute, les pères sont une chose superflue et qu'on s'arrangerait beaucoup mieux sans eux?

— Je ne sais pas, mais vous ne pensez sûrement pas cela des mères?

— Jamais! Dites-moi, est-ce que votre père vous oblige à causer, est-ce qu'il exige que vous fassiez des promenades au pas de course derrière lui, tous, excepté votre mère?

— Je n'ai pas de mère, fait-il tristement, pas de frères, ni de sœurs. Non, il ne me force pas à me promener, mais je lui sers de canne, je lui verse ses médecines, je suis son domestique, qui court le monde avec lui, et n'apprends rien de bon.

— Apprendre ! N'avez-vous pas de carrière ? Vous ne faites rien ? Vous êtes pourtant assez vieux !

— Oui (une ombre voile son clair et gai visage). Je devais entrer dans l'armée, mais, au dernier moment, mon père a refusé de me laisser joindre mon régiment. Il a dit que j'étais son fils unique, qu'il ne pouvait vivre longtemps, de sorte que (un soupir amer et bref lui échappe) je traîne par le monde sans avoir rien à faire. Si seulement la Providence m'avait envoyé un ou deux de vos frères !

— J'en ai six (fièrement), il y en a cinq après Dolly, mais je ne pourrais pas me passer d'un seul, même pour vous le donner.

« L'ânesse de Balaam » nous réclame, Dolly et moi, et Georges Tempest prend de ses mains mon petit manteau rouge et me l'attache sous le menton.

— Bonsoir, petit chaperon rouge. Quand vous reverrai-je ?

— Nous nous retrouverons un de ces jours. Saint-Swithins est très petit ; d'ailleurs, vous avez une maison à Silverbridge, vous y viendrez certainement.

VII

Ma dernière équipée, pour aller cueillir des mûres à six heures du matin, avec Georges Tempest, devenu un de nos grands camarades, cette équipée me coûtera cher. Non seulement j'ai été condamnée à une quinzaine d'emprisonnement, mais il a été décrété qu'on m'enverrait en pension sans délai. J'ai tant pleuré que mes yeux sont secs ; je crois que je ne pourrai retrouver une seule larme, même quand je serai au milieu d'une foule de désagréables taquines, odieuses pensionnaires. Si c'étaient des garçons, cela me serait égal ! mais n'avoir que des filles pour société pendant cinq mois, j'en perdrai la tête. Tout le monde est sorti ce soir ; je n'ai pas une âme à qui parler, rien que notre perroquet. Je ne puis même me rendre utile en jouant le chaperon. Comme je vais manquer à Alice ! Cette touchante pensée amène presque une larme dans mes yeux. Oui, je leur manquerai ; pourtant, je le crains, leurs regrets seront purement égoïstes. Pauvres lancés ! ce sera fini à Noël ! Je ne m'explique

pas comment la patience du « gouverneur » a duré si longtemps.

Je n'ai pas revu Georges depuis le jour fatal, quoiqu'il ait été ici deux ou trois fois. J'ai peine à lui pardonner d'avoir été témoin de ma disgrâce, et aussi que ce soit son père qui, nous ayant aperçues, Dolly et moi, nous ait sans malice dénoncées à papa. Personne n'a jamais eu moins de chance que moi ! Je sais si bien, il est vrai, quand je fais quelque chose de mal, et cependant, ô honte, c'est presque toujours le mal que je choisis. Peut-être parce que je me connais trop, moi, la plus gaie, la plus bruyante de notre bande, j'ai des accès d'abattement profonds et amers. On dit que la faculté de souffrir est égale à celle de jouir. Si jamais Dieu juge à propos de m'envoyer une grande joie, j'en goûterai la douceur dans toute son étendue ; mais si un grand malheur tombe sur moi, j'en porterai le poids sans atténuation, sans pouvoir en faire passer une partie sur d'autres épaules, ou savoir le porter légèrement...

En promenant ma tristesse le long du bosquet qui sépare notre jardin de la grand'route, j'entends une voix jeune et claire siffler une ballade connue ; le ton en est si gai qu'il me rend presque mon équilibre moral. J'espère qu'il ne va pas s'éloigner tout de suite, car je déteste tant être seule, sans qu'une voix rompe le silence autour de moi. Depuis une heure entière, je n'ai pas aperçu visage humain ; voir quelqu'un me tiendrait compagnie ; aussi je grimpe le talus pour jeter un coup d'œil par-dessus la haie. Même un marchand ambulant, un Lubin quelconque attendant sa promise sera plus agréable à regarder que ces rangées d'arbres et cette verdure ennuyeuse. J'allonge brusquement la tête et je me trouve face à face avec Georges. Pendant une minute, je le regarde, muette, confondue ; puis je lâche la branche, je disparais, et je m'enfuis rapidement à travers le taillis. J'entends sa voix qui m'appelle : « Nell ! Nell ! » il m'a bientôt attrapée et se met au travers de mon chemin.

— Vous ne voulez pas me parler, Nell ? demande-t-il, tout essoufflé de sa course.

— Je ne peux pas rester, dis-je entre mes dents, et détournant ma figure écarlate, on m'appelle.

— Personne ne vous appelle. Etes-vous fâchée contre moi, Nell ?

— Fâchée ! (et je lui permets de voir mon visage qui, je l'espère, a repris sa teinte normale). Pour-quoi serais-je fâchée ?

— Revenez un instant dans le bosquet ; vous ne rentrez pas encore ? il n'est que sept heures.

J'hésite, j'ai honte quand je le regarde; mais je vais tant m'ennuyer toute seule dans la maison, là-bas! Je fais volte-face et je me mets à marcher à côté de lui.

— Savez-vous, me dit-il, que je vous ai cherchée tous les jours pendant la dernière quinzaine, et que je n'ai pas pu arriver à vous rencontrer.

— Pour la meilleure de toutes les raisons. Ne saviez-vous pas que j'étais en pénitence?

— Non. Quelle horreur! Qui donc avait fait cela?

— Il n'y a qu'une personne au monde qui ait le pouvoir de nous rendre malheureux à plaisir, et vous savez qui.

— Mais vous n'étiez pas enfermée, car un jour que j'étais ici avec Jack, je suis sûr de vous avoir aperçue; je me suis mis à votre poursuite, vous aviez disparu. En revenant, j'ai demandé à Jack pourquoi vous vous étiez sauvée et pourquoi l'on ne vous voyait plus, et il m'a dit qu'il n'en savait rien.

Je me mets à rire :

— Le bon garçon! Il n'a pas voulu trahir mon secret. Ce n'est pas agréable, dites, quand on commence à être grande, d'être en pénitence et prisonnière pendant quinze jours.

— C'est monstrueux! s'écrie Georges avec énergie. Est-ce vrai, dites-moi, que vous allez en pension?

— Trop vrai! horriblement vrai! C'est aujourd'hui vendredi et je pars mercredi prochain.

Il me semblait n'avoir plus de larmes, mais je ne sais comment il s'en est infiltré dans ma voix. En me voyant détourner la tête, Georges prend ma main avec une douceur que Jack ne m'a jamais témoignée, et la retient dans les siennes.

— Je voudrais que vous fussiez mon frère, fais-je entre deux sanglots. Naturellement, je n'aurais jamais pu aimer un autre frère autant que Jack, mais vous auriez été meilleur pour moi qu'il ne l'est.

— Si j'avais eu une petite sœur (comme sa voix est caressante! comme il est bon et calme! il ne ressemble à personne que je connaisse! Se peut-il que ce soit parce qu'il n'a ni frères ni sœurs?) j'aurais voulu qu'elle fût tout à fait pareille à vous et je l'aurais aimée par-dessus toutes choses; mais il est trop tard pour penser à cela maintenant.

— Oui, il est trop tard. (Et je dégage ma main pour cueillir une feuille d'oseille à côté de mon coude, car nous sommes assis sur l'herbe chaude et calcinée par le soleil.) Mais si vous y aviez pensé, il y a dix ans par exemple, vous auriez pu demander à votre père de se remarier. Les demi-frères et demi-

sœurs ne valent pas les vrais, pourtant; ils s'entendent fort mal quelquefois.

— Nell, dit Georges, inclinant sa blonde tête pour me regarder bien en face, m'aimez-vous ?

— Oui, beaucoup.

La réplique arrive sans hésitation.

— Après mère, Jack, Alice et Dolly, je ne connais personne que j'aime autant que vous.

Sa figure s'allonge.

— Je ne puis m'attendre à ce qu'il me reste dans votre cœur une grande place; vous avez tant de personnes pour le remplir, tandis que moi je n'ai rien.

— Vous avez la Momie.

— Oui.

Et il ajoute en riant :

— Mais il y a encore beaucoup de place.

— Dans mon cœur aussi. Je ne m'étonnerais pas si, dans un an ou deux, quand je vous connaîtrai davantage, je ne finissais par vous aimer beaucoup, presque autant que Jack; vous êtes toujours si bon pour moi !

— Chère petite Nell ! Je l'espère de tout mon cœur. Nous aurons bien des occasions de faire connaissance plus intime, car mon père parle d'aller l'été prochain à Silverbridge, et de s'installer chez nous, à La Chasse.

— Ce sera délicieux ! dis-je en battant des mains. Mais pourquoi pas plus tôt ?

— Nous recommençons notre migration d'oies sauvages autour du continent. Cela va être amusant.

Je suis la chaîne de mes idées sans l'écouter :

— Comme ce sera agréable quand je serai grande et rentrée pour tout de bon à la maison ! Vous, Jack et moi, nous serons si grands amis !

— Nell, dit Georges en se penchant vers moi, croyez-vous que vous m'aimerez jamais autant que Jack ?

— Ce n'est pas probable !

Et je souris, en regardant son beau visage joyeux et tendre.

— Vous n'êtes pas mon frère, vous savez !

— Et j'en suis très content !

— Content ! (J'ouvre les yeux très grands.) Vous disiez tout à l'heure que vous aimeriez une sœur comme moi.

— Comme vous peut-être, mais pas vous. Nell, pensez-vous que vous vous marierez un jour ?

— Oh ! je le suppose, tout le monde se marie tôt ou tard. C'est lamentable d'être vieille fille, sans personne pour s'occuper de vous, n'est-ce pas ?

— Tout à fait. Avez-vous quelque idée de ce que devra être votre mari, Nell ?

— Mon mari!

Je l'interromps par un éclat de rire.

— Comme ce mot me semble drôle, un vrai mot pour rire! et pourtant maman a connu une dame qui s'est mariée à seize ans, sa mère à quinze et sa grand'mère à quatorze.

— Alors, il est plus que temps de vous marier. Mais vous ne m'avez pas dit à qui il devra ressembler!

— Il sera brun.

Je commence lentement, pinçant les lèvres, et les yeux attachés sur le soleil qui descend dans la mer, rassemblant autour de lui sa brillante famille de nuages.

— Très brun, et il faut qu'il ait des yeux noirs ou très foncés, et une longue moustache noire, pendante, mais pas cirée. Il faudra aussi qu'il soit énergique, ferme et qu'il ne me laisse pas faire ma volonté, car, quoique j'aime cela, ce n'est pas bon pour moi; mais il ne me battra pas, et ne me dira jamais d'injures.

— Bon Dieu! s'écrie Georges, est-ce qu'un gentleman fait des choses pareilles?

— Quelquefois. Et il faudra qu'il aime beaucoup ma famille, qu'il les invite très souvent à venir nous voir, et qu'il me laisse aller les voir moi aussi, et rester avec eux tant que je voudrai.

— Et il faut, vous êtes sûre, qu'il soit très brun?

— Je crois; mais s'il était très bon et très aimable, je ne tiendrais pas autant à la couleur de son teint.

— Pensez-vous que je ferais votre affaire, Nell, demanda le jeune homme d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux, quand vous serez grande, que vous aurez dix-huit ans ou à peu près?

— Vous!

Je le regarde stupéfaite.

— Oh! Georges, ce n'est pas vrai, vous plaisantez?

— Pas du tout, vous êtes la plus chère, la plus gentille, la plus jolie petite fille que j'aie jamais vue, et en grandissant, vous deviendrez encore plus jolie, plus gentille et meilleure, et je vous aime mieux que personne sous le soleil.

Je commence à me remettre du choc que j'ai éprouvé en m'entendant dire que j'étais jolie.

— Georges... vous ne me trouverez pas très impolie... mais, est-ce... une véritable demande en mariage que vous venez de me faire?

— Je le suppose.

Il se met à rire avec moi.

— Pourquoi?

— Parce que pas une de nous, pas même Alice, n'a eu une demande à quatorze ans! Je suis certaine

que personne n'a encore demandé Milly, et je ne crois pas que ce soit non plus arrivé à Jack.

— C'est fort probable! Mais vous n'avez pas encore répondu à ma question.

— Papa ne pourrait plus m'envoyer coucher, si j'étais mariée, ni me faire apprendre des chapitres de la Bible, ni me donner des soufflets?

— Certainement non.

— Et vous habiteriez toujours Silverbridge, tout près du Manoir, de sorte que je pourrais toute la journée courir à la maison et en revenir?

— Si vous vouliez.

Alors je lui tends la main :

— Si vous êtes tout à fait sûr que vous serez toujours poli pour Jack, que vous ne jurerez jamais après moi, que vous ne me ferez pas de scènes pour les comptes du ménage, que vous ne garderez pas la clef du potager dans votre poche, je vous épouserai. Pas avant bien... bien des années, quand j'aurai au moins vingt ans!

— Ce serait beaucoup trop tard pour se marier! Et d'ailleurs, quel dommage de ne pas venir à La Chasse pendant que vous êtes encore assez jeune pour que les fruits que vous aimez tant vous fassent plaisir! Dix-huit ans est le bon âge.

— Trop tôt.

Je secoue la tête.

— Disons dix-huit et demi; mais bien entendu, si je rencontre quelqu'un qui me plaise mieux que vous, vous ne vous fâcherez pas si je le prends de préférence.

— Je ne me fâcherai pas? Mais je me fâcherai, au contraire! Enfin, je m'arrangerai pour que l'occasion ne se présente pas.

— N'ayez pas peur, lui dis-je pour le consoler, on ne voit jamais, à Silverbridge, un homme qui ne soit marié, ou vieux, ou horrible! D'ailleurs, qui voulez-vous qui ait envie de m'épouser?

— Tout le monde! s'écrie-t-il avec chaleur; on ne pourra pas s'en empêcher!

Je laisse tomber ce joli compliment; on ne tient pas à ce que je le relève, il ne me l'a adressé que pour me faire plaisir.

— Je trouve plus sage de promettre conditionnellement. Il est probable que vous rencontrerez une personne ou une autre qui vous conviendra tout à fait, et alors, vous vous sentiriez mal à votre aise à cause de moi. De mon côté, quoiqu'il soit invraisemblable que personne veuille jamais m'épouser, car à la maison nous ne voyons pas une âme, il se peut, par extraordinaire, que je découvre quelqu'un

qui me plaise mieux que vous. Peut-être n'aurai-je pas envie de me marier, du reste, de sorte que nous remettons la chose à mes dix-huit ans et demi.

— Et c'est une promesse ? répète-t-il, retenant ma main dans les siennes, et me regardant avec une grande tendresse.

Comme sa mère l'aurait aimé, si elle avait vécu ! Il est si affectueux !

— Vous n'oublierez pas ?

— Non, je tiens toujours mes promesses, demandez à Jack, c'est une des raisons pour lesquelles il dit que j'aurais dû être un garçon. Voyez comme il fait sombre ! Il faut rentrer, bonsoir.

— Bonsoir, redit-il à son tour, debout dans l'ombre croissante et me dominant de sa haute taille. C'est peut-être la dernière chance que j'aurai de vous voir seule avant votre départ, chérie ?

— Je le suppose.

— Alors, Nell, puisque vous serez ma petite femme un de ces jours, et je n'ai pas de sœurs, vous savez, personne pour m'aimer, voulez-vous m'embrasser, rien qu'une fois, avant que vous partiez ?

— Certainement.

Car je suis touchée au cœur par sa vie triste, privée d'affection.

Il se penche, je me dresse sur la pointe des pieds et je l'embrasse sur les deux joues d'aussi bonne grâce que si c'était Jack.

— Je voudrais que vous fussiez mon frère, je le voudrais de tout mon cœur !

VIII

Le matin de mon départ est arrivé. La voiture est à la porte ; mes malles sont hissées, et si quelque chose pouvait me consoler à ce moment douloureux, ce serait de savoir la quantité de friandises que contient un énorme panier de provisions. Sans que cette idée domine, j'ai vaguement conscience d'un dédommagement qui doit surgir un peu plus tard. J'ai avalé à déjeuner le quart d'un œuf, arrosé d'abondantes larmes ; j'ai dit adieu à papa, qu'une indisposition retient au lit ; et maintenant je suis dans le hall, embrassant tour à tour mes nombreux frères et sœurs, les étreignant avec des sanglots à fendre les pierres. Enfin, je me précipite dans la voiture où maman m'attend déjà. Charles Lovelace passe sa tête à la portière pour me glisser dans la main un petit paquet. Je ne puis le remercier, car je n'ai de voix que pour pousser de vrais hurlements,

et la voiture s'ébranle. Je me redresse (j'avais commencé par me blottir sur le tapis); j'agite mon mouchoir trempé vers le groupe encore à la porte. C'est une consolation de voir qu'ils pleurent tous, tous, excepté Charles. La vue de leurs regrets me cause un nouvel accès de désespoir et je vais recommencer une tempête de sanglots, quand la voiture s'arrête, et Georges apparaît à la portière à son tour :

— Adieu ! dit-il, prenant ma main dans les siennes, et regardant tristement ma figure gonflée et désolée. Adieu !

Voilà tout ce qu'il dit ; et, cependant, il a exprimé autant de chagrin et de sympathie par ce simple mot que s'il avait parlé une heure. Je lui donne donc sa part de la nouvelle averse qui recommence et quand nous arrivons à la gare, je suis à peu près noyée dans mes larmes ; Jack me repêche, me met dans la salle d'attente, tâche de ranimer mon courage défaillant, en me parlant de tout ce que nous ferons aux vacances de Noël. Mais, par ces jours de canicule, Noël me semble bien, bien loin ; d'ailleurs, pourquoi n'aurais-je pas mes vacances tout de suite, au lieu de la perspective de cinq mois d'attente ? Je ne devrais pas partir du tout ! Au moment où le train s'ébranle, sans m'inquiéter des employés, ni de sa propre indignation, je me penche à la portière, je saisis Jack par le cou avec une force désespérée, et des pleurs plus abondants que jamais. Grâce à Dieu, j'ai maman avec moi, et au bout d'un certain temps elle me ramène à un état présentable.

Charteris, l'Institut où je vais, est à quatre-vingts milles de la maison ; aussi nous n'y arrivons qu'à la fin de l'après-midi, les derniers six milles faits en diligence, à travers un pays pittoresque qui me ravirait si mon cœur n'était pas si gonflé. Nous nous arrêtons devant un bâtiment long et bas, percé de beaucoup de fenêtres, et que précèdent un porche et une espèce de cour. On nous introduit dans une pièce assez grande, garnie de cartes géographiques et dont l'aspect me glace et prépare mon âme à toutes sortes d'habitudes sévères et rigides. Que ne donnerais-je pas pour revoir notre bruyante salle d'études de Silverbridge avec son désordre et sa pauvreté ! La porte s'ouvre ; miss Tyburn entre, majestueuse et grave ; elle m'examine de près, il me semble qu'elle lit jusqu'au fond de mon âme. Pendant qu'elle parle à maman, j'étudie sa figure peu commune ; la fermeté siége sur son front, l'intelligence et la force dans son regard ; l'ardeur et la volonté ont mis leur sceau sur ses lèvres, et tout, dans ce visage, dans cette tête merveilleusement

modelée, indique un bon sens précis, une pénétration et une détermination remarquables. Elle offre à maman de visiter la maison, et nous la suivons dans un corridor vitré et dans un réfectoire carré, très vaste, avec trois larges fenêtres. Aux murs, des bustes d'Homère, de Cicéron et de tous les grands poètes et orateurs; au-dessus de la cheminée, un tableau à l'huile : *Le Baptême du Christ*. Nous traversons d'innombrables classes remplies de pensionnaires qui me regardent avec curiosité; puis les dortoirs; nous redescendons, et bientôt maman repart, pour passer la nuit chez une amie qui habite à vingt milles plus loin. Oh! mère, mère! savez-vous quelle enfant désespérée vous laissez derrière vous?

IX

Une nouvelle ère a commencé dans mon existence. Toute ma vie, j'ai détesté mon costume féminin, et maintenant une chance me met à même, non seulement de me sentir de cœur un garçon, mais d'en porter l'habit. A Charteris, le cricket est une institution, et pour y jouer, nous revêtons des pantalons bouffants et des blouses descendant au-dessous du genou, serrées à la taille par une ceinture. Les bannières sont plantées, la balle passe de main en main; nous attendons M. Russell, la personne à qui on doit l'introduction de ce jeu masculin à Charteris, où il fleurit depuis de longues années. M. Russell s'avance à travers le gazon avec miss Tyburn; il est grand, droit, un peu grisonnant, son costume n'est pas positivement celui d'un ecclésiastique. Il est membre du comité directeur de l'Institut, et possède la seule belle habitation de l'endroit. C'est son grand-père qui a fondé la maison d'éducation. Les camps se forment, le jeu commence, et, pour cette fois, je n'ai pas l'occasion de me rendre ridicule par ma maladresse, car je ne fais que regarder.

Comme il fait chaud! Nous sommes à présent assises ou étendues sous les arbres; un peu plus loin, miss Tyburn et M. Frère, notre pasteur; miss Tyburn m'appelle, je ne fais qu'un bond pour lui obéir.

— M. Frère connaît votre père, Hélène, il veut causer avec vous.

Elle se lève et reprend majestueusement le chemin de la maison, ce qui lui vaut ma reconnaissance. Comment pourrais-je parler devant elle?

— Alors, vous êtes la fille d'Alan Adair? dit M. Frère, me tendant amicalement la main; et je ne m'en suis douté qu'aujourd'hui!

— Je vous avais reconnu, monsieur; j'ai vu votre portrait dans la bibliothèque.

— Votre père a toujours cette vieille photographie ? demande-t-il en souriant.

— Oh ! oui, vous et papa, vous étiez très grands amis, monsieur ?

— Pas très intimes (il sourit de nouveau); qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

— C'est qu'il ne garde pas en général de portraits ni de photographies.

— Je l'ai connu quand nous étions tous deux jeunes gens à Silverbridge.

— A Silverbridge ! (ses yeux rayonnent) vous connaissez ma vieille maison ?

— Oui, mais votre père n'était pas marié alors. Je suppose qu'à présent il a plusieurs enfants.

— Quelques-uns, monsieur, douze.

— Douze ! vous plaisantez ?

— Non, c'est très vrai. A la maison il faut toujours un baby, et ils grandissent, vous savez.

— Et dire que je n'en ai pas un seul ! fait-il gaiement, mais sa gaieté voile un regret.

— Oh ! ce n'est pas la peine d'en désirer. (Je secoue la tête d'un air entendu.) Papa dit que les enfants sont insupportables, qu'on ne peut jamais en venir à bout. Je suis sûre que vous n'auriez pas le cœur de battre...

— Et votre père ? questionne-t-il en riant.

— Un peu, demandez aux petits ! Est-ce que vous irez bientôt à Silverbridge ?

Je fais cette question d'un air inquiet.

— Pas du tout. Pourquoi ?

— Vous pourriez dire à papa que je suis méchante ou... ou quelque chose de semblable.

— Je ne fais jamais d'histoires. Mais croyez-vous que miss Tyburn vous permettrait de venir quelquefois à mon presbytère me servir le thé ?

— Délicieux ! fais-je en battant des mains. Oh ! ce sera si bon de ne pas rester toujours avec toutes ces petites filles ! Elles sont très gentilles, monsieur, mais je préfère les garçons.

— J'attends mon neveu dans quelques jours ; malheureusement, ce n'est plus un collégien !

— Jouera-t-il au cricket avec nous ?

— Je crains que miss Tyburn n'y fasse certaines objections, dit M. Frère qui recommence à rire. (Vraiment ! il ne ressemble pas du tout aux vieux messieurs en général.) Mon neveu vient pour profiter d'une chasse qu'un ami a placée à sa disposition, tout près d'ici. Je ne le verrai pas beaucoup.

— Est-il gentil ?

— Je trouve que oui.

— Hélène Adair ! Hélène Adair !

Mon nom retentit de tous côtés. Mon tour est venu.

— Adieu, dis-je à M. Frère avec une violente précipitation, adieu ! Mais avant de m'en aller, il faut que je vous dise que je vous aime beaucoup, sincèrement !

Il est trois heures, une après-midi de samedi, et je fais ma toilette, avant de partir pour le presbytère ; j'arrange ma robe, aussi gracieusement que le permettent mes formes anguleuses, et j'essaie de persuader à mes boucles noires de s'aplatir.

— Au revoir, Mary, dis-je en passant la tête à la porte de la classe. Je pars maintenant.

Je n'ai jamais aimé les petites filles, ni tenu à me lier avec elles, mais j'aime Mary Burns.

Le presbytère n'est qu'à quelques mètres ; je l'ai droit devant mes yeux quand je traverse le bout de route qui le sépare de l'Institut. En levant le loquet de la grille et en traversant le vieux jardin parfumé, un long soupir de contentement m'échappe. Tout est si paisible, si gracieux, si plein de silence. Il y a une faible odeur de magnolia dans le vestibule ; les roses embaument, au dehors, et lorsque M. Frère lui-même s'avance pour m'accueillir, je me sens heureuse au delà de toute expression.

— Courez ôter votre chapeau, ma chère.

Et Mrs. Pim, sa femme de charge, me montre le chemin. Quand je redescends, M. Frère a disparu ; mais Mrs. Pim pousse une porte à gauche et j'entre.

La pièce est vaste et basse comme nos appartements de Silverbridge, minutieusement rangée comme un salon de vieille fille, avec de grands vases de fleurs, disposés sans grâce, au hasard, et un pot de pois de senteur planté devant le foyer. Les fenêtres sont ouvertes et, quoique nous soyons en septembre, des roses tardives y passent leur tête. Un grand fauteuil profond est tiré près de l'une de ces fenêtres ; quand je m'approche pour m'y asseoir (car l'usage forcé de chaises à dos raide me fait soupirer après un siège confortable), j'aperçois le sommet d'une tête brune qui dépasse le dossier. Je m'apprête à tourner discrètement le coin pour voir qui ce peut être, mais l'occupant du fauteuil se lève, se détire et ouvre la bouche pour bâiller, lorsqu'il découvre ma présence.

— Pardon, dit-il, refermant brusquement ses mâchoires, je ne vous avais pas entendue entrer.

— Vous êtes le neveu de M. Frère, fais-je en

m'asseyant sur le bord d'un canapé pour le contempler. Pourquoi ne chassez-vous pas ?

— J'ai chassé toute la matinée. Comment savez-vous que je suis le neveu de M. Frère ?

— Il n'y a personne à Charteris qui vienne ici, excepté pour voir les élèves, ou miss Tyburn, ou M. Russell.

— Etes-vous une des élèves ?

— Evidemment.

— La plus grande ?

— Oh ! non, mais il y en a beaucoup de plus petites que moi. Me trouvez-vous si petite ? À la maison, à Silverbridge, vous savez, on prétendait que j'étais toute en jambes.

— Vous vous lancerez un de ces jours, dit-il, passant la main sur sa moustache ; vous serez peut-être une géante, qui sait ? Et vous habitez Silverbridge, vraiment ?

— Oui. Je suppose que vous en avez beaucoup entendu parler à M. Frère.

— J'y suis né moi-même.

— Il y a longtemps que vous n'y êtes venu ?

— J'y ai habité jusqu'à l'âge de quinze ans. N'avez-vous jamais visité les Tours ?

— Oui, j'y suis allée, dis-je lentement, au souvenir de certaines après-midi d'école buissonnière passées à l'ombre des chênes, dans le magnifique parc du vieux château. Et c'est à vous ?

— Oui, mon père est mort à Rome l'année dernière.

— Je crois que Jack et moi, nous n'avons jamais su à qui étaient les Tours, et nous n'aurions pas été plus avancés, si on nous avait dit le nom du propriétaire.

— En effet. Je suis parti avant votre naissance.

— Et cependant vous n'êtes pas très vieux ? lui dis-je en levant les yeux vers ce visage brun, fier, un peu fatigué, qui est aussi loin de la beauté efféminée que d'un aspect banal et ordinaire.

— Assez vieux comme cela ! — Il accompagne ces mots de quelque chose qui ressemble fort à un soupir. — J'ai trente ans.

— Plus du double de mon âge. Oh ! cela paraît énorme ; mais vous devez avoir vu tant de choses, avoir visité le monde entier ! Ce doit être agréable d'avoir tant d'expérience.

— Je donnerais tout cela, dit-il à la vue de ma figure animée, pour avoir votre jeunesse, votre fraîcheur de cœur, et votre foi.

— Ma foi ! À quoi ?

— Je ne puis vous le dire, car vous ne compren-

driez pas. Ne vous attendez-vous pas à faire de votre vie tout ce que vous voudrez, à rencontrer partout l'héroïsme chez vos semblables, à des hauts et des bas, mais certainement à des récompenses et des plaisirs ? J'étais ainsi à votre âge.

— Et pourquoi pas ? (Ces paroles sont pour moi autant d'énigmes.) Est-ce que le bonheur ne serait qu'une illusion ? Je déteste ces idées-là !

— Croyez le contraire, alors ! dit-il, en haussant les épaules avec impatience. Venez au jardin. A propos, comment faut-il vous appeler, petite personne ?

— Hélène Adair. A la maison, on m'appelle Nell.

— Eh bien ! je vous nommerai Nell. Où peut bien être mon oncle ?

Il pousse une porte qui donne, je suppose, dans le cabinet de M. Frère, mais celui-ci ne s'y trouve pas.

— Il aura été demandé par quelque bonne femme, se prétendant à la mort ! On abuse toujours de sa candeur.

Nous allons dans le potager, ouvert à tout venant au lieu d'être clos comme le nôtre. Il n'y a pas ici de petits brigands pour faire main basse sur les fruits, et les arbres en sont abondamment couverts.

— Avec vous, on n'a pas besoin d'échelle, dis-je en admirant mon compagnon, qui cueille des poires sur le mur le mieux exposé et me les passe. Si Jack était là ! Vous nous auriez été bien utile à Silverbridge.

— A quoi, s'il vous plaît ?

— Vous auriez pu sauter par-dessus le mur, et nous jeter les fruits. N'avez-vous pas un superbe potager aux Tours ?

— Autrefois. Je crains que les groseilliers et les framboisiers n'aient, comme moi, pris de l'âge.

— J'aime tant les groseilles ! fais-je en lançant un regard tendre aux buissons dépouillés près desquels nous passons.

— Alors, quand je serai aux Tours, vous viendrez m'aider à faire la cueillette de mes groseilliers.

— Oui, de bon cœur : mais j'ai peur que, si vous me laissez entrer dans votre jardin, vous ne soyez toujours à court de dessert.

— Je n'en aurai pas besoin de longtemps ; je n'irai pas à Silverbridge avant trois ans, sauf un jour ou deux pour voir à mes affaires.

— Trois ans ! Mon Dieu ! je serai trop vieille pour aimer les groseilles, lorsque vous viendrez.

— Il y aura les pêches.

— Oui, mais elles n'auront plus le même goût quand je serai grande. Allez-vous très loin ?

— Aux Indes, en Amérique, en Sibérie, en Australie, en Chine... J'oublie les noms.

— C'est dommage, grand dommage! dis-je en secouant la tête. Vous devriez ne pas tant faire à la fois. Vous ne pouvez jouir de tout cela d'un même coup! Quand nous sommes allés à Périwinckle-sur-Mer, nous étions fatigués de voir du nouveau; il nous semblait presque qu'il y en avait trop.

— Supposez, répond-il avec un air singulier, que vous éprouviez précisément le besoin de vous fatiguer, de vous épuiser? alors?

— Je n'ai jamais éprouvé cela, dis-je d'un ton de profonde réflexion, de sorte que je ne puis vous répondre.

— Vous êtes heureuse d'avoir une mémoire comme une feuille blanche, petite: je voudrais pouvoir en dire autant!

— Mon maître vous attend, dit Mrs. Pim, qui apparaît soudain.

Nous rentrons dîner, un repas tranquille, fort différent de celui auquel j'ai pris part à une heure de l'après-midi. Je crois que M. Frère aime beaucoup son neveu, Paul, comme il l'appelle; son autre nom, paraît-il, est Vasher. A sept heures, tant M. Frère dîne de bonne heure, nous sommes de nouveau dans le jardin; je me suis cueilli un bouquet, à la prière de mon vieil ami, et je l'attache avec un brin d'herbe sèche. Notre promenade nous a conduits à la grille donnant sur la route.

Tandis que M. Vasher fume son cigare et que M. Frère dit une parole de temps en temps, nous regardons défilér les troupeaux de vaches qui rentrent à l'étable, et les rares passants de ce chemin désert. M. Frère attache ses yeux sur les portes lumineuses par lesquelles le soleil semble avoir disparu il n'y a qu'un instant; son visage est grave, peut-être songe-t-il aux bonheurs de sa jeunesse, mis en réserve là-haut pour lui être rendus par la main de Dieu, quand sa vie sera écoulée. La figure de M. Vasher est si calme et si indifférente, qu'en le voyant appuyé à la grille et lançant dans l'azur clair ses bouffées de fumée, je me demande, à part moi, s'il ne plaisantait pas tout à l'heure, quand il parlait comme si son passé avait été plus amer que joyeux.

Le pas d'un cheval frappe brusquement mes oreilles; je regarde et je vois une amazone s'approcher lentement, tête penchée, rênes flottantes; sa figure est presque cachée. Près de moi, quelqu'un fait un bond et une voix rauque, secouée par l'émotion, dit très bas:

— Mon Dieu!

En me retournant, je vois la figure de Paul Vasher bouleversée par l'amour, la haine, le mépris, le désir, le dégoût... Quel est celui de ces sentiments qui le domine et l'ébranle ? Je regarde l'amazone, elle passe lentement, elle n'a pas relevé la tête, ni fait le plus léger geste. Je devine plutôt que j'entends le soupir de soulagement qui échappe à mon voisin (sûrement c'est bien du soulagement !)... quand elle lève les yeux, le regarde en face ; les rênes glissent de ses mains, elle chancelle et tombe. Elle ne touche pas terre, cependant, car Paul Vasher a sauté par-dessus la grille, l'a reçue dans ses bras et la contemple avec une expression étrange, pendant que le groom descend de cheval à la hâte et saisit la monture de sa maîtresse.

— Portez-la dans la maison, dit M. Frère, pâle de frayeur.

Paul la porte jusque-là et la place dans ce grand fauteuil où je l'ai trouvée il y a quelques heures. Je ne la crois pas évanouie, mais ses yeux sont fermés, elle ne remue pas... elle ne pousse ni un soupir, ni une plainte. Je la regarde et l'étonnement me coupe la respiration. Shakespeare aurait pu dire d'elle : « Ce pauvre monde grossier n'a pas sa pareille. »

Elle est blanche et dorée comme un lis, svelte, car, quoique ses mains et ses pieds délicats soient ceux d'un enfant, elle est en réalité de haute stature et d'une beauté si suave, si pénétrante dans toutes les lignes de son visage et de sa taille, que c'est une fête pour les yeux. Je regarde une seule fois M. Vasher, puis je reviens à elle ; cette figure me fascine. Ce n'est pas que je l'aime, mais j'ai un grand plaisir à voir ce qui est rare et extraordinaire.

Mrs. Pim cherche à lui faire avaler de l'eau-de-vie, mais cette admirable bouche ne s'ouvre pas, les dents sont fortement serrées, et cependant elle ne me produit pas l'effet d'être évanouie ; je suis en train de me faire cette réflexion, quand elle ouvre les yeux avec un frisson, un long soupir, et regarde autour d'elle. Elle ne peut voir Paul placé derrière le fauteuil.

— J'espère que vous allez mieux, dit avec bonté M. Frère en s'avancant, nous avons peur...

— Je croyais, dit-elle, ses yeux de saphir largement dilatés, cherchant toujours, — que j'avais vu... Paul sort de l'ombre.

— Je suis ici... ici, interrompt-il avec calme. J'espère que vous n'avez aucun mal ?

Je m'étais figuré qu'ils s'aimaient, mais c'est impossible. La voix de M. Vasher est aussi froide et indifférente que s'il parlait à Mrs. Pim. Elle le

regarde, ses lèvres tremblent comme celles d'un enfant qui quête des caresses et reçoit un coup. Il ne peut soutenir ce regard et se détourne. Elle est bien jeune, elle n'a guère que dix-huit ans, j'imagine; et tout au fond de mon cœur, sans trop savoir pourquoi, j'éprouve de la compassion pour elle.

— Ma chère enfant, dit le bon M. Frère, êtes-vous sûre d'être bien remise ?

— Tout à fait, répond-elle en se levant, et elle a pour lui un sourire si plein de grâce que l'excellent homme rougit jusqu'aux oreilles, de plaisir naïf. — J'ai dû être bien maladroite; jamais Dandy ne m'a jetée à terre.

— C'est heureux que nous nous soyons trouvés à la grille, et que mon neveu ait pu venir à votre aide.

— Votre neveu

Elle le regarde.

— Paul Vasher est votre neveu !

— Vous le connaissez ? Mon cher garçon, pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?

— Nous nous sommes rencontrés auparavant; voilà tout, dit l'amazone en regardant Paul.

— Pardon, fait celui-ci, qui s'avance enfin. Permettez-moi, miss Fleming, de vous présenter mon oncle, M. Frère; mademoiselle, mon oncle, est miss Fleming.

— La nièce de lady Flytton ? demanda M. Frère, à qui la jeune fille tend sa main fine. Alors, nous sommes proches voisins !

— J'ai entendu ma tante parler de vous souvent, répond-elle avec déférence, et nous venons demain vous entendre prêcher.

— Et vous connaissez Paul ! comme c'est singulier ! Vous ne saviez pas, je suppose, qu'il était dans cette partie du monde ?

— Je le croyais en Ecosse.

— Vous aviez dit que vous alliez à Scarborough ! dit Paul. Vous avez changé d'avis ?

— Oui, comme vous. Ce n'est pas difficile, n'est-ce pas, de changer d'avis ?

Leurs regards se croisent. Ces deux êtres se sont jadis passionnément aimés; mais maintenant ?

— Vous avez fait de moi votre obligée, monsieur Vasher, dit miss Fleming de sa voix claire et fière. Croyez à ma reconnaissance. Bonsoir, monsieur Frère, et pardonnez-moi, si vous pouvez, de vous avoir causé une telle frayeur.

— Bonsoir, bonsoir, répète-t-il.

Elle le quitte avec une poignée de main, et les deux hommes s'apprêtent à la suivre jusqu'à la

grille. Si M. Frère avait l'idée la plus élémentaire de ses devoirs dans une telle occasion, il resterait avec moi. Mais mon instinct supplée au sien; ma longue sympathie pour Alice et Charles m'a donné un cœur très compatissant, de sorte qu'au moment où M. Frère franchit la porte-fenêtre, je pousse une exclamation lamentable et je lui crie que je suis tombée et me suis fait très mal; il se retourne en un clin d'œil et me découvre assise sur le plancher, me frottant la cheville.

— Je me suis foulé le pied en heurtant ce tabouret; voulez-vous m'aider à gagner le canapé?

Il voudrait appeler Mrs. Pim et faire examiner le dommage; mais je m'y oppose, en exprimant la conviction qu'un peu de repos suffira.

— C'est étrange, dit le pauvre homme qui m'apporte un livre et des journaux illustrés, étrange que nous ayons deux accidents le même soir.

Sous un prétexte ou sous un autre, je le retiens au moins dix minutes; alors, il sort pour retrouver Paul.

Je me demande, quand je serai grande et que je me querellerai avec mon fiancé, s'il se trouvera une bonne âme pour prendre autant de peine que moi en l'honneur de ces deux personnages qui, là-bas, près de la grille, se regardent avec des figures si différentes d'expression. Car je les vois, ayant couru lestement à la fenêtre, dès que M. Frère a eu le dos tourné.

X

— Venez prier! venez prier! chantent les cloches mélodieuses dans le silence sacré du sabbat matinal.

Nous nous levons pour obéir à cet appel et nous montons aux régions supérieures, nous parer selon nos lumières et nos capacités inexpérimentées. Je suis encore en robe courte et, à quelque distance, on ne voit de moi que des jambes et un chapeau à grand bord, qui me donne l'air d'un moulin à vent, réflexion aimable d'une de mes amies, l'autre jour.

Nous voilà sur la route. Quand nous passons devant le presbytère, M. Vasher en sort, élégant, mis à la dernière mode, une fleur à la boutonnière, bref, agréable et rafraîchissant à contempler pour ce régiment de jeunes personnes médiocrement vêtues. Il promène ses regards sur notre procession avec autant d'indifférence que sur une plate-bande de roses ou d'azalées (non que nous ressemblions à ces jolies fleurs, il y a dans notre parterre plus de mauvaises herbes que de plantes rares) et il ne me

reconnait pas; apparemment, mon chapeau est un déguisement suffisant. Ses longues et rapides enjambées nous dépassent bien avant que nous entrions dans le cimetière. Je me demande pourquoi toute jaquette noire, sur le dos d'un homme au-dessous de cinquante ans, cause pareille révolution dans une pension de jeunes filles. Quelques années de plus, et ces têtes de pensionnaires ne seront pas surexcitées par la vue de cent individus masculins, comme elles le sont maintenant par un seul.

Nous arrivons à l'église. M. Frère, déjà à sa place, commence la lecture du service, lorsqu'un tapage extraordinaire attire tous les regards vers la porte. Un bras couvert d'une livrée grise et écarlate vient de l'ouvrir, et une femme majestueuse, grande et blonde, s'avance bruyamment dans la nef, toutes voiles dehors! Miss Fleming la suit, elle ne fait pas de froufrou de soie, ni de sonneries métalliques; elle glisse sans bruit, dans sa fraîche robe blanche, car elle est en blanc de la tête aux pieds. Sa présence semble éclairer l'église, quand elle s'agenouille contre les boiseries de chêne. Elle est aussi candide, aussi belle, aussi adorable que Marguerite avant l'arrivée de Faust, et cependant... Cependant... je me demande pourquoi, lorsqu'il s'agit de ce charmant objet, c'est toujours l'extérieur que je considère, jamais le caractère et la vie intérieure? Pour la meilleure de toutes les raisons: malgré son exquise beauté, sa figure est sans reflet; si elle possède une âme, elle la dissimule bien, mais en face d'une telle perfection, qui pourrait demander quelque chose de plus? Quel dommage de voir ainsi la mère et la fille côte à côte? Est-ce que la fraîcheur exquise de la seconde deviendra la teinte couperosée de la première? est-ce que ces contours délicats du visage s'épaissiront, disparaîtront même avec le temps, comme chez la mère? Elles sont tellement semblables de traits, de teint et de proportions que ce doute est naturel.

Paul Vasher est placé dans le chœur, en face de moi; les Fleming sont un peu plus bas, dans la nef; une seule fois il tourne la tête, leurs yeux se rencontrent longuement, avec persistance; c'est un regard difficile à interpréter; mais, quoique sa figure à lui n'ait point changé, le sang monte aux joues de miss Fleming.

La bénédiction est prononcée; nous nous levons et nous suivons notre chemin, nous écartant sur la route pour laisser passer la voiture de lady Flytton. Les élèves échangent des bourdonnements continus sur l'étrangère, sa beauté, son chapeau, sa

robe. Elle les a étonnées au point de leur faire oublier M. Vasher. Après dîner, ô merveille ! je suis entraînée dans la grande classe par les six « premières », les têtes de l'Institut, dont la puissante autorité sur leurs compagnes ne le cède qu'à celle de miss Tyburn. Ce ne sont pas mes mérites qui me valent cet honneur ; mais Kate Lishaw, leur chef, a daigné me remarquer et voilà pourquoi je siège ainsi parmi elles.

— Mesdemoiselles, dit Kate, appuyant sur ses deux mains jointes sa mignonne figure de brunette, j'apporte des nouvelles ; nous allons avoir une soirée.

— Pas possible !

— Je les déteste !

— Trop de peine pour rien !

— Au moins nous souperons !

— Et nous aurons pourtant un danseur !

— On ne l'invitera pas !

Ces exclamations partent de tous côtés ; seule je retiens ma langue, car les soirées de Charteris me sont encore inconnues, quoique j'en aie entendu parler.

— C'est ainsi, mes sœurs ! continue Kate ; l'édit vient d'être promulgué ; notre grand bal, décolleté, sans danseurs, sans élément masculin, de chaque trimestre, aura lieu de jeudi en huit. Mais que cette fête qui vous menace ne vous fasse pas perdre courage, chères amies ; elle se présente avec une splendeur inaccoutumée, car probablement, on y verra... un monsieur ! Pas un vieux recteur décrépît, ni un collégien de deux sous ; un vrai monsieur, présentable, bien habillé ! Nul ne peut prévoir à qui il lui plaira de jeter le mouchoir ; donc mon avis général et particulier est que chacune boucle ses cheveux, détire ses jupes, se pare de ses sourires les plus conquérants et de ses airs les plus aimables... ensuite chacune pour soi et Dieu pour toutes !

— Mais il ne pourra danser avec plus d'une sur quatre, dit Laura Fielding, une languissante beauté, mûre pour la coquetterie, mais condamnée encore aux tartines de beurre.

— J'y ai pensé. Nous ferons une loterie avec quinze numéros gagnants : toutes celles qui en tireront un l'épingleront sur le devant de leur corsage, et iront tour à tour faire une révérence à M. Vasher, en lui disant : « C'est mon quadrille, je crois ? »

— Je me demande comment il prendrait la chose, dit Belle Linden. Il ne m'a nullement l'air d'un homme à se laisser mener où il ne lui convient pas d'aller.

— Tant mieux ! fait Dora. Je pense que le coup

d'œil de nos charmes assemblés ne fera pas sur lui le même effet que sur ce petit individu qui, au dernier bal, était venu avec M. Russell, et qui prit la porte et se sauva, après un seul regard jeté sur nos rangs affamés par l'attente d'un danseur !

— M. Vasher ne viendra peut-être pas, reprend Kate ; quand les messieurs apprécient les jeunes filles, c'est, je me figure, en quantité modérée. Il ne me semble pas un adorateur universel du sexe féminin ; et il lui faudrait faire un miracle pour se multiplier.

— S'il ne vient pas assister à nos tristes et solitaires entrechats, dit Emma, ceux-ci perdront toute verve et toute gaieté, notre bal sera de la tarte aux pommes... sans pommes. Si seulement il savait que toutes les toilettes de l'établissement se feront en son honneur, il serait bien obligé de venir. Il faudrait n'avoir pas un cœur d'homme pour y rester insensible.

— Hélène Adair ! petite marmotte ! vous lui avez parlé, voyons ? Est-il d'humeur facile à attendrir, ou disposé à se révolter contre le joug ?

— Je n'en sais rien, dis-je en riant. Voulez-vous que je le lui demande quand je le verrai ?

— Faites-le, ordonne Kate d'un ton solennel, en imposant sa main sur ma tête ; tombez à genoux devant lui et refusez de vous relever jusqu'à ce qu'il ait déclaré qu'il viendrait. Notre dénûment sera lamentable s'il nous manque.

Une cloche, qui sonne au loin, nous rassemble comme un troupeau de moutons pour la promenade réglementaire.

XI

Le jeudi soir est arrivé, et huit heures sonnent. Nous voici toutes rassemblées dans le grand réfectoire ; à l'espace que nous occupons, on pourrait croire que nous sommes deux cents au lieu de cinquante.

Chacune a une petite carte (moi seule exceptée), carte sur laquelle sont inscrites les danseuses invitées d'avance ; mais il est bien entendu que si un vrai danseur apparaît par miracle et sollicite cet honneur, le premier engagement sera annulé du coup.

Malgré cela, nous n'avons pas mis M. Vasher en loterie ; il sera libre de choisir qui lui plaira, quoique je doute très fort, à part moi, qu'il condescende à faire danser la moitié des jeunes personnes qui se croient certaines d'être invitées par lui. La porte

s'ouvre et notre petit maître de musique apparaît suivi de son fils, portant un violon, avec lequel il va bientôt nous exaspérer les nerfs par des gémissements à réveiller les morts.

Voici miss Tyburn, en soie mais, garnie de dentelle noire, très imposante, lorsqu'elle s'incline pour répondre aux révérences qui s'adressent à elle de tous les coins de la salle. Derrière miss Tyburn, le révérend Thomas Schrubb, recteur d'une paroisse voisine; sa femme en robe bleue et coiffure vert et or; leur fils, un garçon de dix-huit ans, blême et maladif, qui a l'air d'un mouton conduit à la boucherie, et dont le regard niais, promené autour de lui, semble dire qu'il est tombé au milieu d'une bande de voleurs. Nous ne sommes pas fières; tout ce qui ressemble à un danseur a du prix à nos yeux, mais nous dédaignons de compter pour tel ce gros collégien.

Sur un geste de miss Tyburn, le violon donne le signal; le professeur de musique martèle le piano; le quadrille commence. M. Schrubb conduit miss Tyburn d'un pas mal assuré (à son âge!), sa femme s'enfonce dans un fauteuil, le gros garçon fait un pas, méditant apparemment un plongeon dans cet océan de mousseline blanche, cligne des yeux, rassemble sa respiration, réfléchit... et se rassied lourdement. Les pensionnaires qui représentent les « messieurs » vont chercher leurs danseuses et les emmènent à leurs places.

— S'il y a quelque chose que je déteste, dit Laura, en me balayant les pieds de sa traîne rose pâle, c'est de danser entre jeunes filles.

En effet, cela occasionne bien quelques confusions, surtout dans la chaîne des dames, mais on ne peut tout avoir. Le vieux recteur fait des avant-deux, des saluts et des entrechats plus vaillants que personne. Le quadrille fini, tous ceux qui trouvent un siège s'asseyent et boivent du vin chaud qui pourrait être plus mauvais.

Le violon exécute un prélude lamentable, quand la porte, s'ouvrant, laisse apparaître M. Frère et M. Vasher. Pendant que ce dernier parle à miss Tyburn, je le vois nous regarder à la dérobée d'un air malin... Quand l'orchestre commence, il vient droit au coin où je me dissimule dans la foule.

— Voilà notre valse, dit-il en prenant ma main sous son bras et en faisant la sourde oreille à mes murmures de dénégation. Il m'emmène et tous les défauts de ma toilette me reviennent. Je donnerais tout pour que ma robe fût moins rougie, mes souliers moins retournés du bout comme s'ils étaient « à la poulaine... »

M. Vasher passe son bras vigoureux autour de ma taille, et nous voilà partis; mais hélas! si un bec de gaz et une bouteille prétendaient danser une gigue ensemble, l'effet serait à peu près le même. Après avoir fait le tour de la chambre, je m'écrie : « Arrêtez! il n'y a pas moyen! » Il s'arrête en riant et me conduit à un siège.

— Je vous l'avais dit d'avance! Vous voyez bien que je n'arrive qu'un peu au-dessous de votre coude. Si on pouvait s'allonger à volonté!

— Voici une jolie petite fille, dit M. Vasher en regardant Kate Lishaw qui s'est arrêtée un instant près de nous.

— C'est un bijou! invitez-la.

En un clin d'œil, je vais la chercher, et ils partent ensemble; lui, regardant avec une sincère admiration cette jeune figure fraîche et joyeuse. Je quitte ma place et je gagne le haut bout de la salle. Miss Tyburn parle à Mrs. Schrubb, et comme elle élève la voix pour rivaliser avec le violon, j'entends forcément tout ce qu'elle dit.

— C'est une beauté remarquable, mais vous en jugerez vous-même; elle vient ce soir avec sa tante, lady Flytton. Hier, je suis allée leur faire une visite, j'ai prononcé par hasard le nom de M. Vasher, elle m'a dit qu'elle le connaissait fort bien, et a paru désirer le revoir, de sorte que je l'ai invitée.

Miss Fleming va venir! Je me demande ce que Paul dira.

La musique cesse après un crescendo effroyable qui devrait troubler dans sa tombe l'infortuné Weber dont on prétend jouer les valse. L'ordre s'est à peine rétabli dans la salle, que l'on voit entrer en clopinant une petite vieille, courbée, ratatinée, vêtue de satin gris perle à moitié recouvert de dentelle. Derrière elle, sa nièce, miss Fleming. Plus que jamais, elle ressemble à un grand lis blanc et or. Elle s'avance derrière la vieille sorcière pour saluer miss Tyburn, traînant sur le sol ses souples draperies blanches garnies d'une grecque d'or. De pesantes monnaies d'or mat, montées en colliers, en bracelets et en ceinture complètent sa toilette. Toute sa personne est blanche et or, du sommet de sa tête jusqu'à ses souliers brodés. Les plis sobres de la draperie antique dégagent avec une grâce exquise d'éblouissantes épaules; les bras entièrement nus sont admirables. Nous retenons notre respiration en contemplant ce chef-d'œuvre, dont Paul Vasher, à quelques pas de là, détaille d'un œil froid l'incomparable beauté. Mais il ne s'approche pas; au contraire, il dit un mot à Kate,

qui le conduit vers Mary Burns. La bonne Mary, prodigieusement flattée, accepte son bras. Miss Fleming, sur une chaise basse, cause avec Mrs. Schrubbs, tout en agitant son grand éventail de plumes rouges. Le fils du recteur, à sa vue, a failli étrangler de surprise et n'est pas encore remis; son père, une main sur chaque genou, contemple aussi avec une admiration de vieillard, la déesse apparue soudain parmi nous.

Pourquoi M. Vasher n'est-il pas auprès d'elle? Pourquoi la laisse-t-on seule? Elle paraît s'en soucier fort peu, mais au fond cette indifférence est feinte. Il ne doit pas lui arriver souvent d'être mise de côté pour des pensionnaires.

Cependant Paul finit par aller vers elle quand la soirée s'avance, et certes, elle n'est pas fière, car elle prend son bras, et ils valsent ensemble de ce pas long et glissant que tous deux possèdent dans la perfection.

Je les regarde quelque temps, lui, brun et superbe, elle, avec sa luxuriante beauté blonde, et je pense qu'on n'a jamais vu couple plus splendide. Ils semblent faits l'un pour l'autre. Puis, je quitte ma place et je me glisse dans le corridor éclairé comme en plein jour par les pâles et limpides rayons de la pleine lune de septembre. La porte du hall est grande ouverte; c'est bien tentant! Au delà du seuil s'étend le jardin endormi et baigné de clair de lune, et tout là-bas — mélodie exquise! — tremblent des notes harmonieuses, les notes du rossignol.

J'hésite un moment, il m'est défendu de franchir ce seuil; mais le bruit des pas de plusieurs personnes se faisant entendre dans le corridor, je saisis un des manteaux jetés çà et là, et je me plonge dans la paix argentée de la nuit.

Tout à côté de la porte, il y a un coin sombre, formé par l'ombre du porche; je m'y blottis de peur qu'une sous-maitresse ou une « première » ne passe par là et ne découvre ma désobéissance.

Les fleurs dorment, elles ont un aspect fantastique sous cette lumière nocturne; je me demande si elles s'éveilleront tout à l'heure, comme celles du conte d'Andersen, pour aller danser à leur tour, accompagnées par la musique du rossignol.

Il nous vient d'étranges pensées, quand nous sommes ainsi parfaitement seuls, dans un total silence et face à face avec le grand mystère de la nature. Je crois que j'ai dû rester longtemps là sans m'en apercevoir, car je commence à avoir froid. Il faut rentrer; je sors de ma cachette, lorsque dans le corridor, clic! clac! résonne le bruit de hauts talons,

et je rentre précipitamment dans mon trou, au moment où la nouvelle venue franchit la porte et apparaît, baignée d'un flot de pure lumière argentée. C'est miss Fleming, parfaitement immobile, les yeux attachés sur les étoiles. La suavité de son visage s'est évanouie; à sa place y règne une sévère et froide résolution qui contraste presque violemment avec la jeunesse de ses traits. Lorsqu'elle élève lentement vers le ciel son bras et sa main droite, ses lèvres se meuvent, et l'on dirait quelque impitoyable déesse changée en pierre, au moment où elle maudissait ses ennemis.

De nouveaux pas, ceux d'un homme cette fois, descendent le corridor et s'approchent, s'arrêtent, puis arrivent plus près.

— Ne feriez-vous pas mieux de mettre un châle, miss Fleming? dit la voix de M. Vasher. Vous prendrez froid.

A ces paroles polies et glaciales, elle ne répond ni par un mot, ni par un mouvement; elle demeure immobile, les yeux baissés, semblable, dans son costume et avec sa beauté classique, à une esclave, attendant le bon plaisir du maître. Il l'examine, la mesure de la tête aux pieds, se détourne et s'éloigne. Il est déjà rentré dans la maison lorsqu'elle l'appelle:

— Paul?

— Que me voulez-vous?

Mais elle ne répond pas; il revient lentement et s'arrête à quelques pas d'elle.

— Y a-t-il encore quelque chose à dire entre nous? Tout n'est-il pas fini... sans retour?

— Pour vous, peut-être; mais pas pour moi, jamais, tant que ma vie durera!

— Vous oubliez, dit-il avec une amère et sombre expression, que vous êtes bien jeune.

— Avez-vous oublié? demande-t-elle à demi-voix. Trouvez-vous que ce soit si facile?

— Dieu le sait — et son front se lève vers le ciel. — Les femmes ne sentent pas comme nous autres hommes!

— Vous le croyez?

L'indignation rend discordante cette voix mélodieuse.

— Avez-vous oublié que celui qui souffre le plus est le coupable, non la victime? Croyez-vous que si j'avais perdu mon bonheur par votre faute ou votre folie, je le pleurerais aussi amèrement que je le pleure aujourd'hui, sachant que c'est moi qui l'ai tué?

— Pourquoi l'avez-vous fait, alors? interroge Paul, en la regardant avec une passion infinie dans les

yeux, une angoisse infinie dans la voix. Nous aurions pu être si heureux, enfant!

— Vous avez été trop sévère, murmure-t-elle avec un frisson. Un autre m'aurait pardonnée, s'il m'avait aimée.

— Et je ne vous aimais pas ?

Elle tourne vers lui son beau visage.

— C'est vous qui m'avez repoussée; ce n'est pas moi...

— Je n'ai jamais aimé, jamais désiré d'autre femme que vous, dit-il lentement; je vous avais élue pour être mienne, vous seule dans le monde entier; vous auriez été ma plus chère gloire, ma perle sans prix, et comment m'avez-vous récompensé ?

— Je ne vous ai pas été infidèle, répond-elle, découragée. Si j'ai jamais fait quelque chose de mal, c'est avant de vous connaître.

— Et voilà en quoi vous m'avez trompé! soupire amèrement Paul. Vous me sembliez si pure, si franche, si vraie!

— Je l'étais pour vous... Je l'ai toujours été pour vous.

— Ciel!

Il rejette la tête en arrière, avec un geste soudain.

— Quand je songe à tout... par une nuit comme celle-ci, il y a trois mois, — trois mois seulement, — nous étions seuls dans un jardin... et je vous demandais d'être ma femme, et vous m'aviez répondu oui, lorsque... l'homme qui vous aimait s'approcha... nous vit... nous regarda l'un après l'autre et s'éloigna. Mais vous ne me dites pas: Cet homme est mon fiancé, celui à qui je me suis déjà promise et que j'ai trahi comme je vous trahirai, si l'occasion le demande.

« Lorsque, le lendemain, il courut ce steeple-chase, si follement, si imprudemment, que chacun devina que son but réel était la mort, lorsqu'un quart d'heure plus tard, il fut porté expirant à la voiture de sa mère, n'avez-vous ressenti ni remords ni regrets? Vous n'en avez rien manifesté! Vous paraissiez émue, comme s'il s'agissait d'une connaissance banale, rien de plus. Après, en examinant les papiers du pauvre garçon, car j'étais l'ami de sa mère, je trouvai un paquet de lettres de vous, et comme vous étiez ma fiancée, je me crus le droit de les lire.

Il s'arrête.

Toute frissonnante, — est-ce le froid ou la honte? — elle incline le front vers la terre.

— Vous savez cette histoire, ajoute-t-il avec lassitude, — et notre séparation. Je vous aimais alors, je vous aime à présent, mais d'une manière différente, et tout est fini.

— Vous m'aimez ! reprend-elle de sa voix basse et passionnée. Et moi... Mon Dieu ! si je vous aime ! Et il faut que nous vivions séparés ? Il le faut, vous le voulez !

— Il le faut, répète-t-il avec douceur. Nous ne pourrons jamais être rien l'un pour l'autre... plus jamais !

Elle redresse la tête, et le clair^{*} de lune montre nettement l'agonie peinte sur son visage.

Pendant qu'ils se regardent, elle si merveilleusement belle, lui de taille si élevée, de sombre visage, cela semble une chose triste, contre nature, qu'ils aient à souffrir ainsi. Lorsqu'elle veut s'éloigner, il étend la main pour la retenir.

— Silvia, dit-il d'une voix rauque, j'aurais été au bout du monde plutôt que de vous revoir ce soir. Quel fatal destin nous a rapprochés si tôt... si tôt ! Depuis notre séparation, je me suis efforcé, avec toutes les puissances de mon corps et de mon âme, de vous oublier ; il me semblait que j'allais réussir, quand vous êtes apparue pour m'arracher cette paix, conquise à grand'peine, et me rendre, à la place, mes souffrances et mon désespoir. Si j'étais fait différemment... si je pouvais tout oublier et vous aimer comme autrefois, je le ferais ; mais je ne puis pas. Je vous aime toujours, [seulement avec la mauvaise partie de mon cœur au lieu de la plus noble. Vous avez perdu à mes yeux un prestige que vous ne retrouverez jamais. Si je vous épousais, je ne pourrais vous respecter ; vous ne seriez jamais pour moi qu'un beau jouet. L'ancien culte est mort et ne peut renaître. Bien que vous croyiez m'aimer à présent, la femme qui a pu trahir un homme en trahira plusieurs, et il ne me plairait pas de voir *ma* femme promener ses regards parmi mes amis, en quête d'admirateurs.

— Je vous aurais été fidèle, dit-elle très bas.

— Non, vous ne l'auriez pas été... il n'est pas en vous d'être fidèle à personne. Vous ne tenez à moi que parce que je suis hors de votre atteinte.

— Et je vous ai tant aimé ! tant aimé !

— Dieu nous vienne en aide ! s'écrie-t-il.

Il prend entre ses deux mains ce beau visage et le contemple avidement, comme un homme regarde une dernière fois l'objet adoré sur lequel va se refermer le cercueil.

— Embrassez-moi une fois avant que nous nous séparions, et priez le Ciel que jamais nous ne nous rencontrions sur cette terre.

Ses bras blancs comme les lis entourent le cou de Paul, elle approche de son visage ses belles

lèvres décolorées, et l'embrasse... une fois. Et il l'enveloppe de son étreinte et la couvre de baisers sans nombre, avec une force qui semble la briser. Puis il la repousse brusquement et disparaît à grands pas dans la nuit; tandis qu'elle demeure haletante, la figure livide, les yeux égarés :

— Mon bien-aimé... murmure-t-elle, mon bien-aimé...

Elle porte soudain les mains à sa gorge comme si un couteau venait de l'y frapper; alors, elle se détourne et franchit le seuil de la maison.

XII

— C'est fort extraordinaire! dit Laura Fielding, les coudes sur son pupitre et le menton dans ses deux mains; il a laissé son chapeau!

— Sait-on ce que le chapeau est devenu? demande Kate.

— Il a été déposé dans une boîte, répond Dora, et porté au presbytère par une servante qui l'a remis avec une révérence et le discours suivant : « Je rapporte quelque chose que vous aviez laissé à nos demoiselles, monsieur. »

— Quelle absurdité! Mais j'avoue qu'il m'a déappointée. Après tout, il ne s'est pas montré beaucoup plus vaillant que l'ami de M. Russell. Pourtant il est fort aimable et danse merveilleusement.

— Il est splendide, fait Belle. Où trouvez-vous ailleurs cette tournure et cette tête? Et son style... irréprochable!

— La moustache!... cette longue moustache hardie que vous ne voyez jamais à un individu ordinaire! Pour ses yeux...

— Bravo! Laura!

— Nous savons le reste, dit Belle. Mais je vais vous dire autre chose; je suis sûre que cette belle statue blanche et or, miss Fleming, est la cause de son brusque départ. J'affirmerais que s'ils ne s'aiment plus actuellement, ils se sont aimés très fort jadis. Ils ont disparu ensemble hier soir. J'aurais poussé une reconnaissance de leur côté, mais j'étais prise dans un lancier; après quoi, vous le savez, il était parti.

— Je ne serais pas fâchée de prendre votre place, Hélène Adair, dit Kate, en me frappant légèrement sur l'épaule. Vous êtes toujours en visites, tandis que nous restons au logis.

J'ai mon chapeau et mon manteau, car j'attends la voiture qui va m'emmener chez lady Flytton.

— Je ne tiens pas à y aller, je vous assure, leur réponds-je du fond du cœur, et je ne sais pourquoi lady Flytton m'a invitée, car elle ne connaît pas beaucoup maman.

— Ce que c'est que d'avoir tant de connaissances ! dit Belle. Je voudrais bien en posséder quelques-unes. Vous revenez lundi, petite ?

— Oui.

— Je me demande si M. Vasher ira là-bas. Ouvrez bien les yeux, Hélène, et quand vous reviendrez, vous nous conterez ce que vous aurez vu. Voici la voiture !

Nous sortons : elle est là en effet, et les beaux chevaux noirs, avec leurs rosettes écarlates, semblent mieux faits pour une promenade dans Hyde Park que pour traîner une pensionnaire sur les grandes routes.

— Adieu ! Adieu ! disent les « grandes ».

Le valet de pied prend mon porte-manteau, et je pars, me faisant à moi-même l'effet de Cendrillon, une Cendrillon laide. La journée est délicieuse ; je voudrais avoir une compagne de voyage, car ce n'est pas amusant d'être seule, derrière ces deux magnifiques personnages en livrée. Les noix qui pendent aux arbres des haies me tentent au passage ; je serais bien plus heureuse à pied avec Jack, et libre de les cueillir, que perchée dans cette voiture et condamnée à ne rien faire. Si je demandais à l'un des domestiques de m'en donner. J'élève timidement la voix, aussitôt il descend du siège et grimpe le talus ; les pans de son habit lui battent les jambes, la poudre vole de sa perruque ; mais malgré tout, il m'apporte mes noix avec une figure impassible. Je crois l'entendre ce soir dans la salle des domestiques :

— Ce n'est pas une demoiselle ! Elle a mangé des noix dans la voiture et elle les cassait avec ses dents.

Nous avons franchi la grille, et nous roulons dans l'avenue qui annonce le château de Flytton.

C'est une vieille et belle demeure. Un valet de chambre me conduit à travers des corridors et des salles majestueuses, jusqu'au salon où j'ai quelque peine à découvrir lady Flytton, tant elle est petite, ridée, ratatinée. Enfin je l'aperçois dans un coin ; il me semble qu'elle dort, mais elle ouvre soudain les yeux, me souhaite la bienvenue avec bonté et ordonne au domestique de m'apporter du vin blanc et du raisin. Pendant que je mange, elle me parle, avec la loquacité de la vieillesse, de ma mère, « une belle jeune femme » ; de tout ce que peuvent lui suggérer ses souvenirs errants. Tout d'un coup, elle se renverse dans son fauteuil, et sans un mot ni

un signe, s'endort profondément. Je suis à me demander ce que je vais faire lorsque la porte vitrée qui conduit au jardin s'ouvre devant miss Fleming.

Sans regarder autour d'elle, Silvia s'assied sur une chaise basse, me tournant le dos. Ses cheveux sont relevés en lourdes masses, elle porte une robe blanche fort simple, dont la sévérité fait encore ressortir sa beauté; il y a dans toute son attitude un abattement découragé. Elle n'est pas là depuis vingt secondes, qu'on annonce le capitaine Chichester. Grand, nonchalant, l'air blasé, sa physionomie s'anime et son pas s'accélère, dès qu'il aperçoit la personne assise sur la chaise de velours rouge.

— Comment vous portez-vous ? dit-il, se penchant vers elle et lui tendant la main.

Elle n'y place pas la sienne, elle le regarde nonchalamment. Est-ce une provocation ?

— Il fait trop chaud ; ne se croirait-on pas au mois d'août ?

Le capitaine s'assied, et tous deux se mettent à causer à demi-voix. Ils semblent ignorer qu'il y ait d'autres personnes présentes ; comme je ne puis entendre ce qu'ils se disent, je trouve inutile de m'avancer, quoique j'aie peu envie de jouer une seconde fois le rôle humiliant d'espionne.

Cette coquette peut-elle être la femme désespérée et passionnée à qui, l'autre jour, Paul Vasher disait adieu ? Était-ce une comédie, son amour et son désespoir ? Car sûrement... sûrement, c'est bien son vrai rôle qu'elle joue en ce moment. Non, elle ne jouait pas la comédie, alors ; mais elle s'était un instant élevée au-dessus d'elle-même. Paul avait raison : la perversion de sa nature est trop indélébile pour lui permettre d'être jamais une femme aimante et vraie. L'admiration est sa pâture quotidienne ; la flatterie est l'air même qu'elle respire ; il serait aussi impossible de la maintenir dans la ligne droite que de tisser une corde avec du sable. Elle n'aime pas cet homme auquel elle parle, il ne lui plaît même pas ; mais elle tient à lui tourner la tête. Voilà ce que je devine en la regardant.

— Petit démon ! murmure lady Flytton doucement. Je me retourne et je m'aperçois que la vieille dame s'est réveillée aussi brusquement qu'elle s'est endormie.

Elle regarde ce couple, elle aussi, avec une expression malicieuse, sinon pire.

— Bonjour, capitaine Chichester, dit-elle sévèrement.

Le jeune homme lève la tête ; son étonnement est

visible. Il se précipite vers la maîtresse de maison. Je remarque que Silvia ne bouge pas.

— Je ne savais pas qu'il y eût personne ici, dit le capitaine, offrant à lady Flytton une main qu'elle ne prend pas.

— Je le pense bien, réplique-t-elle d'un ton glacial.

Et il retourne vers sa charmeuse, rougissant et positivement décontenancé. On sert le thé, que nous prenons chacun de notre côté; le capitaine part, et l'heure du dîner approchant, on me conduit à ma chambre, où je revêts modestement mon unique toilette. Au salon, je retrouve Silvia Fleming, qui m'accorde quelques paroles, de cet air indifférent et dédaigneux qu'elle réserve pour son propre sexe. La grosse et bonne Mrs. Fleming apparaît; elle me plaît mieux que sa fille. Enfin lady Flytton arrive la dernière, et nous allons dîner.

Pendant le repas, la conversation est peu animée, car notre hôtesse se consacre à son couteau et à sa fourchette, et les deux autres n'aiment pas à causer.

Ensuite, dans le salon, les deux dames tricotent ensemble, tandis que Silvia parcourt la terrasse de long en large, avec une infatigable agitation, et que je tourne les feuillets d'un album de photographie, compatissant du fond de l'âme à mon propre sort.

— C'est trop ridicule, dit Mrs. Fleming qui élève la voix, sans s'en apercevoir, dans son irritation. Et toutes les demandes en mariage qu'elle a eues !

— C'est une mauvaise petite créature ! riposte lady Flytton, en secouant sa vieille tête implacable, et elle ne manquera pas de mal tourner ! Quant à Paul Vasher, il ne l'épousera jamais : il la connaît trop pour cela !

Je m'éloigne précipitamment, avant d'en entendre davantage, et je me demande une quatre-vingt-dix-neuvième fois pourquoi l'on m'a invitée à venir à Flytton.

XIII

Un léger coup à ma porte.

— Entrez, dis-je, en interrompant mes efforts pour nouer mes brides de chapeau d'une façon correcte, qui ne dépare pas l'équipage de lady Flytton.

Je vois... Silvia.

Apparemment, elle ne va pas à l'église : quoique nous partions dans cinq minutes, elle est en peignoir et en pantoufles.

— Voulez-vous faire quelque chose pour moi ? demanda-t-elle en s'asseyant.

— Dites-moi ce que c'est d'abord.

— Vous connaissez M. Vasher. Voulez-vous lui donner ce billet en sortant de l'église ?

Je regarde l'enveloppe qu'elle me tend, et j'hésite. Je suis de nature obligeante, mais j'ai de l'amitié pour Paul Vasher, je n'en ai pas pour Silvia ; ne vais-je pas nuire au premier, en lui remettant cela ? Il est de force à se défendre, après tout.

— Oui, je le lui donnerai.

Et je mets le billet dans ma poche.

— Vous êtes une bonne enfant, répond Silvia qui s'éloigne.

Sera-t-il à l'église ? Vingt minutes plus tard, je suis renseignée ; car il me jette un regard amical, pendant que je remonte la nef derrière Mrs. Fleming. Les « grandes » me lancent un sourire, et je trouve l'occasion de faire un signe amical à Mary Burns. Lorsque l'office est terminé, je rejoins M. Vasher sous le porche ; c'est une chance favorable. Si j'avais été obligée de courir après lui !

— Quand revenez-vous, petite ?

— Bientôt. Demain peut-être.

Je glisse le billet dans sa main et je me sauve.

— Vous le lui avez donné ? demande Silvia, lorsque nous nous promenons ensemble après le lunch.

— Oui.

— Comme il fait chaud ! Il y aura un orage.

Elle dit vrai : l'air est pesant, le ciel noir, les oiseaux ont cessé de chanter. Subissant le même instinct qui pousse tous les animaux à chercher un abri, je rentre, laissant Silvia à sa promenade monotone, les mains jointes, la physionomie tendue par une expression anxieuse. Je n'ai pas honte de le confesser... j'ai horriblement peur de l'orage. Lady Flytton et sa sœur sommeillent paisiblement dans un angle du salon. Moi, je suis jeune et n'ai pas envie de dormir, aussi mon après-midi du dimanche me paraît longue ; je feuillette, pour la deuxième fois, l'album de lady Flytton qui m'amuse toujours, grâce à la laideur rare de ses amis et connaissances, son défunt mari remportant la palme sous ce rapport. Soudain je vois entrer M. Vasher. Il ne s'aperçoit pas de ma présence ; il est face à face avec Silvia qui a ouvert précipitamment la porte d'entrée.

— Vous m'avez demandé, me voici.

— Venez dans le jardin ; répond-elle brièvement.

Ils longent la terrasse et disparaissent au milieu des arbres. Une heure s'écoule ; la lumière devient

de plus en plus étrange, les nuages sont noirs comme de l'encre, quelques-uns d'un rouge livide qui ne présage rien de bon ; pas une feuille ne bouge.

Des pas rapides gravissent la terrasse, Paul Vasher arrive seul ; je vais courir au-devant de lui pour lui parler, mais l'expression de sa figure m'arrête, je recule ; un instant après, il est déjà parti. La porte, en se refermant, éveille lady Flytton, qui demande avec aigreur :

— Qui est-ce qui vient de sortir ?

— M. Vasher.

— Vasher, ici ! Cette petite masque a-t-elle recommencé ses vilains tours ? Enfin, il n'est pas resté longtemps.

Elle se prépare à se rendormir.

Quelques gouttes de pluie, lourdes comme du plomb, tombent sur les dalles ; un gémissement faible et lugubre se fait entendre. Soudain, le ciel se déchire, les éclairs brillent, des cataractes fondent sur nous ; je cache ma tête dans mes mains pour ne rien voir, mais au milieu de ce bruit assourdissant, j'entends la voix terrifiée de Mrs. Fleming :

— Où est Silvia ?

Là-bas, exposée à la fureur de la tempête, l'âme bouleversée par un orage aussi violent, car Dieu seul sait dans quels abîmes de désespoir et de honte elle se débat ! Il n'était pas difficile de lire sur la figure de Paul Vasher. Si enfant que je sois, je devine qu'elle a joué sa dernière partie... et qu'elle l'a perdue.

D'après ce que je sais de son caractère, elle est capable, dans un pareil état moral, d'aller au-devant de la mort. Il faut qu'on la trouve et qu'on la ramène ; qui fera cela ? Moi. Ma vie, n'importe où j'aille, est entre les mains de Dieu, et quoique je n'aime pas Silvia, j'en ferais autant pour mon plus grand ennemi. Je me relève, je saisis un châle et, en dépit des exclamations de Mrs. Fleming, je me précipite sur la terrasse.

La pluie est si forte que je suis presque renversée, mais, aveuglée, secouée, assourdie par le tonnerre et le vent, je n'en cherche pas moins dans les coins, sans pouvoir rien découvrir.

L'orage croît toujours ; enfin, je l'aperçois, assise sous un arbre et contemplant cette scène avec indifférence.

— Silvia ! — Je l'appelle de loin. — Silvia !

Elle ne bouge pas, elle ne semble pas entendre ma voix, tandis qu'autour d'elle, l'ouragan accumule les débris. Je m'approche pour lui parler ; tout à

coup, les nuages s'ouvrent, une grande lueur flamboie devant nous et une énorme boule de feu fond sur nos têtes. Je ferme les yeux, je reste immobile : n'est-ce pas la mort ? Mais la foudre s'enfonce à mes pieds avec un sifflement ; un souffle brûlant m'effleure le visage, une fumée épaisse cache tout à mes yeux. Je cherche mon chemin à tâtons. Je ne suis pas morte, donc Silvia doit être... Non, elle est toujours là, dans la même attitude.

— Sauvée ! Dieu soit loué ! dis-je, en saisissant sa main glacée.

— Si seulement cela m'avait tuée ! murmura-t-elle. Si j'avais été un peu plus près...

— Venez !

Elle ne résiste pas, et je l'emmène comme un enfant. Sa figure a la pâleur de la mort : ses beaux yeux, un regard fixe, comme s'ils ne voyaient qu'un seul objet : ses cheveux trempés de pluie retombent sur ses épaules. Nous sommes dans un bel état, lorsque nous atteignons la maison ; l'eau ruisselle de nos vêtements. Mrs. Fleming jette des cris en voyant la figure de sa fille, si bouleversée qu'on pourrait la croire frappée de la foudre, mais Silvia la repousse avec une sorte de lassitude.

— Laissez-moi tranquille !

Elle monte lentement l'escalier, et moi derrière, au grand détriment des tapis de sa tante. Sur le palier, elle se retourne :

— Vous viendrez tout à l'heure dans ma chambre, me dit-elle.

J'ai quitté mes vêtements mouillés, et j'achève ma toilette, lorsque Mrs. Fleming m'apporte un verre de vin chaud qu'elle me force à avaler. C'est très bon, mais c'est sûrement un peu fort. Je veux finir de m'habiller... je ne me sens plus maîtresse de mes jambes, et j'ai toutes les peines possibles à traverser la chambre. Puis tout d'un coup, je ne me souviens plus de rien ; je suis profondément endormie.

La pendule sonne sept heures, quand je m'éveille. Mrs. Fleming me regarde avec un peu d'inquiétude.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Je n'ai jamais dormi comme cela dans la journée ? Est-ce l'orage ?

— Non, je crois que c'est le vin : j'y ai mis de l'eau-de-vie pour vous préserver d'un rhume, et j'ai oublié que vous n'y étiez pas habituée.

— Mon Dieu ! que dirait papa, s'il le savait ?

— Il dirait que c'est ma faute ; ne vous tourmentez pas de cela, mon enfant, et allez trouver Silvia ; elle vous a demandée.

Je frappe à la porte de Silvia ; personne ne répondant, je l'ouvre. Silvia est à la fenêtre, regardant la

fumée qui monte encore de l'endroit où est tombée la foudre. Elle se parle à elle-même, et semble ni me voir, ni m'entendre, quoique je sois tout près d'elle.

— J'avais tort de souhaiter que cela m'eût tuée... après tout, c'est stupide de mourir ! Si j'étais morte aujourd'hui, les femmes qui me détestent auraient dit : « Pauvre créature. » Il aurait dit : « Pauvre Silvia. » J'aurais été toujours à ses yeux la pauvre Silvia, une folle qui avait la faiblesse de l'aimer. Mais je veux vivre... vivre pour châtier le mépris et la froideur dont il a osé payer un amour comme le mien... vivre pour lui faire regretter amèrement le jour où Silvia Fleming a dû s'abaisser à le prier. A l'heure où il m'attendra le moins, je serai là ; au moment du bonheur, j'arracherai la coupe à ses lèvres ; dans la nuit du désespoir, je me réjouirai de ses larmes ; et puisque je ne puis avoir son amour, je le rendrai malheureux... je le jure... et que Dieu m'aide !

La dernière lueur rougeâtre de l'orage se reflète sur ses traits rigides, et ses yeux dilatés. Est-ce que les événements de cet après-midi l'ont rendue tout à fait folle !

— Vous êtes là, petite ? dit-elle, se retournant brusquement. Avez-vous entendu les absurdités que je viens de débiter ?

— En partie.

— Bah ! j'ai la mauvaise habitude de penser tout haut. Vous avez été gentille de venir me chercher comme cela. Ce n'aurait pas été plaisant de mourir d'un coup de foudre !

— Non, dis-je en frémissant. Mais nous y avons échappé de bien peu. L'avez-vous raconté à Mrs. Fleming ?

— Non, certes ! Comme ma vieille tante aurait été contente, si elle nous avait vues, vous et moi, bouches ouvertes, regardant descendre ce globe de feu...

Elle part d'un éclat de rire que je trouve assez déplacé.

— Vous pouvez vous en aller. Envoyez-moi ma mère.

Vraiment, Silvia Fleming a des façons étranges. Dans le salon, je retrouve les deux sœurs qui regardent le jardin ravagé, et, après m'être acquittée de mon message, je raconte à lady Flytton le péril que nous avons couru. Elle écoute, levant les yeux au ciel, avec de nombreuses exclamations.

— Tout cela par la faute de cette créature ? Que dira votre mère, lorsqu'elle saura que j'ai pris si peu de soin de vous ! Quant à cette Silvia, ma conviction est que l'avenir lui réserve quelque chose de pire !

XIV

— Je me demande si Paul viendra ce soir, dit M. Frère, stimulant vigoureusement le feu, car nous sommes en octobre, il pleut et les nuits sont glacées.

— Je crois qu'il ne viendra pas ! Il y a si longtemps qu'il est parti, tant de semaines !

— Paul tient toujours sa parole ; il reviendra certainement. D'ailleurs, il a laissé ici tous ses bagages.

Argument concluant, car, si désespéré que soit un homme, il en oublie rarement sa valise et tout ce qui compose ses petites habitudes.

— Les routes sont bonnes pour circuler, à présent, continue M. Frère, et il est allé, j'en suis sûr, jusqu'en Devonshire.

Oui, les routes sont bonnes ; mais je crois que l'état des routes lui est assez indifférent. Je regarde vaguement les flammes du foyer, et il me semble voir M. Vasher s'en aller à pas rapides pour échapper à ses pensées impitoyables, et s'efforcer d'éteindre une flamme rebelle à tous les efforts. Mais ce que je vois est une illusion ; en ce moment peut-être il danse ou...

— Dormez-vous ? fait derrière moi une voix amicale.

— Vous êtes revenu ! Que je suis contente ! Nous commençons à vous croire perdu.

La lumière du feu éclaire son visage pâle et vieilli, comme celui d'un homme qui a soutenu une bataille terrible, et qui, blessé dans la lutte inégale, a cependant vaincu.

— Où est mon oncle ?

— Il était là il n'y a qu'une minute, mais on est venu le chercher pour la vieille Sally Lane, sans cesse mourante depuis vingt ans. Être à la mort, pour elle, signifie une bouteille de porto que votre oncle lui donne chaque fois.

M. Vasher se met à rire :

— Savez-vous, enfant, que vous m'avez manqué pendant ces dernières semaines ? Souvent j'ai souhaité avoir pour me distraire votre gai bavardage ! Qu'avez-vous fait pendant tout ce temps-là ? Rien de particulier ?

— Quelque chose de très particulier. C'est un miracle que vous ne nous ayez pas retrouvées, miss Fleming et moi, en plusieurs morceaux.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Vous avez couru un danger, avec Silvia ?

— La foudre est tombée l'autre jour ; nous étions

à quelques pas l'une de l'autre et elle est tombée entre nous deux.

— Vous étiez dehors toutes deux, par cet orage !

— J'étais sortie pour aller chercher Silvia.

— N'était-elle pas rentrée après mon départ ! s'écrie-t-il, se frappant le front. Quelle brute j'ai été ! Où est-elle à présent ?

— A Hombourg.

— Je voudrais savoir ce qu'elle y fait, murmure-t-il, se parlant à lui-même.

— Elle s'amuse à flirter.

J'ai répondu machinalement, ayant la malencontreuse habitude de penser tout haut.

— Qui vous fait croire cela ? Quelle opinion avez-vous d'elle ? J'aime à connaître l'opinion des enfants, elle est du moins sincère. Parlez !

— Miss Fleming est jeune... riche... bien née... fort belle. Je la plains de tout mon cœur.

— Pourquoi donc ? Que lui faut-il de plus ?

— Elle n'est pas heureuse !

Je détourne la tête pour lui cacher ma rougeur. S'il devinait que je sais toute leur histoire, que j'ai écouté aux portes !

— Vous ne m'avez pas dit ce que vous pensiez d'elle. Je tiens à le savoir.

— Je ne l'aime pas... je ne me ferais pas à elle. Sa nature est cruelle... mais capable d'aimer ardemment.

— Sans jamais rester fidèle à ce qu'elle aime. Eh bien ! petite, un de ces jours vous serez femme. Voulez-vous un conseil ?... Non, vous ne le suivrez pas, vous aimerez comme les autres, et l'amour est fait de vanité, de folie, d'amertume. C'est le fruit de la Mer morte qui remplit la bouche de cendres.

— Votre définition est dure. J'ai vu des fiancés (je pense à Alice et à Charles) qui n'ont jamais d'idées pareilles ; ils s'admirent mutuellement, et tout en se querellant quelquefois, ne songent jamais à employer ces grands mots que vous dites ; ils n'y comprendraient rien.

— Peut-être sont-ils dignes l'un de l'autre. Là où la confiance est mutuelle, l'amour est un joyau précieux. Mais si un homme aime une femme indigne de lui, et continue à l'aimer quand même, ne pouvez-vous deviner quelque chose du combat qui déchire l'âme de cet homme, la partie supérieure de sa nature lui criant : « Renonce », quand l'être inférieur lui dit : « Cède ! » La volonté et le respect de soi luttent contre l'inextinguible désir de cette beauté inoubliable... La droiture morale est en guerre contre le cœur qui se révolte à l'idée d'un tel sacrifice... Et la honte suprême de tout cela, c'est

que, la sachant indigne, on ne peut chasser son image... sa grâce caressante... les ondes de ses cheveux. — Il passe la main sur son front. — Pardon, mon enfant; je pensais tout haut! Mes analyses psychologiques vous amusent-elles? Enfin, espérons que le pauvre diable dont je parle atteindra le salut; une erreur passée dont on se repent est la meilleure base d'une sagesse future. Avez-vous des commissions pour Silverbridge, Nell?

— Vous y allez! Oh! si vous pouviez me mettre dans votre poche! Resterez-vous longtemps?

— Une couple de jours. Je pars ensuite pour de longs voyages; quand je reviendrai, vous serez une grande personne.

— Malheureusement! Je voudrais garder mes robes courtes encore dix ans.

— Quel âge avez-vous? dit Paul, prenant ma figure entre ses deux mains.

— Quatorze ans.

— Tant que cela! on vous en donnerait douze; vous avez un gentil visage. Mais je ne vous dirai pas que j'espère vous trouver jolie à mon retour. Si jamais vous faites une prière fervente, mon enfant, demandez à Dieu qu'il vous épargne d'être belle!

— Il n'y a pas grand danger de cela, dis-je d'un ton bourru, et je crois que mes prières n'y changeraient rien.

— Pourvu que vous soyez bonne, et vous le serez, je crois, ce sera bien assez.

— Mais les gens vous aiment beaucoup mieux si vous êtes jolie que si vous êtes laide. Les laides sont toujours mises de côté. Ne peut-on être bonne et jolie?

— On le peut, mais c'est rare. Non, quand je reviendrai, j'espère que je vous retrouverai absolument la même.

— Vous me permettrez bien de grandir, monsieur.

— Grandissez tant qu'il vous plaira, petite Hélène; mais gardez votre candeur d'enfant.

XV

Noël est venu avec son vêtement de neige, sa couronne de houx et de glaçons, avec sa mine joyeuse et ses mains pleines. Jack et moi, nous sommes en vacances, et tout considéré, nous aurons eu des vacances orageuses. Au-dessus des continuel menus désastres qui troublent forcément une famille tenue aussi serrée que la nôtre (car chacun sait que la nature humaine, refoulée d'un côté, s'échappe de

l'autre), l'orage longtemps prévu, que devaient amener les affaires matrimoniales d'Alice et de Charles, occupe le premier plan. Les six mois d'épreuve expirés, le capitaine Lovelace a sollicité d'une façon pressante un engagement positif, et parlé même de fixer le jour du mariage; mais il a été honteusement accueilli, et congédié avec des insultes et des moqueries. Il ne vient plus à présent; et l'expression rebelle du charmant visage de ma sœur lui attire sans cesse des paroles amères et de sanglantes railleries paternelles. Extérieurement du moins, elle accepte son sort et ne dit pas un mot sur ce sujet.

Elle maigrit, notre pauvre Alice, il y a de quoi attendre un juge impitoyable de voir sa figure pâlir ainsi de jour en jour, ses poignets et sa taille s'effiler de plus en plus. Mais papa ne regarde pas, ne voit rien; il impose à ses enfants les plus lourds fardeaux et ne les aide pas même du bout du doigt à les porter. Nous serions plus miséricordieux pour lui qu'il ne l'est pour nous.

Quoique j'aie servi à Alice de chaperon fidèle, elle ne me parle jamais de Charles Lovelace. Souvent je les surprends, elle et Milly, en mystérieuses conférences, et j'éprouve une jalousie déraisonnable, car, après tout, Milly a seize ans et elle est d'âge à comprendre, tandis que je n'en ai que quatorze et suis supposée ne rien savoir sur ces graves sujets d'amour et de mariage. Elles ne se doutent pas que j'ai, moi aussi, mon prétendant.

C'est mon secret. Mais Alice me surprend; je la croyais si brave, prête à toutes les batailles. Va-t-elle donc « céder et mourir » sans protestations?

Je ne tarde pas à être désabusée sur ce sujet, car je fais un beau jour une découverte tellement stupéfiante, qu'il me semble tout d'abord recevoir un coup de massue sur la tête. En plongeant sous le lit d'Alice et de Milly, en quête d'une orange vagabonde, je trouve l'ample espace que recouvre cet antique monument à quatre colonnes rempli de malles faites et cordées, toutes celles d'Alice, jusqu'à sa moindre boîte à chapeaux. Va-t-elle donc partir? Où irait-elle? Une pensée effrayante me saisit, et je m'assieds à terre, tenant encore la frange du lit. Veut-elle s'enfuir? Elle n'a pas d'argent. Mais Charles Lovelace en a, et j'ai lu récemment l'histoire de deux fiancés qui, après avoir dépéri six mois loin l'un de l'autre, avaient pris le parti de se marier sans autorisation de leurs familles... Leurs pères ne ressemblaient pas au nôtre; Alice ne peut méditer un acte aussi désespéré!

Pendant que je rumine ces pensées, Alice elle-

même apparaît et s'assied en face de moi, charmante dans sa robe de serge bleu sombre, avec son blanc fichu de quakeresse et son tablier de mousseline.

— Alice, lui dis-je, soulevant la frange et lui montrant les caisses, qu'allez-vous faire ?

Elle me regarde et semble réfléchir.

— Je voulais que vous n'en sussiez rien, Nell ; mais puisque vous l'avez découvert, je ne puis vous le cacher. Je vais me marier.

— Vous marier ! Oh ! Alice !

Elle a l'air si enfant pour avoir au doigt une alliance, pour être appelée « madame » et commander le dîner !

— C'est sa faute, dit-elle en désignant un champ lointain où nous pouvons apercevoir le « gouverneur » qui harcèle ses ouvriers. Il n'y a que ce moyen-là.

Ses yeux bleus se voilent d'un nuage de tristesse.

— Charles dit que cela peut durer indéfiniment et autant vaut en finir tout de suite que dans un an d'ici. Si cela durait un peu plus longtemps, Nell, j'en mourrais.

Je me relève d'un bond et je cours à elle :

— Chérie ! notre vie sera misérable sans vous, épouvantable.

Des larmes ruissellent sur mes joues.

— Mais je ne le regrette pas, puisque vous serez heureuse. Seulement, papa, Alice, papa ?...

— Ses fureurs, voulez-vous dire !

— Il nous tuera ! fais-je avec conviction. Ne vous attendez pas à jamais savoir ce qui se passera après votre départ, car personne ne survivra pour vous le raconter. Vous pourrez lire dans le *Times* l'annonce suivante : « A Silverbridge, sont décédés la femme et les onze enfants du colonel Adair, triste résultat d'événements domestiques indépendants de sa volonté. »

— Je vous assure que je me préoccupe beaucoup de vous tous ; cela me rend très malheureuse.

— Ne vous tourmentez pas trop, nous avons essuyé assez d'orages ; pourquoi pas celui-là ? Quand partez-vous ?

— Demain !

— Oh ! Alice ! Et vous dinez ce soir chez M. Skipworth ?

— Oui, c'est pour cela que nous avons choisi demain ; le domestique de Charles emportera ce soir mes malles et Tabitha l'aidera.

— Et vous comptiez partir sans me le dire ?

Je passe mes bras autour de son cou, et j'arrose sa jolie tête d'un flot de larmes.

— Je vous aurais dit adieu, ma Nell ; mais je ne voulais pas vous mettre dans le secret, de peur qu'il ne vous demande ensuite à chacun si vous saviez quelque chose.

— Milly sait ?

— Oui.

— Et maman ?

— Grand Dieu ! non ! Comment pourrai-je jamais lui dire adieu ! Elle verra que vous avez pleuré, Nell.

— Croyez-vous que vous reviendrez un jour ? fais-je d'un ton lamentable. Croyez-vous que vous partez pour ne plus nous revoir !

— Mais si ; nous irons vous voir à votre pension, Charles et moi, le semestre prochain, et nous nous établirons assez près d'ici pour voir maman. D'ailleurs, tout s'arrangera tôt ou tard.

— Jamais ! Il ne vous pardonnera jamais de lui avoir échappé !

— Alice ! appelle maman dans le lointain, et ma sœur s'éloigne, après m'avoir embrassée de tout son cœur.

— Vous êtes jolie ! dit Jack, qui me rencontre une demi-heure plus tard. Avez-vous mis votre unique robe en pièces ?

— Ce sont les compotes de groseilles, lui réponds-je, déterminée à dissimuler de mon mieux. Elles étaient aigres et m'ont fait mal à l'estomac.

— Je ne vous ai jamais vue pleurer pour une pareille sottise, réplique-t-il avec dédain.

Je voudrais tout lui dire, mais cela m'est défendu. Huit heures ! Papa, maman, Alice et Milly sont partis il y a une heure ! vraiment partis, quoique nous ne puissions nous souvenir d'avoir jamais vu papa dîner un soir hors de chez lui. Espérons que le valet de Charles et Tabitha opéreront sans bruit le déménagement, et ne se feront pas prendre. Je me demande si Charles lui-même monte la garde parmi les plates-bandes ! Si demain pouvait n'arriver jamais ! Si je pouvais m'endormir et ne me réveiller que dans cinq ans ! Papa aurait oublié alors ! Mais en dépit de mes souhaits et de mes prières, l'aurore grise paraît enfin au ciel. Je me lève en gémissant et je m'habille pour aller à l'échafaud. Comme dans un rêve, j'assiste aux prières, puis à un déjeuner orangeux, et enfin me voici près d'Alice qui met son chapeau. Elle est très pâle, très tremblante ; mais elle ne pleure pas, et une fois habillée elle se rend dans la chambre de maman et l'embrasse en lui disant qu'elle va à l'église.

Où, à l'église, d'où ce sera Alice Lovelace qui

sortira, et non plus Alice Adair, plus jamais notre Alice ! A cette pensée, un bruyant sanglot m'échappe derrière la porte. Alice se retourne avec crainte, j'enfonce mon mouchoir dans ma bouche, et je sanglote intérieurement.

Alors nous l'accompagnons à travers les pelouses détrempées du jardin nu et triste, jusqu'à la petite porte où Charles Lovelace attend avec une voiture de voyage.

— Adieu ! dit Alice, qui nous regarde et fond en larmes. Il n'y a pas de mal à cela, maintenant, plus d'apparences à garder !

— Adieu ! répétons-nous, Milly et moi, pleurant aussi, mais d'une manière différente.

A travers le chagrin d'Alice, l'avenir lui sourit, brillant et heureux ; nous, nous savons ce qui nous est réservé !

— Adieu, dit Charles en embrassant nos joues humides.

— Adieu ! Adieu ! répète encore Alice se jetant tour à tour à notre cou.

Enfin, elle est en voiture, le valet saute derrière, et les voilà partis ; le cher et pâle visage d'Alice se penche à la fenêtre au dernier moment ; ils s'éloignent, ils disparaissent dans la froide matinée d'hiver. A quelques centaines de mètres, papa se promène, se complaisant dans la persuasion qu'il tient toutes nos existences dans sa main, et qu'il peut nous mesurer bonheur ou souffrance selon sa souveraine volonté. Pourtant une de ses esclaves vient de se révolter : il le saura à midi, et alors...

— Après tout, dis-je à Milly, comme nous reprenons languissamment le chemin du logis, après tout, on ne peut mourir qu'une fois.

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉTÉ

I

" J'ai dix-huit ans ! C'est beaucoup, n'est-ce pas ? Il me semble qu'hier encore j'étais toute petite, courant et grimpant, avec des robes courtes, dont je laissais des débris à toutes les haies et les barrières. Maintenant j'ai des robes longues, de longueur limitée cependant, mais très utile quand je veux en imposer au jardinier ou aux petits : quoiqu'elles me gênent fort, lorsqu'un dernier reste de jeunesse aventureuse me pousse à escalader les arbres et à dénicher les nids. Somme toute, je suis fâchée d'avoir atteint ce sommet si facile à gravir, et d'où l'on ne peut plus redescendre.

Si trente années nous étaient allouées pour grandir, au lieu de seize, ne resterait-il pas assez de temps pour être graves, raisonnables et tristes ? C'est à contre-cœur que je dis adieu à mon enfance insoucieuse ; j'ai peur de la laisser aller, car je sens mes goûts et mes plaisirs d'autrefois céder graduellement la place à de nouvelles idées et de nouvelles préoccupations. Je suis aujourd'hui l'aînée du logis, obligée de surveiller mes paroles et mes actions avec une attention scrupuleuse, car toutes les fautes et omissions de mes frères et sœurs sont mises à ma charge et soi-disant le fruit de mes exemples. Notre pauvre manoir est devenu lugubre, depuis que tant de places y restent vides. Jack est à Londres ; il veut être avocat, et j'appelle cela de l'égoïsme, car s'il avait tout simplement résolu de devenir un bon gros propriétaire, j'aurais pu aller vivre avec lui dans une petite maison et j'aurais été heureuse... Enfin, les frères n'aiment jamais leurs sœurs autant que celles-ci les aiment.

Voilà un an et demi que Milly s'est mariée, après une demande et une cour faites selon toutes les

règles, et la famille n'est pas encore remise de ce miraculeux événement. Comment il se fit que le consentement de papa lui fut arraché malgré lui ; comment, au lieu d'imiter Alice, Milly se maria en grande pompe, en superbe robe de satin blanc, conduite par papa lui-même ; comment, jusqu'à la dernière minute, tout le monde se figura qu'il ne laisserait pas accomplir le mariage ; enfin, comment il déçut notre attente, selon son habitude ; toutes ces choses ne figurent-elles pas dans la chronique de la maison Adair ?

Après s'être ainsi oublié jusqu'à permettre le bonheur de deux personnes, il a donné à entendre aux autres que rien de semblable ne se renouvellerait d'ici un siècle ou deux, et que cette concession de son despotisme ne devait pas être regardée comme un précédent, mais traitée à la façon d'une comète, d'une peste, ou de tout événement unique dont la venue est inexplicable.

Il y a environ deux ans, Alice obtint officiellement son pardon et fut invitée à venir ici avec son fils. Sa parfaite liberté de paroles et d'allures, l'élégance de ses toilettes, l'abondance de son argent de poche, toutes ces choses parurent tellement insoutenables à papa, que le drapeau parlementaire fut brusquement abattu. Pour n'avoir rien à se reprocher à l'avenir, en ce qui me concerne, il me fait une triste existence. A certains jours, l'envie me prend de m'enfuir, ou je me dis qu'il vaudrait mieux épouser le premier venu que de mener la vie que je mène. Mais le bon sens répond tout bas que les soucis d'une jeune fille sont passagers ; tandis qu'une fois mariée, il faut subir ses misères et les endurer jusqu'à la fin de sa vie. Quel moment sombre et amer ce doit être, quand une femme, levant les yeux sur son mari, découvre pour la première fois qu'elle a commis une sottise.

Un auteur a dit : « Les hommes devraient ouvrir les yeux très grands avant le mariage et les fermer après. » Les femmes, plus encore, auraient à mettre cette maxime en pratique.

Pourquoi cette idée de mariage m'est-elle venue cet après-midi ? Ma promenade solitaire m'a conduite à travers le jardin, glorieux de sa parure de géraniums et de verveines, à travers le verger, et jusque dans les vastes champs brûlés. Il n'y a d'ombre nulle part, mais avec mon chapeau à grands bords rabattus, je défie les coups de soleil, et l'œil de ma pensée voit un petit coin frais, verdoyant, ombrageux, dont la voûte est faite de branches entrelacées, le tapis de mousse et les murailles, des troncs ser-

rés des hêtres et des chênes. Ce n'est pas loin d'ici, mais si bien caché qu'un étranger passerait à côté sans le découvrir, même s'il traversait le champ de seigle qui ondule à gauche dans un océan de lumière blanche.

— Après tout, me dis-je en passant dans une allée fraîche et ombreuse où court un ruisseau, qu'importe si le « gouverneur » nous tourmente, il ne peut nous priver d'aucun des dons de Dieu, et toute la mauvaise humeur et les duretés de ce monde n'ôteront rien à l'éclat de cette journée d'été, à la couleur de ce beau ciel, rien, jamais !

Discourant ainsi à part moi, je m'assieds près du ruisseau pour me reposer un instant, avant d'entreprendre la traversée de ces champs inondés de soleil et le murmure de l'eau semble me répondre : « Jamais », en s'enfuyant sur les cailloux polis, aspirant à se perdre dans les flots du large fleuve, au lieu de savoir qu'elle est bien ici. Je remets mon chapeau, et je me penche sur la barrière qui me sépare du champ, plus doré et plus splendide de jour en jour, sous les rayons ardents du soleil. Les coquelicots écarlates agitent impérieusement leurs têtes comme pour me dire : « Cueille-nous ! » La nielle des blés, parure des champs et abomination du fermier, me crie : « Je suis la plus belle, cueille-moi ! » Le bleuet élève sa fleur orgueilleuse au-dessus des épis, les pensées blotties humblement tout près de terre attirent par leur fraîcheur modeste et veloutée. Aussi, comme je les connais et comme je les aime toutes, je plonge au milieu des sillons et je cueille à pleines mains. Cela fait un bouquet éclatant et sans parfum. Déjà le mouron rouge, la seule fleur sauvage qui ose le disputer au coquelicot pour la couleur, a fermé ses pétales, car il est trois heures.

La chaleur intolérable m'accable, je reviens près d'un ruisseau, où j'arrange des fleurs en guirlande, en y mêlant des herbes et du feuillage, négligemment, nonchalamment, pour cette seule raison que mes mains sont oisives et que les fleurs sont des jouets charmants. Ma guirlande finie, je la tourne et la retourne, et je me demande si celle d'Ophélie pouvait être plus belle. Avait-elle de beaux cheveux, Ophélie, des cheveux dorés, blond pâle, ou châains comme les miens ? J'enlève mon grand chapeau, puisque personne ne me verra, et que les vaches, là-bas dans le pré, n'iront pas me trahir ; je place la couronne sur ma tête et je me penche vers l'eau pour tâcher d'y découvrir mon image. Tout près du bord, il y a une sorte de petit abreuvoir, fait avec des bâtons et des pierres ; j'y aperçois ma figure, enca-

drée de sa guirlande de coquelicots et de ses masses de cheveux bruns, dénoués.

— Pas trop mal ! — Cette réflexion m'échappe tout haut. — Si votre nez était un peu plus long, votre bouche un peu moins grande, vous feriez une jeune personne aussi passable qu'une autre ; mais dans l'état actuel de votre physionomie, vous êtes précisément ce que dit votre aimable papa, la...

— La plus jolie petite fille de l'univers ! dit derrière moi une voix d'homme, me causant un tel soubresaut, qu'il ne s'en faut de peu que je ne tombe dans l'eau la tête la première.

— Ne vous ai-je pas déclaré, fais-je sans me retourner, que j'étais mortellement lasse de votre vue, et que je vous défendais de m'approcher avant trois jours entiers ?

— Les trois jours finissent demain, Nell.

— Demain n'est pas aujourd'hui. Je voudrais bien savoir ce que vous diriez si vous étiez suivi partout d'une ombre désagréable, obstinée, qui ne vous laisserait jamais tranquille, et qui s'acharnerait après vous, quand vous lui diriez de s'en aller ?

— Chacun a son ombre, moi comme les autres.

— Est-ce que votre ombre vous fait la cour, avec ou sans votre gré ? dis-je, frappant du pied.

— Continuez, Nell, n'ayez pas peur de me blesser !

— Pourquoi me tourmentez-vous ainsi ? Ces deux jours ont été pour moi de véritables journées de congé ; vous ne pouviez manquer de réparer cet après-midi pour me les gâter. Si seulement vous vouliez me parler sensément comme Jack...

— Je ne suis pas Jack, malheureusement pour moi. Vous m'aimeriez alors !

— Je vous aime beaucoup ! Après maman et toute ma famille, je ne connais personne que j'aime autant. Pourquoi ne pas vous contenter de cela ?

Il est debout devant moi, en pleine lumière, blond, grand, élancé ; ses yeux bleus ont une expression vexée ; ses doigts tirent nerveusement sa moustache jaune.

— Nell, que m'avez-vous promis, il y a quatre ans ?

— Que lorsque j'aurais dix-huit ans et six mois, je vous épouserais, si personne ne m'avait plu davantage jusque-là.

— Et vous comptez manquer à votre parole ?

— Non, lui dis-je, levant les yeux vers son loyal visage. Ne vous ai-je pas déclaré une fois que je tenais toutes mes promesses ? Mais il faut me laisser du temps, Georges, ne pas trop me presser ! Je ne suis pas encore bien vieille, vous savez, et ce n'est pas facile d'apprendre d'un seul coup à aimer les

gens. Je ne veux rien vous promettre que je ne puisse tenir. Si je vous disais aujourd'hui que je vous aime et que je veux bien vous épouser, ce serait mal, car il me semble que je n'ai pas du tout d'amour pour vous; n'est-ce pas votre avis?

— Oui, répondit-il, avec un soupir indigné, il n'y a pas moyen d'en douter.

— En sorte que j'attendrai de vous aimer, avant de rien décider. Ne trouvez-vous pas que ce sera infiniment plus agréable?

— Pour vous, peut-être; mais je connais mon propre cœur.

— Savez-vous? lui dis-je avec un peu d'embarras, je pense quelquefois que vous ne prenez pas la bonne manière pour m'apprendre à vous aimer. Si vous étiez maussade, ou brusque, ou... je ne sais pas au juste quoi; peut-être, si vous me rendiez jalouse, car les jeunes filles n'aiment pas qu'on leur enlève leurs prétendants, même quand elles n'en veulent point...

Je m'arrête; après tout, il n'est pas facile d'enseigner à un homme la façon de gagner votre cœur; mais j'ai un si sincère désir d'aimer Georges, j'ai tant compassion de lui, que je prendrais toutes les peines possibles pour cultiver en moi de plus tendres sentiments.

— Je crois que vous ne pensez pas ce que vous dites, répond Georges avec autant de dédain que sa voix sympathique et franche peut en exprimer, ou bien alors, il m'est impossible de suivre votre idée. Je sais qu'il y a des femmes qui ne tiennent pas le moins du monde à un homme, tant qu'il leur appartient tout entier, et qui s'en éprennent follement du jour où il ne se soucie plus d'elles; mais je ne vous ai jamais crue de ces femmes-là, Nell. Et un homme, je puis vous le dire, qui aime sincèrement une jeune fille, ne l'aimera pas davantage parce qu'elle cherchera à occuper les autres de sa personne. Elle perdra toute valeur à ses yeux, si elle ne lui est pas fidèle de pensées, de paroles et d'actions. Ses coquetteries provoqueront en lui la répulsion au lieu de l'amour, et il en sera moins piqué qu'humilié...

— Ce qui déplaît aux hommes! Offensez leur vanité, ils ne vous pardonneront jamais.

— Ce n'est pas de la vanité, c'est du respect de soi-même.

— Je voudrais que vous n'eussiez pas une nature aussi loyale, dis-je, le regardant, pensive; si vous étiez moins parfait, je vous en aimerais mieux, peut-être...

Impossible de comprendre ce qui manque à

Georges et ce qui s'oppose à ce que je le reconnaisse pour mon seigneur et maître. C'est l'homme le mieux élevé, le plus poli, le plus beau que j'aie jamais vu; il est digne d'affection, honnête, admirable de tout point, et s'il n'obtient pas grâce à mes yeux, il est difficile de savoir qui pourra en venir à bout.

Cependant, je me sens capable d'aimer... Oui, et de toute mon ame, quand je rencontrerai l'élu; mais il se peut fort bien que mon prince Charmant ne se trouve jamais sur ma route et que, les années s'écoulant, je finisse par avoir une tranquille et suffisante affection pour mon fidèle adorateur.

Si nous avions commencé par nous détester un peu, il y aurait plus d'espoir; nos conversations auraient été plus vives et plus animées. J'ai toujours pensé qu'on ne se querelle que si l'on s'aime. Il faut se sentir quelque puissance l'un sur l'autre ou l'on ne se jetterait pas à la tête tant de paroles inutiles.

Il y a longtemps que j'ai ôté ma guirlande; je la balance au bout de mes doigts, en contemplant Georges d'un air de profonde réflexion.

— Georges, avez-vous jamais été un très mauvais sujet?

— Pourquoi?

— Pour rien... cela donne de l'expérience, et l'expérience est utile en ce monde.

— Cela dépend de laquelle.

— Dites! avez-vous aimé quelqu'un avant moi? Une coquette qui se soit moquée de vous?

Il me regarde avec une singulière confusion.

— Si cela était, m'en voudriez-vous?

— Je serais ravie. Je voudrais que mon futur mari eût été amoureux plus de cent fois, et que je fusse à ses yeux la plus charmante et la plus aimée de toutes les femmes. Il y aurait de quoi être fière au moins!

— Vous n'entendez rien à ces choses-là, répond-il tristement. Si vous m'aimiez, vous voudriez être mon premier amour. Vous ne pardonneriez pas à d'autres femmes de m'avoir charmé avant vous.

— Qu'est-ce au fond que l'amour? dis-je, passant les doigts dans mes longues tresses et regardant couler l'eau à mes pieds. Si c'est de vous savoir gré de tout mon cœur, lorsque vous voulez bien ne pas me faire la cour, je vous aime vraiment beaucoup.

Georges ne répond rien. Par-dessus ma tête, il regarde les collines lointaines; la souffrance reflétée dans ses yeux bleus m'attendrit; jamais je n'ai pu voir souffrir même un insecte.

— Georges, lui dis-je, en glissant ma main dans la sienne, ne vous faites pas de chagrin; cela viendra peut-être avec le temps, vous savez...

— Avez-vous jamais vu l'homme que vous pourriez aimer ? interrompit-il, caressant doucement la main que je lui abandonne.

— Dans mes rêves peut-être ? fais-je en riant. Où voulez-vous que je l'aie rencontré ?

— Vous n'avez quitté votre famille que pour aller en pension, et là, vous n'avez pu voir personne. Mais vous le dirai-je, Nell ? j'ai quelquefois pensé que si vous ne m'aimiez pas, c'est que vous aviez l'esprit occupé d'un autre. Une sotte idée, n'est-ce pas ?

— C'est mon avis, fais-je, en retirant ma main. Me soupçonnez-vous d'un sentiment coupable pour M. Skipworth ?

— Dieu m'en préserve ! Savez-vous, Nell, que vous êtes, je crois, la petite créature la plus froide qui ait jamais existé ? Rien, ni personne, ne saurait attendrir votre cœur.

— Je ne suis pas tendre, dis-je avec une grimace, ce n'est pas dans la famille... nous avons été déshabitués de ces faiblesses-là dès notre bas âge, mais je suis fidèle à ma parole.

— Bien sûr ? Alors, dans six mois d'ici...

— Je tiendrai ma promesse (je sens le cœur me manquer en prenant ce nouvel engagement). Seulement ne comptez pas trop sur moi ; six mois sont longs, et nous ne savons pas qui je pourrai rencontrer d'ici là.

— Je n'ai pas peur, dit Georges en souriant.

Comme il a l'air heureux !

— Personne ne vient à Silverbridge, et vous ne vous absentez jamais ; qui donc pourriez-vous voir ?

— N'oubliez pas qu'il faudra demander le consentement de papa.

Et pour la première fois, les petits préjugés de mon cher père contre le mariage de ses filles m'apparaissent sous un jour favorable.

— Cela ne fait rien ! Mrs. Lovelace s'en est passée.

— Mais il y avait là des circonstances exceptionnelles, dis-je avec dignité. D'ailleurs, il est inadmissible que ces sortes de choses deviennent une habitude dans les familles. Alice et Charles ont été officiellement fiancés pendant bien longtemps.

— Pourquoi ne le serions-nous pas ?

— Parce que papa ne voudra jamais en entendre parler.

L'effroi me prend en envisageant cette terrible période de tendres fiançailles que j'ai jusqu'ici réussi à esquiver.

— Votre père et le mien s'entendent supérieurement, répliqua Georges d'une voix pleine d'espérance. Cela y fera bien quelque chose.

— Voilà de ces faits auxquels nul ne peut rien comprendre ! Mon père connaît le vôtre depuis quatre ans, et ils ne se sont pas encore querellés ! Il faut que M. Tempest ait un caractère angélique ou que papa n'ait pas voulu s'attaquer à lui, parce qu'il le trouvait trop vieux et trop peu robuste pour se défendre.

— Ce qui fait honneur au colonel Adair, mais j'ai été souvent étonné qu'il ne s'en prit pas à moi.

— N'ayez pas peur ! Dès qu'il saura que vous prétendez l'avoir pour beau-père, il rattrapera le temps perdu ! Vous ne m'avez pas suffisamment admirée.

Après m'être regardée dans l'eau, je me redresse, ma guirlande coquettement posée sur ma tête.

— Et vous ne savez pas ce que je vais faire ? Je vais traverser le champ de blé, puis le champ de seigle, comme je suis là, et puis après...

— Après ?

— Après, je m'assiérai à l'ombre.

Pour rien au monde je ne voudrais révéler à Georges l'existence de certain petit salon de verdure. Il y passerait la moitié de ses journées.

— Alors, je vais avec vous, de peur que vous ne rencontriez quelqu'un, pendant que vous êtes ainsi coiffée.

— Non, vous ne viendrez pas. A quoi me seriez-vous bon, je vous prie, et qui voulez-vous que je rencontre, sauf quelques laboureurs dont je crains autant les regards que ceux de cette vache là-bas ? J'irai seule.

— Très bien, j'attendrai ici que vous reveniez.

Et il s'assied sur la barrière.

S'il y a quelque chose d'exaspérant, c'est de savoir qu'une personne vous attend et compte les minutes jusqu'à votre retour !

— J'ai toujours pensé que lorsqu'on sait sa présence superflue, on fait mieux de s'en aller, dis-je d'un air digne.

— Merci ! Vous n'aurez pas besoin de me répéter cela deux fois.

Et Georges s'en va à grandes enjambées, la tête droite, tandis que je m'empare de la place qu'il vient de laisser vacante, me félicitant du succès de ma dernière riposte. C'est la première fois que je le vois s'en aller si vite. Quelle belle tournure il a ainsi, vu de dos. Comme il marche bien ; il aurait dû être militaire ! Il faut qu'il soit vraiment fâché, car il ne retourne pas une fois la tête.

Maintenant, il s'agit de traverser à la course cet océan d'épis incendié par le soleil. Je vais si vite

que mes pieds touchent à peine le sol, et tout en courant, je chante un couplet d'une très vieille chanson villageoise :

Si on la rencontre à travers les seigles,
Et si on l'embrasse, faudra-t-il pleurer?

Je n'ai jamais su chanter, mais aujourd'hui il n'y a personne pour m'entendre, et j'éprouve au cœur une joie si vive, si inexplicable qu'il faut bien la traduire par du bruit. Comme je marche tête baissée pour éviter d'avoir les rayons dans les yeux, je ne vois pas qui s'approche et je me heurte contre un objet noir :

— Pardon.

Je me recule précipitamment en portant ma main à ma ridicule guirlande pour l'arracher.

— Je vous demande pardon.

Alors je lève les yeux et je vois que l'objet n'est autre que Paul Vasher ! Je reste pétrifiée à le regarder, ma guirlande de coquelicots à la main... incapable de trouver un mot à dire, moi qui ai la langue la plus déliée de l'univers !

Si je le reconnais, lui ne me reconnaît pas. Son regard ne révèle qu'une assez vive surprise, mais grâce à Dieu, aucune envie de rire, ce qui, dans les circonstances, est vraiment méritoire. Mon cœur crie avec des bonds précipités qui m'étonnent : Il est revenu ! Il est revenu ! — et mes lèvres restent scellées, ma main ne s'étend pas pour serrer amicalement la sienne. Si jamais jeune personne eut l'air d'une petite rustique, gauche, niaise et interloquée, cette jeune personne, c'est moi ! Pour la première fois de ma vie, peut-être, je n'entame pas la conversation, et il m'adresse la parole :

— Je cherche le chemin du Manoir, mais je ne suis pas sûr d'être dans la bonne direction. Pouvez-vous me l'indiquer ?

Sa voix rompt le charme ; je recouvre la voix.

— Je vais de ce côté et je vous montrerai le chemin.

Je passe devant, car la route est étroite, me demandant s'il va contenter son envie de rire, maintenant que je ne le vois plus. Ai-je assez l'air d'une folle ? Faut-il me retourner pour m'assurer qu'il se moque de moi ? Le doute sur un tel point est moins désagréable que la certitude.

— Savez-vous, me dit-il, lorsqu'au sortir du champ nous nous trouvons côte à côte, savez-vous qu'à vous voir arriver vers moi en dansant, j'avais peine à croire que vous fussiez une mortelle. Vous me sembliez la déesse de la joie, tombée soudain des nues ; vous aviez l'air si heureux !

— N'est-il pas permis d'être heureux ? fais-je en le regardant avec surprise. Chacun ne l'est-il pas à son heure ?

— Quelquefois, mais modérément, et non d'une joie débordante comme la vôtre.

— Ah ! si vous connaissiez tous mes soucis, vous vous étonneriez que je sois encore capable de rire ! Et cependant je ris du matin au soir ! Je me dis souvent que je finirai par être punie d'avoir eu le cœur si léger ! A propos (je deviens très rouge et je baisse la voix), vous ne m'avez pas entendue chanter, n'est-ce pas ?

— Mais si ; pourquoi cela ?

— Et vous n'avez pas ri ?

— Il n'y avait là rien de risible.

— Je vais vous dire un secret. (Je puis bien lui parler en confidence, puisque je l'ai connu il y a tant d'années, lorsque j'étais une petite fille.) Je donnerais tout au monde pour savoir chanter, mais cela est impossible. Il semble si naturel de chanter quand on est heureux, absolument comme font les oiseaux, parce qu'ils sentent que la vie est bonne et qu'ils l'aiment. J'ai pris des leçons de chant, et le professeur a fait de son mieux, mais il a fini par y renoncer. Il faut que mon cas soit bien désespéré pour qu'un professeur déclare qu'il n'y peut rien.

— C'est vraiment singulier, dit Paul, je connais votre voix, je suis sûre de l'avoir entendue, et votre figure m'est familière.

— Tout le monde se ressemble, dis-je évasivement, en dérobant mon visage à son regard scrutateur. Je ne tiens pas à ce qu'il me reconnaisse de suite. — La nature crée tous les individus par séries, et mon modèle est assez commun.

— Je ne crois pas, répondit-il lentement, car je n'ai jamais vu qu'une seule personne vous ressembler quelque peu, et c'était Hélène Adair.

Je vois sa mémoire hésiter, prête à tout découvrir, et je lui présente précipitamment ma guirlande.

— Regardez ! n'est-elle pas bizarre, extraordinaire ? Il y avait bien là de quoi vous faire rire !

Il la prend et la retourne.

— Elle m'a paru très jolie sur votre tête. L'avez-vous faite vous-même, Nell ?

— Vous savez qui je suis ? Vous l'avez su tout le temps ?

— Depuis un instant, répond-il en souriant. Et après tant d'années, vous n'allez pas me faire un meilleur accueil que cela ?

Je lui tends mes deux mains avec un profond soupir :

— Si vous saviez combien je suis contente que vous soyez revenu ! Combien j'ai désiré votre retour ! Vous avez été absent pendant quatre ans entiers !

— Et vous avez pensé à moi tout ce temps-là ? Je vous ai manqué !

— Tellement, que j'ai souvent dit à Jack que, si je savais où vous étiez, je vous écrirais pour vous rappeler votre promesse à propos des fruits du verger.

— Et c'était la seule raison qui vous faisait désirer mon retour ?

— Oh non ! J'avais envie de vous revoir !

Il oublie apparemment qu'il tient toujours mes mains, aussi je les dégage.

— Etes-vous marié ?

Je fais cette question en regardant sa figure énergique et brunie, nullement altérée, si ce n'est qu'à l'expression troublée a succédé quelque chose de plus noble et de plus élevé.

— Non.

— Je suis si contente, si contente ! Ne vous fâchez pas ; mais après votre départ j'ai toujours pensé que, lorsque je vous reverrais, vous seriez marié avec...

Je m'arrête tout court. J'ai oublié ! Il ne se doute pas que j'ai su son amour pour Silvia Fleming ; et mes joues, à cette sottise, deviennent aussi rouges que mes coquelicots.

— A qui donc ? demande Paul.

— Personne en particulier (mes yeux s'abaissent sur le gazon), c'était une invention absurde de ma cervelle.

Nous reprenons notre marche, et il se fait une interruption dans notre causerie animée. Peut-être d'anciens souvenirs reviennent-ils à sa mémoire, et moi, je me rappelle le serment de Silvia et je me demande si elle a cherché à reconquérir Paul Vasher, ou si un brillant mariage de raison lui a fait oublier son violent amour.

— Il est heureux que je sois passé par ce champ, dit M. Vasher, car j'allais au Manoir exprès pour vous.

— Si vous tenez à me trouver l'après-midi, vous ferez mieux de battre la campagne et de chercher sous les arbres et sous les haies. L'été, je vis en plein air. Vous veniez me voir tout de suite ? C'est très bon à vous.

— Croiriez-vous, dit-il en abaissant un regard vers moi, car j'arrive à peine à son épaule, et pourtant je suis de taille très moyenne, cinq pieds quatre pouces, — croiriez-vous que vous êtes la première

personne à qui j'ai pensé en rentrant en Angleterre ? Je ne suis arrivé qu'hier aux Tours, et vous voyez que je me suis mis en route dès aujourd'hui pour vous voir. Après tout, vous me réserviez un désappointement, ajoute-t-il avec un singulier sourire. Je m'imaginais, je ne sais pourquoi, retrouver la franche et joyeuse petite fille que j'avais laissée... Je vous retrouve grandie et...

— Je regrette que vous ne soyez pas revenu plus tôt, dis-je, l'interrompant, car j'ai passé l'âge où l'on aime les groseilles et je puis exister sans pommes.

Nous traversons le verger; plusieurs des « petits » se montrent dans le lointain, et manifestent leur stupéfaction de voir leur sœur Hélène en telle compagnie. Nous rencontrons papa dans le jardin. A mon grand étonnement, au lieu de lui interdire ignominieusement l'entrée de ses domaines, papa accueille M. Vasher de façon polie, lui parle avec respect de feu son père, enfin l'entraîne en engageant une conversation des plus amicales. Vraiment, on voit de grandes merveilles en ce bas monde.

II

Un mois s'est écoulé depuis que M. Vasher a fait cette apparition à Silverbridge et nous voici très près de ce fameux premier septembre, le grand jour de l'année pour tous les Anglais, depuis le sportsman émérite jusqu'au maladroit qui ne porte un fusil qu'au péril de ses voisins et au sien. Quoique les perdrix des chasses de M. Vasher aient dû en arriver à se manger les unes les autres, puisqu'il n'y avait personne que les braconniers pour les détruire, cependant leur maître ne réunira pas ses amis à l'occasion de l'ouverture. Au contraire, il s'est engagé à être ce jour-là dans le comté de S^{***} et n'apparaîtra chez lui que la seconde semaine du mois. A cette époque, il compte s'établir dans la maison de ses pères, et devenir comme il dit, un respectable propriétaire campagnard, mots qui ne s'appliquent guère à sa personne. Il semblait très fâché de s'en aller, Paul Vasher ! Papa nous a dit qu'il était absolument contraint de partir; des affaires accumulées, etc., etc. Sa présence nous faisait une agréable diversion; j'espère qu'il reviendra bientôt !

Pour l'instant, je me dirige vers la chambre de maman, avec un bouquet fraîchement cueilli que je destine à sa table. Je la trouve assise près de la fenêtre ouverte, peignant les boucles blondes de son dernier né. Je n'ai jamais beaucoup parlé de maman dans

ces pages ; mais elle est la vie de ses enfants, à l'égal de l'air qu'ils respirent.

Tout ce que nous aimons le plus, nous le plaçons invariablement « après maman ». En l'embrassant très fort, je découvre sur son visage un sourire satisfait qui annonce quelque chose de bon.

— Jack ! il va venir !

— Non, ce n'est pas Jack, c'est une invitation de Milly ; elle vous demande le 30 pour passer un mois chez elle.

— Ce serait délicieux ; mais je n'aurai jamais l'autorisation de papa.

— Peut-être que si, quoiqu'il ait repoussé toutes les invitations que vous a faites Alice. Cela vous ferait plaisir ?

— Plaisir ? Est-ce que le rat des champs n'était pas content d'aller voir le rat de ville, quoiqu'il s'en soit mal trouvé à la fin ? Mais maman ! maman ! je n'ai rien à mettre. Courir dans les champs et trôner à Luttrell sont deux choses très différentes !

— Qu'est-ce que vous possédez ? demande maman.

— Une robe de soie noire, rougie, usée et trop étroite, deux robes blanches présentables et une qui ne l'est plus ; quelques costumes de toile imprimée qui sont passables à l'ombre des bois, mais ne sont pas précisément ce qu'il faut pour aller dans le monde. Reste-t-il quelque chose dans votre garde-robe ?

La garde-robe de maman est une sorte de musée d'antiquités, où elle fouille, chaque fois qu'un de nous est pris au dépourvu ; vingt ans de ce procédé l'ont réduite au plus grand dénûment, et tous les objets de valeur ayant été enlevés depuis longtemps, il me reste peu de chances d'y déterrer une toilette mettable.

— Il y a le satin jaune ; mais vous n'aimez pas le satin jaune...

— Surtout quand mon arrière-grand'mère a renversé dessus une assiette de potage, fais-je avec une grimace.

— Et le damas prune, continua maman, sans écouter mes réflexions impertinentes ; mais vous n'en voulez pas !

— Non, certes. Si je ne puis avoir une ou deux robes convenables, il me faudra rester à la maison.

— Je ne sais ce que dira votre père, répond maman, soupirant.

— Pourvu qu'il dise oui ! fais-je en l'embrassant. Je lui pardonnerai tout le reste. Est-ce que cette lettre-ci est de Dolly ?

— Oui. Elle s'amuse beaucoup à Charteris, mais elle a un peu le mal du pays.

— Pauvre Dolly ! Je voudrais qu'elle fût ici ; elle me manque tant ! Mère chérie ! pourquoi n'avez-vous pas eu plus de filles que de garçons ?

— Nell, dit Basan, se précipitant dans la chambre, le « gouverneur » vous fait dire de descendre tout de suite ; les Tempest sont dans le jardin.

Quel ennui ! Je me sens de très mauvaise humeur, car j'aimerais cent fois mieux rester ici avec maman à parler toilette, que de trotter avec Georges, par cette chaleur, tout autour de la propriété, en écoutant ses déclarations. Je connais si bien ces petites promenades matinales ; et quant aux infirmités de *la Momie*, je déclare que ses jambes sont de fer forgé ! Je suis à contre-cœur mon robuste frère cadet que le volume et la puissance de sa voix (quand papa est à distance) ont fait gratifier par nous de ce surnom biblique : « le taureau de Basan. »

Ces messieurs sont sous le porche et je dis au père :

— Comment vous portez-vous ? — en abandonnant mes doigts à la vigoureuse étreinte du fils.

Après cette cérémonie, nous partons de conserve, les deux pères devant, les enfants derrière.

— Savez-vous, dis-je, en baissant prudemment la voix, que peut-être il va m'arriver quelque chose de délicieux. Il y a des chances pour que je parte un de ces jours.

— Partir ! — et une consternation profonde pâlit le visage de Georges. — Est-ce sérieux, Nell ?

— Pourquoi pas ? lui réponds-je étonnée, en tirant mon grand chapeau un peu plus avant, est-ce donc si incroyable, je vous prie ?

— Cela ne le serait pas pour d'autres, mais je croyais que vous n'alliez nulle part.

— C'est pourquoi je suis impatiente de commencer. Pensez-vous qu'il me laisse partir ? Le pensez-vous ?

— Je ne sais pas. Vous en avez donc bien envie ?

— Je crois que je mourrais de chagrin si je restais. Voyez-vous ! je n'ai jamais été dans le monde ; songez à ce que ce serait d'aller peut-être à un bal (pensez-vous qu'on dansera à Luttrell ?), d'avoir une vraie toilette de bal, de vrais...

— Admirateurs ! interrompit Georges avec un pâle sourire. Vous êtes aussi sûre des uns que de l'autre.

— Grand enfant ! vous avez toujours cette idée ridicule en tête ? Je voudrais vous emmener avec moi ; je vous assure que je le voudrais de tout mon cœur.

— En êtes-vous bien certaine ? demande-t-il en

plongeant dans mes yeux ces bons yeux bleus où les miens ont toujours trouvé un chaud rayon de tendresse.

— Très certaine.

J'ai l'âme traversée d'un remords, car, au fond, ne suis-je pas ravie de la perspective de m'éloigner de lui ? Et quand m'a-t-il quittée sans regret ?

— Vous voudriez venir pour me garder, n'est-ce pas ?

— Si vous allez là-bas, Nell, un autre s'éprendra de vous, et vous ne me reviendrez plus. Je prévois d'avance ce qui arrivera. Vous ne voudriez pas rester, chérie, et tâcher de vous contenter d'un pauvre garçon qui vous aime ?

— Vous n'avez pas besoin de craindre les gens que je verrai là-bas ; d'ailleurs, qui voulez-vous qui s'éprenne de moi, n'importe où je sois ? Je vous reviendrai, soyez tranquille.

Je me penche pour cueillir une poignée de liserons dont les coupes rose pâle s'ouvrent au soleil, exhalant un faible et délicat arôme.

— Si seulement j'étais sûr de vous ! Si ces malheureux mois d'attente étaient passés !

— Pauvre Georges !

Hélas ! c'est tout ce que je puis dire. Quand une femme prend en pitié l'homme qui l'aime, elle est bien loin de l'aimer. Je crois qu'il le sent, car il secoue les épaules avec impatience ; il prend l'air le plus malheureux que lui permet sa belle figure fraîche et bien portante.

Ces blonds n'arrivent jamais à paraître aussi tragiques, aussi désolés de leurs malheurs que les héros aux cheveux sombres et aux yeux noirs et funèbres !

Dans ces promenades matinales, nous explorons tous les coins du jardin et de la ferme. Comme c'est triste sans Jack de parcourir ainsi le théâtre de nos aventures ! Il me semble qu'il y a bien un siècle que nous nous balançons aux deux bouts de cette planche.

— Je me demande ce que fait ce pauvre Jack, dis-je tout haut. Il se tue de travail ! Pourquoi a-t-il été prendre une carrière ; il n'en avait pas besoin ; un fils aîné ?

— Jack est heureux, réplique Georges avec un accent d'envie ; regrettez-vous donc qu'il ne soit pas ici à perdre son temps ? Il s'est lancé dans le monde, pour y faire sa vie ou échouer à la tâche ; il est à même de prouver s'il vaut quelque chose. Qu'est-ce qui a dit que nous avions l'éternité pour nous reposer ? Croyez-moi, Nell, un homme doit travailler.

— Mais que pourriez-vous faire ? lui dis-je avec douceur, car je sais à quel point lui pèse sa vie oisive et sans but. Je ne vous crois pas capable de jouer un grand rôle dans le Parlement, et vous ne tenez pas à être pasteur ou médecin. Si vous étiez entré dans l'armée comme vous le désiriez, votre temps aurait été rempli, mais c'eût été une occupation pour rire, puisqu'il n'y a plus de guerre à présent.

— Il y a autre chose dans le monde que la guerre ; bien des œuvres utiles à accomplir ; mais à quoi bon parler de cela ! Lorsque j'en dis quelque chose à mon père, il me demande si je n'aurai pas le temps de faire tout ce qui me plaira après sa mort. C'est agréable !

— En tout cas, Georges, vous pourriez vous féliciter de ne pas être une femme, obligée de rester à l'arrière-plan votre vie entière. Voyez-vous cette verveine ? On prétend que son parfum rend gais et joyeux ceux qui le respirent. Ne ferions-nous pas bien d'en porter un bouquet à nos deux pères ?

— Je ne crois pas que vous en ayez besoin, Nell ; je n'ai jamais vu une plus joyeuse petite âme. Comme vous riez !

— Ne cherchez pas à m'ôter ma pauvre gaieté ; les soucis viendront assez vite, ils viennent toujours aux gens très heureux. Ce sont les individus maussades et sans cesse prêts à se plaindre qui traversent tranquillement l'existence et font porter leurs fardeaux aux autres.

— Vous ne seriez pas ainsi, si vous aimiez quelqu'un ; vous ne le pourriez pas !

— Je ris très fort, presque aussi fort que Basan ? Georges ne répond pas, il semble réfléchir, de sorte que m'attendant à recevoir l'assurance que mon rire est doux et harmonieux, j'éprouve un désappointement.

— Savez-vous que vous ne me faites plus de compliments à présent ? Personne ne m'en a jamais fait que vous, et j'avais fini par trouver cela agréable.

— Lorsqu'on aime profondément, on ne fait pas de jolies phrases, on sent trop pour pouvoir l'exprimer ; je ne crois pas vous avoir jamais fait de compliments.

— Georges, dis-je tout à coup, après avoir marché quelque temps en silence sur le gazon ras et parfumé de la prairie, croyez-vous qu'une femme ne puisse avoir plusieurs caprices et un seul cœur ? Etes-vous sûr que ses caprices et son cœur soient toujours d'accord ?

— Qui vous a mis une pareille idée en tête ? demande-t-il, ouvrant de grands yeux.

— Rien... seulement je conçois qu'un homme et une femme puissent se quereller d'une façon terrible, s'il croit qu'elle aime quelqu'un davantage que lui, quand, en réalité, son cœur appartient tout entier à cet homme, quoiqu'un caprice passager en ait un instant détourné son regard. Tout cela amènerait des chagrins et des troubles graves, n'est-ce pas ? Pourtant le cœur reste, le caprice s'éteint comme un souffle de brise d'été.

— Ayez des caprices pour qui vous voudrez, chérie, mais gardez votre cœur pour moi.

— Si j'ai eu des caprices pour quelqu'un, ce doit être en rêve... dis-je, regardant au loin les collines florissantes. Quelles absurdités nous disons là ! Savez-vous que j'aurai l'air d'une caricature si je vais là-bas ? Regardez cette robe !

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Tout ! l'étoffe, la façon, l'âge surtout !

— Ne vous inquiétez pas de cela, c'est vous qu'on regardera et non votre robe.

— Au contraire ! les femmes regardent d'abord votre toilette, et ensuite votre figure ; les hommes préfèrent une femme laide, parfaitement habillée, à la plus jolie personne du monde, mal chaussée, et mal gantée, coiffée d'un chapeau démodé.

— Je préférerais le chapeau démodé avec la jolie figure. Mais vous pouvez acheter ce qu'il vous faut pour cette visite.

— Je le devrais, mais devoir et pouvoir sont deux. Les filles de papa sont supposées n'avoir jamais besoin de ce superflu qui s'appelle se vêtir.

— Si vous vouliez seulement m'épouser, je vous donnerais une robe neuve tous les jours de l'année ? dit ce jeune homme, naïvement ignorant du prix d'une toilette.

— Vous ne voulez pas que je vous épouse uniquement pour avoir des robes de soie ?

Je fais cette question d'un air de reproche ; mais au fond, je suis un peu attirée par la perspective de me vêtir alternativement chaque jour de bleu, de rose, de lilas ou de crème. Pourtant, je ne pourrais jamais les mettre toutes à la fois, et je finirais peut-être par m'y habituer comme à mes robes de coton, et par n'y plus prendre aucun plaisir !

— Enfin ! une consolation, c'est que pas une femme ne dira du mal de moi par jalousie ! Je ne puis comprendre ces jalousies-là ! Quand je vois quelque chose de beau, une jolie robe ou une jolie figure, j'aime à le regarder ; je ne me lassais jamais de regarder Alice ou Silvia Fleming.

— Silvia Fleming, où l'avez-vous vue ?

— A Charteris.

— Quand Vasher y était ?

— Oui.

Georges siffle entre ses doigts.

— Savez-vous qu'ils ont été fiancés, il y a quelques années ; personne n'a jamais su pourquoi ce mariage avait été rompu. Vasher doit commencer à n'être plus jeune à présent.

— Lui ! Il ne doit avoir guère plus de trente ans !

— C'est suffisant ! dit Georges avec l'impertinence d'un très jeune homme. Vous n'étiez qu'une petite fille quand vous l'avez connu, Nell ?

— Oui.

— Je ne puis m'imaginer comment vous vous êtes souvenue de lui, quand vous l'avez rencontré dans le champ ?

— Ce n'est pas une figure qu'on puisse oublier, dis-je avec un peu d'aigreur. Paul Vasher est le plus bel homme que je connaisse !

Georges me regarde stupéfait ; peu lui importe que je n'admire pas son physique, mais il est blessé au cœur que je fasse passer quelqu'un avant lui.

— Vous avez toujours admiré les hommes bruns, fait-il, la voix altérée.

— Toujours, dis-je en riant. Savez-vous pourquoi je ris ? Je songe à ce jour où vous étiez si en colère, que vous êtes parti comme une bombe, sans daigner vous retourner. J'ai bien souvent pensé, depuis, que si seulement vous aviez regardé derrière vous, vous auriez vu comme j'avais l'air déconfit d'avoir donné tout droit, en courant, contre M. Vasher.

Nous sommes dans le verger, et la Momie fait de loin signe à Georges de le rejoindre pour rentrer au logis, car c'est l'heure de son lunch, et il fait passer son estomac avant toute autre considération terrestre.

— Adieu, me dit Georges, se découvrant.

Les rayons tamisés par le feuillage viennent caresser ses beaux cheveux dorés.

— Si vous partez, ce qui n'arrivera pas, je l'espère de tout mon cœur, nous retrouverons bien auparavant l'occasion d'une longue causerie, n'est-ce pas ?

— Certainement...

Je suis saisie de crainte, car je devine qu'il voudra, avant mon départ, m'arracher une promesse formelle, et je ne veux pas la lui donner.

— Adieu, Georges !

Il s'éloigne au milieu des lumières et des ombres de l'allée, figure vaillante et chevaleresque, que bien des femmes suivraient d'un regard de tendresse et d'orgueil.

— O Amour ! me dis-je à moi-même en retournant

vers la maison. Amour ! les uns se dévorent le cœur dans leurs efforts pour te conquérir, et d'autres t'accueillent avec ingratitude. Pourquoi ne vas-tu pas là où l'on te recevrait les mains tendues, au lieu de frapper à une porte fermée qui ne s'ouvrira jamais, jamais !

III

C'est le samedi 30 août !

Je traverse à toute vitesse des champs de froment doré qu'inonde le soleil, des prés verts nouvellement fauchés, mais ce ne sont pas mes pieds chaussés de grosses bottines qui me portent selon l'ordinaire. Je suis dans une voiture entraînée par un monstre sifflant et soufflant, le long de sa voie de fer. Je suis partie ! Vraiment partie ! Je doute encore que ce soit bien ma propre personne qui est assise sur les durs coussins du wagon. Je me frotte les yeux pour m'assurer que je suis éveillée, que je ne vais pas me retrouver dans mon lit, furieuse et désolée qu'un rêve moqueur se soit raillé de moi.

Je me pince très fort, et j'éprouve un soulagement en découvrant que le train, mon vis-à-vis, et le livre que je tiens ne se sont pas évanouis.

Depuis une semaine, j'alterne entre une espérance fiévreuse et un désespoir morne ; j'ai emballé et déballé douze fois au moins ma modeste garde-robe. Il n'y a pas une heure, je me noyais dans mes larmes, car le dernier arrêt portait : — Elle ne part pas ! — Si maman a demandé ma grâce à deux genoux, avec des sanglots et des prières, je l'ignore ; en tout cas, la décision a été modifiée et une calme certitude a remplacé ces trompeurs mirages.

Il y a un quart d'heure que j'ai quitté la station de Silverbridge, que j'ai dit adieu à maman et à Georges. Il avait la mine navrée et je déteste voir à un homme des airs malheureux. Toutes les femmes se lamentent plus ou moins ; les hommes devraient être au-dessus de ces faiblesses-là. Enfin, j'espère qu'il finira un de ces jours par faire son chemin dans le monde, et rien ne chasse plus sûrement de la tête d'un homme un amour malheureux que d'avoir beaucoup de travail. Ce sont les gens qui restent immobiles à penser et repenser à la même personne qui prennent tant à cœur un désappointement.

J'examine mes compagnons de voyage, je regarde par la portière, je souffre de la chaleur, et je finis par m'endormir comme les autres.

En entendant crier : « Luttrell ! Luttrell ! » mot

qui résonne délicieusement à mes oreilles, je me redresse avec une animation prodigieuse, je marche sur les pieds de deux ou trois personnes, trop pressée pour m'excuser. Bref, je suis sortie du wagon et j'arrive sur le quai presque avant que le train se soit arrêté.

Voici Milly dans sa voiture, mais une Milly plus ample, plus majestueuse, différente, je ne sais par quoi, de ma sœur d'autrefois, avec ses cheveux courts et son exubérante gaieté.

— Comment vous portez-vous ? Que je suis contente de vous voir !

Je me précipite vers elle, et je l'embrasse à grands bras.

— Je suis enchantée que vous soyez venue, mais grand Dieu ! Nell, où avez-vous pris ce chapeau ?

Mon visage et mon accent perdent de leurs transports ; je sens un léger froid. Je n'ai pas revu Milly depuis son mariage ; elle pourrait me regarder au lieu de regarder mon chapeau. D'ailleurs, ne s'est-elle pas abritée à l'ombre d'une coiffure semblable, tous les jours de sa vie de jeune fille.

Pendant notre trajet, elle s'informe assez affectueusement de tous les membres de la famille, mais je vois déjà que son mari et son enfant remplissent son cœur, et que les pompes et les plaisirs de sa nouvelle existence priment le souvenir du passé.

Quand je la regarde, je me demande s'il est possible qu'elle ait jamais porté des robes courtes, cueilli du cresson dans les ruisseaux, et couru à toutes jambes avec nous pour esquiver la rencontre de papa. J'ai beau fermer les yeux afin d'évoquer cette vision, je ne puis y parvenir.

— Où est Alice ? Je pensais qu'elle serait venue avec vous.

— Charles l'a emmenée se promener en voiture, mais elle sera rentrée quand nous arriverons au château.

— Je meurs d'envie de voir les enfants !

Je regarde la toilette de Milly et je me dis que le « plumage fait l'oiseau ». Certainement, on pourrait tirer de moi quelque chose de présentable.

— Le mien est un enfant superbe, dit Milly, s'animant immédiatement ; il a le teint et les cheveux des Luttrell, et des yeux !

Les expressions lui manquent.

— Et ceux d'Alice ?

— Le plus jeune est gentil.

— Comme c'est drôle de se représenter Alice avec deux enfants ! et je ne connais pas le dernier. Avez-vous beaucoup de monde en ce moment ?

— Pas beaucoup, une douzaine de personnes. Voilà Fane!

Nous sommes dans le parc et à travers le gazon s'avance un grand jeune homme blond, dont la physionomie cordiale et gaie vous gagne tout de suite le cœur. Je l'ai à peine vu au mariage de Milly; je suis heureuse d'avoir l'occasion de faire plus ample connaissance avec mon beau-frère.

— Enchanté de vous voir! me dit-il affectueusement, nous avons peur que...

Un regard de Milly du côté des domestiques coupe sa phrase; il saute dans la voiture et nous roulons. Est-ce que tous les gens mariés se conduisent comme ces deux-là? Les voici face à face, la main dans la main, absorbés par une contemplation mutuelle, à tel point que je ne sais s'il faut en rire ou les admirer. Je ne suis pas étonnée qu'elle l'aime! Une minute encore et nous sommes au château, dans le hall! Par la porte entr'ouverte du salon arrive le bruit de voix nombreuses, celui de nombreuses tasses qu'on remue; tout le monde est là.

— Merci, je vais monter dans ma chambre.

Ceci répond à une question de Milly.

— Votre femme de chambre me montrera le chemin.

En gravissant l'escalier d'honneur, très doux à monter, et assez large pour laisser passer une calèche à six chevaux, je pousse un profond soupir de soulagement. J'ai chaud, je suis lasse, couverte de poussière; mais je suis au bout de mon voyage et loin de Silverbridge.

Ma chambre est vaste et fraîche; elle donne sur le parterre et le parc, dont les ondulations de terrains, collines et vallons, imitent sur une échelle réduite les beautés les plus rares et les plus exquis de la nature. Sur la gauche étincelle ma vieille amie, la mer splendide, que je n'ai pas revue depuis de longs jours. J'ai enlevé ma robe de voyage, et je prends une tasse de thé, lorsque Alice se précipite dans la chambre.

— Comme je suis ravie!

Nous nous embrassons de bon cœur. Puis je recule pour mieux la regarder.

— De sorte que vous vous êtes offert un second baby!

— N'est-ce pas surprenant! Je ne manque plus d'occupation, à présent, je vous assure.

— Et à qui ressemble le dernier? Est-il aussi joli que l'autre?

— Plus joli! fait Alice avec emphase.

— Et celui de Milly ?

— Oh ! il n'est pas mal, mais il n'approche pas des miens.

Ces babies promettent de me divertir.

— Et vous êtes plus en beauté que jamais ! dis-je, mon inspection achevée. Puis-je vous demander si vous trouvez chez moi quelque amélioration ?

— Maintenant que je vous regarde... oui... Vous êtes positivement moins laide que vous n'étiez. Il fut un temps, Nell, où je tremblais pour vous ; mais vous avez des cheveux charmants, de jolis yeux, des fossettes ravissantes. Vous pouvez passer comme cela.

— Merci ! Autrement dit : Elle pourrait être plus mal. Eh bien ! Vous ne le croirez pas, mais il existe un jeune homme qui me trouve très, très jolie !

— Un jeune homme ! fait Alice, ouvrant de grands yeux ; ce n'est toujours pas à Silverbridge. L'avez-vous demandé par la voie des journaux, ou est-il tombé d'un ballon ?

— Ni l'un, ni l'autre, mais je ne vous dirai rien là-dessus. Je sais trop comment les secrets passent des femmes aux maris, et je n'entends pas que la meilleure affection de mon cœur devienne le thème de vos méchantes plaisanteries. Croyiez-vous que papa me laisserait venir, Alice ?

— Pas le moins du monde ! Charles et Fane ont fait des paris à ce sujet. A présent, il faudra que vous veniez me faire une visite à Lovelace Chace.

— Je le voudrais bien, mais après cette échappée, je m'attends à être remise sous clef jusqu'à la fin de mes jours.

— Mariez-vous ! dit notre beauté, resplendissante de sa jeune maternité ; vous pourrez alors faire ce qui vous plaira. Voyons ! ce jeune homme...

Je me bouche les oreilles.

— Je ne vous dirai rien ; je suis si contente d'en être débarrassée. Ce sera pour un autre jour. Y a-t-il, parmi les personnes installées ici, quelqu'un destiné à me tourner la tête ?

— Quelle question ? Si vous comptez vous la laisser tourner, ce n'est pas la peine d'en parler d'avance.

— Mais oui, car si je n'ai pas trouvé quelqu'un à aimer d'ici cinq mois...

— Alors ?

— Alors comme alors ! fais-je gaiement. Voyons, avez-vous quelque prince Charmant ?

— Il y a un fort bel homme, sir Georges Vestris, mais il est déjà accaparé. Nous avons aussi le petit lord Saint-John, dont la fortune, sinon la personne,

a beaucoup de charme, mais il est à mes pieds ; puis deux médiocres partis en quête d'héritières ; enfin un nouvel invité qui est arrivé cet après-midi et que je n'ai pas encore vu. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il habite près de Silverbridge ; impossible de me rappeler son nom ! Fane et Milly ont fait sa connaissance sur le continent. On le dit fort beau.

— Et l'autre, celui que vous avez nommé le premier, à qui appartient-il ? La personne est-elle ici ? Je reprendrais tout naturellement mon rôle de chaperon.

— C'est la femme la plus ravissante que je connaisse, et son nom est aussi gracieux qu'elle : Silvia Fleming.

Je bondis sur ma chaise.

— Silvia Fleming ? plaisantez-vous ?

— Pourquoi cela ? Les Fleming n'habitent qu'à vingt milles d'ici et il paraît que Fleming mère et Luttrell mère étaient grandes amies. Fane les invite tous les étés.

— Le monde n'est pas vaste, décidément. On ne peut faire un pas sans rencontrer les mêmes personnes.

J'accompagne ces mots d'un soupir.

— Mais où l'avez-vous connue, Nell ?

— Je ne vous en ai jamais parlé ? A Charteris !

— Ah ! Je m'en souviens ! Enfin, c'est une belle œuvre d'art, mais je ne puis la souffrir.

— Vous êtes jalouse !

Je regarde avec orgueil la « belle » de notre famille.

— Oh ! non, dit Alice en riant, et sa voix exprime cette admiration franche qu'une très jolie femme accordera toujours à une autre ; ce sont les beautés discutables qui ne veulent rien voir de bien chez leurs voisines. — Mais je ne sais pourquoi elle me déplait. Elle a quelque chose de silencieux, de mystérieux ; on ne sait jamais sur quoi compter avec elle.

— Et elle est fiancée à ce sir Georges Vestris ?

Alice hausse les épaules.

— Ils sont inséparables ; ils se conduisent comme des fiancés ; elle n'a d'yeux que pour lui ; je crois qu'il est très sérieux dans tout cela, mais qu'elle s'amuse de lui. Milly en est scandalisée ; Fleming mère hoche la tête et ne dit rien ; la jeune personne garde ses intentions pour elle, et nous restons tous dans l'incertitude.

— Je voudrais bien qu'elle fût mariée.

— Vraiment ! Puis-je demander, Nell, si vous avez des intentions sur un de ses admirateurs ?

Je détourne la tête pour qu'Alice ne puisse voir à quel point ma figure est devenue cramoisie.

— D'intentions, aucune, mais je la crois dangereuse, et plus tôt le mariage la mettra sous clef, mieux cela vaudra.

— Il faut que je m'en aille.

Alice s'est levée précipitamment, car le son lointain d'une cloche arrive à son oreille.

— Entrez dans ma chambre en descendant, c'est la seconde à droite, et je vous conduirai à la nursery pour vous montrer baby.

— Attendez une minute !

Je cours après elle.

— Je n'ai jamais été une personne à faire de phrases ; vous me connaissez bien, Alice ! Mais si vous saviez comme je suis heureuse de revoir votre chère figure !

Je mets une robe de soie blanche et je tourne un fil de perles irisées dans mes cheveux bruns ; j'attache à mon cou et mes bras la parure de perles de maman, et quand tout cela est fini, je me regarde dans le miroir avec une admiration secrète dont je rougis.

— Petite sotte, dis-je en montrant le poing à ma physionomie satisfaite. Vous n'êtes pas trop mal, ici, toute seule ; mais attendez d'être en bas, au milieu des autres... Cela vous guérira de votre vanité !

IV

Dans les salons de Luttrell, qui se succèdent en enfilade, presque aussi vastes et élevés que les nefs d'une église, avec leurs splendeurs enrichies de tableaux des vieux maîtres, et égayées de fleurs qui s'épanouissent dans tous les coins, parmi les feuillages verts, sont assises une douzaine de personnes, en train de subir ce mauvais quart d'heure qui précède le dîner.

Silvia ne s'est pas encore montrée, mais tous les autres convives sont présents, je crois, et j'ai salué tant de fois que j'en suis fatiguée. Mrs. Fleming est étendue dans un fauteuil, plus grasse, plus blonde, plus pacifique que jamais. Agréable contraste avec la dame qui cause avec elle, maigre, jaune et maussade.

Elle s'appelle Mrs. Lister, et elle est la mère de ces deux jeunes personnes suavement prétentieuses qui s'ébattent là-bas sur cette causeuse, affectant l'une pour l'autre une tendresse qui laisse entrevoir bien des querelles dans le tête-à-tête. Leurs

minauderies et leurs sourires s'adressent évidemment à deux beaux capitaines, leurs voisins, qui paraissent insensibles à ces avances ; ces derniers sont, je suppose, les *médiocres partis* dont Alice me parlait. J'aime beaucoup leur tenue correcte ; ils semblent réaliser le programme de la jeunesse actuelle : s'habiller dans la perfection, et avoir les façons les plus élégantes avec le moins d'idées possible.

Un petit homme blond, assez laid, cause avec Alice et me regarde attentivement à travers son lorgnon.

Charles Lovelace, plus beau que jamais, et plus raisonnable que le terrible jour où il a enlevé Alice (nous laissant, pauvres misérables ! payer seuls les frais !) s'accoude derrière ma chaise et me raconte des anecdotes sur tous les personnages présents.

Appuyé à la cheminée, voici un homme de haute taille, fort brun, parfaitement beau, qui ne me paraît ni très sensé, ni très sage. C'est l'adorateur de Silvia.

Elle semble avoir gardé sa préférence pour les hommes bruns ; mais celui-ci, à mes yeux, n'approche pas de la beauté plus mâle, plus imposante, de l'homme qui sut immoler le désir de son cœur plutôt que de déchoir dans sa propre estime. Comme il paraissait énergique et bon, le jour où il m'a dit adieu sous le porche du manoir ! Comme il serait surpris s'il savait que Silvia et moi, nous sommes ici toutes deux. L'a-t-il revue, je me le demande, depuis ce dimanche passé à Flytton ? La reverra-t-il jamais ?

Je lève les yeux et j'aperçois Paul Vasher dans l'embrasure de la porte. Mon cœur cesse de battre. Est-ce que mes yeux me jouent un tour ? Est-ce que je rêve ? Non, car il s'approche de moi dès que Milly l'a présenté à Alice (il paraît qu'il a vu les autres cet après-midi), et il me tend la main avec un vif regard de joie.

— Je n'avais pas la moindre idée que je vous retrouverais ici, ni que vous étiez la sœur de Mrs. Luttrell. Saviez-vous que je devais venir ? me demande-t-il en prenant une chaise près de moi.

— Non, certes !

Comme ma voix est éteinte. En sa présence, ma langue est toujours liée.

— J'espère que tous les vôtres vont bien ?

— Très bien, merci.

Silvia arrivera-t-elle jamais ? Il est huit heures moins une minute. Je commence, un peu nerveuse...

— Savez-vous que vous allez revoir une ancienne amie. Vous l'avez peut-être déjà vue ?

— Parlez-vous de miss Fleming ?

Que sa voix est calme !

— Non, je ne l'ai pas vue encore.

Une porte s'ouvre et Silvia apparaît. A mesure qu'elle avance du fond des vastes salons, je la retrouve plus nettement ; ses formes se sont un peu développées, accentuées ; c'est une femme, ce n'est plus une jeune fille. Le corsage de sa robe d'un blanc mat est orné de précieuses dentelles, et, dans les cheveux, elle a des roses d'un or pâle, ainsi qu'à son corsage. Sa beauté me produit la même impression de surprise et d'admiration que la première fois.

Sir Georges Vostris l'aborde avec une déférence qui frise la servilité ; mais elle regarde autour d'elle, cherchant, je crois, Paul Vasher. Il se lève et s'approche ; ils sont si près de moi que je pourrais les toucher. Je suis donc bien obligée d'entendre les paroles qu'ils échangent.

— Comment allez-vous, miss Fleming ?

— Fort bien. Merci, monsieur Vasher.

— Il y a des années que nous nous étions rencontrés.

— Il ne me semble pas qu'il y ait si longtemps. Le maître d'hôtel annonce le dîner.

— Voulez-vous conduire ma sœur, monsieur Vasher ? dit Milly.

Et je prends son bras.

C'est donc ainsi qu'ils se retrouvent, ces deux fiancés que j'ai vus se séparer avec tant de passion et de désespoir ! Si leurs paroles ont été froides et indifférentes, leurs regards l'étaient davantage encore. Pas une lueur d'émotion ou d'intérêt n'est apparue sur le visage de M. Vasher, et Silvia n'est pas demeurée en reste d'impassibilité avec lui. Il y a quelque danger caché sous cette froideur si peu naturelle.

Les couples se sont formés ; les messieurs qui n'ont pas de dames à conduire sortent de leurs coins et prennent la file. A travers le hall, nous arrivons à la salle à manger. Je suis trop jeune pour attacher grande importance à mes repas. Je mange pour vivre ; en vieillissant, peut-être, je vivrai pour manger, mais pas maintenant, pas encore !

J'aimerais mieux être dans le jardin que de regarder des gens sans appétit consommer des plats recherchés.

D'ailleurs, j'ai besoin d'être seule et de réfléchir. C'est étonnant que Silvia et Paul Vasher se soient de nouveau rencontrés ! Ma destinée est-elle d'assister au dernier acte de cette comédie et à la récon-

ciliation des deux anciens fiancés, après tant de querelles et de malentendus ?

— C'est vraiment un hasard des plus singuliers que notre réunion ici ? me dit Paul, en s'asseyant près de moi. Saviez-vous que vous deviez y venir, lorsque vous m'avez dit adieu à Silverbridge ?

— Je ne le savais pas encore positivement ce matin à onze heures, réponds-je en riant, et la dernière fois que nous nous sommes vus, je ne me doutais guère que j'avais ces plaisirs mondains en perspective.

— Vous avez laissé vos joues roses là-bas avec les coquelicots.

— Ces coquelicots ! comme vous avez été bon de ne pas rire.

— Je n'en avais nulle envie ; le tableau n'aurait pas été aussi joli sans les fleurs.

Là-dessus, il se consacre à son potage, car il a faim, apparemment, s'il n'en est pas de même de moi. De l'autre côté de la table, Silvia et sir Georges Vestris nous font pendant. Nous les voyons fort bien, car les domestiques de Milly entendent l'art de disposer un couvert, et la vue n'est pas bloquée par d'énormes surtouts, obligeant à ne regarder que son assiette ou ses voisins de droite et de gauche.

Silvia se livre à ses manœuvres coquettes avec le même sang-froid que si l'homme placé en face d'elle ne lui avait jamais été rien de plus que le reste des convives. Sir Georges met toute son âme dans ses regards et ses paroles, épiant sur ce beau visage le moindre signe de faveur, comme si sa vie en dépendait.

— La trouvez-vous changée ? dit à mon oreille la voix de Paul.

Je me retourne en tressaillant :

— Elle est encore plus belle, je crois ; c'est la seule différence.

Il l'examine d'un regard glacial, lequel n'a rien de la passion contenue d'un homme épris malgré lui, ni de l'admiration franche d'un simple adorateur, un regard tout simplement indifférent. En vérité, l'amour de l'homme passe vite ! Cependant je fais injure à Paul Vasher, son amour n'a point passé ; il l'a arraché tout vivant de son cœur.

— Vous êtes, savez-vous, la jeune fille la plus silencieuse que j'ai jamais eue pour voisine de table. Je n'ai pas entendu le son de votre voix, depuis...

— Une minute ! dis-je en riant. A la maison on vous dirait que c'est pour moi un temps énorme. Mais je sais que les hommes détestent parler en

mangeant. Pouvez-vous me dire qui est à côté de moi, monsieur Vasher ?

— Silvestre de Melton. Comment le trouvez-vous ?

— Il semble avoir un bon caractère et c'est fort amusant de l'écouter. N'est-il pas très nonchalant ?

— Assez. N'êtes-vous pas un peu moqueuse ?

— Moqueuse ? Où en aurais-je pris l'habitude ? Je m'amuse à observer les gens, tout simplement.

— Un de ces jours, vous retournerez mon caractère et vous me le présenterez à l'envers, avec tous ses défauts.

— Si vous ne pouvez venir à bout de vous défendre contre une petite villageoise, je vous plains ! N'est-ce pas drôle que miss Fleming, vous et moi, nous nous retrouvions ici ? Cela fait songer à la rencontre des sorcières dans *Macbeth*, qu'en dites-vous ?

— J'espère, répondit-il en riant, que notre réunion n'aura pas d'aussi désastreuses conséquences. Le croiriez-vous ? j'étais si pressé de retourner à Silverbridge que j'étais venu ici avec l'intention de partir mercredi ; mais à présent, je resterai.

Il l'aime encore !

Cette pensée me fait jeter un coup d'œil à Silvia.

— En serez-vous contente ou fâchée ? ajoute-t-il en me regardant.

— Je suis heureuse que vous comptiez rester, très heureuse ! Si vous voulez, même, je vous chaperonnerai tous deux, là !

Je viens encore de dire une sottise. Il ne savait pas jusqu'à ce moment que j'avais connaissance de son amour pour Silvia. Après cette remarque malencontreuse, je ne veux pas chercher à la rattraper. Mentir est si difficile ; il faut pour cela plus d'intelligence que j'en ai, grâce à Dieu !

— Nous chaperonner ? fait-il avec un éclair de malice dans les yeux. Moi et qui ?

Je ne réponds pas, car le bruit des conversations cesse ; Milly remet ses gants.

— Qui donc ? répète avec instance la voix de Paul.

Mais je détourne la tête avec un sourire moqueur. Milly cherche les yeux des autres dames pour donner le signal, et je me lève en même temps que toutes les autres.

— Vous me le direz, déclare Paul qui tient la porte ouverte, au moment où je passe la dernière, suivant les traînes majestueuses de mes doyennes.

— N'en soyez pas trop sûr !

Silvia a disparu quand j'arrive dans le salon. Personne ne hait plus cordialement la société des

autres femmes. Je n'ai pas grande envie de lier connaissance intime avec les deux sœurs qui, dans un coin, s'entretiennent très vivement des progrès de leurs conquêtes. Les matrones, assises en cercle, causent enfants et domestiques. Je ne suis pas mariée, et je ne possède même pas une femme de chambre ; de sorte que je m'esquive du salon et je monte dans la nursery, pour voir les enfants ; ils ressemblent à des chérubins frais et gracieux, leurs joues appuyées sur leurs poings fermés ! Les jeunes mères arrivent avec les autres dames, et toutes se livrent à des transports si exagérés que je m'enfuis et m'en vais contempler le clair de lune de ma fenêtre et me promettre pour lundi une promenade au bord de la mer.

Quand nous redescendons, j'aperçois Silvia dans le salon ; elle ne m'a pas encore parlé, mais l'occasion lui a manqué ; j'irai à elle la première.

— M'avez-vous oubliée, lui dis-je en lui tendant la main ; j'ai passé quelques jours à Flytton, avec vous, chez votre tante ; je suis Hélène Adair.

Elle me regarde un instant comme si elle cherchait à se souvenir, et elle met sa main dans la mienne.

— Vous, Hélène Adair ! Il me semblait, en effet, vous avoir vue quelque part, mais je ne me doutais pas que c'était à Charteris.

Au moment où nous sommes ainsi l'une près de l'autre, nous tenant par la main, la porte s'ouvre et Paul Vasher entre le premier du groupe masculin. Son regard rapide et scrutateur s'arrête sur nous.

V

Il est onze heures et demie du matin. Nous sommes tous au temple (excepté Fane et le capitaine Olivier) dans un large banc qui contient, outre les sièges et les prie-Dieu, un tapis, une table, un placard, et est surmonté de rideaux rouges, qui nous cachent, lorsque nous sommes assis ou à genoux, aux regards ébahis des manants.

Au temps jadis, le placard contenait de bonnes provisions de gâteaux et de vin que le squire, sa femme, sa fille, et l'invité qui se trouvait sous son toit, consommaient durant le sermon, spectacle un peu dur pour le pauvre pasteur qui les voyait d'en haut, et qui, la gorge desséchée, n'avait devant lui que les trois points de son sermon.

Le service achevé, nous voici dehors, nous traversons le cimetière, à la porte duquel nous atten-

dent les voitures, car Luttrell est à plus de deux milles, et je me trouve placée à côté de M. Vasher, ayant en face de nous Milly et Mrs. Lister.

— Comme vous avez été sage à l'église, me dit Paul; vous n'avez pas souri une fois, même quand cette grosse dame a essayé de passer devant le gros monsieur, dans le banc le plus étroit et qu'il leur a été impossible de se dégager.

J'espère qu'en causant, il oublie de remarquer l'état piteux de mon chapeau. A l'avenir, je ne le mettrai jamais dans ma malle. Le léger édifice qui couronne la tête de Milly est irréprochable. Comme on doit être de bonne humeur quand on est bien habillée! Cela me rendrait tout à fait angélique. Mrs. Lister, raide, guindée comme si elle était vêtue de carton, pince les lèvres, tient son livre de prières à la façon d'un pistolet, et n'est pas agréable à contempler.

— Voici Fane! dit tout d'un coup Milly, au moment où nous roulons sans secousse à l'ombre des arbres géants qui bordent le parc.

En effet, dans le lointain, elle aperçoit, timidement dissimulé derrière un chêne, son maître et seigneur, en nage, tout honteux et les vêtements salis. Ai-je dit que Fane a quelques années à peine de plus que Milly, et qu'ils font un très jeune couple? Tous les dimanches, avec une régularité de chronomètre, Milly oblige Fane à s'habiller pour aller au temple; tous les dimanches, au dernier moment, il lui échappe et elle est contrainte de partir sans lui. Ce matin, il a en outre détourné le capitaine Olivier du sentier du devoir et tous deux se sont livrés sans doute à quelque divertissement interdit, car ils paraissent désireux de soustraire leurs personnes à nos regards. Mais Milly descend de voiture et traverse d'un pas majestueux le gazon, du côté où ils se cachent. Où a-t-elle appris cette démarche digne et imposante? Je voudrais bien lui voir essayer ces airs-là sur le « gouverneur ». Nous marchons tous à sa suite. Fane et son compagnon aux abois sortent de leur refuge et se présentent avec confusion à nos regards. Leurs costumes de toile sont couverts de taches verdâtres, comme s'ils s'étaient roulés sur l'herbe; la figure du capitaine, les mains de Fane sont déchirées d'égratignures; une demi-douzaine de chiens qui s'acharnent après un arbre du sommet duquel descendent de piteux miaulements, expliquent quelle a été la distraction matinale de ces messieurs.

— Je suis indignée de votre conduite, Fane, dit Milly. Quant à vous, capitaine, vous m'étonnez!

Elle s'éloigne, toujours plus majestueuse, entraînant son mari, et laissant le pauvre capitaine absolument annihilé. Il ignore que Milly a pour habitude de rendre les amis de son époux responsables des méfaits de ce dernier; rien ne lui fera jamais croire que c'est Fane, et non pas eux, qui joue le rôle de tentateur.

— Pauvre Olivier, dit Paul au moment où nous le devançons, l'abandonnant aux consolations de Mrs. Lister, qui seront très senties, car elle le désire vivement pour gendre. Comme il a l'air déconfit! Et il passe pour avoir plus d'aplomb qu'aucun officier de son régiment!

— Alors ce n'est pas difficile de le lui faire perdre, mais que voulez-vous? On ne peut tenir tête à une femme sans être impoli.

— Certainement.

— Est-ce que les hommes sont en général polis dans l'intérieur de leur famille?

— Oui, ou bien ce ne sont pas des gentlemen... Je voudrais savoir, continue M. Vasher, sans paraître remarquer mon exclamation étouffée, comment il faut que je vous appelle. Miss Adair?... Impossible. Hélène ne me plaît pas. Me permettez-vous de dire Nell?

— Oh! non! Que penserait Milly? D'ailleurs, j'étais si jeune quand vous m'appeliez ainsi.

— Et maintenant, vous êtes vieille?

— Oui, très vieille. Quand nous nous serons vus un peu plus longtemps, vous comprendrez...

— C'est vrai, nous serons proches voisins, dit-il avec un accent soudain joyeux. Nous aurons tout le temps de refaire plus intime connaissance.

— Je ne gagne pas à être connue, vous découvrirez que je suis détestable! Si vous me voyiez dans une de mes rages, vous ne l'oublieriez plus.

— Qui est-ce qui vous met en colère?

— Dolly, ou Basan, ou... une autre personne.

— Et qu'arrivera-t-il si je vous vois ainsi?

— Je vous ferai peur.

— Je ne manque pas de courage, répond-il en attachant avec instance sur ma figure rieuse ses yeux profonds, à la fois énergiques, obstinés et tendres. Quelqu'un a-t-il jamais essayé de vous faire obéir, Nell?

— Jamais!

Et je souris en pensant à mon esclave, à Georges, qui n'a jamais essayé de me dominer, qui ne pourra jamais dominer ma volonté, mon esprit ou mon cœur. Non, certes, personne jusqu'ici ne m'a fait obéir...

Nous avons remis de l'ordre dans notre toilette au retour de l'office du dimanche; nous voici maintenant rassemblés dans la salle à manger bien fraîche, où nous lunchons. Les gargouilles des murailles allongent sur les stores baissés des ombres grotesques qui semblent nous faire des grimaces malveillantes. Tout le monde parle à la fois, très vite, très gaiement, comme si ce silence de deux heures avait été une rude épreuve et que chacun soit décidé à rattraper le temps perdu.

— J'ai vu dans l'église un individu plus petit que moi, miss Adair, me dit lord Saint-John, et j'ai été enchanté. C'est peut-être un préjugé, car il est naturel à l'homme de se trouver bien tel qu'il est : mais j'aime ma petite taille. Il y a un charme particulier dans ce contraste : se sentir un des rois de la création et cependant être plus petit que la plupart des femmes. Et c'est un fait, que si les femmes ne peuvent avoir à leurs pieds un gigantesque et brutal personnage capable de les écraser entre le pouce et l'index, elles préfèrent alors un être qu'elles puissent protéger et gâter. L'amour des femmes se divise en deux classes : l'adoration et la protection, et ma parole ! je crois que les chères âmes aiment l'une autant que l'autre.

Parmi les folies qui s'échangent ainsi autour de moi, comme on entend rarement la voix de Silvia ! C'est chose exceptionnelle, et même alors, elle s'adresse exclusivement à Milly, à l'ane ou à sir Georges Vestris. Quoiqu'elle vive au milieu de nous, elle semble se mettre à part ; sans sa beauté incomparable, on ne s'apercevrait pas de sa présence. Je n'ai pas surpris une parole, un regard échangé entre elle et Paul Vasher. S'il l'aime encore, comment supporte-t-il de la voir accaparée par un autre ?

Après le lunch, nous passons au salon, et nous nous demandons, comme partout le dimanche, ce que nous allons faire. Si j'étais de vingt ans plus vieille, je me retirerais dans ma chambre à coucher pour me donner le luxe d'une sieste ainsi que le font, j'en suis moralement certaine, Mmes Fleming et Lister. Alice et Milly se sont éclipsées avec leurs enfants qui ont, naturellement, paru au dessert. Les misses Lister chuchotent ; Silvia entretient sir Georges dans l'embrasure d'une fenêtre. Des bruits fort gais nous parviennent du fumoir ; évidemment, les hommes savent mieux s'y prendre que les femmes pour se désennuyer.

— Irez-vous cette après-midi à l'église ? me dit tout à coup derrière moi la voix de Paul Vasher,

pendant que je tambourine sur la vitre un air quelconque.

— Il fait trop chaud, et je suis de trop mauvaise humeur.

— Nous allons à l'église, dit miss Lister, s'approchant. Viendrez-vous, miss Adair ?

— Non, merci ; n'est-ce pas un peu loin ?

Elles ne sont pas de cette opinion et vont *mettre leurs chapeaux*, ce qui veut dire faire une demi-heure de pénibles études devant le miroir pour arriver à un résultat satisfaisant.

— Je vais vous révéler un secret ; ne le trahissez pas, me dit Paul. Elles comptent sur Brabazon et Olivier pour les accompagner, mais ils se cachent.

— Quelle lâcheté ! Ont-ils promis d'y aller ?

— Ils ont, je crois, donné une réponse évasive.

— Tant pis pour l'honneur du drapeau britannique ! Est-ce que je ne vois pas l'un des deux derrière cet arbre ? J'ai bonne envie de dire aux deux sœurs où ils sont ; elles ne feront pas de cérémonies, et elles iront les relancer.

— Brabazon et Olivier se sauveraient et il fait trop chaud pour leur donner la chasse ! Les voilà !

Elles reparaissent, en effet, frisées, poudrées, remises à neuf, le visage enveloppé d'un nuage de gaze blanche qui ne tardera pas à s'y coller de la façon la plus désagréable.

— Avez-vous vu le capitaine Brabazon ? demande l'une.

— Avez-vous vu le capitaine Olivier ? répète l'autre.

Elles ne regardent pas du bon côté, sans cela elles apercevraient la botte droite d'un de ces messieurs, et la moitié de l'œil gauche du second. Elles cherchent quelques instants, pauvres filles ! Enfin, le respect humain les empêchant d'ôter leurs chapeaux et de rester, elles s'en vont à travers le parc, se querellant avec violence autant qu'on peut le deviner à leurs gestes.

Le champ devenu libre, les deux capitaines quittent leurs cachettes, avec précaution, et s'esquivalent, riant comme deux collégiens.

— Quand je vois ces jeunes filles, dit Paul énergiquement, je me félicite de n'avoir pas de sœurs.

— Je vais au jardin, venez-vous, Nell ? demande Milly qui apparaît avec Fane.

Nous sortons ensemble. Le mari et la femme marchent devant. Il a le bras passé autour de ses épaules ; ils s'inclinent l'un vers l'autre comme deux saules, un grand et un petit. Marcher derrière eux met vraiment notre gravité à trop rude épreuve, et

quand je rencontre les yeux de Paul, je pars d'un rire fou.

— Sont-ils toujours comme cela? Je ne les avais jamais vus ensemble, excepté pendant le temps de leurs fiançailles, et ils avaient alors quelque excuse.

— C'était de même durant leur voyage de noces, du moins quand je les ai rencontrés. Ils faisaient la stupéfaction des spectateurs.

— J'aimerais mieux m'arranger autrement que de faire rire de moi! Et vous?

— Certes! L'idée des yeux qui vous regardent doit ôter beaucoup de charme à ces épanchements.

Nous sommes dans le parc où il y a de frais sentiers ombragés et de gracieux vallons, que ce soleil tyrannique n'arrive pas à envahir. Dans le lointain, Silvia et sir Georges se promènent en tête à tête; ne se fatiguent-ils jamais de leur société mutuelle?

— Voilà les fiancés! dit Paul, les regardant passer.

— Jouent-ils la comédie? croyez-vous.

J'ai parlé étourdiment suivant ma mauvaise habitude. Pourquoi la parole nous est-elle donnée, sinon pour déguiser agréablement notre pensée?

— Une comédie! répète-t-il étonné. Dans quel but? je ne savais pas qu'on s'amusât à jouer des comédies semblables.

Evidemment, il ne soupçonne pas qu'elle l'aime toujours; et il est bien plus loin encore de mettre dans son accent la vivacité d'un cœur épris.

— Nell, fait-il, en abaissant les yeux vers moi avec un singulier sourire, n'essayez jamais de tromper personne, car votre figure vous trahit. Je sais à quoi vous pensez en ce moment. Dites-moi, je vous prie, c'était à Silvia et moi que vous vouliez servir de chaperon?

— Oui, c'est vrai. (Je lève vers lui mon visage fort rouge.) J'ai toujours désiré vous l'avouer; voici longtemps que je sais que vous l'avez aimée; je le savais à Charteris.

— Et vous croyez que je l'aime encore?

— N'est-ce pas vrai? Oubliez-vous si vite?

— Je n'oublie pas; mais ce vieux rêve est mort et enterré, grâce à Dieu!

Il étend les bras avec un geste de délivrance.

— Et il a aussi peu de chance de revivre qu'un cadavre confié à la terre et déjà réduit en poudre.

— Et Silvia? dis-je involontairement.

— Elle m'a oublié; pourquoi se souviendrait-elle? Elle semble même m'avoir pris en aversion, elle ne me regardé jamais et je ne crois pas que nous ayons échangé vingt paroles.

— Oui, me dis-je en moi-même, et c'est pourquoi je suis si sûre de ce que j'avance. Si elle vous regardait et vous parlait comme aux indifférents...

Mais, en lui, du moins, l'amour est bien mort, car la jalousie est inhérente à la passion, et il n'en ressent point la moindre atteinte.

— Elle n'aime pas sir Georges ! reprends-je avec décision. J'ai vu des gens qui s'aimaient ; ils ne leur ressemblaient guère. Ceux-ci en font semblant.

Paul reste fidèle à son amour enseveli. Il ne veut pas dire de Silvia : « Elle est coquette jusqu'au fond du cœur ; elle ne peut aimer personne sincèrement. » Et je l'honore pour son silence.

L'après-midi est splendide. Chants d'oiseaux, bourdonnements d'insectes nous environnent ; la terre, dans sa pleine maturité, semble offrir à nos regards la splendeur de l'année. Trop tôt, hélas ! cette beauté va se flétrir et se dessécher ; car la mort ne marche-t-elle pas sur les traces de tout ce qui est beau et charmant ? Ce sont les vulgarités et les laideurs quotidiennes qui ne nous sont jamais ôtées.

— Et demain, à cette heure-ci, dis-je, en reprenant le chemin du château, toujours derrière les formes gracieusement élancées de ma sœur et de mon beau-frère. — Vous serez parfaitement heureux à la poursuite du gibier ! Je me demande si un instinct avertit ces pauvres oiseaux que c'est leur dernier jour sur terre.

— Il faut espérer que non. Et vous, que ferez-vous ?

— Oh ! je m'amuserai de mon côté. J'aurai une longue causerie avec mes sœurs, le matin ; et, dans l'après-midi, j'irai me promener au bord de la mer.

— Avec un livre ?

— Non, j'ai trop à penser.

— A trop de choses... ou de gens ?

— De gens. Mère, Jack, Dolly... et d'autres.

— Et d'autres ? répète-t-il, se penchant pour mieux voir ma figure. Dites-moi, parmi ces autres personnes, y a-t-il... un prétendu ?

VI

A Luttrell, on nous apporte nos lettres, avec notre tasse de thé matinale. Je n'en ai qu'une ce matin ; la voilà sur le plateau, en face de moi, comme si elle me regardait.

J'aime cette habitude de Luttrell, de recevoir et de lire ses lettres en particulier.

Il doit être désagréable de sentir votre voisin



sur votre visage déconfit une fâcheuse nouvelle, ou en découvrir une bonne dans votre sourire satisfait. La physionomie révèle parfois ce que contient la lettre, aussi clairement que si la page elle-même était ouverte sous les yeux des indiscrets.

Et maintenant, l'épître de Georges ! J'ai ouï dire que des paroles de tendresse étaient plus douces écrites que prononcées ; s'il en est ainsi, une passion malheureuse doit être plus insupportable encore sur le papier. Je romps le cachet, et je déploie la feuille, couverte d'une écriture franche et hardie, qui ressemble à Georges lui-même. Sa lettre n'est ni très longue ni très éloquente ; mais elle est pleine de mâle affection, et, grâce à Dieu, les effusions n'en sont point excessives au point de paraître ridicules.

Je crois qu'une bonne série de lettres semblables ferait sur moi une impression très favorable à sa cause. Si seulement on parvenait à lui faire comprendre que je l'apprécie bien davantage quand il est raisonnable que lorsqu'il me débite des absurdités. Il faut qu'un homme soit énergique, mais tendre, assez fort pour gouverner, mais facilement accessible à l'influence. La femme le méprise quand il se traîne à ses pieds, mais il la glace s'il se met au-dessus d'elle. Je me demande si je trouverai jamais quelqu'un qui sache prendre le juste milieu.

Le 1^{er} septembre s'est levé pour nous avec une pompe royale. Le déjeuner a été avancé ce matin pour les chasseurs, et lorsque je descends, on a déjà commencé.

Ces messieurs mangent avec l'appétit que la perspective d'un massacre éveille invariablement dans un estomac masculin ; ils sont fort animés, et sur leurs visages règne cette expression satisfaite que rien sur terre, si ce n'est l'ouverture de la chasse, n'y amène jamais. La conversation n'est pas particulièrement intéressante, émaillée de termes qui ont peu de signification pour nos oreilles. Une seule fois, il est vaguement question des dames et du lunch. Oui, les dames, aujourd'hui, passent les dernières ! L'idée est humiliante, et nous avons, toutes, plus ou moins, un air accablé et délaissé.

— Vous ne voulez pas me souhaiter bonne chance ? demande Paul Vasher, debout devant moi, très grand et superbe dans son costume gris.

— Non, car vous partez pour une vilaine entreprise. Nous sommes à la porte du hall où se rassemblent chasseurs, chiens, piqueurs, et un groupe de jeunes femmes. Milly dit adieu à son seigneur pour une journée, avec une émotion digne d'une séparation au

lit de mort. Alice se dresse sur la pointe des pieds pour embrasser Charles. C'est un joli tableau.

— J'espère, continue M. Vasher, que vous jouirez de votre après-midi au bord de la mer, et... Vous n'avez pas répondu hier à ma question; était-elle donc impertinente ?

— Certes, oui. Que diriez-vous si je vous demandais si vous avez une dulcinée ?

Et je le regarde bien en face, quoique mes joues soient brûlantes.

— Vous verriez ! fait-il avec un regard amusé.

— Venez-vous, Vasher ? appelle Fane.

Et il s'éloigne après les autres.

Les infortunées qu'ils abandonnent restent à la porte et les suivent des yeux ; puis, quand la dernière paire de jambes a disparu, elles se détournent et se regardent sans beaucoup d'entrain. Huit femmes laissées à elles-mêmes pour un jour entier ! Nous pouvons bien prendre des airs d'ennui ! Moi, cependant, je ne suis pas fâchée de jouir un peu d'Alice et de Milly, mais les autres ! Silvia parle la première. Pas de danger qu'elle endure une matinée entière, dans la seule compagnie de personnes de son sexe.

Elle va écrire des lettres dans sa chambre, si Mrs. Luttrell le permet. Mrs. Luttrell n'y fait pas d'objection, et elle disparaît.

Les misses Lister passeront leur temps au jardin, avec la permission de Mrs. Luttrell ; elles disparaissent à leur tour. Mmes Fleming et Lister sont encore au lit, leur toilette du matin étant une affaire de quelque importance.

Nous voici débarrassées des importuns et libres d'agir à notre fantaisie. Après une grande heure consacrée aux enfants, nous nous retirons dans le boudoir de Milly.

— Quand on songe, dis-je en exécutant une pirouette sur mes pointes, que nous voici toutes trois de nouveau réunies et qu'il n'y a personne pour nous dire des duretés, nous envoyer au lit ou nous forcer de faire la conversation.

— Est-il toujours le même ? interroge Milly.

— Pire que jamais ! Quand une fois on a pris l'habitude de faire son propre malheur et celui des gens qui vous entourent, cela ne s'arrête pas, mais va toujours progressant. Imaginez ce que ce sera quand il aura soixante ans.

— Mariez-vous ! dit Alice d'un ton encourageant. C'est tout ce qu'une fille peut pour se défendre.

— Vous avez eu beaucoup de chance, qui vous dit que j'en aurais autant. D'ailleurs, d'où sortirait le mari ?

— Mais vous avez un prétendant; seulement, vous ne voulez pas en parler!

— Il n'y a pas grand'chose à dire encore, je suppose, fait Milly, prenant un air important de sœur aînée. Elle ne le connaît que depuis deux jours.

— De qui parlez-vous?

Alice semble intriguée.

— Le prétendant de Nell n'est pas ici, il est à Silverbridge.

— Vraiment! répond Milly avec un singulier petit sourire. Il paraît que je me trompe.

— Comme c'est rafraichissant de voir rougir quelqu'un! reprend Alice en manière de réflexion. A Londres, dans la société, vous ne voyez jamais l'ombre d'une honnête rougeur sur aucun visage.

— Mais cet admirateur de Silverbridge, insiste Milly avec intérêt, qui est-il? que fait-il? d'où sort-il?

— C'est un colporteur, dis-je très sérieusement, je l'ai rencontré dans les prés, et il vient de Glasgow. N'en parlons plus. Dites, Milly, donnerez-vous un bal pendant mon séjour ici?

— Parlez-moi d'abord de ce jeune homme, et nous causerons de bal après.

Voilà ce que je redoutais : une longue et grave conférence de femmes mariées sur mes perspectives matrimoniales, où le pour et le contre seront pesés avec sang-froid, sans que mon cœur y soit compté pour rien.

Quand il s'agit d'insister pour unir, malgré eux, deux individus qui ne sont pas absolument faits l'un pour l'autre, donnez-moi des jeunes femmes mariées par amour, et parfaitement heureuses. Elles ignorent ce qu'est un mariage mal assorti, et n'arrivent pas à en comprendre les souffrances. Un gémissement m'échappe; entre ces deux inquisiteurs, je sais que la fuite est mon seul refuge, et je ne veux pas m'enfuir. A quelque chose d'indéfinissable dans la physionomie de Milly, je soupçonne que non seulement il y aura un bal, mais que le jour est fixé... Courage donc!

— Alice, Milly, je ne nie plus rien. J'ai un prétendant. Son nom est Tempest; il habite Silverbridge; et je n'ai pas envie de l'épouser, si je puis y échapper; et je le lui ai dit, et il est très bien;... et... c'est tout.

Ici, je m'arrête essoufflée.

— Tempest! dit Milly, je suis sûre d'avoir entendu Fane parler d'une famille Tempest l'autre jour. Ne sont-ils pas fort riches?

— Je le crois.

— Alors, au nom du ciel! que ne l'épousez-vous?

demande Alice vivement. Vous ne trouverez personne autre à Silverbridge, et quant à vivre perpétuellement à la maison avec papa... A propos, que dit-il de votre prétendant ?

— Il n'en sait rien, ou du moins, il n'en dit rien...

— Quoique tout se passe sous son nez, achève Milly. Un de ces jours, il ouvrira les yeux très grands, entrera en fureur et vous mettra en pénitence pour une semaine.

— Je m'attends bien à une scène. J'espère seulement qu'il m'enfermera à clef; alors Georges Tempests ne pourra plus arriver jusqu'à moi.

— Nell, fait Alice d'un air de sérieuse défiance, nous avez-vous caché quelque chose ?

— Sur M. Tempest ?

— Naturellement. Vous dites qu'il est bien; est-il petit ?

— Il a plus de six pieds.

— Et pas de bosse ?

— Non.

— Parle-t-il du nez ?

— Non.

— Est-il ignorant ? D'ailleurs, cela ne signifie pas grand'chose, les gens de condition médiocre sont les seuls à avoir de l'instruction; les personnes bien nées ne sont jamais sûres de leur orthographe.

— Non, dis-je encore.

— Ya-t-il un cas de folie héréditaire dans sa famille ?

— Non ! non ! non ! (Je pars d'un éclat de rire immodéré.) Il est bon, charmant, c'est un excellent parti à tous les points de vue; mais, est-ce si difficile à comprendre ? Je ne puis l'épouser parce que je ne l'aime pas.

— Alors vous en aimez un autre, fait Alice, scrutant avec ses grands yeux candides ma figure troublée, quoique à coup sûr il soit difficile d'imaginer où vous pouvez l'avoir vu.

— Je n'aime personne ! dis-je, indignée. Je n'ai jamais aimé personne ! Je suis incapable de quelque chose d'aussi sot... et d'aussi ridicule ! Si j'avais eu du penchant à cela, il y a longtemps que j'aurais commis cette sottise à Silverbridge.

— Et depuis combien de temps êtes-vous sûre de ne pas aimer M. Tempest ? depuis avant-hier ? demande Milly, dont les yeux bleus s'obstinent à rester moqueurs.

— Il y a longtemps que je le sais. Qu'est-ce qu'avant-hier vient faire là ?

— Rien.

Et le regard de Milly refuse de répondre à celui d'Alice. Mais je n'y veux pas faire attention.

— Maintenant, le bal! Est-ce bien vrai que vous allez en donner un?

— Le 17. Dois-je envoyer une invitation à M. Tempest?

— Délicieux! Vous savez que je n'ai jamais assisté à un seul bal de ma vie?...

— Quelle toilette mettrez-vous? demande Alice.

Et cette question pratique me fait brusquement descendre des nuages roses où je flottais déjà. Je la regarde d'un air consterné.

— Je ne songeais pas à cela, je pensais à danser, m'amuser et...

— N'avez-vous pas une seule toilette de bal? interroge Milly, un peu cruelle.

Car elle sait aussi bien que moi à quel point le « Gouverneur » est envers nous avare d'argent de poche.

— Une toilette de bal! Vous pouvez vous féliciter que je sois venue ici avec une robe sur le dos. C'est une telle difficulté d'obtenir à Silverbridge l'essentiel en fait de vêtements, que nous serons bientôt, je crois, obligés de nous en passer.

— Evidemment, il vous faut une toilette, dit Milly avec calme. Vous ferez bien d'écrire à la maison X..., pour en commander une.

Une grande maison! Il est clair que Milly a oublié les jours de sa jeunesse.

— Je ne me montrerai pas! Je ne pourrai pas m'amuser, ayant suspendu au-dessus de ma tête une énorme note à payer, et sachant ce qu'il en coûterait à maman. Non, je serai malade le jour de votre soirée, puisque je n'ai pour seuls éléments de ma toilette qu'un collier de perles et une paire de souliers blancs. Si vous aviez assisté à la dernière scène que nous avons eue à propos de fournisseurs, la perspective d'une seconde ne vous ferait pas rire.

— Vous rappelez-vous?...

Et nous glissons sur la pente des plaisants souvenirs, souvenirs très réels, très exacts et très drôles à nos yeux, tandis qu'ils sembleraient à d'autres fort tristes et fort invraisemblables.

Peut-être ne comprend-on pas comment nous pouvons rire de ces choses-là; mais, grâce à Dieu! nous avons toujours su découvrir le bon côté des épreuves, et il vaut autant porter ses maux en riant, n'est-ce pas, que de se montrer amer, cynique, aigri, et d'accuser le ciel!

VII

Devant les fenêtres du salon, Paul Vasher et moi nous jetons du pain aux poissons d'or du bassin.

— Savez-vous, lui dis-je en lançant adroitement mon dernier morceau dans la bouche avide à laquelle il est destiné, savez-vous qu'il va arriver quelque chose de charmant, de délicieux !

— Et c'est ? demande M. Vasher, me suivant le long de la terrasse.

— Un bal ! un vrai ! pas un bal pour rire ! Oubliez-vous jamais cette soirée à Charteris ?

A ces mots, il regarde Silvia qui, par miracle, est seule assise non loin de nous et semble nous examiner avec une nonchalante indifférence.

— Je ne l'oublierai jamais, répond-il tranquillement. Et l'idée de ce bal vous fait plaisir ?

— Je crois bien. Imaginez-vous que je n'ai eu dans toute ma vie qu'un seul vrai danseur, et c'est le jour où j'ai dansé avec vous.

— Est-ce possible ? Alors, en souvenir de cela, vous m'accorderez la première valse, n'est-ce pas ?

— Oui, mais vous ne vous fâchez pas si je ne vais pas en mesure ; je n'ai jamais pu apprendre à danser.

— Alors pourquoi la perspective de cette soirée vous réjouit-elle ?

— La musique, le mouvement, les danseurs, tout cela m'amuse.

— Et vous êtes sans doute ravie de choisir votre robe et votre coiffure ?

— Ravie !

Je le regarde, stupéfaite, et puis je détourne les yeux ; il ne se doute guère de l'effet tragique que produit une robe neuve dans notre famille.

— Ce n'est pas un plaisir, c'est plutôt un malheur, dis-je enfin, avec un sourire qu'il ne comprend pas.

— Vous avez peur qu'elle vous aille mal ? Etes-vous décidée ?

— J'y ai à peine songé. N'importe quoi !

— Prenez du blanc ! conseille-t-il avec la confiance absolue d'un homme dans la supériorité de ces couleurs qui n'en sont pas : blanc ou noir, noir et blanc.

— Il y a tant de blancs différents, et tant d'étoffes : de la soie blanche, du satin blanc, du damassé, de la mousseline de soie...

— Qu'aviez-vous, le jour où je vous ai rencontrée dans les seigles ?

— Une robe de batiste blanche... Et j'ajoute men-

talement : un vieux chiffon, comme dit Jack, que la blanchisseuse connaît trop bien.

— Si je vous dis ce qu'il faut prendre, me promettez-vous de suivre mon conseil ?

— Pourvu que vous ne me condamnerez ni au rouge, ni au jaune.

— Alors vous prendrez une étoffe blanche transparente et soyeuse, et vous relèverez votre robe avec de grosses gerbes de froment doré et de coquelicots, puis vous aurez un petit bouquet pareil au corsage et une guirlande dans les cheveux.

— Pas de guirlande, je vous en prie, monsieur Vasher ! Il n'y a pas longtemps, mes cheveux étaient rouges, et...

— Vous n'avez pas besoin de redouter les coquelicots, dit-il, regardant ma tête ébouriffée, ils faisaient très joli effet l'autre jour.

— Je n'avais mis cette guirlande, pour traverser le champ, que par bravade, parce qu'on me l'avait défendu.

— Qui vous l'avait défendu ? Qui donc en avait le droit ?

— Personne, dis-je en détournant la tête, du moins personne en particulier.

Nous suivons en silence le petit sentier escarpé, qui conduit aux terrasses supérieures. Devant nous sont Mrs. Fleming et M. Silvestre ; derrière, Alice et lord Saint-John. Ces messieurs, aujourd'hui, sont rentrés de bonne heure de la chasse.

Je calcule mentalement ce que coûtera ma toilette, et me demande si les coquelicots artificiels sont chers et aussi jolis que leurs modèles vivants. Après tout je suivrai, je crois, l'avis de Milly.

L'orage sera tellement violent pour un petit mémoire qu'il ne saurait l'être davantage pour un gros, et, à tout prix, je suis résolue, le 17, pour la première fois de ma vie, à être, non seulement vêtue, mais habillée.

— J'ai pris mon parti, dis-je gaiement, ma robe sera en gaze blanche. Ce sera joli, n'est-ce pas ?

— Très joli !

Il répond sans me regarder, les yeux droits devant lui, la physionomie grave et mécontente.

— Etes-vous fâché ? Vous me trouvez bien frivole, et bien dépourvue de bon sens de tant penser à mon premier bal ?

— Non, mon enfant, je me demandais s'il était possible de rencontrer une jeune fille qui jamais...

— Quoi donc ?

— Rien.

Nouveau silence. Nous suivons les allées sablées.

Un vague parfum de fleurs sauvages arrive seul jusqu'à nous dans la fraîcheur de cette après-midi d'automne, car nous sommes au sommet de la falaise, et les brillantes fleurs des plates-bandes sont trop fières ou trop paresseuses pour monter jusque-là.

— Quand retournez-vous à Silverbridge ? demande Paul dont la voix vient de me troubler au milieu d'un calcul plein d'angoisse sur le nombre de mètres que réclame la façon d'une robe de bal.

— Pas avant la fin du mois. (Quinze mètres probablement. Qu'est-ce que peut coûter la mousseline de soie ?)

— Vous êtes sans doute très pressée d'y rentrer ?

— Pas du tout. Pourquoi cela ? Jack est à Londres, Dolly en pension ; la maison n'est pas gaie, et il n'y a pas dix jours que je suis ici.

— Mais vous avez des amis à Silverbridge, il y a d'autres habitants que vous, je suppose ?

— Quelques-uns... (Il me faudra des souliers de satin blancs, et des gants longs, avec *beaucoup* de boutons, je ne marchandrai pas un ou deux boutons de plus.)

— Dites-moi leurs noms, ce seront bientôt mes voisins, à moi aussi.

— Nous avons des voisins, mais nous ne les voyons pas. Ils ne plaisent pas à mon père. Nous ne voyons qu'une seule famille dont le nom est Tempest.

Je me baisse pour cueillir une modeste fleur, dont j'effeuille les pétales bordés de rouge.

— Une famille nombreuse ?

— Non, le père et le fils seulement.

Soit que j'aie réellement oublié tout ce qui concerne mon malheureux prétendant, soit que la pensée de ma robe neuve absorbe mes facultés au point de me rendre incapable de songer à autre chose, le fait est que je ne rougis pas le moins du monde, je le dis avec fierté, et que je soutiens le regard de M. Vasher sans apparence d'embarras ni de confusion.

— C'est, je suppose, parce que vous connaissez si peu de personnes que vous m'avez reconnu tout de suite dans le champ de seigles ?

— Peut-être ! je n'avais, dans toute ma vie, connu que deux hommes... jeunes, s'entend ! Il ne m'était donc pas facile de les oublier.

— J'en suis très content.

— Pourquoi ? Moi, je ne le suis pas. On n'est capable de juger du mérite d'un homme que si on en connaît beaucoup d'autres, pour faire la comparaison.

— Les femmes n'ont pas besoin de connaître beaucoup d'hommes; cela leur est nuisible.

Paul Vasher ressemble à tout le sexe fort, qui tient trop à ses privilèges, et au besoin nous enfermerait dans une muraille de soi-disant convenances, si bien hérissée d'épines qu'il serait impossible de la franchir pour aller voir ce qui se passe de l'autre côté.

— Vous êtes bien dur! Vous promenez librement votre examen critique à travers le monde, maîtres de ne faire votre choix qu'après mûre délibération; nous, il nous est interdit de regarder autour de nous et de chercher à juger par nous-mêmes; au contraire, on nous oblige à accepter le premier qui nous est offert, le trouver adorable, parfait, tomber à genoux devant lui et le contempler avec satisfaction jusqu'à la fin de nos jours!

Ici, je m'arrête pour respirer et pour rire de bon cœur.

— Etes-vous obligées de prendre toujours le premier? me demande-t-il d'un air inquisiteur.

— Presque toujours! Comme cela doit être dur pour une femme qui a gâté ainsi sa vie, par ignorance, de le constater trop tard! Quels tristes mots que ceux-là : trop tard!

— Savez-vous que vous avez quelquefois la plus mélancolique physionomie que j'aie jamais vue, mon enfant?

— Ai-je l'air d'une personne destinée à avoir une histoire malheureuse? A mourir jeune? dis-je, m'arrêtant tout court.

Il prend mes deux mains dans les siennes et abaisse un regard d'une douceur infinie vers ma figure effarée.

— Dieu vous en préserve, fait-il avec bonté.

— Ne me croyez pas lâche, ne me méprisez pas, mais j'ai si peur de la mort; elle me cause une horreur physique, non ce qui la suit, mais parce que je redoute de quitter cette belle terre que je connais, et tous ceux que j'aime. Je jouis tellement de la vie que je ne puis supporter l'idée d'y renoncer. Croyez-vous que j'en serai punie? Est-ce une impiété de penser cela?

— Chère petite âme! Vous, punie! Une jeunesse pure comme la vôtre! Qu'est-ce que Dieu réserverait aux pécheurs tels que moi?

— Vous n'êtes pas un pécheur, dis-je énergiquement, en regardant ce noble visage qui semble promettre de bien plus grandes choses qu'il n'en a accompli dans sa vie. Vous êtes bon!

Je dégage une de mes mains et nous reprenons notre promenade. Le rire vient vite après les larmes!

— Vrai, si nos relations continuent longtemps, je deviendrai la petite personne la plus égoïste et la plus maussade qui soit au monde ! Vous écoutez mes jérémiades, ce qu'on ne fait guère dans ma famille ! Qui donc a dit qu'il y a deux catégories de personnes dont nous devons nous abstenir de parler : nous-même d'abord, et nos ennemis ensuite. Mais je ne crois pas avoir d'ennemis, et vous ?

— Je ne m'en connais pas positivement, quoiqu'il y ait sans doute bien des gens qui me détestent. Quand vous serez revenue à Silverbridge, Nell, je vous verrai souvent.

— Si papa ne vous prend pas en aversion.

— Tant que vous ne serez pas mariée...

Il plonge dans mes yeux le regard de ses yeux noirs splendides.

— N'avez-vous jamais pensé que vous vous marieriez quelque jour ?

— Tout le monde se marie, n'est-ce pas ? C'est un plat de digestion difficile auquel chacun doit goûter à son tour, bon gré, mal gré.

— Votre expérience de mariage ne semble pas avoir été fort heureuse ! Qui empêche de s'aimer après comme avant ?

— On le devrait. Mais c'est le plus souvent tout le contraire. Cela commence très chaudement et finit à la glace. Si bien qu'hier je me demandais si en épousant quelqu'un qu'on n'aimerait pas, nos sentiments se réchaufferaient graduellement à son égard ?

— Tentative dangereuse ! Songeriez-vous à la faire ?

Je ne réponds pas, et comme nous rejoignons Fane et Milly, il ne peut répéter sa question.

VIII

Neuf heures ! Je suis devant mon miroir, me contemplant avec une sincère admiration, qu'il serait fou d'espérer d'un autre que moi-même. Pour la première fois de ma vie, je me vois en grande toilette. Avec le courage du désespoir, j'ai mis de côté la vulgaire question d'argent. Dans quelle rage serait le « gouverneur » s'il me voyait ! Il est vrai que cette rage sera la même quand il verra la note à payer. Des touffes de coquelicots fleurissent mes draperies, mes épaules, mes cheveux ; il y en a jusque sur mes petits souliers, délicieux, mais terriblement étroits.

On frappe. La femme de chambre de Milly paraît avec un bouquet et les compliments de M. Vasher.

Le bouquet est composé de roses rouges et de roses thé, entourées de fougères, et fort peu en harmonie avec mes fleurs des champs. Cependant, je le porterai quand même. Il est impossible d'imaginer une personne plus heureuse que moi, lorsque enfin je prends mes gants, mon éventail, et m'élance dans l'escalier.

Mon premier bal ! Comme bien des souhaits accomplis, sera-ce un désappointement ? J'entre dans la salle de fête, vaste, fraîche, de superbes proportions, et remplie de fleurs éblouissantes. L'orchestre est déjà en place, mais on ne voit personne.

J'ai posé mon bouquet, et je lutte avec les boutons de mes gants longs, quand Milly fait une entrée majestueuse dans une toilette splendide dont le prix habillerait vingt femmes ordinaires.

— Bon Dieu ! s'écrie-t-elle en m'apercevant, vous êtes... mais vous êtes vraiment très bien !

— N'est-ce pas merveilleux ! Je n'avais pas l'idée de l'influence d'une robe de bal.

— Quand on parle du vilain petit canard qui devint un cygne !... dit, gaiement, derrière nous, la voix d'Alice.

Je me retourne, et je vois une idéale apparition, vêtue d'or pâle, avec des saphirs au cou, aux bras et dans les cheveux. Alice est une de ces personnes favorisées auxquelles chaque nouvelle couleur semble aller mieux que la précédente. Habillez-la en bleu, elle est ravissante ; en rose, céleste ; le blanc lui sied à la perfection, et je l'ai vue radieuse dans une robe vert arsenic qui aurait défié tout autre teint que le sien.

— Ne remettez pas ce vieux conte démodé sur le tapis, fais-je d'une voix suppliante. Je sais que c'est ma robe et non pas moi, mais efforçons-nous de fermer les yeux à la réalité. Pour un soir, nous pouvons nous permettre une innocente illusion et me déclarer jolie !

— Mais je ne suis pas sûre que ce soit uniquement votre robe, dit Alice, réfléchissant. Je vous ai trouvée étonnamment bien une ou deux fois, ces temps derniers. Si je n'avais été habituée à vous croire laide, Hélène, je dirais que vous devenez très gentille.

Quelque admiration que j'aie éprouvée en me regardant, cette louange inattendue me rend modeste, et je détourne vivement la conversation.

— A-t-on vu Silvia ? Je suppose que sa toilette va être quelque chose de merveilleux.

— Quand Silvia Fleming a-t-elle jamais prodigué

ses charmes dans le désert ? dit Alice. Lorsque tout le monde sera réuni, elle paraîtra, pas avant.

— Je voudrais que Fane descendît, déclare Milly, prenant une pose royale dans un grand fauteuil de velours rouge qui a de faux airs de trône. Il se conduit toujours ainsi ; c'est trop fort !

Comme les autres femmes, Milly tient à être secondée lorsqu'elle reçoit ses invités ; mais Fane, si amoureux et si docile qu'il soit, se refuse positivement à la corvée de rester debout et de dire : « Comment vous portez-vous ? » sans interruption, pendant deux heures de suite ; et lorsque son devoir lui imposerait d'être présent, il s'arrange pour disparaître. Voici les dames Lister ! la mère décolletée, en velours noir, avec de magnifiques diamants à son cou maigre et flétri. Ses filles ont des robes vert pomme et des fleurs de pommier, assemblage sans harmonie qui offusque les yeux.

Un bruit confus annonce de loin l'arrivée d'une voiture.

— Nell, me dit précipitamment Milly, voulez-vous aller chercher Fane et me l'amener tout de suite ?

Difficile mission ! Cependant, je pars hardiment, ne regrettant que de manquer les premières entrées. En montant l'escalier, j'entends au-dessus de moi des chuchotements et des rires ; j'aperçois Fane et son complice habituel, le capitaine Olivier, qui du haut du palier supérieur et tout prêts à décamper, guettent si un émissaire de Milly ne va pas apparaître.

— Milly demande... dis-je avec sévérité.

— Je sais ! — et Fane m'attire vers lui, d'un geste très fraternel, mais dangereux pour mes draperies de gaze. Suivant son exemple, j'allonge la tête et les épaules au-dessus de la rampe, au risque de me précipiter, et suis récompensée par la vue d'une douairière décolletée jusqu'au milieu du dos, et suivie de son tout petit mari. Le flot monte toujours : des groupes de dix, vingt personnes arrivent fraîchement parées, poudrées, souriantes. Quelle pitié de songer que, dans deux heures, elles seront en nage et que leur aspect aura perdu tout son charme. De grosses mamans, de respectables papas, de jolies jeunes filles, des demoiselles montées en graine, de petits jeunes gens ; de vieux garçons, des femmes habillées par la bonne faiseuse, d'autres habillées de leurs propres mains ; bien coiffées, mal coiffées, trop parées, trop négligées ; quelle bigarrure ! et, de notre poste d'observation, nous faisons nos critiques avec la sévérité de notre jeunesse inconséquente. Pourquoi les jeunes, ceux qui

n'ont vu que le beau côté de la vie, sont-ils impitoyables pour les défauts et les ridicules du prochain ? Seule, la vieillesse est tolérante.

— Je crois, dit Fane, après un quart d'heure de cette contemplation, que je puis descendre à présent, sans être contraint par Milly à vingt-cinq invitations obligatoires. Allons, Nell, la première valse.

— Miss Adair me l'a promise, dit la voix de Paul. Depuis combien de temps est-il là ?

— Je vous cherchais partout, ajoute-t-il, pendant que Fane et son ami descendent. Je commençais à croire que votre toilette était une affaire terriblement compliquée.

— Vous plaît-elle ? Vous vous souvenez de l'avoir choisie. Pour vous dire la vérité, ce soir je ne suis pas Hélène Adair, mais un mannequin de couturier.

— Vous demandez si votre toilette me plaît, dit-il m'examinant des pieds à la tête, eh bien ! non.

— Que je suis fâchée ! Je croyais que ma robe allait si bien ! je me trouvais si gentille !

— J'aime vos coquelicots. (Il effleure du doigt son bouquet d'épaules.) On imite merveilleusement les fleurs.

— De ma vie, je ne vous demanderai plus rien. Vous pourriez toujours essayer de me dire quelque chose de poli.

Je m'éloigne avec dignité, mais il saisit ma main et je me rappelle que je ne l'ai pas encore remercié du bouquet.

— Etes-vous fâchée ? Avez-vous donc une petite âme si vaine ? Nell, Nell, quand je vous ai tant de fois exhortée à ne pas désirer d'être jolie !

— Je ne suis pas vaine, dis-je en détournant la tête, je n'ai jamais eu de quoi le devenir. Mais quand on a été laide et qu'on se l'est entendu dire tous les jours de sa vie, c'est décourageant, lorsqu'on se trouve passable, qu'un autre vienne vous répéter que c'est votre robe et non pas vous.

— Il y aura bien assez de gens à vous dire le contraire, ce soir. Que vous fait mon opinion ?

— Rien. Je suis déjà honteuse de mon accès de vanité. Vous étiez bien obligé de dire ce que vous pensiez.

— Si je vous disais tout ce que je pense, cela vous ferait peur et vous ne comprendriez sans doute pas, c'est probable. Peut-être me le permettrez-vous quelque jour !

— Descendons, dis-je intimidée, la valse est finie.

En effet, les danseurs se promènent dans le hall, riant, causant, flirtant. Je n'aperçois parmi eux aucune figure de connaissance, mais beaucoup de

personnes saluent Paul Vasher ou s'arrêtent pour lui parler. Quand nous entrons dans la salle de bal, des notes suaves et entraînant nous accueillent. Paul passe le bras autour de ma taille, et nous partons en tournant. Après tout ce n'est pas si difficile, quand on a un bon danseur; peut-être règle-t-il son pas sur le mien; en tout cas, nous allons admirablement. Lorsque la foule devient trop serrée, nous nous arrêtons pour regarder autour de nous. La scène est vraiment amusante, car tous ceux qui en ont la possibilité valent sans aucune considération d'âge et de tournure : de grands hommes avec de petites femmes; de tout petits hommes s'accrochant convulsivement à de majestueuses dames; des jeunes et des vieux; de grosses personnes et des Don Quichotte; des Sancho Pança essouffés entraînant de maigres demoiselles. Chacun semble s'être trompé en choisissant sa danseuse et s'inquiéter fort peu de cette erreur. Il y a des couples qui se précipitent à travers la salle, bousculant tous les obstacles au détriment des gens qu'ils heurtent sur leur chemin; des couples nonchalants qui suivent tranquillement la mesure et sont rattrapés et renversés par ceux qui viennent derrière; des couples qui vont au hasard, sans cesse repoussés par les autres...

— Regardez Saint-John, dit Paul; quelles que soient ses sollicitations, ne vous laissez pas persuader de danser avec lui; il a le talent de se donner en spectacle, lui et sa danseuse.

— Mais j'ai promis! Il m'a engagée pendant le dîner, et j'ai bien été obligée de dire oui. Ignorez-vous que n'importe quel danseur vaut mieux que de rester sur sa chaise?

— Vous en aurez très suffisamment. Ne croyez pas toutes les absurdités qu'ils vous débiteront.

— J'aime les absurdités; c'est bien plus amusant que le vulgaire bon sens; et puis une causerie de bal ne peut être sérieuse.

La musique a cessé, et nous retraversons la salle, en passant devant de pompeuses douairières aux yeux inquisiteurs, devant des demoiselles qui font tapisserie, d'un air résigné, avec un petit sourire qui semble dire : « Nous restons à nos places, certainement, mais parce que nous préférons ne pas danser. » Et nous arrivons jusqu'à Milly. Elle suit d'un œil de réelle indignation les ébats de son mari, qui n'a pas cessé de danser avec beaucoup d'entrain, depuis qu'il s'est décidé à descendre; et elle cause avec un personnage long, maigre et jaune, que j'entends nommer le vicomte Linley.

Nous sommes encore groupés, lorsque passe Silvia Fleming, attirant tous les regards. Elle est tout en blanc, avec des ornements rubis, et sa beauté blonde paraît plus éblouissante encore auprès de la belle figure brune de sir Georges Vestris.

— Danserez-vous ce soir avec miss Fleming?

J'adresse cette question à Paul en nous éloignant.

— Vous ferez bien alors de vous hâter de l'inviter, car, dans cinq minutes, son carnet sera rempli.

— Je ne me hasarderai pas à solliciter un si grand honneur. Maintenant, Nell, montrez-moi votre carnet à vous.

Il est suspendu à ma ceinture et aussi immaculé que les souliers blancs des demoiselles qui font tapisserie, ce qui me rend un peu honteuse.

— Vous allez me garder toutes vos valse? dit M. Vasher, en griffonnant ses initiales à intervalles rapprochés.

— Oui, du moins si vous n'avez pas une valseuse qui danse mieux que moi. J'ai souvent souhaité d'être un homme, mais jamais comme ce soir. Ce stupide collégien, adossé là-bas à la porte, est libre de choisir, tandis qu'il me faut attendre que quelqu'un ait la condescendance de venir me chercher.

— Mais vous gardez le droit de dire non.

— Jamais, en face d'un carnet à moitié rempli! Ne dirait-on pas une réclame, avouez-le. Car il s'étale tout ouvert sur le devant de ma robe.

— Si je vous contais quelque chose? fait M. Vasher, me regardant avec des yeux moitié mécontents, moitié fâchés. — C'est bien absurde, mais vous dites que vous aimez les absurdités.

— Oui.

— Eh bien! j'ai entendu quelqu'un dire tout à l'heure à son voisin: « Qui donc connaît cette jolie petite fille coiffée de coquelicots? » — Et l'autre de répondre: « Je ne sais pas, mais je suis décidé à me faire présenter à elle avant une demi-heure d'ici. »

— Vous inventez! Vous figurez-vous que cela me fait plaisir?

— Nell, dit près de moi la voix de Milly, ces messieurs désirent vous être présentés.

Elle énumère une demi-douzaine de noms, et s'éloigne majestueusement. J'exhibe mon carnet; ils s'y inscrivent, saluent et se retirent.

— Quand il s'agirait de sauver ma propre vie, je suis incapable d'en reconnaître un seul! Espérons qu'ils viendront me chercher lorsqu'il faudra dis-je avec un peu d'effroi.

— Je ne crois pas qu'ils l'oublient. Tenez, voici

Saint-John. C'est bien le galop que vous lui avez promis ?

— A mon tour, je crois, miss Adair, dit le petit homme, et je prends son bras, jetant à Paul un regard furieux.

Y a-t-il quelque chose de plus impatientant qu'un mauvais danseur. Lord Saint-John n'attend pas la mesure, il me saisit par la taille et plonge dans la mêlée. En vain, je le supplie de s'arrêter. Je suis d'ailleurs trop absorbée par la difficulté de le suivre et par mes invocations au Ciel de me tirer de cette galère saine et sauve. Je ne parle guère, et nous continuons notre course au clocher, heurtant les gens qui sont devant nous, reculant violemment sur ceux qui sont derrière, marchant sur les pieds de la galerie... Enfin je crie : « Arrêtez ! » au moment où nous renversons notre quatrième couple, n'évitant de rouler sur lui que par une suite de bonds qui feraient honneur à des danseurs de ballet. Las de ses efforts, lord Saint-John me lâche, et je tombe presque en larmes sur une banquette. Les spectateurs sourient, les demoiselles abandonnées ricanent, odieuses petites créatures qui voudraient bien être à ma place.

En constatant l'étendue de mes blessures, je me découvre une bosse sur le front, une éraflure au bras, et une forte égratignure au coude gauche, dont je me suis servi comme bouclier !

— Pauvre petite !

C'est Paul. A travers les larmes de colère qui remplissaient mes yeux, je découvre que sa figure est assombrie par l'indignation et qu'il jette à Saint-John des coups d'œil nullement rassurants.

— Vous auriez dû faire attention. Regardez dans quel état est miss Adair ?

Infortuné lord Saint-John ! Il s'imagine naïvement qu'il vient de se distinguer et s'essuie le front, prêt à recommencer.

— Elle est fatiguée ? demande-t-il avec stupéfaction sincère. Et quand ça allait si bien !

— Elle est trop fatiguée pour achever ce galop, dit Paul impatienté. Miss Lister ne danse pas, que n'allez-vous l'inviter ?

Lord Saint-John, de nature essentiellement docile, fait toujours ce qu'on lui dit. Il va donc chercher la jeune demoiselle et repart avec beaucoup de zèle, sinon de prudence.

— Je voudrais le corriger, l'imbécile ! murmure Paul en regardant mon bras égratigné ; il lui faut pour danseuses des laitières et des cuisinières, et non pas de frêles créatures comme vous.

— Je lui dois de la reconnaissance, dis-je, portant la main à ma coiffure pour constater si mes coquelicots y fleurissent toujours; il ne m'a pas laissée tomber.

— Miss Lister ne sera pas aussi heureuse, car, ou je me trompe bien, ils vont tomber dans cinq minutes d'ici. Tenez, regardez-les.

Et j'assiste à la chute à laquelle j'ai eu le bonheur d'échapper. Deux couples sont à terre, mais ils se relèvent vite, au milieu du rire général, excepté miss Lister restée sur le sol, furieuse, et laissant voir une énorme cheville qui gâte l'effet de ses larmes. En vain, son infortuné danseur l'accable d'excuses; en vain, lui tend-on des mains secourables.

— Si Olivier venait à la rescousse, elle se déciderait peut-être, dit Paul; et précisément le vaillant capitaine, attiré par la foule et n'ayant pas vu la catastrophe, s'approche avec un vif intérêt. Mais dès qu'il a vu — disons-le à sa honte! — il tourne le dos et court encore.

— Laissez-moi regarder votre carnet, continue M. Vasher, vous dansez ensuite avec moi, mais cette fois-ci appartient à sir William Aldous.

— Est-ce celui qui a un nez immense et pas de jambes, ou celui qui possède un grand front avec absence de menton?

— Vous êtes peu respectueuse pour vos admirateurs, si l'on considère surtout que vos charmes seuls les ont rassemblés autour de vous.

— Mes charmes!

Je répète le mot en riant très haut.

— Mes charmes sont alors un fait accompli, dont il ne faut plus douter? Enfin je suis fière de l'assemblage dû à mes charmes. Voulez-vous me ramener près de Milly, s'il vous plaît, avant que mon danseur ne vienne me chercher?

Nous rencontrons Silvia au bras du vicomte Linley dont la figure jaune est illuminée d'admiration.

— Il semble la trouver bien belle, dis-je à mon escorte.

— Il aime toutes les jolies femmes qu'il voit, répond Paul avec un singulier sourire, qu'elles soient blanches, brunes ou noires. Si l'amour de la femme est, comme dit le mot souvent cité, « tout un enseignement », il ne fait pas honneur à votre sexe, car plus il vieillit, pire il devient.

IX

Le souper est fini, et j'ai beaucoup dansé, avec des danseurs excellents, mauvais ou passables : j'ai été étonnée, amusée, flattée des jolies phrases qu'on m'a faites, et je me suis efforcée de me convaincre qu'elles ne signifiaient rien, quoique, au plus profond de mon âme, je crois que quelques-unes étaient sérieuses.

Nous sommes sortis des salons étouffants et bruyants, et nous voici, Paul et moi, sur la terrasse, où des couples se promènent au pâle clair de lune, comme dans une idylle : Corydon courtisant Phyllis et parfois, hélas ! (ce qui n'est pas dans l'ordre) Phyllis, Corydon. Paul a dérobé un châle blanc et épais au dossier d'une chaise, où il avait été laissé par une douairière confiante ! cela fera incessamment un beau tapage ! La nuit est délicieuse, on se croirait en août plutôt qu'en septembre ; l'air est si chaud ! et le parfum du myrte fleuri flotte si suave ! Là-bas, près du ruisseau, de grandes masses de feuillages sombres immobiles : pas un souffle de vent n'agite les branches ; pas un bruit d'insecte ou d'oiseau ne trouble ce silence, rien que le clapotement lointain de la mer qui caresse la côte. En tournant le coin du château, nous arrivons à un parapet de pierre qui domine le parterre tout constellé de fleurs, et se fondant insensiblement avec les bois, lesquels à leur tour vont mourir jusqu'à la mer. D'une plate-bande de réséda monte vers nous un parfum frais et pur, qui me plaît davantage que tous les violents parfums de fleurs de serre que nous avons laissés dans nos appartements.

— Je voudrais savoir s'il y avait du réséda dans le jardin de Juliette, dis-je en cherchant à l'horizon la ligne argentée de la mer, au delà des bois noirs.

— Probablement. Qu'est-ce qui vous fait songer à elle ?

— Ce balcon et ce parterre en bas. Il me semble presque entendre la voix de Roméo et la réponse de Juliette : « Ma faveur est sans bornes comme la mer, mon amour aussi profond ; plus je te donne, plus il me reste, car tous deux sont infinis. »

— Croyez-vous qu'une jeune fille de notre temps saurait aimer ainsi, Nell ?

— Juliette n'a-t-elle pas été un peu prompte ? Ne trouvez-vous pas singulier qu'elle l'ait aimé comme cela au premier coup d'œil ? Je suis contente que tous deux soient morts à la fin du drame. Si Roméo

avait vécu, il en aurait peut-être aimé une autre, ce qui gâterait toute l'histoire.

— Oui. Je crois qu'avec les années, il aurait pu oublier et aimer de nouveau, en effet. Croyez-vous que le second amour d'un homme ne puisse être égal au premier?

— Je ne sais, mais quant aux femmes, je suis sûre du contraire. Juliette n'aurait pu aimer personne après Roméo. C'est positif.

Il se penche pour mieux voir mon visage.

— Si vous aviez été Juliette et que Roméo fût mort, qu'auriez-vous fait?

— Je ne me serais pas tuée, mais je l'aurais aimé mort aussi passionnément que vivant; et jamais un mot de tendresse dit à un autre ne serait venu offenser sa mémoire.

— Je vais vous faire une question, enfant, une question que vous trouverez sans doute impertinente, mais je veux une réponse. Personne ne vous a jamais aimée?

Mon cœur cesse de battre. J'hésite un moment, puis comme la vérité m'a toujours été plus naturelle que le mensonge, je réponds, les yeux levés sur lui:

— Si!

Il se détourne.

— Elles sont toutes les mêmes, murmure-t-il, toutes!... Et je suppose qu'il vous l'a dit?

— Certainement! fais-je avec un soupir d'amertume au souvenir de l'inutilité de ces déclarations.

— Et l'aimez-vous?

Sa voix a une expression assurée, un peu ironique; je détourne la tête, me sentant blessée. Vais-je discuter avec lui l'honnête et sincère amour de Georges?

— Nell, m'avez-vous entendu?

— Oui.

— Confessez que vous ne vous souciez pas de ce... prétendant de village?

— Croyez-vous?

Je suis piquée de son accent et de ses allusions dédaigneuses à cet absent qui m'est si fidèle et que je...

— Alors, vous vous trompez; je l'aime infiniment; après ma famille, il n'y a personne que...

— Après votre famille! reprend-il avec son énigmatique sourire. Ne ferez-vous jamais passer avant elle l'homme que vous aimerez?

— Cela dépendrait de lui... s'il était égoïste...

— S'il était? Vous n'êtes donc pas décidée?

Mais je ne réponds pas, je lui échappe et rentre dans le salon, avant qu'il ait pu me rejoindre. Mon

danseur m'aborde dès mon entrée et je le suis, assez distraite pendant les figures d'un lancier; heureusement qu'il a le don de la parole et que je ne suis obligée à dire que oui et non. Il est fort tard, ou plutôt de très bonne heure, le jour va bientôt venir, mais l'animation du bal est à son plus haut point. Comme les masques tombent des visages, comme on entend l'accent véritable des voix et comme se trahit l'expression réelle du sourire et du regard! Ce n'est pas souvent qu'on peut voir les gens tels qu'ils sont.

Dans la salle du souper, beaucoup de personnes, encore réunies, boivent, rient, causent, s'éventent, flirtent ou disent du mal du prochain. Des fragments de conversation parviennent à mes oreilles :

— Saint-John dit que Vasher est fou de cette miss... (je ne saisis pas le nom). C'est facile à voir.

Je n'entends plus, car Paul lui-même est devant moi.

— Voici notre valse; êtes-vous trop fatiguée pour la danser?

— Non.

La salle de bal commence à se désempir, quelqu'un a pris l'initiative du départ, et tous les autres suivent.

Oh! cette dernière valse! Les lumières, la musique, le parfum des fleurs, le rythme lent et harmonieux s'unissant pour donner une sensation exquise qui ne dure qu'un instant avant de s'éteindre.

L'orchestre s'arrête trop tôt! Maintenant les danseuses partent, leurs toilettes froissées, déchirées, ne gardent plus trace de l'élégance savante il y a quelques heures. C'est triste de voir finir les fêtes : les bougies qu'on éteint, la lumière du jour sur les visages fatigués, le départ général!

Au pied de l'escalier, je dis bonsoir à Paul. Mais il ne prend pas la main que je lui tends, il monte avec moi.

— Bonsoir, dis-je une seconde fois, épuisée de fatigue, en arrivant à ma porte. J'ai tant envie de dormir.

— Bonsoir. — Saisissant mes deux mains, il les porte à ses lèvres. — Bonsoir, ma petite Nell!

X

Neuf heures viennent de sonner quand j'ouvre galement les yeux, bien éveillée cette fois, et tout à fait reposée. En regardant par la fenêtre, je découvre que la matinée est délicieuse; jamais la nature ne

s'est revêtue d'un aspect plus charmant, et je meurs d'envie d'être dehors, assistant à son spectacle matinal, mouillant mes pieds dans la rosée des prés, souriant aux fleurs fraîches, aspirant à longs traits cette abondance de vie saine et vivifiante. J'ai un peu de peine à obtenir mon déjeuner, qui m'arrive augmenté de deux lettres : une de Jack, une de Georges. Celle-ci se gardera, je lis la première. Le cher garçon viendra pour quelques jours à la fin d'octobre ; il se dit fort occupé et sera très heureux de me revoir.

En descendant, je ne rencontre que des domestiques à moitié endormis, qui ont l'air, pauvres gens, de ne s'être pas couchés. Lorsque j'ouvre la porte vitrée du salon, une brise de mer froide et salée me souffle faiblement au visage et fait passer un courant délicieux dans l'air plus lourd qui s'accumule sur la terrasse, exposée au midi. Les arbres sont encore superbes, quoique le doigt de l'automne ait déjà marqué par places leur feuillage ; les oiseaux chantent à tue-tête ; mais leurs voix ne semblent pas aussi joyeuses qu'il y a quelques semaines. Sur les plus hauts plateaux et dans les coulées où ne pénètre pas le soleil, tant le rideau de feuilles est épais, on pourrait croire qu'il est six heures du matin.

Cueillant les dernières fleurs d'automne, je m'en fais un bouquet que je mets à ma ceinture.

Je me demande pourquoi on se sent plus vivant, plus fort, plus gai en automne qu'au printemps, où cependant la vie de la nature s'épanouit. Ces arbres qui se dépouillent, ces plantes qui meurent n'éveillent pas en nous l'idée de notre propre déclin. Au contraire, nous nous redressons, et nous cherchons à nous persuader que si tout passe, nous seuls ne passons pas. Comme nous nous cramponnons à notre atome de vie si petit, et cependant si grand, que, placé immédiatement devant nos yeux, il nous cache les plaines lointaines de l'éternité. Nos yeux terrestres les aperçoivent seulement à travers un brouillard. C'est que cette vie d'ici-bas, avec ses douceurs et ses peines, ses amours et ses souffrances, est pour nous l'amie familière.

Quand l'heure de ma mort viendra, — comme je sais qu'elle viendra quelque jour, — j'espère que tous mes bien-aimés, ceux que je garde dans mon cœur, seront partis avant moi ; alors la mort ne me fera plus peur : où ils seront, là sera ma vie !

Cette brillante matinée me donne des pensées tristes. Est-ce que je deviendrais sentimentale, état d'esprit pour lequel j'ai le mépris le plus vif !

Je vais au potager chercher des figues et des

poires. J'ai dévoré trois figues et je pousse mes investigations du côté des espaliers, lorsqu'une voix bien connue me dit bonjour. Je me retourne et je vois Paul Vasher que je n'ai pas entendu venir.

— Je vous croyais encore endormi, ou bien à la chasse, dis-je en lui tendant la main.

— Luttrell est paresseux ce matin. Et les autres ne voulaient pas bouger. Avez-vous déjeuné ?

— Il y a une heure. C'est un crime de rester enfermé par une semblable matinée. Je suis sortie dès que j'ai pu.

— J'espère que vous avez bien dormi ?

— Je dors toujours bien, excepté quand j'ai quelque préoccupation.

— Moi, je n'ai pu dormir un instant. Des pensées me sont venues, et le sommeil a fui.

— Vous pensiez aux mémoires de vos fournisseurs ?

— Non, fait-il en souriant. D'où vous vient une idée pareille ?

— Parce que cela empêche... ma mère de dormir, allais-je ajouter, mais je m'arrête à temps. — N'est-ce pas étrange (nous marchons posément entre deux rangées de choux) que les moindres bagatelles, insignifiantes le jour, prennent de monstrueuses proportions la nuit ? Savez-vous que toutes les sottises que j'ai faites et dites, toutes les circonstances où j'ai été ridicule me reviennent quand je ne dors pas, et m'écrasent ; tandis que, le jour levé, elles rapetissent et je retrouve l'estime de moi-même. Avez-vous jamais éprouvé cela ?

— Trop souvent, dit-il avec tristesse. Mais les coups que me portent mes fautes sont plus pesants que vos innocents méfaits. J'ai souvent pensé qu'il n'y avait pas d'exagération dans ces fantômes de la nuit, que les choses reprenaient alors leur véritable aspect, et que ces heures silencieuses nous donnaient de meilleurs conseils que les heures éclatantes du jour, avec leurs mille bruits et leurs images changeantes placées comme un écran entre nous et nos âmes.

— Consolons-nous en nous disant que nos consciences sont actives et bien portantes ! C'est quand on ne sent plus ses imperfections qu'on est dans une mauvaise voie, n'est-ce pas ? Je suppose que les méchants n'ont plus du tout de conscience.

— Enfant ! quel rire joyeux et franc vous avez. Comme on voit que vous n'avez jamais livré votre âme à personne !

— Livré mon âme ! Je ne comprends pas ?

— Que vous n'avez jamais aimé ! reprend-il lente-

ment, avec une hésitation d'autant plus étrange qu'il est d'ordinaire si froid et si fier.

Je détourne la tête afin qu'il ne puisse voir ma pâleur révélatrice. Je tiens à ce qu'il me croie toujours au-dessus de ces faiblesses. Une femme ne doit pas étaler son cœur tout ouvert.

— Ne rit-on plus jamais quand on aime ? J'aurais cru que plus on aimait, plus on était heureux. Mes sœurs n'avaient pas la mine longue et maussade pendant leur période de fiançailles. Ce sont les seuls exemples que j'ai vus, à moins qu'on ne classe Silvia et sir Georges parmi les gens qui s'aiment.

— Et ils n'en sont pas ?

— Je n'en sais rien.

Mes pensées retournent à Charteris, il y a quatre ans, à cette nuit de clair de lune où un homme et une femme se disaient, face à face, un adieu amer et éternel. Oui, ceux-là s'aimaient. Une douleur aiguë et brûlante me traverse le cœur. Je sens l'aiguillon de la jalousie.

Je m'arrête tout court, et le sang me monte aux joues et aux tempes.

— Monsieur Vasher, j'ai quelque chose à vous dire... J'aurais dû le faire depuis longtemps.

Il ne répond pas, mais je le vois retenir sa respiration et serrer les lèvres ; il y a dans ses yeux une attente anxieuse.

— Cette nuit, à Charteris, quand vous avez eu votre entrevue avec Silvia, j'étais cachée près de vous ; j'ai tout vu et tout entendu.

— N'est-ce que cela ? s'écrie-t-il avec un geste de soulagement et cependant une certaine confusion. Je croyais que vous alliez me dire... Eh bien ! vous avez assisté à nos adieux ; avez-vous été attendrie ou moqueuse ?

— Il n'y avait pas sujet de rire ; mais depuis longtemps, je voulais vous avouer cela. J'ai joué un rôle d'espionne, et pourtant ce n'était pas ma faute. J'avais peur de vous fâcher en apparaissant au milieu de votre conversation. J'aurais voulu être bien loin.

— Pourquoi ?

— Jusqu'alors, j'avais cru à l'amour et à sa durée. Maintenant, j'ai plus d'expérience ; je sais qu'un homme peut adorer une femme aujourd'hui et l'oublier demain !

— Non pas, si elle est digne de son adoration. Voudriez-vous qu'il versât dans la mer tous ses trésors de tendresses ? Un homme doit être d'abord fidèle à ses principes ; l'amour ne vient qu'en seconde ligne.

— Je ne comprends pas ces distinctions. Si

j'aimais quelqu'un et s'il devenait indigne de moi, je ne changerais pas pour cela ; je continuerais à l'aimer tout de même.

— Parce que vous êtes pleine de douceur et d'abnégation, et moi, tout pétri d'égoïsme. C'est lâche, n'est-ce pas, de prendre tant de peine pour ne pas placer son affection à fonds perdus ? Mais j'ai toujours senti que la femme que j'épouserai transformerait ma vie. Dans mon propre intérêt, je l'avoue, j'ai étudié la nature féminine. Me blâmez-vous de ne pas sacrifier ma vie, et je n'en ai qu'une ! au caprice d'une femme ? Pouvez-vous concevoir un plus grand malheur que d'être lié à une personne pour laquelle on n'a ni respect ni confiance ? Je fais passer l'âme avant la beauté.

— Je ne discute pas, je ne puis que sentir à ma manière, et il me semble que lorsqu'on s'est aimé une fois, on devrait s'aimer toujours, que la mort seule devrait séparer.

— Alors, Silvia et moi, nous devrions, à l'heure actuelle, avoir encore les mêmes sentiments qu'autrefois ?

— Si vous l'aviez réellement aimée, je crois que vous l'aimeriez toujours, malgré ses défauts.

— Ses défauts ? Vous ne comprenez pas ! Faut-il vous donner la clé de l'énigme ? Si je vous disais que la beauté de Silvia ne me cause plus la moindre émotion ? Il me serait aussi impossible d'avoir la plus faible tendresse pour elle qu'il l'est d'insuffler la vie à un squelette desséché. Voulez-vous écouter une histoire ? Supposez que c'est la mienne ou celle d'un autre, comme il vous plaira.

Nous sommes arrivés à un vieux banc fait de racines tordues, d'où l'on découvre le jardin, les bois et une échappée de mer. Nous nous y asseyons.

— Il y avait une fois, commence Paul, se penchant vers moi et suivant tous les changements de ma physionomie, un homme qui errait à travers le monde, cherchant partout, dans les jardins des riches et ceux du pauvre, une fleur sans tache. « D'autres l'ont trouvée, pourquoi ne la découvrirais-je pas ? » se disait-il. Enfin, dans une heure bénie, il la trouva, l'examina longuement et la cueillit, l'âme pleine de joie. A peine l'avait-il dans la main que, par l'effet d'un choc inattendu, l'éblouissante blancheur se détacha comme un voile, et soudain, il vit que sa fleur, toujours belle, était en réalité marquée de taches nombreuses. Dieu seul sait ce que cet homme éprouva alors ! Il l'avait tant cherchée, il aurait donné sa vie pour répondre de la pureté de son tré-

sor, et il l'aimait toujours ; pourtant, le cœur brisé, il la jeta loin de lui et continua son chemin. Peu de temps après, tandis qu'il luttait avec lui-même pour arriver à oublier, il la rencontra par hasard. Sa beauté l'attira comme une tentation violente, mais il en triompha et passa encore son chemin. Bien des années ensuite, quand il ne cherchait plus rien, car son rêve de perfection s'était effacé dans le lointain passé, il rencontra une petite fleur parfumée, épanouie loin du monde, en un coin paisible... Quoique son premier amour fût éteint depuis longtemps, cette nouvelle affection, saine et forte, chassa de sa mémoire les derniers souvenirs qui le troublaient encore ; et son cœur redevint aussi libre que s'il n'avait jamais aimé, ni rien regretté. Il était fou, me direz-vous. Sa première expérience avait été pourtant assez désastreuse ! Eh bien ! il désira cette petite fleur avec une passion qu'il n'avait jamais éprouvée pour l'autre.

Il s'arrête ; et au-dessus de nous tombent dans le silence les notes claires d'un oiseau qui semble chanter à je ne sais quelle hauteur au-dessus de nos têtes, à la porte du paradis !

— Etait-il bien sûr, cette fois ? dis-je en suivant du regard une petite voile blanche qui traverse le coin de mer, encadré au milieu des arbres. N'avait-il pas peur d'une seconde déception ?

— Il n'avait pas peur de cela, car il connaissait bien son trésor ; mais, parfois, il craignait d'arriver trop tard, et qu'un autre en fût déjà le possesseur. Enfin il se décida à parler et à savoir la vérité.

Un lapin qui saute brusquement des buissons, derrière moi, me cause une telle frayeur que je me lève d'un bond, et deux lettres s'échappent de ma poche.

Paul se penche, les ramasse et fait le geste de me les rendre, lorsque ma physionomie troublée éveille son attention, et ses regards vont de ma personne à l'écriture hardie et masculine de Georges.

— C'est une lettre de votre prétendant ? demandait-il la touchant du doigt.

— Oui.

— Il vous écrit ? Vous lui répondez ?

— Oui. (J'ai écrit à Georges trois maigres épîtres depuis mon arrivée à Luttrell.)

Il ne répond pas immédiatement, mais son regard me frappe comme un soufflet. Ah ! que les hommes sont de durs maîtres ! Nous aiment-ils, nous autres femmes, pour autre chose que pour leur bon plaisir ? Ne sont-ils pas impitoyables, quand nous leur faisons subir la moindre contrariété passagère ? Je veux lui expliquer que c'est un malentendu, que si

Georges m'aime, moi je ne l'aime pas ; mais les mots refusent de venir...

— Je ne vous ai pas dit la fin de mon histoire, reprend Paul Vasher, tenez-vous à l'entendre ?

— Si vous voulez.

— Je ne sais à propos de quoi je vous l'ai racontée, sinon pour vous convaincre que je n'aime plus miss Fleming. Le dénouement est assez simple, il y a des histoires qui finissent bien, vous savez.

— La vôtre finit bien ?

Je fais cette question tout bas ; la crainte qui me serre le cœur depuis quelques minutes hésite et s'évanouit... hélas !

— Oui, je vous montrerai un jour celle que j'aime.

Est-ce que l'oiseau a franchi les portes du ciel ou suis-je devenue sourde, que je ne l'entends plus ? La petite voile blanche a disparu, les perles étincelantes qui bordaient les vagues sont maintenant ternes et lourdes.

— J'espère, monsieur, dit une voix douce qui ressemble vaguement à la mienne, que vous trouverez en elle tout ce que vous pouvez souhaiter.

Je m'aperçois que mes jolies fleurs gisent sur mes genoux, décapitées. Mes doigts les ont-ils brisées sans s'en apercevoir ?

— Il fait froid, dis-je en frissonnant, rentrons.

Côte à côte nous descendons en silence l'allée verte.

— Folle ! murmurent les arbres quand je passe.

— Folle ! me crient les oiseaux de leurs voix perçantes et railleuses.

— Folle ! crie plus haut que tout le reste mon cœur bien lourd.

Si je pouvais rire, plaisanter, causer de choses indifférentes...

A cinquante pas de là, nous rencontrons Alice, fraîche et florissante comme l'aurore elle-même. Alice est de ces rares personnes qui sont aussi bien le jour qu'aux lumières.

Après les compliments habituels :

— Comme vous êtes pâle ! me dit-elle. Pourquoi vous lever de si bonne heure ?

— Vous oubliez que j'ai dansé toute la nuit. — Et je me courbe pour relever mon petit neveu, peu solide sur ses jambes, et embarrassé de sa longue pelisse.

Comment sa mère l'a amené jusqu'ici est un mystère ; le remmener (j'en fais l'expérience) est une œuvre de temps et de difficultés.

Alice et Paul causent du bal, elle, avec animation, lui, avec une indifférence qui attire mon regard hésitant et étonné...

Pour un homme heureux en amour, il n'a pas l'air satisfait, sa physionomie est morne, désappointée.

— Il me semble, dit Alice, que vous n'êtes pas gais, tous deux ; vous seriez-vous querellés ?

Une nouvelle chute de son héritier absorbe mon attention, mais j'entends distinctement la réponse de Paul.

— Nous quereller, mistress Lovelace ! Certainement non ; j'ai raconté à miss Adair une histoire, voilà tout.

J'oppose aux regards fraternels et aux apartés pleins d'instances une physionomie impassible et, après avoir triomphé de l'obstination du chérubin à aller rejoindre les poissons d'or au fond de leur bassin, je m'enfuis à ma chambre et m'y enferme. En m'agenouillant près de mon lit, en meurtrissant mes genoux sur le plancher, je ne me dis pas qu'une espérance exquise, grandie sans le savoir dans mon cœur, vient de mourir d'une mort soudaine, plus miséricordieuse peut-être qu'un lent déclin.

Je n'ai pas la force de penser ; je sais seulement que je me croyais riche et que mon royaume a passé en d'autres mains, triste royaume qui n'a jamais existé que dans mon imagination, et qui me semblait plus beau de jour en jour...

Il y a de ces malheurs pour lesquels on peut non seulement pleurer toutes ses larmes, mais encore recueillir la compassion de tous. Il y en a d'autres qui ne connaissent pas de soulagement, auxquels on ne peut sans honte donner un soupir, une larme cuisante, mais qu'il faut porter avec soi, comme une croix de feu, sur le cœur à vif et sanglant.

— Le lunch est servi, me dit Annette, entrant une demi-heure plus tard.

J'ai arrangé mes cheveux en désordre, mis des rubans frais, frotté vigoureusement mes joues avec une serviette. Je n'ai pas l'air autrement défait que la première petite campagnarde venue qui, pour ses débuts, aurait dansé vingt et une fois au bal de la veille.

XI

Je me promène de long en large dans le jardin, coupé de raies sombres et lumineuses, allant, revenant, comme s'il s'agissait d'une gageure, essayant de tuer par la fatigue la douleur persistante de mon âme, ainsi que tant d'autres avant moi l'ont essayé et l'essaieront en vain. Dire qu'il y a une semaine, j'étais heureuse, si heureuse ! C'est agréable de

découvrir que notre cœur nous a échappé et s'est trompé de porte, que nous avons donné libéralement notre affection à un homme qui n'en n'a que faire et s'est vu obligé de vous confier son amour pour une autre.

Mes joues brûlent, mes pieds écrasent les herbes, à cette pensée qui me couvre de honte; mais si je suis à blâmer, n'est-il pas un peu responsable de mon erreur? N'a-t-il pas contribué à me tromper par ses paroles et ses regards?

Bah! c'est la faute de ma pitoyable vanité; parce qu'un homme est bon et aimable pour moi, faut-il supposer qu'il a perdu la tête, et la perdre moi-même, comme une folle, comme si je n'avais jamais entendu un mot d'amour de ma vie et étais avide de saisir au vol l'ombre d'un caprice dont je sois l'objet.

Je m'arrête soudain, pensant que Georges est bien vengé, que je souffre à présent toutes les peines que je lui ai infligées. Pauvre garçon! je le comprends mieux que je ne l'ai jamais fait. La pitié est affaire d'égoïsme. Vraiment! considérant notre jeunesse et le peu d'occasions que nous avons eues, Georges et moi, nous avons fait une banqueroute précoce en affaires de cœur. Nous pourrions mêler nos soupirs et nos plaintes en un agréable duo, sur le bord de la rivière, car je sais maintenant avec certitude que si j'ai toujours trouvé difficile de regarder Georges comme un futur mari, quand il n'y avait entre nous que mes rêves de jeune fille, nous sommes désormais aussi irrévocablement séparés que si l'un de nous ou tous deux étaient couchés au cercueil. Son instinct l'a trop bien averti lorsqu'il me suppliait de ne pas partir. N'aurais-je pas mieux fait, en réalité, de rester à Silverbridge? Peut-être aurais-je fini par aimer mon blond camarade, et mon cœur n'aurait jamais été éveillé par ce prince charmant qui est venu trop tard. Mon cœur se sent bien lourd quand je songe aux paroles que j'aurai à lui dire, d'agréables et véridiques paroles.

— Georges, je me suis éprise de quelqu'un qui en aime une autre.

C'est clair et précis du moins! Je crois que je l'aimais, *lui*, sans le savoir, depuis que je l'avais vu à Charteris. Était-ce son souvenir qui me rendait si sévère à l'égard de Georges? Est-ce qu'inconsciemment je comparais sa bonne et fraîche figure à ce visage brun et énergique que j'avais vu s'attendrir et pâlir à la vue de la femme qu'il aimait et dont il était aimé.

Je me demande si je pourrai toujours considérer

mes malheurs sous leur côté ridicule, si douloureuse que soit la blessure. Paul compte-t-il que j'écouterai le récit des perfections de celle qu'il aime ? Je ne comprends pas pourquoi il m'a parlé d'elle ; évidemment, il n'en a rien dit à personne. Sans doute il m'a fait cet honneur, parce qu'il me juge une bonne petite fille créée pour le rôle de confidente. Je craignais qu'il ne retombât sous l'influence de Silvia, mais Paul Vasher n'a pas une nature faible ni inclinée au pardon. J'aime ces âmes fortes et profondes ; les gens faciles, tout d'impulsion, peuvent être plus aimables, mais ils sont comme le sable ; tout s'y écrit, tout s'y efface, tandis que les faveurs des êtres fiers et réservés sont aussi précieuses que rares. Je voudrais savoir ce que dirait Silvia si elle apprenait ? Malgré son indifférence, j'ai surpris d'étranges regards lancés à Paul, sans qu'il s'en aperçût, et plus récemment, je l'ai surprise à m'examiner avec une attention soupçonneuse qui tranchait sur sa nonchalance habituelle.

Comme les hommes rient dans la salle à manger ! Quelles explosions, quels rugissements ! Il y a quelque vulgarité sur le tapis, j'en suis sûre ; car j'ai appris depuis longtemps que toute grosse plaisanterie exerce sur l'homme, prince ou paysan, savant ou simple gentilhomme campagnard, un empire irrésistible. Dans le salon, les dames lèvent les mains au ciel, en se racontant les méfaits de leurs domestiques, qui, c'est incroyable ! sont adonnés aux mêmes vices et aux mêmes faiblesses que leurs maîtres !

Silvia, tout en blanc, traverse le gazon.

Serait-elle nerveuse comme moi ! Si pénibles que soient mes pensées, je les préfère à sa compagnie ; aussi je m'éloigne du côté de la terrasse ; mais elle m'appelle.

— Hélène Adair ! Hélène Adair !

Elle a cette perfection suprême chez la femme : une voix douce et mélodieuse.

— Que me veut-elle ? me dis-je en remontant lentement vers le banc où elle s'est assise.

Nos conversations ont toujours été des plus brèves, si on peut même dire que Silvia cause jamais avec une femme.

— Vous m'appellez ?

— Oui ; asseyez-vous quelques minutes. C'est trop triste de rester seule. Depuis quand avez-vous cette fantaisie de promenades au clair de lune ? demande-t-elle, renversant sa tête élégante contre le dossier de bois. Pour ma part, j'ai toujours détesté la lune, grande splendeur froide et vide, qui glace jusqu'à l'âme.

Elle frissonne et serre son châle autour d'elle. En effet, ces nuits de septembre deviennent perfides.

— Comme ces hommes rient ! Quelque histoire scandaleuse ! les poumons de Paul Vasher me semblent en bon état. Vous êtes-vous querellés ?

Elle s'est retournée pour me regarder en face.

— Je ne m'en doutais pas.

— Sir Georges et moi, nous l'avons tous deux remarqué. Jusqu'à la semaine dernière, vous étiez inséparables ; maintenant, vous vous évitez d'une façon non moins marquée.

Une secrète, imperceptible insolence dans l'accent m'avertit qu'elle médite quelque méchanceté. J'aurais dû me douter qu'elle ne prenait pas la peine de venir ici à pareille heure pour causer avec moi de bagatelles. Puisqu'elle a jeté le gant, je n'ai pas peur de le relever.

— Vous me faites trop d'honneur, ainsi qu'à lui. Nous ne prendrions pas la peine de vous surveiller de si près, vous et sir Georges Vestris.

Et je souris tranquillement, dédaigneusement, défiant son regard. Elle ne saura pas ce qui pèse sur mon cœur ; je ne veux pas de sa pitié et j'appelle à mon aide la froideur, le dédain, l'indifférence.

En la regardant, moi qui sais mieux la vérité qu'elle, je vois clairement qu'elle me croit sa rivale et qu'elle est jalouse. Je vois que l'amour que Paul croit mort depuis longtemps brûle toujours au dedans d'elle. En cet instant nous lisons dans l'âme l'une de l'autre, nous nous voyons telles que nous sommes ; désormais les subterfuges seront inutiles entre Silvia et moi ! Elle détourne les yeux.

— Me permettez-vous de vous adresser mes félicitations ?

Ces paroles résonnent plutôt comme une menace que comme un compliment.

— Quand vous daignerez vous expliquer, je pourrai peut-être vous répondre, miss Fleming.

Comme j'ai dû la détester sans le savoir pour m'enflammer ainsi au premier mot !

— Vous avez la compréhension lente ce soir ! Je parle de votre mariage avec Paul Vasher.

Un sourire entr'ouvre mes lèvres. Comme ces mots sont doux, même dans la bouche d'une ennemie. J'oublie un instant cette femme qui attend ma réponse ; je contemple une image délicieuse, lointaine, qui n'existe et n'existera jamais qu'au pays des rêves.

— Ah ! c'est ainsi ! dit près de moi une voix basse

et haletante. Vous souriez, vous osez me railler avec votre bonheur.

Ses paroles se pressent comme si elle ne pouvait plus les contenir. Pour la seconde fois de sa vie, Silvia laisse tomber le masque devant moi ; pour la seconde fois, je la vois telle qu'elle est.

— Laissez-moi vous dire, Hélène Adair, que vous ne serez jamais, *jamais* sa femme.

— Je n'aspire pas à cet honneur. A votre place, j'en ferais autant.

— Vous êtes donc bien certaine de pouvoir le garder ? demande-t-elle avec insolence.

— J'ai beaucoup de foi dans la puissance d'une femme aimante... De grâce ? ne vous fâchez pas ! nous n'avons pas besoin de nous quereller au sujet de Paul Vasher ; il n'appartient ni à vous ni à moi.

— A qui donc ? reprend-elle, me regardant fixement.

Et la stupéfaction chasse brusquement de son visage le mépris triomphant.

— A une autre !

— Son nom ?

— Je ne le sais pas !

— Alors, il s'est amusé de vous tous ces temps-ci ?

— Appelez cela de ce nom, si cela vous convient.

— Et il vous l'a dit lui-même ?

Je ne réponds pas. Elle continue comme méditant profondément.

— Je n'en crois rien. C'est vous qu'il aime... Je l'ai assez étudié...

Je détourne la tête pour qu'elle ne puisse voir ma pâleur. D'autres alors s'y sont trompés, je n'ai pas été la seule.

— C'est la même chose ! reprend-elle, indifférente. Je vous ai dit que vous ne serez jamais la femme de Paul, ni vous, ni une autre.

— Etes-vous folle ? dis-je avec mépris, indignée de cet égoïsme effronté.

A-t-elle une pensée pour lui ? Elle sacrifierait la vie de Paul plutôt que de voir une autre femme y prendre la place qu'elle a jadis occupée. Ce qu'elle appelle de l'amour n'est qu'une honteuse et coupable adulation d'elle-même.

— Je suis charmée que vous l'aimiez, fait-elle avec une cruauté malicieuse qui sied mal à sa beauté blonde et candide, charmée qu'une autre souffre ce que j'ai souffert, enduré ce que j'ai enduré, languisse pour lui comme moi.

— Taisez-vous !

Je me lève et lui impose silence du geste.

— Je vous défends d'accoupler mon nom au vôtre, et d'appeler amour votre coupable passion pour Paul Vasher. Vous qui sacrifieriez sa vie même pour gratifier vos pitoyables désirs!... Je ne m'étonne pas que vous n'ayez pu le garder. Grâce à Dieu, je sais l'aimer mieux que cela. J'aurais voulu être belle... être bonne... pour lui... Il m'aurait peut-être aimée... Mais mon cœur pût-il redevenir libre comme avant, je ne le voudrais pas, car si cet amour m'a apporté des souffrances, il m'a aussi donné un bonheur infini. Puisque vous ne l'avez vraiment jamais aimé comme il le méritait, je vous le déclare aujourd'hui, si bas que vous descendiez, — jamais vous ne pourrez le reconquérir; son âme, son esprit, son cœur, sont morts pour vous.

« Allez, maintenant, livrez votre bataille, faites tout le mal que vous pourrez, Silvia, mais si le souvenir de celle qu'il aime ne suffit pas à le défendre contre vos honteuses poursuites, croyez-moi, dans sa droiture, vous trouverez un obstacle qui ne vous cédera pas. Jamais vous ne pourrez le reprendre par des moyens honnêtes; que Dieu le protège contre les autres!

Je m'éloigne et la laisse, ayant sur les lèvres ce pâle, étrange sourire, que j'ai tant de fois essayé vainement de déchiffrer. Comme le jardin endormi, le ciel strié d'argent sont beaux et paisibles! Quel tumulte d'indignation dans mon cœur outragé!

C'est déjà assez dur de supporter vis-à-vis de moi-même la honte d'aimer sans être aimée; ce l'est bien davantage que cette méchante femme ose me railler ouvertement. Car je sais maintenant qu'elle est méchante et que mon inexplicable aversion pour elle était bien fondée; elle veut du mal aujourd'hui à celui qu'elle prétend aimer. L'aime-t-elle, après tout? Il y avait plus de haine que de tendresse dans sa voix. Comment parviendra-t-elle à lui nuire? Une femme est tellement liée par les mille liens de la société qu'il lui est impossible de guetter l'occasion pour amener, comme ferait un homme, la perte de son ennemi. Ce ne sont peut-être que des paroles en l'air. Quand même elle voudrait, que pourrait-elle? Elle semblait résolue, mais elle est jalouse, je l'ai lu dans ses yeux; c'est ce qui l'a jetée hors de ses gardes et l'a poussée à déclamer ainsi. Nous faisons vraiment un joli tableau: deux femmes se querellant pour un homme! Cette situation est toujours d'une vulgarité inouïe, que les acteurs soient habillés de velours ou de haillons. Mais durant tous mes rêves de la nuit, tantôt près, tantôt très loin, arrivant à travers un long intervalle d'années, ou bien sifflant tout d'un

coup à mes oreilles, j'entends cette voix au timbre d'argent, froide et amère :

— Vous ne serez jamais la femme de Paul Vasher, jamais !

XII

— Qu'est-ce que cela ? dit Milly, s'arrêtant au milieu de l'escalier.

— Le revenant ?

Luttrell-Court, comme tous les manoirs héréditaires qui se respectent, possède son revenant, un revenant fort désagréable, qui se complait, au milieu de la nuit, à soulever au plafond les lits avec leurs occupants, à décharger aux portes des chambres des tombereaux de vaisselle cassée, à battre les membres de la famille avec des fouets invisibles et à souffleter dans les coins noirs les valets tremblants, à ce qu'affirment ceux-ci.

— Je ne crois pas qu'un revenant puisse pousser un gémissement pareil ! dis-je.

En effet, à mesure que nous montons, nous sommes saluées par une série de soupirs, de cris aigus, de plaintes lamentables, sortant du « salon jaune ». Milly pousse la porte et s'arrête sur le seuil. Non, ce n'est pas un malheureux revenant qui en plein jour fait tout ce tintamarre !

Devant l'harmonium ouvert est assis un individu fort réel et tangible, se balançant de droite et de gauche, dans l'extase que lui cause sa musique discordante. Vêtu de l'élégante livrée gris et argent, ses bas de soie bien tendus sur ses mollets, c'est un des valets de pied qui, apparemment, a le goût de la musique et croit sa maîtresse bien loin. Mais un instinct secret lui fait tourner la tête... il la voit derrière lui...

— Puis-je vous demander, interroge Mrs. Luttrell, si je vous ai pris à mon service pour jouer sur mon harmonium ?

L'infortuné regarde alternativement le plafond et le plancher, comme s'il priait le ciel de le faire disparaître par une voie ou par l'autre.

— Je croyais Madame sortie, balbutie-t-il, roulant des yeux effarés.

— Une autre fois, ayez l'obligeance de vous en assurer. Allez.

Il part avec la rapidité d'une flèche. Je regarde Milly, stupéfaite de sa modération, lorsque je me souviens que le coupable est dévoué au jeune héritier et le promène pendant des heures, le moyen le plus sûr d'être bien en cour.

— Cet homme est un caractère, me dit Milly, en s'en allant.

— Il a certainement une âme au-dessus de sa position.

Je réplique cette phrase en riant et j'entre dans ma chambre pour quitter mon chapeau. Mais pourquoi le quitter ? Il n'est que cinq heures, je puis me passer du thé et des bavardages qui l'assaisonnent ; d'ailleurs, ces messieurs sont rentrés de bonne heure, et je n'ai nulle envie d'occuper mon temps à éviter Paul Vasher. Dans quel but me recherche-t-il avec cette persistance ? Sans doute pour faire de moi sa confidente, mais je ne lui en laisse pas l'occasion, et depuis une semaine j'ai acquis, pour m'esquiver, un talent qui me sera fort utile à la maison, lorsqu'il faudra échapper au « gouverneur ».

Pendant que je réfléchis, mes yeux s'arrêtent sur la glace, et je suis effrayée de mon propre visage, si triste, si pâle, si morne ! J'avais, disait-on, une figure gaie et maligne ; maintenant il y a des ombres noires au-dessous de mes paupières, et ma bouche prend un pli grave, comme si elle ne savait plus sourire. Vraiment ! Mon histoire est écrite sur ma figure ; bientôt on en viendra à me plaindre, et il faudra le supporter.

Au bout du corridor, il y a une porte donnant sur le parc. Je m'enfuis vers les terrasses. Je voudrais descendre au bord de la mer ; mais il est trop tard pour y aller seule. J'arrive au banc où Paul Vasher et moi, nous étions assis il y a une semaine. Une semaine seulement ! Il me semble qu'il y a une année ! En route, j'ai cueilli une touffe d'œillets tardifs et quelques giroflées que je respire distraitemment, quand un parfum d'un autre genre, celui d'un cigare, arrive jusqu'à moi.

Ce coin est retiré, et l'on monte rarement ici, de sorte que je ne me dérange pas ; je ferme mes yeux las, et je regarde au dedans de moi une perspective de jours sans fin, vides et monotones, quand des pas, frôlant l'herbe rase, me les font rouvrir brusquement, et je vois Paul Vasher.

Je regarde un moment sans parler. Puis je me lève.

— Je crois que j'ai dormi, et ce doit être l'heure du thé : il est grand temps de rentrer.

Il pose la main sur mon bras et m'arrête.

— Est-ce que ce jeu de cache-cache doit durer toujours ? demande-t-il sévèrement.

Tout à l'heure, ses traits m'avaient paru s'illuminer soudain.

— Faut-il que vous m'évitiez ainsi le matin, à midi, et le soir ? Le thé peut attendre, vous ne vous en irez pas que vous ne m'ayez répondu.

— Vraiment ! Qui m'en empêchera ?

— Moi.

Je contemple une minute sa figure résolue et ses sourcils froncés ; alors je me rassieds et j'attends qu'il commence.

— Je veux savoir ce que signifie votre façon d'agir.

Mes mains sont étroitement jointes, mes giroflées posées sur mes genoux ; mes joues ne peuvent pâlir davantage, il suffit que mes lèvres et mes yeux gardent leur secret.

— De quoi parlez-vous, monsieur Vasher ?

— Vous ne m'adressez plus un mot, vous ne me regardez plus ; je ne puis arriver à être quelques instants seul avec vous, quoique je me sois donné assez de peine pour cela. Pourriez-vous traiter un ennemi avec plus de froideur et de dédain ? Et il y a tant d'années que je suis votre ami !

Oui, j'ai eu tort comme toujours ! J'aurais dû rester la même qu'avant de savoir son secret. Au lieu de cela, je lui ai laissé deviner l'humiliante vérité, et maintenant il a pitié de moi... Mais je ne pouvais agir autrement, mes forces n'allaient pas jusque-là !

— Vous avez toujours été mon ami, je le sais, mais... Vous ne m'en voudrez pas ?

— Vous en vouloir ? Jamais !

— Quand vous m'avez dit que vous aimiez quelqu'un, j'ai pensé que vous voudriez parler d'elle toute la journée, comme font les autres, et que je serais obligée de vous écouter. Je ne sais pas bien écouter, j'aime trop à parler moi-même, et voilà... pourquoi je vous évitais. D'ailleurs, vous pouvez toujours penser à elle, cela vaut bien mieux que de m'en parler, à moi qui ne l'ai jamais vue.

— Et c'est la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ?

Je ne réponds pas, car son accent pénétrant me convainc de mensonge au tribunal de ma propre conscience.

— Est-ce que cela vous ennuerait beaucoup d'échanger des confidences ? Vous me parleriez de *lui*, je vous parlerai d'elle ?

— Faites-m'en tant qu'il vous plaira, je vous écouterai, mais je n'ai pas de confidences à vous offrir en échange.

— Aucune ?

— Aucune.

— Vous n'étiez pas si mystérieuse jadis.

— Suis-je tenue de vous rendre des comptes ?

— Je ne veux plus supporter cette pénible incertitude, fait-il brusquement. Dites-moi, Nell, êtes-vous fiancée avec ce jeune homme de Silverbridge ?

— Cela ne regarde que moi.

— Oui, ou non ?

Les veines de son front se gonflent comme des cordes ; ses poings se crispent. Autant tout lui dire ; à quoi bon ce mystère, et quelle différence cela peut-il faire pour lui ou pour personne ?

— Non. Mais il y a entre nous une sorte d'engagement !

— Une sorte d'engagement ? Dites-moi ce que c'est.

— A l'âge de quatorze ans, je lui ai donné ma parole d'honneur de l'épouser quand j'aurais dix-huit ans et six mois, si...

— Si ? Achevez...

— Si je n'avais jamais vu personne qui me plût davantage que lui.

— Vraiment ! les six mois sont-ils écoulés ?

— Non.

Il respire longuement, et, avec un visible effort pour se contenir, il reprend :

— Dites-moi une chose : l'aimez-vous ?

— Vous m'en demandez trop.

Je détourne ma figure pâlie.

— Qu'est-ce que cela vous fait ?

Alors, malgré moi, je lève mes yeux vers les siens où se reflète une tendresse ardente et profonde ; quoiqu'il me parle, c'est à elle qu'il pense. L'idée de mon abandon et du bonheur de cette inconnue me fait mal ; mes lèvres tremblent ; des larmes douloureuses remplissent lentement mes yeux.

— Pauvre petite fleur blanche ! dit-il, s'asseyant près de moi sur le banc, Nell, Nell, est-ce le jeune homme de Silverbridge qui vous fait pleurer ?

Il me regarde avec une tendresse dont je suis toute remuée, c'est toujours à *elle* qu'il pense, je suppose.

— Je serai raisonnable, dis-je, et en même temps, deux grosses larmes tombent sur mes mains jointes. N'ayez pas peur, je ne pleurerai plus. Je vous écouterai patiemment, si vous voulez parler d'elle.

— Je verrai tout à l'heure si vous tenez cette promesse. En attendant, vous n'avez pas répondu à ma question.

— Je ne veux pas !

Comment ose-t-il me torturer ainsi ?

— Alors, faites-moi une promesse.

— Laquelle ?

— Promettez d'abord de faire ce que je vous demanderai.

Il ne me reste rien à confesser. Il sait tout ce qui concerne Georges. A quoi bon nous quereller pour une bagatelle. D'ailleurs, je suis impatiente de m'en aller.

— Je le promets, dis-je avec lassitude.

— Eh bien ! Quand nous serons tous deux à Silverbridge, là où je vous ai revue pour la première fois, dans le champ de seigle, vous me direz le nom de celui que vous aimez ?

Je reste muette. C'est mal, c'est lâche de me prendre ainsi au piège.

— Je reprends ma promesse, dis-je enfin d'un ton ferme, quoique ce soit la première à laquelle il m'arrive de manquer.

— Il est trop tard ; vous êtes liée ! Vous avez toujours dit la vérité jusqu'ici, Nell ; allez-vous commencer à mentir ?

Je ne réponds rien.

— Je ne vous ai jamais dit, je crois, le nom de ma future femme ? Je vous le dirai quand vous tiendrez vous-même votre promesse. Quand nous nous retrouverons en face l'un de l'autre, à l'endroit où je vous ai revue la première fois. Je vous ai fait bien des questions. Pourquoi ne m'en adressez-vous pas une seule ?

— Est-elle grande ?

Je regarde les feuilles humides qui tombent doucement sur le sol, avec un frôlement pareil à celui de la soie. Puisqu'il veut causer, je vais lui faire subir un interrogatoire, et, au hasard, je commence par la question que faisait la grande Elisabeth sur sa belle rivale Marie d'Ecosse.

— Elle arrive juste à mon cœur, répond-il, citant Shakespeare.

— De quelle couleur sont ses cheveux !

— Bruns, avec un reflet d'or rouge, ondulant et frisant autour de sa jolie tête.

— Et ses yeux ?

— Des yeux doux, malins, graves, tendres, d'un gris sombre, qui, à toute minute, changent d'expression, mais reflètent toujours franchement ses pensées. Son visage est le miroir de son âme pure.

— Et son teint ? sa bouche ?

— Elle a le teint le plus blanc, les mains les plus douces que j'aie jamais vues. Elle semble faite pour être gâtée et comblée de caresses, sa bouche n'est pas trop petite, mais charmante, avec une fossette à chaque coin.

— Est-elle gaie ?

— Si vous l'entendiez rire ! Mais elle sait devenir grave. Il m'arrive d'être inquiet à voir son visage si triste parfois.

Voilà donc pourquoi il a recherché ma société ! Parce que je la lui rappelais en laid ! Mes cheveux aussi sont bruns ; à la vérité, mes yeux sont verts ; mais j'avais également des fossettes aux joues, il n'y a pas longtemps.

— Vous aime-t-elle ?

— Je vous le dirai quand vous tiendrez votre promesse.

— Et... l'aimez-vous ?

Une amère et jalouse souffrance se glisse dans mon cœur et le perce de mille coups. Ma vie semble suspendue, en attendant sa réponse.

— Si je l'aime ! Dieu sait combien !

— Vous êtes courageux ! dis-je avec un pâle sourire. N'avez-vous pas peur de risquer ainsi le bonheur de votre vie ?

— Est-on sage quand on aime ? Mais je ne crains rien. C'est une nature loyale ; elle ne saurait pas davantage me tromper que son visage candide ne sait dissimuler.

— Que Dieu vous rende heureux avec elle !

Ces mots murmurés, je m'éloigne à travers les allées silencieuses, et je le laisse seul en compagnie de ses agréables pensées.

XIII

— Au revoir ! me dit Paul Vasher, debout sur le marchepied du wagon, ma main dans la sienne. Je retourne chez moi dans un jour ou deux, et je réclamerai alors l'accomplissement de votre promesse.

Je ne lui réponds ni par un mot, ni par un regard, quoique ses yeux scrutent ma physionomie. Le signal du départ est donné, Alice m'envoie un baiser de la calèche.

— Adieu ! Adieu !

Un dernier regard à Paul, un signe de main à Alice et me voilà partie. A cinq heures vingt-cinq, mon insignifiante personne arrivera à la station de Silverbridge, saine et sauve, à moins qu'elle ne soit morte en route.

Trois horribles accidents de chemins de fer se sont succédé depuis quelque temps, si bien qu'on ne monte plus dans un wagon qu'avec une figure allongée et de sinistres pressentiments. S'il m'arrive malheur aujourd'hui, il n'y aura pas d'autres vic-

times, car je suis seule dans mon compartiment et je puis me promener, m'étendre, bâiller, rire ou pleurer, selon ma fantaisie.

N'y a-t-il qu'un mois que j'ai passé le long de ces champs et de ces haies? Trente et un jours, d'après l'almanach; mais, lorsque je faisais ce voyage en sens inverse, j'avais dix-huit ans, et j'étais jeune pour mon âge; maintenant j'en ai bien cinquante et je me sens plus vieille que cela. La journée s'avancant, une pensée que ma volonté a reléguée de force dans un coin de ma mémoire surgit lestement et me cause un désagréable malaise. « Il faudra tout dire à Georges. » Je sais bien ce qu'il faut lui dire, mais cela n'améliore pas la situation et, de plus, l'épreuve franchie, il y aura encore l'inévitable, l'interminable après. J'ai plus de compassion pour lui, pauvre Georges, que je ne croyais jamais en éprouver. Certains hommes seraient contents que j'apprenne à mon tour ce que c'est que souffrir; mais Georges n'est pas de ceux-là; il n'est pas égoïste; s'il l'était, je l'aurais peut-être aimé davantage.

Je suis contente de savoir la vérité au sujet de Paul, de pouvoir regarder mon sort en face, sûre qu'il ne m'arrivera rien de pire! Dans combien de temps amènera-t-il sa femme à Silverbridge? Dans combien de temps exigera-t-il que je tienne ma promesse? Il pourra réclamer, mais je ne céderai pas; il a juré de ne recevoir ma réponse que dans le champ de seigle, et jamais mes pas ne m'y conduiront pour le rencontrer.

Je marche avec agitation dans la voiture fortement secouée, car mon train express a en outre du retard, puis je m'assieds et tire de ma poche des lettres reçues le matin. Celle de ma mère contient des nouvelles qui, il y a un mois, m'auraient causé une vive excitation, et il y a quelques années, nous auraient transportés, Jack et moi. Aujourd'hui, elles me laissent indifférentes, je n'y ai plus repensé.

Mon père part pour un long voyage, il va jusqu'en Australie; il sera absent je ne sais combien de mois. La raison, je ne la comprends pas très bien; quelque affaire d'argent, ou peut-être l'ennui de rester tranquillement chez lui; il a été grand voyageur dans sa jeunesse. En tout cas, il part dans trois semaines! Quelles vacances vont se donner les enfants! Pour Jack et moi, l'occasion vient trop tard; si nous l'avions eue autrefois, nous aurions voulu jouer tous les mauvais tours possibles et imaginables et ne pas garder le remords d'une seule malice négligée, avant son retour. A présent que je n'aurai plus personne pour me harceler, m'obliger

à surveiller les « garçons » ou à m'acquitter journellement du dur labeur de la conversation, j'arborerai sans doute la branche de saule, les airs lamentables de la jeune fille qui se meurt d'un amour malheureux ?

Jamais ! Si les roses ne veulent pas reflleurir sur mes joues, les sourires reviendront sur mes lèvres, je serai aussi bruyante, gaie et taquine qu'autrefois, je défierai personne de lire ce qui se passe dans mon cœur, et je ne doute pas que la paix finisse par récompenser mes efforts.

Où est Silvia ? Que fait-elle à présent ? Elle est partie le lendemain de notre conversation dans le jardin, et nous ne nous sommes plus revues. Sir Georges Vestris est resté un jour de plus. Si elle l'a repoussé, comme elle fait, dit la renommée, de tous ses adorateurs, il a subi tranquillement sa condamnation, sans donner le moindre signe de désespoir.

Alice part demain. Elle m'a invitée à passer les fêtes de Noël chez elle, à la campagne. Papa absent, il me sera peut-être possible d'y aller. Mes sœurs m'ont accablée de questions au sujet de Paul, mais je suis parvenue à leur cacher la vérité. Elles ne comprennent rien à la situation, ce qui ne m'étonne pas.

Mon voyage s'achève, et, à peu près à l'heure dite, le train arrive à Silverbridge. Voici mère dans la petite voiture, Basan sur le quai, plus grand, plus fort, plus fanfaron que jamais. Et mon fidèle berger, où est-il ? Invisible, grâce à Dieu !

Je saute lestement du wagon. J'embrasse vigoureusement ma mère et mon frère et nous partons tous trois, Basan occupant entre nous deux une position humiliante et peu confortable.

— Comme vous êtes pâle ! s'écrie-t-il tout de suite. Regardez-la, mère !

Elle me regarde avec cette inquiétude tendre, qu'une mère seule a dans les yeux.

— C'est vrai ! Trop de plaisir ne vous va pas, ma chérie. Nous allons vous soigner maintenant que vous êtes revenue.

Je devine que son cœur maternel médite un régime de rhum, de lait, de vin de Porto.

— Savez-vous les nouvelles ? demande Basan, esquivant une des rênes qui va entamer son œil droit.

Maman hoche tristement la tête.

— Votre pauvre papa ! il est bien désolé de nous quitter tous.

Je la regarde ! Plaisante-t-elle ou veut-elle dire sérieusement qu'il nous aime, qu'il est fâché de nous quitter ! Basan ouvre de grands yeux.

Nos langues sont les plus longues de la famille, mais cette idée nous coupe la parole.

— Comment vont Alice, Milly et les bébés ? demande ma mère, et, pendant le reste du trajet, les questions et les réponses ne cessent plus.

A la porte de la maison sont rangés tous les « petits », qui me saluent par des cris joyeux, et en les embrassant à la ronde, je me surprends à regretter qu'il n'y en ait pas davantage, que Jack ne soit pas là pour mettre son bras autour de mon cou, et ma jolie Dolly encore en pension. On m'escorte en troupe à ma chambre, et je suis très entourée, jusqu'au moment où notre vieille bonne apparaît et congédie sans pitié la bande enfantine.

— Votre voyage ne vous a pas donné bonne mine, miss Nell ! Est-ce que vous avez languì après votre prétendu ?

— Non ! Non !

Et j'appuie mes lèvres sur sa joue brune et ridée.

— Je me suis amusée !

— Si c'est comme ça quand vous vous amusez, mon bijou, vous feriez mieux de rester à la maison, dit-elle en s'en allant.

J'ai quitté ma robe couverte de poussière, lorsque mon père et Georges apparaissent à cheval dans l'avenue. Déjà ! j'espérais le quart d'heure de grâce pour respirer et rassembler mes forces.

Il sait évidemment que je suis ici, car ses yeux interrogent la façade avec une ardeur exaspérante. Quoique j'aie précipitamment déménagé de la fenêtre emportant ma tasse de thé, je crois sentir son regard percer les murs pour me découvrir, et je pressens que son importunité m'obligera, bon gré mal gré, à me produire en sa présence.

Les traditions de la famille veulent, lorsque papa apparaît sur la scène, que chacun attende avec inquiétude ce qu'il va faire. Par la force de l'habitude, je vais en haut de l'escalier me pencher sur la rampe, et je l'entends, dans le hall, s'informer si je compte passer toute la journée à ma toilette. Rassurée de le trouver dans son état normal, je retourne à ma chambre et, une minute plus tard, je me présente à ces messieurs dans la salle à manger.

Mes lèvres ont bientôt fait de toucher la joue de mon père ; mais Georges me saisit la main avec un élan de joie, devant lequel mon regard se détourne.

Cependant il se contente de dire : « Comment vous portez-vous ? » Quand j'ai répondu : « Fort bien, merci, » en ajoutant que j'ai fait bon voyage, notre dialogue tombe, et la conversation se continue exclusivement entre lui et le « gouverneur ». Mais celui-ci

ne tarde pas à disparaître pour aller infliger sans doute quelque châtement promis, et Georges s'approche vivement de moi. Quelle belle figure franche et énergique ! Il est mieux que Paul, dirait le public.

Oh ! Georges, pouvez-vous m'expliquer pourquoi vous n'avez pas su remplir mon cœur, alors qu'il était vide ? Est-ce votre faute ou la mienne ?

— Combien vous m'avez manqué ! dit-il.

Étudiant avec l'avidité de la tendresse chaque trait de mon visage, il ajoute :

— Comme vous êtes pâle, Nell, et jolie, plus jolie, je crois, qu'avant votre départ !

Une rougeur pénible monte jusqu'à mon front.

— Non ! Jamais je n'ai valu la peine d'être regardée, Georges, vous êtes seul à vous figurer cela.

— J'en suis content, réplique-t-il vivement. Je suis jaloux de tous les regards d'admiration qu'on vous jette. Je voudrais que vous ne fussiez belle qu'à mes yeux ; car alors, personne ne voudrait vous ravir à moi.

— C'est aimable ! Enfin, vos souhaits se réalisent, *personne* n'a cherché à me ravir à vous !

— Dieu soit loué ! dit-il avec un accent solennel comme une action de grâces. Et vous m'êtes revenue, ma bien-aimée, pour ne plus me quitter jamais !

— Taisez-vous : j'entends papa !

Je suis devenue mortellement pâle.

— Cela m'est égal... Nell...

— Je m'en vais ; je ne puis rester... Demain, à quatre heures, je serai près du ruisseau !

— Demain ! dit-il tout bas, avec un ravissement qui me fait frissonner. J'ai si longtemps attendu, et maintenant, chère...

Oui, demain, et avant que le soleil soit couché, quelques paroles auront anéanti cette honnête joie, la douceur de son espérance, la récompense de sa longue fidélité, et jamais, je le sens, de ce côté de la tombe, le visage de cet ami dévoué ne reprendra plus cette expression de bonheur sans mélange... Je ne sais comment je me traîne jusqu'à ma chambre, déchirée d'une amère angoisse qui dépasse tout ce que j'ai encore souffert. Jusqu'à ce soir, je traitais légèrement son épreuve, ne pensant qu'à la mienne ! Que nous sommes égoïstes ! Si j'avais écouté Georges le jour où, sous les arbres, il me suppliait de ne pas partir, ou du moins, de me lier à lui par une promesse, il y aurait sur cette terre deux infortunés de moins !

« Le souper est prêt ! » crie Basan, se précipitant chez moi une heure plus tard. Je soulève ma tête lassée, que j'appuyais sur le bord de la fenêtre, je

lisse mes cheveux et je descends prendre ma part d'un repas silencieux et contraint. La table des Lutrell et son agréable sociabilité m'ont déshabituée de notre système domestique. Vers la fin du souper, l'orage éclate, car Basan, auquel on a ordonné d'une voix de tonnerre de tirer la sonnette, accroche du coude, en se précipitant, un couvercle d'argent qui tombe avec grand fracas.

— Maladroit ! imbécile ! crie papa en bondissant sur sa chaise.

Basan se rassied, couvert de honte.

Le souper fini, Basan va se coucher (je l'imiterais de bon cœur !); maman travaille, papa fume et je fais des allumettes de papier, occupation salubre, d'après lui, mais pour laquelle je manque positivement de talent. Comme nous les détestons ces heures d'après souper, silencieuses et interminables ! Je dis *nous* : c'était bon autrefois ; ils sont tous partis ; les sœurs mariées, Jack, Allan, Dolly ! Autour de la table vide, il me semble les voir tous, chaque soir, muets comme des poissons, mais cherchant toujours une malice à faire, idée de passer le temps.

Eh bien ! les chances sont pour que je reste là, éternellement, à faire des allumettes ! D'ici à ce que je sois une vieille fille, j'en aurai, je suppose, fait plusieurs millions. Papa ne s'informe pas de ses filles, ni de leurs époux. Quand je lui ai dit que tout le monde va bien, et que Luttrell-Court est une belle habitation, mes ressources sont épuisées. A dix heures et demie, je souhaite le bonsoir à mes parents, et je prends avec satisfaction mon bougeoir. Mais je ne dois pas goûter beaucoup de repos cette nuit ; une tâche redoutée m'attend demain, et dans les longs jours à venir, ie n'entrevois pas l'ombre d'un espoir heureux.

XIV

Quatre heures ont sonné depuis dix minutes ; mais je ne suis pas exacte au rendez-vous. Je m'en vais lentement à travers les prés qui mènent au ruisseau, possédée d'une forte envie de tourner sur moi-même, et de reprendre le chemin de la maison aussi vite que mes jambes pourront me porter. Ce dernier jour de septembre diffère beaucoup de cette journée d'il y a deux mois, où je portais ma couronne de fleurs, et de celle, plus tardive, où j'ai dit à Georges d'un air triomphant que je partais. Le monde alors n'était que rayons et ombres dansantes ; la nature, joyeuse et bonne, avec son sourire d'été. Aujourd'hui,

la lumière, au lieu de tomber par grandes nappes, plane sur les bois lointains en mille enchevêtrements délicats de rayons brisés, et dans l'atmosphère limpide, les hêtres lointains étincellent comme des bijoux de pourpre et d'or.

Partout règne ce silence indéfinissable qu'ignorent le printemps et l'été avec leur surabondance de vie. Les dernières fleurs semblent mourir tristement, les feuilles qui tombent répandent une vague odeur. Enfin j'arrive à contre-cœur en face du ruisseau et de celui qui m'attend.

Une impulsion irrésistible de fuir me saisit à nouveau, mais je me souviens que si j'esquive aujourd'hui cette heure mauvaise, elle se retrouvera tôt ou tard ; je m'avance rapidement. Georges m'aperçoit et vient au-devant de moi.

— Ma chérie ! s'écrie-t-il, couvrant mes mains de baisers.

Je le regarde sans un sourire, sans un mot. Mais il est aveugle ; il ne voit et ne comprend rien.

— Vous venez me dire que vous allez enfin me rendre heureux ?

Je lui retire mes mains et je cache mon visage en frissonnant.

— Etes-vous fâchée ? Avez-vous peur ? me demande-t-il doucement. Cela doit vous sembler étrange de vous donner à quelqu'un... à un étranger, vous qui aimez tant votre famille ; mais je prendrai soin de vous, Nell. Vous savez bien que je saurai vous rendre heureuse ?

Comme je ne réponds rien, il continue :

* — J'ai attendu ce jour pendant de si longues années, croyant qu'il n'arriverait jamais ! Quand on désire quelque chose de tout son cœur, on l'obtient rarement, et je n'ai jamais eu que vous à aimer... ni mère, ni sœur ! Lorsqu'un homme concentre tout son bonheur sur un objet, il est sûr de se le voir enlever, c'est pourquoi j'ai toujours craint qu'un autre vint vous ravir à moi. Je redoutais votre séjour à Luttrell ! Hier j'ai été tranquillisé et j'ai éprouvé un bonheur si parfait que la terre ne peut m'en donner un plus grand, même quand vous serez ma femme et porterez mon nom. Je crois que j'ai remercié Dieu... Et maintenant, ajoute-t-il, m'attirant à lui et écartant doucement les mains de mon visage, j'ai ma récompense, n'est-ce pas, Hélène ?

Où, il a sa récompense ! Je me dégage, je recule et le regarde, une douleur sans mesure dans les yeux, une pâleur mortelle sur les lèvres et les joues. La crainte vague qui s'empare de lui lui met au regard un soupçon terrible qui va s'accroissant. A

présent, j'aurai moins de peine à lui dire la vérité, que tout à l'heure quand sa belle figure était illuminée de joie.

— Je ne vous aime pas... et pourtant j'aime quelqu'un...

J'ai parlé bien bas et je me cache de nouveau le visage entre mes mains pour ne plus voir Georges. Il y a un moment de silence effrayant.

— On me l'a volée ! s'écrie-t-il d'une voix vibrante. Grand Dieu !...

Il tombe sur l'herbe comme un mort. Il ne parle plus et ne bouge plus, même quand je m'agenouille près de lui dans l'herbe, le suppliant de me rassurer par un mot ou un signe.

— Georges ! Georges !

Son nom revient au milieu de mes sanglots, et, me disant dans mon angoisse qu'il est peut-être mort, je pose la main sur sa tête renversée.

— Ne me touchez pas... Comment osez-vous !

Oh ! quel soulagement d'entendre cette voix dure et rauque !

— J'aurais supporté cela hier... mais pas aujourd'hui... Cette joie que j'ai bercée dans mon cœur était un mensonge. C'est sa place à *lui* que je prenais !

Un frisson le secoue ; il ensevelit plus profondément sa tête dans l'herbe.

— La place de qui ? Personne ne m'aime que vous, Georges.

— Personne ! répète-t-il, levant son visage hagard, bouleversé par le désespoir. L'homme que vous aimez ne vous aime pas ?

— Oui.

Je m'assieds à terre près de lui, honteuse, anéantie, et des larmes inondent mes joues.

— Vous m'aimez, Georges, et il en aime une autre, voilà tout.

— Ne pleurez pas, chérie ; je ne peux pas vous voir pleurer !

Même dans cette heure de suprême souffrance, mon brave et fidèle Georges met de côté son chagrin pour consoler le mien.

— C'est pour cela que vous êtes si pâle, si amaigrie. Nell, vous êtes sûre de l'aimer ? Tout à fait... tout à fait sûre ! Ce n'est pas un caprice ? Vous ne changerez pas ?

— M'aimez-vous ? Croyez-vous que vous en aimerez une autre ?

— Vous savez que je vous aime, et je suis certain de ne jamais aimer que vous.

— Alors, Georges, ce que vous éprouvez pour moi, je le sens pour lui, et...

— Je comprends, je sais...

Un silence amer, pesant, tombe entre nous.

— Et cet homme ? éclate-t-il enfin, avec une fureur qui me console un peu. Plutôt voir un homme gonflé de rage qu'écrasé par le chagrin. — Qui donc vous a fait souffrir ainsi ? Qui l'a osé ?

— Ce n'est pas sa faute... c'est un malentendu, et ma vanité est seule coupable.

— Je n'en crois rien ! Vous, faire des avances à quelqu'un ? laisser aller votre cœur avant qu'on ne vous le demande ? Jamais ! Je vous connais depuis longtemps, et je vous connais bien ; vous n'auriez jamais aimé cet homme s'il ne vous en avait donné de bonnes raisons...

— Il m'a dit qu'il en aimait une autre. Peut-on être plus catégorique ?

— Vous a-t-il dit cela tout au commencement ?

— Non... mais il ne savait pas, il ne pouvait deviner que je...

Une brûlante rougeur de honte sèche mes larmes cuisantes.

— Par le ciel ! il répondra de sa conduite ! dit Georges entre ses dents, et, dans ses yeux bleus, luit une résolution qui me fait trembler. Je le découvrirai bien et...

— Mon pauvre ami ! dis-je avec un faible sourire. Est-ce à vous de venger mes injures imaginaires ? Vous n'êtes pas mon frère.

— Je voudrais l'être pour une fois, afin de châtier le misérable qui a osé se jouer de vous. Nell, racontez-moi tout. Nous ne sommes plus que deux amis, vous n'avez pas à craindre que je vous persécute de mes attentions. Je ne voyais aucune honte à mendier votre cœur, tant que j'avais un espoir de l'obtenir ; maintenant qu'il est irrévocablement donné, jugeant de vous par moi, j'accepte mon sort et le supporterai, en homme s'il plaît à Dieu. Vous pouvez avoir confiance, Nell.

— J'ai confiance, dis-je très doucement, car la pitié tendre de sa voix me brise le cœur, mais je ne puis rien vous dire, Georges ; je n'en ai parlé à âme qui vive excepté à vous, et je n'en dirai jamais un mot de plus que ce que je vous ai dit.

Nous nous sommes relevés, et nous sommes debout près du ruisseau.

— Ne croyez pas que j'ignore... Georges, que je sois indifférente...

— Oui, oui ! mais il ne faut pas vous chagriner à cause de moi. Pensez à vous-même, ma pauvre petite chérie ! Si je pouvais porter cette peine à votre place...

La voix lui manque, il essaie en vain d'achever et

s'éloigne sans ajouter un mot. Je le suis de mes yeux brûlés par les larmes, le cœur très lourd de remords. Ai-je préféré à l'or pur un métal inférieur ? Paul est-il capable d'aimer avec autant de pureté, de loyauté, de désintéressement ? Il y a chez Paul un fond plus énergique, plus égoïste aussi ; il veut faire sa volonté, et personne ne doit s'y opposer ; il veut être le maître et personne ne doit lui dire non. Il assurera d'abord son propre bonheur, puis celui de la femme qu'il aime. Georges est aux pieds de son idole : Paul la place au-dessous de lui-même.

D'un pas lassé, je vais jusqu'à la barrière qui sépare la prairie du champ de seigle, je m'y appuie distraitement, songeant à cette journée où j'ai été me heurter contre Paul Vasher en courant à travers les blés mûrs. Aujourd'hui il n'y a pas de danger que la rencontre se renouvelle. Paul est à Luttrell, où il chasse sans doute avec les autres. Je ne m'exposerai pas deux fois à ce danger, d'ailleurs, car, à partir de demain, je ne mettrai plus les pieds ici.

Arrivée à ce point de mes réflexions, je lève les yeux, et je vois Paul Vasher qui vient à moi à travers le champ de seigle. Je ne fais pas un mouvement. L'heure est arrivée, il faut subir mon sort. Le cœur tout plein de pitié pour Georges, j'éprouve une sorte d'indifférence à mon propre endroit.

Paul s'arrête devant ma barrière.

— Je viens réclamer l'accomplissement de votre promesse.

Mon regard, levé vers lui, demeure enchaîné. Mon indifférence tombe et une douleur vive étreint mon corps paralysé. Me voici de nouveau esclave de ce charme ; je sens que le monde disparaît, que dans mon passé, mon présent, mon avenir, il n'y a plus rien que ces yeux profonds qui m'interrogent.

— Vous n'avez jamais encore manqué à votre parole, Nell ? dit-il, me serrant les mains.

Cédant à l'irrésistible domination qu'il a toujours exercée sur moi, j'ouvre les lèvres pour dire la vérité comme devant Dieu... puis brusquement je lui arrache mes mains et je détourne la tête.

— Je ne puis pas... je ne puis pas !

— Est-ce moi ? fait-il, m'enveloppant de ses bras. Répondez, chérie !

— Dites-moi son nom, fais-je tout bas, dites-moi vite.

— Nell, comprenez-vous maintenant !

Je détourne vivement la tête. Puis-je recevoir ses caresses quand les paroles de Georges ont à peine cessé de retentir à mes oreilles ?

— Qu'est-ce que cela ? demande Paul, m'écartant

pour scruter ma physionomie. Vous ne m'aimez pas, enfant, après tout ? J'aurais dû attendre une réponse à ma question.

— Si je vous aime ? Qu'est-ce que l'amour ? Laissez-moi aller maintenant, Paul, laissez-moi ! Vous ne savez pas, vous ne comprenez pas... c'est si vite, si tôt !

— Si tôt ! et vous me tenez à distance depuis plus d'un mois ! Ah ! si vous saviez la peine que j'ai eue à me contenir ! J'ai failli succomber.

— M'aimiez-vous tout ce temps-là ? En êtes-vous bien sûr ?

— Je crois que je vous aime depuis notre dernière rencontre à Charteris ; je vous aime, j'en suis certain, depuis que je vous ai trouvée dans ce champ de seigle. Jamais un adieu ne m'a autant coûté que le jour où nous nous sommes séparés sous le porche du manoir, et pendant que cette odieuse affaire me retenait en ville, j'étais dans une perpétuelle impatience de retourner à Silverbridge. Sans l'absurdité de la chose, j'aurais fait le voyage pour vous apercevoir une heure. Alors, j'ai été obligé d'aller à Luttrell, ne me doutant guère que je vous y trouverais, et, au bout d'une semaine, j'avais tout à fait perdu la tête. Je ne tardai pas à découvrir que vous aviez déjà un prétendant, et jamais homme n'a été plus exaspéré d'une telle découverte. Parfois, j'étais sûr que vous commenciez à m'aimer un peu ; puis, je me figurais que vous préféreriez l'autre... enfin...

— Vous m'avez fait un mensonge, dis-je en riant. Vous m'avez déclaré que vous en aimiez une autre, et que vous me la monteriez un jour.

— C'est ce que je ferai.

— Et votre conduite a été inexcusable.

— Je le sais, mais, petite méchante, pourquoi m'avez-vous si complètement joué, le matin où nous étions tous deux dans le jardin. J'allais vous faire ma déclaration, vous demander si vous vouliez essayer de m'aimer, quand vous laissez tomber une lettre de ce fameux prétendant, me disant avec sang-froid que vous êtes en correspondance. Pour me défendre, j'inventai une fable, et, malgré cela, vous êtes si obstinée qu'il me fut impossible de savoir si votre trouble était pour lui ou pour moi.

« C'est alors que je vous tendis le piège d'exiger cette promesse, décidé, quand nous nous retrouverions ici, à vous poser la question et à obtenir une réponse.

— Elle est assez claire, dis-je à regret. Paul, savez-vous pourquoi j'ai été malheureuse toute la journée ? pourquoi je pleurais si amèrement ?

— Je croyais, dit-il, me regardant avec un curieux mélange d'orgueil et de drôlerie, que peut-être vous pensiez un peu à moi.

— Non, ce n'était pas à vous que je pensais, mais à M. Tempest qui venait de me quitter. Il a été si malheureux ! Cela me semble mal que vous arriviez, aussitôt après, me parler de votre amour.

— Il vous préoccupe tant que cela ? demande Paul, avec une jalousie subite dont je suis tout effrayée. Vous pouvez avoir pitié de lui, penser à lui, dans un tel moment ?

— Je ne serais pas digne de vous, si je pouvais perdre dans mon bonheur tout souvenir du grand chagrin que je lui ai causé.

— Avez-vous jamais éprouvé pour lui, fût-ce une ombre d'amour ?

— Jamais. Si cela était, je serai près de lui et non près de vous, à présent.

Il me regarde jusqu'au fond des yeux. Ce qu'il voit le satisfait sans doute, car il murmure de folles paroles de tendresse au-dessus de ma tête inclinée, il m'appelle sa reine, la joie de son cœur, son idole.

— Qui sait si personne ne va passer par ici, dis-je, un peu nerveuse. Allons nous asseoir dans mon salon.

Nous traversons le champ dénudé. Un gros tronc d'arbre nous offre un siège dans ma salle verte, nous nous y plaçons côte à côte.

— Et maintenant, dit Paul, je vais vous montrer ma future femme.

Il sort de sa poche un écrin de velours, touche un ressort, et je vois... ma propre image couronnée de coquelicots, et souriant au travers du voile de ses cheveux. Jamais je n'ai été si jolie que cela !

— Comment vous l'êtes-vous procurée ? dis-je stupéfaite.

— J'ai demandé à un artiste qui était au bal des Luttrell d'étudier votre figure, et de vous peindre les cheveux dénoués. J'ai souvent baisé ce portrait, ajoute-t-il, m'attirant doucement à lui. Maintenant que l'original m'appartient, me refusez-vous ce droit, Nell ? Je suis trop fier pour le prendre ; n'avez-vous pas un baiser pour moi, ma bien-aimée ?

Je tremble et j'hésite ; c'est si tôt ! mais à présent, Paul est mon maître ! Pourquoi cette image m'apparaît-elle : un homme et une femme échangeant, à la pâle lueur de la lune, un dernier adieu passionné !

— Savez-vous que j'ai été parfois content de vous voir triste ? Je pensais que vous languissiez après l'autre, et je me disais : « Elle sait quelque chose de ce que j'endure. »

Oui, il aime autrement, moins noblement que Georges, et pourtant j'adore jusqu'à la trace de ses pas, tandis que j'estime et j'apprécie Georges comme un frère... mais rien de plus.

Il se fait tard ; les heures ont passé avec une rapidité extrême ; entre les trous noirs des arbres, apparaît le bleu verdâtre du ciel du soir.

— Il faut que je rentre ! dis-je en me levant brusquement. Mais Paul ! mon père ?

— Eh bien ?

— Il est furieux quand une de ses filles se permet de songer à se marier.

— J'irai le voir demain et je lui dirai que vous et moi...

— N'en faites rien ! Il vous mettrait à la porte, du moins il essaierait. (Je mesure du regard les vigoureuses proportions de mon fiancé.) Puis, il m'enfermerait sous clef, et comme il va partir pour plusieurs mois, ce serait grave, car personne n'oserait me délivrer !

— Pauvre petite ! On ne vous traitera pas ainsi tant que je serai là !

— Si vous vouliez attendre, ne rien dire jusqu'à son retour. Ce ne serait pas une grande tromperie, et nous pourrions être si heureux pendant son absence.

— Croyez-vous que je puisse attendre tout ce temps-là ? N'avez-vous pas peur que ma patience vienne à s'user et que je m'éprenne d'une autre femme ?

— Non. Pas du tout ! Voulez-vous attendre, Paul ?

— Il fera bien de ne pas prolonger son voyage ou il ne trouvera plus sa petite Nell quand il reviendra. Pour vous que ne ferais-je pas, ma chérie ? Je ne lui parlerai pas de notre mariage avant son départ.

— *Notre mariage.*

Quel joli mot !

Pendant que je me le répète, la voix de Silvia résonne dans ma mémoire, avec un son de cloches d'argent :

— Vous ne serez jamais la femme de Paul Vasher, jamais !

Soit ! mais je suis la bien-aimée de Paul, et voilà ce que vous ne serez jamais, Silvia ! Vos menaces sont loin et me semblent puériles, maintenant que je me sens protégée par mon fiancé...

Nous prolongeons nos adieux à notre salon de verdure et la traversée du champ de seigle ; enfin, nous voici dans la prairie, en grande discussion : lui veut me reconduire jusqu'à la grille ; moi, j'entends rentrer seule au manoir, de peur de rencontrer

quelqu'un. Le lieu où nous sommes est parfaitement retiré, on ne vient guère ici qu'au temps de la moisson ou des semences ; mais, une fois sortis de la prairie, il y a nombreuses chances de tomber sur quelque passant.

Pendant que nous échangeons dans le crépuscule nos plaisanteries tendres, une forme humaine se dégage de l'ombre grisâtre et s'approche d'un pas lent : Georges Tempest. Il marche lourdement, les yeux baissés, la tête penchée ; il ne nous aperçoit que lorsqu'il est tout près de nous... Mon Dieu ! un cri m'échappe presque devant la souffrance de son regard éteint, la stupeur empreinte sur son visage, sans le moindre rayon d'espoir ni de paix, quand le mien est radieux de mon bonheur nouveau.

Au premier moment, il ne semble pas nous reconnaître et va continuer son chemin. Mais une lueur d'intelligence ranime sa physionomie, il reprend son attitude ordinaire, ses yeux brillent.

— Georges ! dis-je, lui tendant involontairement la main.

Il la prend aussi doucement que si c'était une fleur.

— Est-ce vous, Nell ? demande-t-il de sa voix naturelle.

Puis il regarde Paul, et, par une subtile intuition, il comprend tout : je le sens à la secousse soudaine que sa main communique à la mienne.

— Vous ne m'avez pas présenté à votre ami.

En balbutiant, je m'acquitte de cette présentation de l'homme que j'aime à l'homme qui m'aime ; puis, je ne sais comment cela se fait, nous nous éloignons et Georges s'en va seul en sens contraire.

Paul est le premier à parler.

— Et voilà votre prétendu, Nell ! dit-il lentement. L'homme que j'ai tourné en ridicule, pris en pitié ! Moi ! Comment l'ai-je osé ? Ma bien-aimée, êtes-vous sûre que c'est moi que vous aimez et que ce n'est pas lui ? Il est noble, grand, plein d'abnégation, comme je ne l'ai jamais été, comme je ne pourrais l'être. Maintenant, il n'est pas trop tard ; vous repentez-vous de votre fâcheux marché ?

— Je vous aime !

Et de moi-même je lui jette mes bras autour du cou.

— Je vous aime ; il n'existe pour moi qu'un seul homme au monde, et c'est vous.

— Que sont toutes les femmes de la terre, dit-il, cherchant à distinguer encore mes traits dans l'obscurité croissante, comparée à ce que vous êtes, mon adorée, ma femme !

XV

— Nell ! Nell ! s'écrie Basan, se précipitant dans ma chambre ; descendez vite, le « gouverneur » donne la chasse à Larry.

Je m'élance à la suite de Basan, aussi curieuse que lui de voir ce qui va advenir. Il paraît qu'il y a cinq minutes, le « gouverneur » a découvert le susdit Larry, âgé de onze ans, assis dans la cuisine et mangeant du pain et du fromage. Il s'est précipité sur lui, cela va sans dire, mais le coupable, au lieu de se soumettre au châtiment mérité, a fui à toutes jambes par une porte de derrière. Le père et le fils se valent si bien sous le rapport de l'agilité et de l'adresse qu'il paraît également improbable que Larry soit pris ou que le « gouverneur » lui permette de s'échapper sain et sauf. Malheureux Larry !

Qu'est-ce que le crime de manger du pain et du fromage à onze heures du matin, auprès de cette offense à l'autorité paternelle ? Sans doute, il se repent de sa folie, mais réfléchissant que la vie est chose précieuse et qu'il vaut autant retarder la mauvaise heure le plus possible, il continue à faire lestement mille tours comme un lièvre poursuivi.

— Qu'y a-t-il ? demande maman qui arrive et promène son regard du visage enflammé du chef de famille à celui de son malheureux fils, qui montre sa petite tête derrière les vitres avec un plaisant mélange de crainte et de bravade.

— Voyez-vous ce démon, madame ? Savez-vous qu'il me fait courir, *moi*, depuis deux heures ? (c'est-à-dire dix minutes). Je lui briserai tous les os quand je l'attraperai. Et pas un de ces nigauds (il montre notre groupe) n'est capable de l'arrêter au passage ! Tenez-vous au pied de l'escalier et arrêtez-le, entendez-vous ?

Pauvre mère ! Quel dilemme ! Désobéir ! livrer même le plus coupable de ses enfants ! elle en est également incapable. Elle se place docilement au poste indiqué, et, quand Larry, lancé à toutes jambes, vient se heurter contre elle, elle ne cherche pas à le retenir, mais se laisse tranquillement choir sur le tapis, où le « gouverneur » la trouve lorsqu'il arrive à son tour.

Je me retire précipitamment à l'étage supérieur pour chercher Larry qui s'est sans doute échappé par quelque fenêtre.

Au milieu du tapage effroyable qui retentit en bas, la sonnette de la porte se fait entendre et le « gouver-

neur » se réfugie dans la bibliothèque où il décharge sa fureur sur le mobilier.

— C'est tout bonnement Tempest, dit Basan qui m'a suivie.

— Tout bonnement ! C'est bien assez.

— Il a un air drôle, reprend Basan, allongeant encore son cou à la fenêtre. Il a un grand pardessus gris, et sa figure est aussi longue que mon bras.

— Est-ce qu'il a l'air de partir pour un voyage et de venir nous faire ses adieux ? Descendez vite, vous serez un bon garçon, et faites autant de bruit que vous pourrez pour couvrir le tapage du « gouverneur ».

On est venu m'appeler deux fois ; enfin me voici à la porte du salon, la main sur le bouton, redoutant de le tourner. Un vacarme plus fort dans la bibliothèque me pousse à chercher un refuge au plus tôt ; j'entre assez vivement. Georges me tourne le dos ; il est penché sur un objet, que je devine être une affreuse petite photographie due, pour mon éternelle confusion, aux efforts réunis du soleil et d'un artiste local. Georges porte en effet un pardessus de voyage, et sa personne a cette raideur que l'Anglais se croit obligé d'endosser quand il s'en va à l'étranger, et qu'il dépouille dès qu'il rentre au logis. Il se retourne en entendant mon pas.

— Puis-je avoir ceci, Nell ? demanda-t-il en me montrant ma pauvre petite image.

— C'est à maman, mais je suis sûre qu'elle vous la donnera volontiers.

Hier encore papa a déclaré que s'il trouvait les cheminées encombrées des portraits de ses filles, il les mettrait au feu.

Georges ne s'associe pas à mon rire contraint. L'un près de l'autre, nous contemplons par la fenêtre les plates-bandes de dahlias, dont les gelées d'hiver terniront bientôt les couleurs éclatantes.

Je l'ai regardé une seule fois, et j'ai aussitôt détourné les yeux. A Luttrell, au milieu de mes amertumes les plus cuisantes, ai-je jamais prévu une telle heure que celle-ci ?

— Vous devinez pourquoi je suis venu, Nell ? Pour vous dire adieu momentanément.

Pas plus tard qu'hier, je souhaitais en égoïste qu'il me débarrassât de sa personne et de sa déception ; aujourd'hui mon souhait est réalisé...

— Vous reviendrez bientôt ? Vous ne resterez pas trop longtemps absent ?

— Je reviendrai. Il faut que je pense à mon père, vous savez... Promettez-moi une chose, ajoute-t-il, détournant son visage hagard ; vous vous marierez avant mon retour !

— Me marier ! oh Georges ! et c'est hier que je vous ai dit... je n'ai pas seulement *pensé* à cela.

— Vasher y pense, lui ! Comment avez-vous pu supposer qu'il ne vous aimait pas ?

— C'était un malentendu.

— Quand je vous ai rencontrée hier soir, je croyais votre cœur aussi désolé que le mien, j'e souhaitais que mon fardeau fût deux fois plus lourd, si seulement je pouvais enlever quelque chose du poids qui écrasait vos faibles épaules. Tout d'un coup, un obstacle se trouva devant moi. Je levai les yeux, et je vous vis, Nell, transfigurée, tendre, heureuse, avec une expression que je n'avais jamais pu évoquer. Je compris... avant d'avoir regardé l'homme qui était près de vous... Quand je reviendrai, les choses me seront peut-être plus faciles. Après tout, conclut-il avec un effort de gaieté qui ne peut me tromper, il s'agit de s'y habituer ! Mais je ne suis pas venu ici pour gémir sur mes infortunes. Adieu, chère !

Il me tend la main ; j'y mets la mienne sans un mot, sans une larme ; nous nous regardons un instant, très pâles tous deux.

— Dieu vous protège, dit Georges.

Je répète :

— Dieu vous protège !

Et il disparaît.

Quand la porte s'est refermée, je tombe assise sur le plancher, et, oubliant que les larmes sont un luxe trois fois proscrit dans la famille Adair, je pleure longuement, amèrement. Amertume et douceur ont été mêlées dans la coupe où j'ai bu depuis deux jours, et il ne devrait y avoir que douceur dans ces premiers moments, les plus délicieux des fiançailles. Mes remords à l'égard de Georges s'useront sans doute avec le temps, mais à présent, mes pensées suivent plutôt l'ami d'enfance qui vient de me quitter qu'elles ne vont au fiancé, près duquel je serai dans quelques heures. Mon poignant chagrin va jusqu'à souhaiter de ne voir Paul que demain, pas aujourd'hui.

Les heures s'enfuient, je suis encore devant mon miroir, contemplant vaguement mes paupières gonflées et mon nez rouge. M. Paul va trouver qu'il a fait une médiocre acquisition, car il ne me paraît pas homme à regarder sa fiancée à travers des lunettes couleur de rose. Ce défaut a ses avantages ; quand un homme tel que lui vous fait un compliment, il dit ce qu'il pense, et Paul m'en a fait plusieurs vraiment charmants. Lorsque j'arrive enfin sur l'escalier, les sourires sont revenus à mes lèvres, la joie à mon cœur. Mon fiancé m'attend... C'est vers lui que je vais.

En quelques minutes, j'ai atteint le lieu du rendez-vous, où il se promène, impatient, la montre en main.

— Comme vous êtes en retard !

Il m'écarte de lui pour mieux me regarder.

— Quoi ! Nell, vous avez pleuré ! Qui est-ce qui vous a tourmentée ? ajoute-t-il avec un froncement de sourcils.

— Personne, c'est à cause de Georges.

— Georges ! Mais voici la seconde fois en vingt-quatre heures que vous versez des larmes sur lui ! Vous l'aimiez vraiment *beaucoup* ?

— Je l'aimais ! Je l'aime encore, dis-je avec énergie. C'est le cœur le plus dévoué, le plus fidèle qu'une femme ait jamais rencontré. Seulement...

Je jette un regard à la figure jalouse de Paul.

— Je vous aime mieux que lui !...

— En êtes-vous sûre ? demande-t-il, relevant les sourcils. Connaissez-vous deux manières d'aimer ?

— Peut-être.

— En tout cas, vous êtes certaine de m'aimer à votre façon.

— Certaine, monsieur Vasher, certaine !

Ici notre conversation devient légèrement ridicule... Laisse-nous, lecteur, à notre salon vert, à nos puérilités, et rappelle-toi, les jours où tu aimais toi-même, où ton bonheur était né de la veille. Alors, même en souriant de notre folie, tu la comprendras...

XVI

• Novembre est venu avec son vêtement de pluie et de brouillard, son ciel de plomb, son sol boueux. La campagne ressemble à un vaste cimetière, couvert de feuilles mortes, de tiges desséchées.

Mais ces jours tristes n'exercent sur moi aucune influence, je ne désire pas comme autrefois le printemps, avec cette impatience qui me poursuivait pendant les mois silencieux de l'hiver. J'ai Paul, il est pour moi la vie, la joie de toute saison ; tant que je l'ai, rien ne me manque. Les vents glacés ont emporté la dernière feuille de notre salle de verdure, nous n'y allons plus. Que nous importe ! Nous sommes mieux dans la maison.

C'est un jeu dangereux que nous jouons, Paul et moi, depuis un mois ; nous avons mal débuté, trop épris l'un de l'autre, et cet amour va toujours croissant, aussi faisons-nous le couple le plus fou qu'on puisse imaginer.

Nous voici dans la vieille salle d'études où miss Amberley a cessé de régner. Les rideaux sont bais-

sés, et nous sommes près de la cheminée. C'est notre refuge favori, car mes frères sont trop bien élevés pour venir nous déranger. Ils détournent même leurs figures réjouies de peur d'indiscrétion; et nous ne courons pas ici, comme au salon, le risque de voir entrer toutes les cinq minutes quelque domestique.

— Avez-vous reçu des nouvelles de votre père ? demande Paul.

— Non; je crois vraiment qu'il avait du regret de partir.

— Vous ne resterez plus longtemps ici, ma chérie; quand il reviendra, vous ne tarderez pas à venir chez moi, chez vous...

— Est-ce vrai ?

Cela me semble très naturel d'avoir Paul pour fiancé; mais je ne puis me représenter le temps où je serais sa femme.

— Je voudrais vous faire quelques questions. Me parlerez-vous en jurant, quand nous serons mariés ?

— Grand Dieu! Jamais! Je n'ai pas très bon caractère, mais j'espère savoir me conduire comme un honnête homme.

— Est-ce que tous les maris ne le font pas ? Cela me charme de l'apprendre, je croyais le contraire... l'habitude, vous savez! Ne me mettez pas en colère, car j'ai un répertoire qui vous épouvanterait! Jetez-vous des couvercles à la tête des gens ?

— Jamais. A mon tour de faire des questions. Autant connaître, avant le mariage, nos petites faiblesses. Avez-vous des attaques de nerfs ?

— Je ne demanderais pas mieux, mais je ne sais pas comment on s'y prend. C'est un luxe que papa n'a jamais autorisé chez nous.

— Êtes-vous boudeuse ?

— Je méprise les femmes boudeuses. Non, Paul, Je me mettrai dans une belle rage, et puis ce sera fini.

— A la bonne heure. Une dernière confession. Êtes-vous coquette ? Je vous passerai beaucoup de choses, enfant, mais jamais celle-là.

— Le craignez-vous ? dis-je fièrement. Auriez-vous si triste opinion de moi ?

— Il n'y a qu'un seul homme dont je redouterais l'influence sur vous... Vous savez qui c'est. Quelque jour peut-être, vous me comparerez à lui, à mon désavantage, et...

— Encore cette folie, Paul! Paul! n'y a-t-il pas une vaste différence entre la pitié et l'amour ?

— Certes, mais je hais la pensée qu'un autre vous ait dit des paroles tendres. Avouez-le, continue-t-il, moitié plaisanterie, moitié prière, vous trouvez que je ne le vaux pas ?

— Vous ne me ferez pas dire le contraire, car vous savez que c'est vrai. Vous êtes trop absolu, trop autoritaire, vous voulez faire toujours votre volonté, vous êtes un peu, beaucoup égoïste, et...

— Ridiculement jaloux, dit-il, achevant ma phrase autrement que je n'aurais fait. Oui, vous m'avez inculqué un vice que j'ignorais, et c'est la jalousie.

— Est-ce un vice ? Je crois que l'essence même de l'amour s'est évanouie quand nous devenons indifférents mutuellement à nos affections et nos aversions. Paul, croyez-vous qu'il vous serait impossible, quelles que soient les circonstances, de redevenir épris de Silvia ?

— Peut-on aimer deux femmes à la fois ?

— Je suppose que non ; mais vous l'avez aimée la première ; m'aimez-vous, du moins, autant ?

— Qu'en pensez-vous ?

— Davantage, je crois.

— Je suis aussi du même avis. D'abord, j'ai du respect pour vous.

— En aviez-vous pour Silvia ?

— Oui, avant de la bien connaître.

Je ne suis pas jalouse de cette première flamme de Paul. Je le serais peut-être, si je la voyais là, dans toute sa beauté, mais on oublie ce qui est loin des yeux, et, au milieu de mon bonheur vivant, elle m'apparaît comme une ombre à demi effacée. Les pensées de Paul sont les miennes ; il l'a éloignée de son souvenir ; je fais de même. Je ne lui ai jamais répété ses folles menaces ; la chose m'a semblé inutile, et déshonorante dans une certaine mesure.

Elle a perdu, j'ai gagné, n'y aurait-il pas une sorte de lâcheté à exposer au ridicule ses déclamations impuissantes ?

— Que dirait-elle si elle le savait ? fais-je tout haut.

— Cela ne l'intéresserait pas, dit Paul ; ses propres affaires sont sans doute trop absorbantes. Dites-moi : quant revient votre père ?

— En mars.

— Trois mois et demi. Si vous vous imaginez que ma patience tiendra jusque-là, vous êtes dans l'erreur. Je vous obligerai à m'épouser avant son retour, pour m'assurer de votre personne.

— Non, vous n'en ferez rien. Songez à ma pauvre maman ! elle a été un ange de bonté pour nous deux ! Que dirait-il s'il revenait et me trouvait partie ? Supposez qu'elle n'eût pas voulu entendre parler de notre engagement, ni de vous laisser venir ici, qu'aurions-nous fait, je vous prie ?

— L'excellente femme ! Si toutes les belles-mères lui ressemblaient.

— Attendez qu'elle soit la vôtre ! Vous ne semblez pas vous douter de tous les obstacles que nous aurons à surmonter.

— S'il nous tourmente trop, nous ferons comme Alice, je vous enlève !

— Oui, mais les Tours ne sont pas assez loin.

— Je voudrais, continua-t-il, m'en aller avec vous un matin à l'église sans public curieux, sans ridicules enfants à nous jeter des fleurs qui rendent les dalles glissantes. On nous marierait tranquillement, nous rentrerions faire un bon déjeuner et nous partirions pour Paris, nous passant fort bien qu'on nous asperge de sel symbolique et qu'on lance ou non derrière nous les vieux souliers d'heureux augure.

— Vous m'emmènerez à Paris ?

— Pourquoi pas ? Vous n'avez jamais voyagé ?

— Jamais !

— Je voudrais pouvoir vous emmener à Rome le mois prochain.

— À Rome, le mois prochain ! Vous partez, Paul ?

— Oui, Nell, pour quelques jours. Il faut que j'arrange les affaires de mon pauvre ami Lennox, et ce sont de celles dont on ne sort pas. J'ai remis mon départ tant que j'ai pu ; je serai de retour pour Noël.

Mes lèvres tremblent.

— Je vous ai depuis si peu de temps, et vous allez me quitter !

— Ma fleur ! dit-il en me prenant dans ses bras, cette séparation est plus dure pour moi que pour vous. Ne l'aggravez pas encore, car il faut que je parte.

Mais je frissonne en me serrant contre lui. Un doigt glacé semble s'être posé sur mon cœur, et transformer mon heureuse confiance en misérable fièvre d'incertitude.

— Paul ! fais-je à voix basse, quand deux êtres aimants s'aiment au-dessus de tout, ne croyez-vous pas qu'il leur arrive toujours quelque chose ?

— Ils se marient.

— Non ! l'un des deux meurt, ou ils sont séparés, ou... enfin, un malheur !

— Qui donc pourrait nous séparer ? dit-il, presque sévèrement, n'êtes-vous pas sûre de vous, Nell ?

— Je pensais à vous ; vous verrez tant de monde...

— Me jugez-vous d'après votre propre cœur ! Est-ce qu'en voyant beaucoup de monde, vous pourriez m'oublier un instant ?

Je ne réponds pas, je lutte contre le déraisonnable

sentiment de crainte que me cause l'idée de cette courte absence. Paul lit, je crois, sur ma physionomie, car il me prend la tête à deux mains et me regarde avec une tendresse passionnée.

— La réunion ne vaudra-t-elle pas, chérie, la peine de la séparation ! Ne nous en aimerons-nous pas davantage ?

— « L'absence, dit le proverbe, rend les cœurs plus tendres. »

Je fais cette citation d'un ton de fort mauvaise humeur.

— Mais nous n'avons pas besoin de nous aimer davantage qu'à présent et quant à cet affreux mot d'*adieu*, je donnerais beaucoup pour n'avoir jamais à vous le dire.

— Quand je reviendrai, je ne vous quitterai plus, jusqu'à ce que vous soyez ma femme. Comme vous allez me manquer, petite Nell !

Sa voix faiblit.

— Vous manquerez-je autant ?

Mon regard plonge dans ses yeux dangereux, ardents, ces yeux, qui, dès le début, ont eu sur moi tant d'empire, et qui m'attireraient à travers l'eau, la flamme, les précipices, sans que je susse même ce qui serait sous mes pieds.

— Je vous aime, dis-je avec un long soupir tremblant. Savez-vous ce que cela veut dire ?

— Ne m'abandonnez jamais ! mon ange.

Il me regarde avec une adoration presque farouche.

— Si vous deviez le faire, il vaudrait mieux que je fusse mort avant de vous avoir rencontrée !

XVII

Malgré tous mes efforts, je ne puis m'habituer à cette idée : que je suis libre de courir dans les escaliers, de parler, de rire, de chanter à tue-tête par toute la maison, de me blottir dans la cheminée, si cela me plaît, au lieu de regarder le feu de loin, les joues violettes et le nez rouge de froid, de donner mon opinion avec l'agréable certitude qu'elle sera prise en considération.

Tout est bien changé. La maison retentit, du matin au soir, de jeunes voix bruyantes ; les portes battent, les chiens aboient, le perroquet se promène ; les conversations se poursuivent avec entrain ; les repas ne sont plus servis et dévorés à la vapeur.

Et Paul Vasher va et vient comme il lui plaît. Deux fiancés n'ont jamais été plus favorisés ! Mère est le

plus indulgent des chaperons, les enfants sont invisibles; nous avons le jardin et la salle d'études pour nous seuls; et nous savons ne pas être ingrats ! Si ces heures dorées pouvaient se prolonger davantage ! Mais le temps ne s'arrête jamais. Il faut marcher, marcher en avant, la vie ne nous permet, ni de nous attarder en route, ni de rester immobiles. Marcher jusqu'au tombeau !

Mes pensées prennent un tour lugubre; c'est que, pour la première fois, j'attends Paul. Il est retenu, je suppose, par ces ennuyeux voisins, qui, les uns et les autres, l'accablent de visites, depuis qu'on le sait de retour. Il en a reçu quelques-uns, esquivé le plus grand nombre, mais ce matin, j'imagine, il aura été capturé, autant à son mécontentement qu'au mien. Je n'ai pas encore vu son château; maman ne veut pas me permettre d'y aller, et il n'y tient pas d'ailleurs; il me prépare une surprise.

Je n'ai pas écrit un mot de notre mariage à Alice, ni à Milly, maman préférant le tenir secret jusqu'au retour de mon père, et je n'ai pas davantage prononcé le nom de Paul à Jack qui n'est pas venu en octobre et doit passer les fêtes de Noël chez les Lovelace. Alice compte bien que je l'y accompagnerai, mais je n'en ferai rien. Paul sera ici, et là où il est, je reste.

— Il ne va pas venir avant des heures, dis-je tout haut en manière de monologue, alors ce sera le lunch, maman et Simpkin seront là, je ne pourrais pas lui parler...

Ma force d'âme est à bout; les larmes partent malgré moi.

— Chaque minute loin de lui me semble perdue !

— Elles semblent à Paul bien pire que perdues ! dit sa voix derrière moi.

Quand il a essuyé mes larmes, ce qui demande un certain temps, nous descendons au jardin et nous errons dans les allées sablées.

Le monde, au dire de mes sœurs aînées, trouve Paul Vasher hautain, froid, réservé. Si on le voyait à présent, faisant des plans pour notre vie commune, avec l'entrain d'un collégien en vacances !

Il veut m'apprendre à monter à cheval.

— Vous ne serez pas très en colère, si je couronne vos chevaux ? C'est cette frayeur-là qui me rendait si nerveuse quand je sortais avec papa. Un accident arrivé à ma personne aurait eu moins d'importance.

— Pauvre petite, je ne tiens pas précisément à avoir une écurie pleine de chevaux endommagés,

mais j'aimerais mieux qu'il leur arrivât malheur à tous qu'à vous la plus légère égratignure.

— Savez-vous, Paul ? Il y a une chose, une seule, qui me déplaira aux Tours.

— Laquelle ?

— Les visites. Ne vaudrait-il pas mieux nous brouiller avec tous nos voisins comme papa ? Nous n'aurions jamais eu toutes ces bonnes journées, si des visites nous avaient dérangés perpétuellement. Si les gens venaient seulement quand on les invite, ou quand ils ont quelque chose d'agréable à vous dire, ou sachant qu'on les recevra avec plaisir, à la bonne heure ! Mais quand ils se font une obligation de venir, ne tenant pas plus à vous que vous ne tenez à eux, n'est-ce pas une grande perte de temps et de peines ?

— Je crois difficile de se brouiller avec tout le monde, répond Paul, en riant, mais nous les éviterons autant que nous pourrons. Nous ne serons pas toujours ici. Au mois de mai nous irons à Londres, pour que vous soyez présentée à la cour.

— Présentée !

Je m'arrête et le regarde, stupéfaite.

— Ce n'est pas sérieux ?

— Certainement si. Pourquoi pas ?

— Pourquoi ! Mais rien que cette idée...

Je pars d'un sonore éclat de rire.

— La reine me rirait au nez ! Moi ! avec une queue de trois mètres ! Moi ! des plumes blanches ! Moi ! redescendre tout un salon à reculons ! Je ne manquerais pas de me jeter par terre.

Une seconde explosion de rire plus bruyante que la première.

— Papa ne s'en remettrait pas ! Il m'a souvent appelée « petit paon ! » Si j'allais à la cour, je ne serais pas autre chose, la queue, les plumes, la démarche, tout y serait !

— Nell ! j'ai bien peur que Mrs. Vasher ne manque de dignité !

— Me trouvez-vous trop tapageuse ! dis-je, aussitôt inquiète. M'aimeriez-vous plus *grave* ! Je suis si heureuse et le bonheur m'a toujours agitée. Si vous tenez réellement à ce que je sois présentée, Paul...

Je refoule un nouveau rire.

— Je vous promets de ne pas même sourire, de ne pas faire de chute... en un mot, je serais solennelle comme un juge.

— Vraiment ! Je ne reconnaitrais plus ma petite Nell, si elle marchait lentement et parlait peu.

— Vous étiez-vous jamais représenté votre future femme dans mon genre, Paul ?

— Vous étiez-vous jamais figuré que votre mari me ressemblerait, Nell ?

— Non, car j'avais toujours cru que je finirais par épouser Georges.

— Ne répétez pas cela, dit-il, le sourcil froncé, on dirait à vous entendre qu'il vous importait peu de prendre lui ou moi, et je suppose que si je n'avais pas paru sur la scène, vous l'auriez accepté.

— Probablement, tôt ou tard !

— Vous dites cela avec bien du sang-froid ! Je suis persuadé qu'au bout d'un certain temps, vous auriez éprouvé pour lui une affection très passable, sans jamais découvrir que vous étiez susceptible d'un sentiment tout différent.

— C'est positif ! Et quand vous seriez revenu par la suite aux Tours, nous vous aurions regardé comme un bienveillant voisin, d'âge déjà mûr, auquel nous aurions confié la tâche d'intercéder « près du gouverneur » dans nos discordes de famille, et vous seriez devenu notre meilleur ami !

— Vraiment ! Laissez-moi vous dire, Nell, que si, à mon retour, je vous avais trouvée ou fiancée ou mariée, le résultat eût été le même ; nous nous serions aimés, vous et moi... fatalement.

— Vous m'auriez aimée ? dis-je lentement.

— Oui, certes ! Et votre cœur serait venu à moi comme le mien serait allé à vous, par-dessus tous les obstacles.

— Non, Paul, vous vous trompez. Si j'avais appartenu à Georges, et si je vous avais rencontré et aimé trop tard, vous ne l'auriez jamais su. Vous m'avez fait une fois le grand compliment de me dire que j'étais loyale.

— Loyale et tendre, charmante et fidèle ! Avez-vous jamais eu votre égale, ma bien-aimée ? Remercions Dieu que nul n'ait sur vous l'ombre d'un droit ! Existe-t-il dans le monde rien ni personne qui puisse jamais se placer entre nous et faire de notre amour un crime ?

Et le glacial vent d'hiver qui gémit entre les branches dépouillées donne à ces derniers mots un écho moqueur :

— Un crime !

TROISIÈME PARTI

LA MOISSON

I

Le 1^{er} décembre, jour sombre et amer du départ de Paul, est arrivé et nous nous faisons nos adieux, non dans la salle d'études, mais en plein air, par le froid mordant, le vent nous soufflant violemment au visage, les feuilles mortes tourbillonnant autour de nos pieds, et la campagne désolée s'étendant au loin devant nous. Nous sommes près de la vieille barrière, qui a vu notre première rencontre; nos visages sont cette fois pâles et glacés; le sien témoigne de la tristesse qu'éprouve un homme à quitter ce qu'il a de plus cher; le mien, du désespoir et de l'appréhension que connaît seul le cœur de la femme lorsqu'il redoute de se voir enlever son trésor.

Cette absence ne doit pas être bien longue, — quinze jours en tout. Pourquoi donc suis-je écrasée par un si lourd pressentiment? Pourquoi tenir sa main dans les miennes et le regarder comme si je voulais me rassasier de sa vue avant d'en être privée pour des années? Pourquoi l'embrasser avec une tendresse passionnée, que j'ai ignorée jusqu'à ce jour, comme si je le tenais mort dans mes bras? Ah! pourquoi?

J'ai eu un rêve, mais ce n'est rien;... une sorte d'instinct... ce n'est rien encore... Quelque chose de plus me dit que notre séparation est d'un mauvais présage. Il y a des larmes dans l'air, des frayeurs vagues dans le frôlement des feuilles sèches, une angoisse mortelle dans les sanglots du vent, et une ombre lugubre se place comme une menace entre mon fiancé et moi.

— Ma bien-aimée! dit Paul, que vous êtes pâle! Je n'aurais pas dû vous laisser sortir par cette température.

— Vous l'aviez promis! Vous reviendrez, Paul; bien sûr, vous reviendrez?

— Revenir près de vous ! Certes ! Vous n'êtes pas vous-même aujourd'hui ; vous êtes malade, souffrante, je ne puis vous quitter ainsi ; laissez-moi vous reconduire.

— Non, non ! Il faut absolument que vous partiez ?

— Absolument, chère enfant. Si j'avais pu me dégager, croyez que je l'aurais fait. Mais mon voyage sera si court ! Je serai revenu avant que vous ayez eu le temps de vous apercevoir de mon départ, et alors, Nell...

— Nous serons très heureux, si vous revenez, dis-je comme en rêvant. Prenez bien soin de vous, Paul ; songez que tout malheur qui pourrait vous arriver me frapperait également, et qu'à toute heure je ne cesserai de languir après votre retour. Que personne ne me chasse de votre pensée ; ne m'oubliez pas !

— Vous oublier ! s'écrie-t-il, couvrant de baisers mes joues pâles. Qui donc pourrait vous oublier ! Chérie, écrivez-moi deux ou trois fois, cela me fera passer les jours plus vite, et je vous répondrai, quoique je n'aie jamais été prodigue de lettres ; aussi n'attendez pas trop de moi.

« Je vous enverrai en tout cas quelques lignes de Marseille. Et ne flirtez pas avec Georges pendant que je suis au loin. Les occasions ne vous manqueront pas !

— Pauvre Georges ! il n'y a pas grand danger !

— Décidément, je renonce à prendre ce train et je vous reconduis au manoir.

— Non, Paul, à quoi bon ? Si vous manquiez celui-ci, vous seriez toujours obligé de prendre le suivant. Je vous dirais adieu à la maison, et vous m'aviez promis que nos adieux se feraient ici.

— Je l'avais promis, mais je ne puis partir ainsi, vous laissant seule.

— Il le faut ! Embrassez-moi encore une fois, Paul, et partez.

Il me prend dans ses bras, m'embrasse à plusieurs reprises, en répétant :

— Adieu, ma petite fiancée ; adieu ! — et s'éloigne enfin.

À moitié du champ, il se retourne pour me regarder. Je lui tends inconsciemment les bras. Il revient.

— N'oubliez pas, dis-je à voix basse, que nous avons échangé ici notre premier et notre dernier baiser.

Cette fois, il est parti ; je le regarde s'éloigner, les yeux brûlants et le cœur lourd. Pourquoi donc cette désolante certitude qu'il me quitte à jamais ? Il se retourne souvent, jusqu'à ce qu'il ait dépassé le

sommet de la colline. Alors je m'en vais à travers la prairie d'un pas chancelant, et je tombe sur Georges, suivi de tous ses chiens.

— Est-ce vous, Nell ?

Machinalement, je mets ma main dans la sienne et je le regarde, le visage morne.

— Vous êtes malade, vous ferez bien de rentrer tout de suite.

— Je m'en vais. Il est parti, dis-je avec un sourire glacé, et je crois que j'ai le cœur brisé.

— Il reviendra bientôt. Ne pouvez-vous vivre quelques jours sans lui ?

— Il ne reviendra jamais ! Il ne sera plus à moi ! Je le vois... le rêve !

Je frissonne de la tête aux pieds et je chancelle, Georges me soutient un instant ; mais je secoue presque aussitôt cette faiblesse :

— Ecoutez !... c'est son pas !...

Nous n'entendons rien. Je cours au tournant de la prairie... personne ! tout est désert et froid.

— On aurait dit son pas... serait-il revenu ? Georges, vous me croyez folle ? Non... mais je suis étourdie comme si j'avais reçu un coup. Croyez-vous qu'on puisse mourir en quinze jours ou qu'un ennemi puisse en si peu de temps vous tendre un piège ?

— Quelles idées ? qui donc aurait le pouvoir de se placer entre vous deux ?

— Une femme... ses menaces m'ont semblé vaines sur le moment... Aujourd'hui, c'est autre chose.

— Mais quel mal pourrait-elle vous faire, si tous deux vous vous comprenez parfaitement ?

— Je vais d'abord vous raconter mon rêve. Je croyais être dans une église pleine de monde ; il y avait parmi cette foule ma mère, Jack, Alice, vous, Dolly, beaucoup d'autres personnes que je connaissais. Devant l'autel se tenaient un homme et une femme qui échangeaient des anneaux de mariage. Il me semblait les connaître, mais je ne pouvais les voir distinctement et personne ne faisait attention à moi. La cérémonie achevée, les mariés se retournèrent pour descendre les marches de l'autel ; je les vis en face de moi : Silvia Fleming me regardant avec ce demi-sourire que je connais si bien ; près d'elle, Paul Vasher, dont la figure exprimait la honte et l'horreur. Il s'écria : « Nell ! » et me tendit les bras où je voulus me jeter ; mais une force mystérieuse nous empêchait de nous rejoindre. Tout disparut : je revis le champ de seigle, et Paul venant au-devant de moi ; cette vision de mariage n'était qu'un affreux cauchemar. Il s'approchait toujours, d'un air joyeux, quand une femme, fraîche comme une rose, l'anneau

au doigt, s'avança entre nous. Nous nous cherchions vainement sans pouvoir nous rejoindre; elle était toujours entre nous, souriant de ce même sourire... et en criant follement son nom, je m'éveillai.

— Et voilà ce qui vous inquiète, Nell! comment pouvez-vous croire à un rêve si absurde? une raisonnable petite personne comme vous! Je sais que Vasher a dû autrefois épouser miss Fleming, mais c'est de la folie de supposer que, vous aimant aussi passionnément, il puisse retomber sous son influence. Etes-vous assez enfant pour vous imaginer qu'il va l'épouser?

— Non... Une femme ne peut forcer un homme à l'épouser malgré lui... n'est-ce pas? Je ne sais de quoi j'ai peur. N'avez-vous jamais fait de mauvais rêves?

— Les réalités de la vie me suffisent, dit Georges avec un tremblement dans la voix, qui pénètre au travers de mon chagrin égoïste, et me rappelle qu'il s'oublie pour me consoler. Ce temps de son absence qui, pour moi, a passé si joyeusement, a creusé ses marques sur son visage. Il n'a l'air ni lamentable, ni préoccupé; mais il est changé, quoiqu'il supporte son sort en homme, et ne parle jamais du passé, ne semble même plus s'en souvenir, sauf quand la voix trahit son émotion intérieure.

— Georges! si vous saviez comme vous m'avez tranquillisée! J'étais si malheureuse!

— Chaque fois que vous aurez quelque souci, Nell, utilisez mon affection. Tâchez de vous figurer que je suis Jack.

— Vous valez mieux que Jack, car il ne m'a jamais montré grande sympathie. Il ne comprendrait pas...

— Sœur Nell, en compagnie de M. Tempest fils, fait Larry, allongeant la tête par la fenêtre de la salle d'études. Que dirait l'autre, s'il les voyait?

Les heures passent très lentement, et après le départ de Georges, mes pressentiments renaissent plus forts que jamais. Ils me poursuivent dans mes rêves et mes insomnies de la nuit, mais au matin ils commencent à s'effacer. Déjà ces impressions deviennent pour moi ce que sont les choses de la veille. Je dépêche hâtivement mon déjeuner, car j'ai pour ce matin la plus délicieuse des occupations et je ne puis commencer trop tôt.

Avec un soupir de bonheur, je prends mon pupitre et je m'établis à la table de la salle d'études, pour lui écrire ma première lettre. Paul a bien ri, l'autre jour, de mon papier, ce qui n'est pas étonnant. La couleur en est d'un jaune bilieux, et le monogramme,

un énorme A et un tout petit H, est entouré d'arabesques folles qui ressemblent à une nichée de serpents. On voit que le tout vient de Pimpernel. Enfin, je commence, entrecoupant ma lettre de sourires et de pauses nombreuses.

Je ne vous dirai pas ce que j'écris, c'est un secret entre Paul et moi. Il ne me semble plus si loin, je lui parle : je crois qu'il m'écoute et me répond. Ce n'est pas une très longue lettre, mais tendre et gaie, sans aucune trace de mes doutes et de mes craintes, qui sembleraient plus ridicules encore, si je les mettais sur le papier.

Je laisse la lettre à l'intérieur de mon pupitre, et je descends dans le jardin, car je veux lui envoyer un petit bouquet, je sais que cela lui fera plaisir.

Ma récolte est maigre : une ou deux violettes parfumées, un brin de géranium, quelques feuilles joliment teintées, et c'est tout.

En rentrant dans la salle d'études, j'en vois sortir Jane, la seconde femme de chambre, une jeune personne pâle, malade, à la physionomie déplaisante, pour laquelle j'ai conçu la plus forte aversion, depuis qu'elle nous est arrivée, il y a deux mois, sur la recommandation de Milly. J'attache mes fleurs d'un fil rouge, je les place dans ma lettre en faisant mille enfantillages, et je cherche le bâton de cire et mon cachet. Ce dernier, qui porte mon nom « Nell » gravé en vieux caractères anglais sur une plaque assez large, ne se retrouve nulle part, maman l'aura pris sans doute.

Je ferme donc mon enveloppe avec un petit cachet banal, je voudrais aller moi-même à la poste, mais la pluie tombe à torrents, et Simpkins, qui semble savoir aussi bien que moi de quoi il s'agit, me tend le sac aux missives. Je lui remets la mienne avec un soupir, regrettant de m'être pressée à l'écrire ; que faire de moi pendant cette interminable et ennuyeuse journée ?

— Quand serai-je à demain ? dis-je en regardant les carreaux, tout brouillés par la pluie et le verglas qui tombent ! Pourvu que demain m'apporte une lettre de... nous savons qui !

II

Il y aura demain quinze jours que Paul est parti, et je n'ai pas reçu de lui une seule lettre, aucune nouvelle, bonne ou mauvaise. Je sais à présent que mes craintes ne me trompaient pas ; il lui est arrivé quelque chose. Si je pouvais croire à une négli-

gence, à une lettre perdue, je ne m'inquiéterais pas; c'est cette intime certitude de malheur qui me bouleverse. Serait-il mort? Il m'a dit qu'il m'écrit, et il ne m'a jamais encore manqué de parole; il sait avec quelle impatience j'attends ses lettres, et il a de tout temps cherché à m'épargner le plus petit chagrin.

La lettre de Marseille a pu s'égarer, mais non celle de Rome; d'ailleurs, les lettres ne se perdent pas ordinairement... enfin je ne l'accuse pas, avant de savoir si c'est sa faute; mais qu'il revienne seulement et je le gronderai... je le gronderai...

— C'est la première fois que vous riez depuis huit jours, miss Nell, me dit ma vieille bonne; j'avais le cœur tout triste de vous voir si chagrine.

— Je pensais à bien taquiner M. Vasher, quand il sera revenu. Il reviendra bien sûr, n'est-ce pas?

— Bien sûr, miss Nell. Jamais je n'ai vu un monsieur tenir à une jeune demoiselle comme il tient à vous.

— Mais je n'ai pas reçu de ses nouvelles encore! dis-je, la regardant raccommode les chaussettes des « garçons ». Vous rappelez-vous, *Nurse*, vous me disiez autrefois que j'aurais plus tard de gros chagrins, parce que j'étais trop gaie et que je riais toujours.

— Est-ce vrai? répond-elle, me lançant un coup d'œil par-dessus ses lunettes. Je ne m'en souviens pas, miss Nell. Pourquoi auriez-vous plus mauvaise chance que les autres? La pluie et le soleil sont les mêmes pour tout le monde, et vous avez tant de courage, qu'il faudrait bien des misères pour en venir à bout. Vous aimez terriblement ce M. Vasher! ajoutez-elle secouant la tête, mais tout ira bien, n'ayez pas peur, car il vous aime comme la prunelle de ses yeux.

— Est-ce que l'amour préserve du malheur! Il me semble que ceux qui aiment le moins sont souvent les plus heureux.

Mon agitation m'éloigne de la chambre des enfants, comme elle m'y a conduite. Toute la journée, j'erre du haut en bas de la maison, ne pouvant me mettre à rien, ne songer qu'à Paul. Je descends lire, d'un bout à l'autre, les journaux de la semaine passée, ces affreux journaux qui arrivent ponctuellement chaque jour, tandis que ma lettre, ardemment désirée, n'arrive pas.

Je redoute le coup de sonnette du facteur, je tremble quand Simpkins place sur la table le sac du courrier et je vois à son air qu'il sait aussi bien que moi ce que j'attends... en vain.

Dans le journal d'aujourd'hui, je tombe sur le récit de l'assassinat d'un Anglais à Florence. Peut-être une femme attendait-elle aussi des nouvelles de lui; peut-être son âme était-elle rongée de craintes comme la mienne? Dieu me préserve d'un réveil semblable!

Je m'en vais au jardin; nu, détrempe, ce jardin presque agréable encore il y a huit jours, quand nous nous y promenions, Paul et moi. J'en fais vingt fois le tour, cherchant un souvenir dans chaque recoin. Où est-il à présent? Quelle affreuse solitude. Si seulement Jack ou Dolly apparaissaient pour animer ce mortel silence. J'en viens à regretter les échos terribles de la voix de papa, ou les accents larmoyants d'Amberley. Un des enfants a la variole, maman le soigne et ne peut s'occuper de moi. Je serais d'ailleurs embarrassée pour lui raconter toutes mes folies au sujet de Paul.

Des pas derrière moi sur le gravier! Je devine Georges Tempest.

— Vous avez une lettre? demande-t-il vivement. Je secoue la tête.

— Alors, c'est qu'il revient. Sans doute ses affaires se sont conclues plus vite qu'il n'espérait, et il aura trouvé que ce n'était pas la peine d'écrire.

— Ce n'est pas cela, Georges, car, en tout cas, il m'avait promis une lettre de Marseille.

— Savez-vous, Nell, dit-il, jetant un regard à ma figure hâve et défaite, que vous faites des montagnes d'une taupinière. Pour un rêve, une lettre perdue, vous croyez à un événement terrible. Que dira Vasher quand, à son retour, il vous trouvera réduite à l'état d'ombre?

A son retour! Quel mot d'heureux augure! Mon moral est immédiatement remonté, ce qui arrive toujours lorsque j'ai à qui parler.

— Je tâcherai de ne pas être absurde, mais cette semaine a été trop terrible! Une autre comme cela et je deviendrais folle. J'ai appris par cœur le sens de ce vilain mot « endurer ».

Brave cœur! Il ne répond pas: « Moi aussi! » Quel étrange hasard fait de lui mon consolateur; trop souvent j'oublie qu'il m'a aimée, et je dis à propos de Paul un mot qui le touche au vif. Mon noble Georges! Je ne connais pas de femme qui soit moitié assez bonne pour lui.

— Nous voici à Noël! Je vois les houx couverts de leurs baies écarlates. Dire que le 25 est de demain en huit! Il sera revenu, n'est-ce pas, Georges?

— Certainement! il peut arriver d'un jour à l'autre.

— Nous voulions avoir une veillée de Noël si gaie... des jeux avec les enfants et... Georges, que ferez-vous? Vous vous ennuierez tout seul à la Chasse. Venez passer les fêtes avec nous.

J'accentue ma prière, en posant la main sur son bras.

— Non, non, chère Nell, dit-il sans la moindre amertume. Vous n'aurez pas besoin de moi. Après tout, ajoute-t-il, en regardant le ciel maussade, j'ai bien peur que nous n'ayons pas un de ces Noël's blancs que vous aimez tant.

Les prophéties de Georges, comme beaucoup d'autres ne se réalisent pas. La neige tombe durant la nuit, couvrant silencieusement la terre de son manteau étincelant.

Le facteur vient; dans l'avenue, il marche lentement, et laisse de vilaines traces boueuses sur ce tapis d'une intacte blancheur. Il n'éveille pas mon intérêt : ce n'est plus une lettre que j'attends, mais un pas dans le hall, une voix connue! J'ai repoussé loin de moi toutes mes craintes folles, les sourires sont revenus à mes lèvres, l'élasticité à mon pas. Georges a dit qu'il pouvait revenir d'un jour à l'autre, et il serait désappointé de me trouver pâle et enlaidie.

Pour la première fois depuis son départ, j'ai soigné ma toilette, et je me souris doucement à moi-même, quand Simpkins entre, apportant mon déjeuner, le courrier et les journaux.

Deux lettres pour maman : une d'Alice, une de Dolly. Je les lui envoie, et commence à déjeuner, mes repas solitaires m'ayant donné de mauvaises habitudes. Je déplie en même temps le *Times* et je parcours des yeux les colonnes des naissances, morts et mariages, sans m'attendre à y trouver un nom de connaissance, mais parce que cela m'intéresse.

Pourquoi un nom familier vous saute-t-il aux yeux, dans un journal? Ceux de Silverbridge, et du Révérend Thomas Skipworth, quoique imprimés comme le reste, semblent se détacher de la page en plus gros caractères. Qui donc a pu se marier à Silverbridge sans que j'en sache rien, et croire cet événement assez important pour le faire imprimer?

Un bruit dans la cour. Je tourne la tête, Larry et Walter se bombardent de boules de neige avec une vigueur et une adresse admirables. Je les contemple avec un vif intérêt, me rappelant l'époque où Jack et moi nous nous livrions au même exercice. Ils disparaissent enfin dans un tourbillon de neige, avec de grands éclats de rire, et je ramasse mon journal. Voyons ce mariage.

« Le 10 courant, en l'église paroissiale de Silverbridge, comté de **, a été célébré par le Révérend Thomas Skipworth le mariage de Georges Dalrymple Tempest, fils unique de Laurence Tempest, esquire, Château de la Chasse, et Hélène, troisième fille du colonel Adair, au manoir de Silverbridge. Pas de lettres de faire part. »

Oui, c'est imprimé, mot pour mot ! Je reste une minute, les yeux attachés sur la feuille. Mon cerveau ne saisit pas la signification de ce qu'il vient de lire, quoique je le répète tout haut comme si le son de ma voix pouvait me rassurer et me convaincre. Je suis mariée, mariée ! Et je hoche la tête, ce qui signifie : « Vous êtes une pauvre créature, Hélène Adair, et vous paraissez hors de votre bon sens, mais il y a un fait poistif, c'est que vous êtes mariée. » Je suis bien chez mes parents, sans le moindre anneau de mariage au doigt, et pourtant je suis la femme de Georges Tempest.

Qu'y a-t-il là-dessous ? Ma main paralysée laisse échapper les feuilles ; j'en détourne les yeux, et je regarde tout autour de la pièce. La table, les serins, le vieux livre de prières sur son pupitre, le chat endormi sur le tapis, cet ensemble familier est une réalité palpable. Je ne dors pas, je ne fais pas un rêve et cependant le journal est là, lui aussi.

Chose assez singulière ! La première idée est celle-ci : « Que dira papa ? » On lit le *Times* à la Nouvelle-Zélande, je suppose, et en me représentant sa figure confondue, je ne puis m'empêcher de rire. J'avais entendu parler de semblables mystifications, mais je n'y croyais pas. Dans quel but ? Pour s'amuser ? la plaisanterie est assez pitoyable. Pour faire du tort ? quel tort ?

Je me sens incapable de suivre une idée... Paul rirait s'il lisait cela, il saurait bien que c'est un mensonge, cela se voit de suite. Il serait furieux sans doute de lire mon nom associé à celui de Georges, mais croire que c'est vrai ? Impossible ! Qui donc a pu faire cela ? Nous n'avons pas d'amis, nous autres Adairs, capables d'une telle plaisanterie, et pas d'ennemis, que je sache, qui nous détestent assez cordialement pour chercher à nous nuire.

Une pensée subite me frappe : « Sylvia ! » Mais pourquoi ? Quel profit tirerait-elle de cette absurde ruse ?

Mon mariage avec Georges, même s'il était vrai, ne lui rendrait pas Paul. Et d'ailleurs comment serait-ce Sylvia, qui n'a jamais mis les pieds ici, qui ignore le nom de Georges, de M. Skipworth et le reste ? Le traître doit être parmi nous.

Il faut que j'aïlle raconter cela à maman. Comme je vais sortir, Georges paraît. Je lui fais une révérence.

— Bonjour! Savez-vous que vous êtes mon mari?

Il ne sourit pas, il est fort grave. Cette sotte histoire se présente à lui sous un jour différent.

— Nell, c'est très sérieux! Pouvez-vous deviner ce qu'il y a au fond de cette histoire? Vasher verra sans doute l'annonce et...

— Je croyais, fais-je avec indignation, qu'il était, disiez-vous, en route pour revenir, qu'il pouvait arriver d'un moment à l'autre. Probablement, il ne verra ce journal que si je le lui montre.

— Ce que j'ai dit, je le pense encore, mais s'il a été retenu là-bas, qu'il voie cela, il le croira.

— Vous prétendez qu'il peut croire sérieusement que nous nous sommes mariés, vous et moi, dès qu'il a eu le dos tourné?

— Je n'en sais rien. Dites, Nell, Vasher s'est-il jamais montré jaloux de moi? Dieu sait s'il avait lieu de l'être! ajoute-t-il tout bas.

— Oui, et je me suis toujours moquée de lui!

Une pause, pendant laquelle mes pressentiments, mes doutes et mes craintes se réveillent et m'environnent comme autant de fantômes cruels; les faits, hélas! leur donnent raison. Quelle trahison a donc été à l'œuvre entre nous?... Je le vois maintenant, c'est la main de Silvia.

— Vous rappelez-vous? Je vous ai dit qu'il ne reviendrait jamais!

Un tremblement violent me secoue tout entière.

— Quelle folie! Il est certainement en route, mais dans l'hypothèse qu'il ait été retenu, je vais partir pour Rome.

— Vous allez faire cela? dis-je en prenant sa main dans les miennes. Oh! Georges, vous arriverez trop tard. Quelque chose m'assure que tout est fini. Si vous le rencontrez et s'il vous demande quel est le traître, dites-lui « Silvia »!

— Impossible, s'écrie Georges tressaillant. Il faudrait qu'elle fût une misérable!

— Elle l'aime. Les femmes sont capables de tout pour conquérir l'homme qu'elles aiment, n'est-ce pas?

— Oui, mais des femmes d'une autre nature que vous, Nell. Donnez-moi l'adresse de Vasher. S'il arrive avant trois jours d'ici, vous m'enverrez une dépêche.

— Et si vous revenez tous deux ensemble, dans combien de temps?

— Je ne puis vous le dire au juste, le matin de Noël, probablement.

— Ne revenez pas sans lui ! s'écrie mon égoïsme. Mais s'il est mort !

— Il n'est pas mort ! Chassez ce cauchemar de votre tête. Quant à Silvia, il est aussi disposé que moi à l'épouser.

L'instant d'après, il est parti, et je le regarde s'en aller à grands pas à travers la neige. Que sera son retour ?

Comme dans un rêve, je vais trouver maman, j'écoute ses exclamations indignées, je lis la lettre qu'elle adresse à l'éditeur du *Times*, lui demandant à propos de quoi a été faite cette insertion.

Comme dans un rêve, je prends mon chapeau et je m'en vais par les champs, marchant avec peine dans la neige épaisse, laissant mes pieds me porter où ils veulent.

Pourquoi ne l'avais-je pas averti ? Pourquoi avoir été assez folle pour ne pas le prévenir des menaces de Silvia ?

Tant qu'il était près de moi, je ne songeais pas à les craindre, mais que n'ai-je eu l'inspiration de parler au moment des adieux ? Si Paul a quitté Rome avant l'arrivée de Georges ! Mon cœur me dit que tout sera inutile ! C'est une main sûre et hardie qui a frappé le coup ; cette main a dû atteindre Paul là-bas, je n'en puis douter.

Je traverse notre champ de seigle, et je reviens enfin à la maison, épuisée de corps, mais l'âme torturée d'une souffrance aussi vive qu'avant cette marche de plusieurs heures. Je trouve ma mère dans le salon et, devant elle, Simpkins, la physionomie troublée.

— Vous auriez dû me dire cela plus tôt, dit maman avec une sévérité inaccoutumée.

Quelle maladresse a donc commise notre vieux domestique ?

— Je le sais, madame, balbutia-t-il. Quand je pris cette fille à toucher à la boîte aux lettres, elle m'affirma qu'elle voulait seulement en retirer une écrite par elle. Je crus que c'était vrai.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Qui est-ce qui a touché à la boîte aux lettres ?

— Jane, la fille de chambre, dit ma mère. Il paraît qu'elle s'est enfuie ce matin sans prévenir personne et...

— Elle a dû y toucher plus d'une fois, dis-je, portant la main à mon front. Mère ! mère ! Je comprends tout. Il n'a pas reçu mes lettres ; je n'ai pas reçu les siennes... Cette femme était l'espion de Silvia !

— Ma pauvre petite fille ! dit ma mère, qui m'a

prise dans ses bras, inondant de pleurs mon visage. Si je pouvais pleurer ! Si cette étreinte de fer qui me broie le cœur se desserrait !

— M. Skipworth ! annonce Simpkins en tremblant, une demi-heure plus tard.

Je m'échappe par la porte opposée. Il vient parler de cette annonce du *Times* et, dans mon état actuel, le son de sa voix suffirait pour me rendre folle.

Toute la nuit, je demeure éveillée, croyant entendre des pas mystérieux dans le jardin, des mains mystérieuses frapper à mes vitres, des voix murmurer à mes oreilles, qui s'efforcent de saisir le plus faible bruit. Vais-je l'entendre, vers le matin, arriver à pas légers sur la neige. Je sais qu'il n'est pas mort, car dans cette suprême séparation de l'âme et du corps, son âme aurait volé tout droit à moi, comme la mienne irait à lui, si je mourais demain !

Le jour gris et froid se lève.

Comment vivre tant de jours et tant de nuits jusqu'à ce matin de Noël !

III

C'est Noël, et je me penche à la fenêtre ouverte de la salle à manger. L'air est froid et limpide ; la terre a, pendant la nuit, revêtu une nouvelle blancheur, pour se présenter pure et sans tache à la grande fête solennelle.

Derrière moi, toute la maison est animée de bruit et de gaieté. Mes frères et sœurs, sauf Jack, sont tous au logis et ils ont décoré le vieux manoir de houx et de gui, mettant une note rouge et vert sombre à chaque recoin. Dans une heure, l'office commencera, mais je n'irai pas avec les autres. Je resterais ici, je crois, un an et un jour, s'il le fallait, à attendre le retour de Paul.

Quel tapage font ces garçons ! je n'entendrai jamais les roues de la voiture sur la neige. Écoutez ! mon cœur cesse de battre, puis bondit follement. Un bruit étouffé, amorti, m'arrive de très loin. Est-ce une voiture ! La neige m'aveugle tant que je ne puis voir... Soudain je vois : Georges est seul. Je ne fais pas un mouvement jusqu'à ce qu'il soit tout près de moi.

— Il est mort ? dis-je doucement, sans le regarder, les yeux fixés sur un oiseau qui chante au bout d'une branche, qui chante, quoiqu'il souffre du froid et de la faim.

— Il n'est pas mort.

Un cri m'échappe, je recule, les lèvres entr'ou-

vertes, les yeux dilatés. Le sang circule de nouveau dans mes veines; tout à l'heure, j'étais morte moi aussi, maintenant je revis.

— Dieu soit loué! Mais pourquoi ne l'avez-vous pas amené? Rien ne devait l'empêcher de venir?

— Il est ici, dit Georges lentement, comme avec difficulté. Il vous attend au même endroit qu'autrefois; il faut y aller de suite.

— Il attendra.

Un rire joyeux monte de mon cœur à mes lèvres.

— Oh! il m'a fait attendre assez longtemps. Je ne comprends pas bien, mais je suis sûre qu'avant peu, je serai parfaitement heureuse. Comme vous êtes pâle et fatigué, Georges! Puis-je assez vous remercier de me l'avoir ramené? Nous n'oublierons jamais que nous vous devons notre bonheur, Paul et moi, car, si vous n'étiez pas allé à Rome...

— Je sais, dit-il, frissonnant. Vasher vous attend, Nell...

— Vous êtes bien pressé!

Je noue les rubans de mon manteau.

— Savez-vous que je compte le gronder? Il en avait peur sans doute, c'est pourquoi il n'est pas venu jusqu'ici. Enfin, je le verrai tant que je voudrai à présent; il ne repartira plus. Etes-vous malade?

Je mets mon chapeau devant la glace.

— Il faut que je sois aussi jolie que possible, maintenant que Paul est revenu!

Georges ne répond rien. Il me tourne le dos et regarde par la fenêtre.

— Et je me suis rendue si malheureuse! Vous aviez bien raison de dire que les pressentiments ne signifient rien. Après tout, vous ne m'avez pas souhaité un joyeux Noël, monsieur? Je vous pardonne; vous m'avez apporté le plus beau des présents. Au revoir!

Dans le hall, Dolly et les enfants m'entourent, mais je leur dis que Paul est revenu et je me dégage, envoyant un dernier signe à Georges, du jardin. Alors, je pars en courant, en dansant sur la neige. Quel beau matin de Noël! Existe-t-il au monde un cœur aussi heureux que le mien? Je n'ai pas demandé à Georges la raison du silence de Paul; il me le dira lui-même, et je le gronderai tant, le paresseux!

Au coin de la prairie, je l'aperçois, déjà, me tournant le dos, s'appuyant à la barrière. Je m'arrête: la joie de le revoir en ce lieu est si vive que je n'éprouve plus la même impatience de toucher sa main et d'entendre sa voix.

Puis, je m'avance rapidement. Sans doute, la

neige amortit mes pas. Je suis tout près de lui quand il se retourne.

— Vous voilà revenu ! dis-je, lui tendant vivement les mains. J'ai été si tourmentée, si malheureuse...

Il ne répond pas, m'enveloppe de ses bras, et serre ma tête sur sa poitrine avec une tendresse passionnée qui remplit jusqu'aux bords mon cœur avide.

Comme il est silencieux... de bonheur, je suppose ! et comme sa respiration est haletante ! On dirait qu'il a marché trop vite.

— Vous ne parlez pas ? Je ne vous demande pas de parler, du reste, c'est assez pour moi de savoir que je vous ai retrouvé. Qui donc pourrait nous séparer maintenant que nous sommes ensemble ?

Il pose ma main sur ses lèvres brûlantes et que je sens trembler. Le son des cloches nous arrive à travers champs, en volées joyeuses et bruyantes. Qu'y a-t-il de plus doux que les cloches de Noël, lorsqu'on est heureux ?

— Paul, avez-vous vu cet affreux journal ? J'aurais dû savoir que vous n'y croiriez pas.

— Il fait froid ici, dit-il enfin.

Je relève la tête et je le regarde. Est-ce mon Paul, amaigri, défait, les yeux creux et luisants, la figure pâle comme s'il relevait d'une longue maladie.

— Vous avez été malade ! C'est pour cela que vous n'avez pas écrit et que vous êtes resté absent si longtemps ?

— Non, je n'ai pas été malade. Nous ne pouvons causer ici. Retournons à notre ancien endroit.

J'ai peine à retrouver en lui l'homme qui m'a quittée il y a un mois. En traversant le champ, je glisse sur le terrain inégal, et je tends les mains à Paul pour qu'il me soutienne ; il ne semble pas le voir et marche devant moi.

Dans notre salon de neige, je m'assieds sur le même tronc d'arbre ; il cache sa tête sur mon épaule, et ne fait plus un mouvement. Est-il las ? souffre-t-il ? Je n'avais jamais remarqué que ses cheveux grisonnaient ; c'est un peu tôt ; il n'a guère dépassé la trentaine.

Je passe mes doigts dans leurs courtes mèches, et il frissonne. Oui, il est malade, c'est une folie de rester dehors par ce froid.

— Paul, venez, rentrons au manoir.

Il lève un instant les yeux vers moi, d'un air égaré, alors sa tête retombe.

— Ne pouvez-vous attendre un peu ? répond-il d'une voix dure et étrange.

— Oui, je puis attendre, dis-je doucement. Mais tout cela est inexplicable.

Les cloches sonnent toujours, tantôt bruyantes, tantôt apaisées.

— Entendez-vous, ces cloches ! Je me demande si elles sonneront aussi gaiement le jour de notre mariage. Et dire que j'ai rêvé que vous étiez marié à une autre, Paul ! A-t-on jamais vu pareille absurdité !

Il se redresse brusquement et se place debout devant moi. Il parle enfin... Avant que la cloche ait achevé de sonner, tout ce qu'il y avait pour moi en ce monde de joie et d'espoir meurt du même coup... Le voilà, mon Noël blanc, mon joyeux Noël !

Nous nous regardons, la mort sur le visage, longuement, sans rien dire. Quand ses lèvres s'ouvrent, c'est pour proférer une malédiction terrible. Je l'écoute sans frémir, sans comprendre ; la vie me revient lentement.

— Pourquoi êtes-vous ici ? dis-je de ma voix ordinaire, peut-être un peu plus lente. Pourquoi avoir quitté votre femme ?

— Ma femme ! s'écrie-t-il, les poings crispés. Pourquoi ne pas m'avoir averti ? Saviez-vous que nous avions une pareille ennemie, que, depuis des années, j'ai été espionné, suivi pas à pas, et qu'ici même, sous votre toit, elle avait placé un de ses instruments pour lui rapporter tous nos actes et nos paroles ?

— Je savais que nous avions une ennemie, mais je ne croyais pas qu'elle eût le pouvoir de nous nuire.

Mes mains sont croisées l'une sur l'autre ; mes yeux ne quittent pas le blanc tapis de neige.

— Et voilà ce qui nous a perdus ! Si vous m'aviez averti le matin de mon départ... Dieu me pardonne de vous accuser, quand ma maudite folie est la cause de tout ! Après vous avoir quitté ce jour-là, je me reprochai presque aussitôt de vous laisser rentrer seule, et je revins sur mes pas... En tournant le coin de la prairie, je vous aperçus appuyée au bras de Georges Tempest, et, sous l'empire de je ne sais quelle impulsion, au lieu d'aller à vous, je m'éloignai brusquement. J'arrivai juste à temps pour mon train. De Marseille, je vous écrivis ; ma première colère était apaisée ; vos paroles d'adieu, si tristes et si tendres, avaient trop l'accent de la sincérité, et sans comprendre ce que j'avais vu, j'étais sûr que vous pourriez me l'expliquer. Quoique mécontent, je n'étais pas jaloux, alors ; je ne doutais pas de vous ; mais je vous demandais cette explication.

« A mon arrivée à Rome, j'attendis en vain la lettre que vous m'aviez promis de m'écrire, dès le lendemain de mon départ. Vous étonnerez-vous

qu'une crainte atroce, un doute maladif se soient glissés dans mon cœur. Pourtant, même si j'avais pu repartir, je ne l'aurais pas fait, je ne voulais pas raffermir par une seule parole votre fidélité chancelante... si elle l'était, ce que je ne pouvais croire, quand vos derniers mots vibraient encore à mon oreille. Mais je me rappelais que d'autres femmes en avaient dit de semblables à des hommes qu'elles avaient ensuite trahis...

— N'avez-vous pas reçu une seule lettre de moi ? dis-je, me souvenant du pauvre petit bouquet si tendrement cueilli et couvert de baisers.

— J'en ai reçu une, plus tard. Mes affaires me retinrent au delà de l'époque fixée pour mon retour. Un jour, on m'apporta une lettre et un journal. Je reconnus votre écriture, votre cachet, mes doutes s'enfuirent et je baisai comme un fou votre nom, Nell, empreint sur la cire. De l'enveloppe tomba, quand je l'ouvris, un petit bouquet de fleurs sèches, dont le parfum était évaporé depuis longtemps, mais que je touchai aussi de mes lèvres pour l'amour de vous. Puis, je pris votre lettre, doucement, tendrement, en pensant que vos mains avaient touché cette feuille, et je tressaillis en lisant les premiers mots : « Cher Monsieur Vasher. » Ce début me semblait incompréhensible. Pourtant, l'épître était assez claire. Vous me disiez qu'après mûre considération, vous aviez fini par conclure que vous seriez plus heureuse avec Georges qu'avec moi, que votre mariage avait été immédiatement célébré, et que vous partiez pour un long voyage avec son père et lui. Pour confirmer cette nouvelle, vous m'envoyiez un journal, vous me demandiez pardon du désappointement que je pourrais éprouver et vous signiez Hélène Tempest.

— Avez-vous cette lettre ?

Il la tire de son portefeuille. Je la regarde, l'adresse est écrite de ma main ; la lettre ne l'est pas ; mais l'écriture est si bien imitée, que s'il s'agissait d'une copie, je ne la distinguerais pas de l'original. Je la rends à Paul, sans mot dire.

— La vue de votre écriture avait si bien mis en fuite les démons jaloux qui me tourmentaient depuis dix jours, que cette lettre me fit l'effet d'un choc violent. Je revins à moi pour me mettre fort en colère, et trouver que vous me faisiez une plaisanterie de très mauvais goût, sachant que la jalousie était mon côté faible. Je repoussai la lettre et les fleurs, et dépliai machinalement le *Times*, sans m'attendre à y trouver l'annonce dont vous me parliez.

« Ce fut alors que je lus, dûment imprimée, l'attestation formelle de votre mariage. J'étais encore les

yeux attachés sur la page, incapable d'une idée raisonnable, quand mon valet de chambre vint prendre mes ordres. Je lui demandai si, depuis notre départ, il avait reçu des nouvelles de Silverbridge. Il hésita un peu, tira une lettre de sa poche, la posa sur la table et s'en alla.

« Comme tous les domestiques, il savait fort bien notre situation réciproque, à vous et à moi. Cette lettre lui était adressée par une de vos femmes de chambre; elle racontait votre mariage avec le jeune Tempest, qui avait fort surpris tout le monde. Le public disait même que cela ressemblait à un mariage secret, quoique votre mère vous eût accompagnée à l'église et que M. Skipworth eût célébré la cérémonie. Nell, j'avais traité votre lettre de mauvaise plaisanterie, j'avais douté du journal, car une erreur était possible; je ne pus récuser ce troisième témoignage. La grossière improbabilité de cette histoire, de cette hâte indécente à vous jeter dans les bras d'un autre, aussitôt mon départ, l'in vraisemblance que votre mère, après avoir sanctionné vos fiançailles, eût approuvé une telle action, l'absence de votre père et la désobéissance tacite d'un mariage accompli sans l'en avertir, tout cela disparut devant ce fait : que vous étiez mariée. Comment, où, pourquoi, peu importait : Vous étiez la femme de Tempest...

« Alors, je devins fou, plus fou qu'un malheureux qu'on enferme, ivre de chagrin, incapable de me conduire et de raisonner mes actions. J'errai tout le jour; le soir, je me retrouvai dans mon appartement... Mon désespoir se transforma en folie furieuse; mon amour pour vous sembla s'évanouir plus complètement encore que jadis, en découvrant son mensonge, celui que j'avais éprouvé pour Silvia. Elle n'avait pas été si coupable que vous...

« Soudain, des bras caressants m'entourèrent, ma tête brûlante sentit un appui; une voix tendre, comme celle d'une mère, murmura à mon oreille des paroles de consolation. Je ne savais plus si je veillais ou si j'étais endormi. Peu à peu, ce contact, cette voix douce me révélèrent que la femme qui s'oubliait elle-même pour venir à moi dans mon épreuve, était cette Silvia durement traitée, cette Silvia qui m'avait toujours aimé, en dépit de tout, tandis que vous, adorée cent fois davantage, vous me rejetiez froidement. Je ne lui demandai pas comment elle savait mon histoire, ni pourquoi elle était venue. Son amour l'avait poussée vers mon désespoir, bravant tout, sacrifiant sa réputation... Voilà ce que je crus, mon Dieu !

« La nuit s'écoula. Sa beauté séduisante, sa tendresse, sa passion agirent sur moi comme une magie... Rappelez-vous que j'étais fou, complètement fou ! La meilleure partie de moi-même était comme morte au-dedans de moi ; je n'avais plus la force de réfléchir, de penser... Dieu sait le reste ! Les ruses savantes de cette femme, la rage qui remplissait mon cœur à votre souvenir... Le matin nous trouva tous les deux devant un prêtre, et un peu plus tard, à l'ambassade britannique. Nous fûmes mariés !

« Ma folie se prolongeait. Je ne savais pas ce que j'avais fait, mes yeux étaient toujours fermés. Silvia était toujours pour moi la femme qui m'était restée fidèle, vous celle qui m'avait trahi. Mes pensées n'allaient pas plus loin ; je ne l'aimais pas ; je ne la haïssais pas. Elle m'était indifférente.

« Nous partîmes pour Florence. Tempest était déjà à Rome. Si je l'avais su ! La fatalité, qui s'acharne parfois à nous poursuivre, avait voulu qu'il n'eût pas moins de trois accidents en route. J'appris ensuite qu'il était arrivé chez moi une demi-heure après mon départ ; mais nous n'avions laissé derrière nous aucune indication ; il eut quelque peine à retrouver nos traces. Pendant ce temps, je ne pensais à rien, je n'avais pas songé à m'étonner que Silvia se fût trouvée seule à Rome ; je ne lui avais pas demandé comment elle savait votre mariage, ni comment elle avait pu m'épouser, en voyant l'effet que cette nouvelle produisait sur moi. J'étais comme un homme sous l'influence d'un anesthésique, qui ne l'a endormi qu'à moitié.

« Le lendemain de notre arrivée à Florence, je repris possession de moi. J'envisageai l'action que j'avais faite ; je sentis que, mariée ou non, je vous aimais aussi follement que jamais ; que cette femme qui était la mienne m'était moins précieuse qu'une seule parole de vous, le moindre serrement de main ! Par une impression étrange, c'était mon mariage et non pas le vôtre qui me semblait nous séparer. De fort bonne heure je sortis. La première personne que je rencontrai fut Georges Tempest. Je le regardai sans doute d'un air bien terrible, car il me dit sur-le-champ :

« — C'est un malentendu !

« Je ne sais plus ce qui arriva ensuite. Une heure après, nous partîmes, lui et moi, pour l'Angleterre. Vous savez le reste.

Oui, je sais le reste, car il n'est plus que l'ombre de lui-même. Voilà bien ses traits, mais, où sont l'animation, la flamme, la vie qu'ils reflétaient, il y a un mois... seulement.

Et nous restons là, nous regardant longuement, les yeux attachés sur nos visages hagards, et n'osant même pas effleurer le bout de nos doigts.

Entre lui et moi, il y a maintenant un grand gouffre. Serai-je toujours muette, insensible comme une pierre ?

— Si je devais mourir en cet instant ou revivre l'heure qui vient de s'écouler, j'aimerais mieux mourir, reprend-il avec lenteur. J'ai assez souffert, Dieu le sait, depuis que vous et moi, nous sommes là, mais le moment le plus terrible a été celui où j'ai entendu vos pas sur la neige, sans oser me retourner pour vous regarder, où vous m'avez salué avec des paroles de tendresse....

« Quand je songe à l'avenir; quand je me dis que plus jamais je ne vous attendrai, plus jamais je ne vous verrai venir à moi à travers les seigles, que je n'écouterai plus avidement si j'entends vos pas ou votre douce voix... que les jours seront vides et tristes, que nous nous appellerons mutuellement de loin, dans ce silence où les appels n'ont point d'écho...

Ses paroles entrent dans mes oreilles, mais ne remuent rien dans mon cœur; plus tard, elles me reviendront peut-être. J'aurai le temps de me les rappeler, lorsqu'il sera parti... oui, tout le reste de ma vie...

— Paul, dis-je en frissonnant, quand retournerez-vous près de votre femme ?

— Retourner près d'elle ! Est-ce que j'entends bien ?

— Oui, il le faut, vous y êtes obligé !

— Je ne crois pas, fait-il, entre ses dents.

— Elle ne pouvait vous contraindre à l'épouser; vous l'avez fait de votre plein gré. Quelle raison donneriez-vous au monde de cet abandon ?

— Quelle raison ? Elle n'est pas ma femme et je me charge de le prouver.

— Elle vous aime.

— Elle m'aime ! Elle m'aurait donné une meilleure preuve d'amour en m'enfonçant un couteau dans le cœur. Et vous voulez me renvoyer à elle ? J'irai... pour la tuer !

— Non, vous ne le ferez pas. Cette femme coupable n'a pas le pouvoir de plonger votre âme dans le crime. Elle a ruiné votre vie, elle ne peut faire davantage. Vous ne l'avez pas prise pour un jour, mais pour la bonne et la mauvaise fortune; il faut bien supporter les conséquences de votre action précipitée. Le déshonneur que vous jetteriez sur elle retomberait sur vous, car elle est votre femme et porte votre nom.

— Devant Dieu, elle ne l'est pas ! N'avez-vous jamais aimé ? demande-t-il amèrement. Vous ne savez ce que c'est que l'amour si vous me renvoyez à cette femme. Croyez-vous que si vous étiez à ma place, je vous laisserais à un autre ? Je vous garderais, je vous protégerais, personne ne vous arracherait à moi...

Il se cache le visage, tout tremblant de cette angoisse des forts, et je le regarde, je ne sens rien, absolument rien...

— Puisque vous ne voulez pas porter votre fardeau comme un homme, il faudra que je le porte pour vous ? Je ne veux pas qu'on me montre au doigt, en disant : « Voilà une jeune fille qui aime un homme marié ! C'est à cause d'elle que Paul Vasher ne vit pas avec sa femme. » Je ne le supporterais pas. Si vous ne voulez pas retourner près d'elle, je quitterai Silverbridge, et je m'en irai si loin que la médisance ne pourra plus m'atteindre.

— Mais pourquoi ? Qui saura notre histoire ?

— Tout le monde. Croyez-vous qu'elle gardera le silence ?

— Nul ne peut rien vous reprocher.

— Rien, si vous êtes avec elle. Tout, si vous la quittez. Le monde a peu de pitié pour celle qui se place entre un mari et sa femme.

— Demandez-moi quelque chose de moins dur, dit-il.

Et les veines de son front se gonflent comme des cordes.

— Même pour vous, je ne puis faire cela. Donnez-moi quelque tâche à laquelle ne se refusent pas également mon corps et mon âme. De quoi donc me croyez-vous fait, si vous vous imaginez que je puis la voir prendre votre place, usurper votre nom, vos droits, à mon côté... Je pourrais supporter tout cela, et vivre, pensez-vous ? Tôt ou tard, je succomberais, et...

— Paul...

Ma voix est si basse que je puis à peine m'entendre.

— Ne voyez-vous pas qu'il n'y a de sécurité ni pour vous, ni pour moi, si vous ne vivez pas auprès de votre femme. Par l'amour que vous me portez, au nom de toutes les souffrances que vous m'avez causées, je vous demande cet unique sacrifice. Vivez avec elle, comme un étranger si vous voulez, mais, aux yeux du monde, ne soyez pas séparés.

Mes joues se colorent d'une rougeur de honte en achevant ces mots. Alors, je baisse la tête, j'attends, et un terrible doute me traverse l'esprit. Fais-je

bien ou mal en demandant cette immolation suprême de toute une vie. Le silence dure si longtemps qu'on dirait que les minutes ont cessé de s'envoler. Quand Paul reprend la parole, sa voix semble m'arriver de très loin. Je lève les yeux; dans les siens, je lis cette expression de défaite et d'anéantissement d'un homme dont le dernier espoir est perdu.

— Vous avez triomphé ! Je ferai cela pour l'amour de vous. Peut-on faire davantage ? Il faut que vous me donniez quelque temps pour m'accoutumer à cette idée, pour me débarrasser de quelques-uns de mes préjugés, ajoute-t-il avec un rire amer. Alors je lui offrirai une place dans ma maison pour en être la maîtresse, et je la traiterai comme une étrangère habitant sous mon toit. Si elle refuse, elle pourra vivre seule.

Une vague et douloureuse jalousie, la première sensation de mon cœur engourdi, s'éveille chez moi. S'il recommençait à l'aimer ? Elle est bien belle... la rancune des hommes ne dure pas toujours, et c'est moi qui le lui renvoie !

Encore un silence plein d'amertume. Paul s'agenouille dans la neige et me contemple; je n'ose pas le regarder, mon cœur s'éveille de sa torpeur. Hier, il était mon fiancé; aujourd'hui, c'est le mari de Silvia; je ne puis passer en un moment de notre affection familière à cette étrange et nouvelle situation que nous occupons l'un vis-à-vis de l'autre.

— Vous avez fixé mon sort, enfant; que sera le vôtre ?

— Je vivrai.

— Quelqu'un prendra-t-il ma place ?

— Personne.

— J'ai toujours été un égoïste brutal; je suis encore égoïste et je vous dis que j'aimerais mieux vous voir couchée au cercueil, avec des violettes dans vos mains pâles, que de vous savoir la femme d'un autre. Tel est mon amour pour vous, Nell ! Je veux que vous m'aimiez jusqu'au dernier battement de votre cœur; je veux la dernière pensée de votre âme, le dernier appel de vos lèvres, comme votre nom sera sur les miennes quand je mourrai, ma bien-aimée ! Je vous aimerai jusqu'au jour de ma mort, et après... Et quand nous nous rencontrerons dans cet autre monde où il n'y a plus de mariages, viendrez-vous à moi avec des lèvres aussi pures qu'aujourd'hui, des lèvres que moi seul aurai effleurées, de même que nul baiser de femme ne touchera les miennes désormais ?...

— J'irai à vous ! dis-je simplement.

L'apathie qui m'engourdisait, pesante comme la neige sur la terre, s'est dissipée, et une fièvre d'angoisse me possède, un désir insensé de toucher sa main, de lui dire une parole d'amour et de consolation... et je ne puis pas; je n'ose pas, quoique nous soyons à quelques pas l'un de l'autre et que nous nous aimions. Nous sommes séparés non pour un jour ou une année, mais pour toute la vie. Depuis qu'il a relevé sa tête de mon épaule, au moment où sonnaient toutes les cloches de Noël, il y a un abîme entre nous... la mort même ne pouvait davantage nous séparer. Il faut que je m'en aille... bien vite... ou je vais défaillir. Me voici debout!

— Adieu! dis-je tout bas. Je m'en vais...

— Si tôt! — Sa voix est presque aussi faible que la mienne. — Ne serons-nous pas séparés tout le reste de notre existence!

— Des paroles nous rendront-elles notre bonheur perdu, Paul? Nos joies d'hier peuvent-elles ranimer notre avenir mort? Nous ne serons jamais l'un pour l'autre plus que nous ne sommes à présent; nous ne pouvons nous aimer moins. Laissez-moi aller, tant que j'en ai la force.

— La force, répète-t-il d'une voix rauque en examinant de plus en plus près mon visage. Est-ce à cela que je vous ai réduite, ma pauvre petite fleur blanche? C'est ma folie coupable qui a chassé la fraîcheur de vos joues, la gaieté de votre doux regard. Nell! Nell! je ne puis vous laisser partir; vous êtes ma vraie femme, ma vie, mon lis!

— Serai-je votre lis, après? dis-je, toute tremblante.

Mais lui qui n'osait me toucher, depuis qu'il m'a annoncé ces fatales nouvelles, s'approche les bras ouverts. Je lui échappe.

— Laissez-moi, Paul! Vous commettriez cette trahison?

— Envers elle! s'écrie-t-il avec un geste de mépris.

— Envers moi!

— Vous!

Une pâleur de cendres s'étend sur ses traits, ses bras retombent, et en face l'un de l'autre, nous contemplons nos figures bouleversées.

— Adieu! dis-je comme un faible murmure.

Il ne paraît pas entendre, je m'éloigne sans bruit; mais, un peu plus loin, je m'arrête en frissonnant, car, sur les champs désolés, passe le cri amer et sauvage d'un homme qui souffre.

— Mon Dieu! Mon Dieu!

IV

... Le printemps ! l'hôte aimable et charmant, est venu cette année de bonne heure nous surprendre, balayant les derniers brouillards, de ses robes changeantes et embaumées, touchant les haies de sa baguette de fée. Oui, le printemps amène avec soi une sainte et adoucissante influence, il réveille dans la mémoire des hommes de meilleurs souvenirs et de meilleurs espoirs. Pour moi seule, il n'apporte ni plus ni moins que des feuilles vertes, des fleurs et le ciel bleu. Souvent je ferme les yeux pour ne pas voir les fleurs sur leurs tiges. Elles y étaient l'été dernier ; elles y seront l'an prochain.

Ce sont de pauvres objets périssables, et pourtant elles reparaissent chaque année, quand nous ne revoyons jamais les fleurs humaines, que nous avons vues périr avec tant de larmes et de sanglots. Nous savons que nos morts ressuscitent, immortels et incorruptibles, pour refleurir à jamais dans le jardin du Grand Roi. Mais n'est-ce pas bien loin, bien vague pour nos yeux de chair qui voudraient voir et savoir ? Où sont-ils ? Et nous croisons nos bras vides sur nos cœurs inapaisés, que rien ne satisfera jamais de ce côté de la tombe, jamais !

Pourquoi mes pensées s'en vont-elles si tristement aujourd'hui à ces pauvres morts sans regards et sans voix ? J'ai les miens, il est vrai, mais ils ne sont pas sous le gazon ; c'est dans mon cœur qu'ils ont leurs tombes. Dieu n'a pas encore appelé les noms de ceux que j'aime.

Il y a un homme qui est mort pour moi, quoique je le sache au nombre des vivants. C'est seulement ainsi que j'empêche la haute muraille entre nous de s'écrouler, anéantissant mon indifférence de glace, péniblement conquise. Si je me le représentais vivant, respirant, heureux ou triste, je ne pourrais supporter mon sort ; la moindre impulsion lancerait ma pensée vers lui, et puisque je ne puis oublier, je ne veux plus penser.

Une volée de cloches m'arrive à travers les champs, et je porte les mains à mes oreilles, tremblant de tout mon corps. Depuis un certain matin de Noël, il y a trois ans et plus, le son des cloches a été pour moi comme le contact d'une main grossière sur une blessure à vif. Et il me faut les entendre si souvent ! Tout le temps de cette fièvre cérébrale dont j'ai cru mourir, elles résonnaient dans ma tête : des

cloches, des cloches, toujours des cloches qui ont failli me faire fuir de ce monde dans l'autre.

Mes mains se détachent de mon visage. Il faudra bien me résigner à entendre ce bruit tout le long de ma vie ! On dirait un carillon de noces, vif, rapide comme si la joie lui coupait la parole, mais personne ne se marie à quatre heures de l'après-midi.

Mes pensées remontent à ce jour, il y a trois ans, où je me regardai pour la première fois au miroir. Mes cheveux coupés commençaient à peine à friser en petites boucles autour de mon front. Maintenant, ils sont presque repoussés, mais moins longs qu'autrefois. Quand je pus reprendre ma vie habituelle, je me fis un chignon de tout ce qu'on m'avait coupé, pour cacher ma tête rasée, mais je le perdais sans cesse ; finalement un de nos chiens le mit en pièces ; tel fut le sort de mon unique « ornement emprunté ».

Ai-je la physionomie proverbialement ridicule de la personne qui a eu « un amour malheureux », aujourd'hui que je suis assise sous les chênes, avec ma jolie robe de toile, des fleurs tout autour de moi, et ce ciel rayonnant au-dessus de ma tête ? Je relève ma manche et je regarde mon bras ; il n'est pas maigre, mes mains ont encore des fossettes, décidément le chagrin ne m'a pas réduite à l'état de ruine. Voilà ce qu'on gagne à n'avoir jamais été une beauté, la différence est moins sensible.

Dolly prétend que, si j'avais plus de couleurs, je serais absolument la même qu'il y a trois ans. Maman et elle s'imaginent, je crois, que je commence à prendre le dessus. En effet ! Je vis, je dors, je mange, je bois, je ris même, à peu près comme autrefois, mais je suis pareille à un corps à moitié paralysé.

Le côté inévitable de l'existence quotidienne a repris toute sa vigueur ; l'autre... Dieu et mon propre cœur savent seuls ce qu'il en est ! Je n'ai jamais été d'humeur à me plaindre ; joyeuse ou désolée, j'ai toujours mené grand bruit autour de ma joie ou de ma contrariété, et, ensuite, il n'en était plus question. De même, pendant la quinzaine qui précéda ma maladie, j'épuisai sans doute tout ce qu'il y avait en moi de forces actives pour la souffrance.

D'ici la fin de ma vie, je ne saurai plus qu'endurer passivement.

Je ne crois pas qu'un homme ou une femme en bonne santé puissent mourir d'amour, à moins de se suicider.

Il faut être bien criminel ou bien faible pour le faire, et traiter la vie comme un don sans valeur parce qu'une seule chose vous est refusée. La honte

et le déshonneur peuvent tuer; la seule souffrance, jamais. Cela passe pour une chose très poétique de mourir d'amour, on devrait pourtant savoir que c'est infiniment moins dur que de vivre.

Chacun a sa tâche en ce monde; le temps du repos arrivera trop sûrement pour nous tous. Et c'est pourquoi j'ai cherché, dès le début, à ne pas faire de mon malheur celui de mon entourage.

Je ne réclame nulle pitié, et, ce qui vaut mieux, personne ne m'en offre.

Je me précipite comme autrefois, le matin, pour la prière; j'aime encore ces dix minutes de paresse, dans mon lit, après qu'on m'a éveillée, quoique dans mainte occasion elles aient failli me coûter cher; avec une habileté due à un long exercice, je mets en mouvement la lourde machine de la conversation, à notre table de famille.

Je me sens indignée et froissée quand le « gouverneur » m'inflige l'épithète d'imbécile. Je vois toujours le côté absurde des choses aussi vite que leur côté triste, d'autant plus que l'un suggère l'autre. De temps en temps, j'éprouve une aversion désespérée pour mes robes claires et mes habitudes insoucieuses; je rêve de cilice et de cendres, et je pourrais gémir plus haut que les autres! mais tout ce luxe m'étant refusé, je m'habille comme mes semblables, et je n'élève guère la voix que pour héler, à travers les champs, l'un ou l'autre « des garçons ».

Quelles sottes idées me sont venues! Je regarde à ma montre. Il est grand temps de rentrer. Je ramasse mon chapeau, un chapeau aussi fané et aussi peu seyant que celui que je portais le jour mémorable de notre rencontre, en ce lieu où je ne suis jamais retournée, que je n'ai pas revu depuis ce matin de Noël! Dans nos promenades au pas de course, sur les talons de papa, s'il passe par ce chemin, je reste derrière et je prends un autre sentier à travers champs. Pour rentrer aujourd'hui, il me faut passer très près d'un échelier d'où je pourrais l'apercevoir, mais je ne le désire pas, je voudrais qu'un tremblement de terre engloutit ce lieu si plein de doux et amers souvenirs. Je quitte le bois, me disant qu'il est dans toute sa beauté et que demain j'y amènerai Dolly; je prends l'étroite route qui me ramène au logis, et, arrivée à l'endroit d'où l'on embrasse le champ de seigle et sa vieille barrière, une irrésistible impulsion m'amène à grimper sur le talus. J'écarte les branches... et je vois debout, les bras croisés, appuyé à la même place, Paul Vasher, qui contemple les champs et les bois, dans leur fraîcheur printanière.

V

— Vous savez ? me glisse Dolly, les deux mains appuyées sur mes épaules et les yeux dans mes yeux.

— Oui, je sais.

Et je remonte dans ma chambre rose et blanche, envahie par un doux crépuscule de printemps.

— Quand les cloches ont sonné, continue ma sœur avec une certaine hésitation, personne ne comprenait pourquoi, Larry courut à l'église s'en informer. Les sonneurs répondirent que M. et Mrs. Vasher revenaient le jour même. Dix minutes après, ils faisaient leur entrée en voiture. Nell ! Nell ! en êtes-vous très contrariée ?

— Contrariée ! dis-je, en regardant la figure fraîche et ronde de ma cadette dans la fleur de ses dix-huit ans. Je ne crois pas. Je l'ai vu, Dolly.

— Et vous lui avez parlé ?

— Non, il ne m'a pas vue.

— Il y a longtemps ?

— Une heure à peu près.

— N'ayez pas de chagrin, chérie, dit-elle, mettant ses bras autour de mon cou. Sans doute, il repartira bientôt, et vous n'êtes pas obligée de le rencontrer.

Non, je n'y suis point obligée ; mais il respirera le même air, verra les mêmes personnes que moi. Il est là, bien vivant, non plus une ombre vague se mouvant je ne sais où, en dehors de mon horizon.

Je savais que, tôt ou tard, Paul reviendrait dans la demeure de ses pères, mais pas ainsi, pas sans avertissement. Il aurait dû me donner au moins le temps de m'éloigner. Ce n'était pas trop entre nous du monde entier, et maintenant nous ne sommes plus séparés que par un tapis de gazon. Et cette femme est avec lui, celle qui a pris ma vie et l'a foulée aux pieds, et leur enfant, leur fils à elle et à Paul ! Oui ! elle a triomphé de moi en vérité. Elle n'est pas seulement la femme de Paul Vasher, mais la mère de son enfant. Quelle belle famille ils doivent faire : le père, brun, énergique ; la ravissante femme, le gracieux petit garçon. J'en jugerai sans doute un de ces jours.

Il doit l'aimer à présent. N'est-elle pas unie à lui par un lien bien plus étroit et plus tendre qu'il ne le pensait, quand il jurait de ne plus la revoir ce matin de Noël ? Le temps, l'inconstance humaine, et cette beauté enivrante ont dû guérir ces blessures si largement ouvertes, il y a trois ans. Trois ans ! Peu de chose pour une femme dont l'existence est vide et

uniforme, l'éternité pour un homme qui mène une vie active et pleine d'événements. Il m'a oubliée; sans cela il n'aurait eu le courage de revenir en ce lieu qui, à chaque pas, devait lui rappeler le passé. Et cependant l'homme que j'ai vu, il y a deux heures, dans le champ de seigle ne semblait pas avoir le cœur en repos. Si, seulement, il voulait promptement repartir, et me laisser à ma paix reconquise, ou plutôt à cette apathie vague que j'appelle à tort ma tranquillité.

Ma mère entre et vient s'asseoir près de moi, dans le crépuscule.

— Vous savez qu'il est revenu, chérie ?

— Oui, mère.

— Il aurait bien pu rester où il était, dit-elle avec un mouvement de colère; il devait comprendre l'impossibilité de son retour.

Elle ne lui pardonne pas ! Pauvre mère ! il est pour elle l'homme qui a brisé la vie de sa fille. Elle le croit faible et coupable, comme tous ceux qui ne le connaissent pas et ignorent les tentations qui l'ont assailli.

— Son absence a été longue, mère ? Elle ne pouvait durer toujours. Vous ne songez pas qu'il a ici des propriétés. Il fallait sans doute qu'il revint.

— Soit ! dit ma mère en soupirant. Nous avons subi le malheur, nous allons maintenant affronter les désagréments. Je ne sais que faire. Aller chez eux, recevoir cette femme, je m'y refuse.

Quelle indignation doit éprouver ma bonne mère pour appeler quelqu'un « cette femme ».

— Et si je refuse, votre père insistera pour en savoir la raison. Vous m'avez fait promettre de ne jamais lui dire ce qui s'était passé entre vous et M. Vasher...

— Certes ! Dites-le à tout le monde, mais pas à lui.

— Très bien ! fait ma mère, en soupirant. Alors, nous serons forcément exposées à la rencontrer. Rappelez-vous, Nell, que vous m'imposez un lourd fardeau, non seulement la dissimulation envers votre père, mais l'obligation fort pénible de toucher la main d'une femme qui vous a fait cette horrible injure !

— Elle ne viendra pas ici, mère chérie, dis-je, m'agenouillant à côté d'elle, et vous vous contenterez de mettre chez eux des cartes.

— Quel dommage que votre père ait toujours été au mieux avec les Vasher. S'il s'était brouillé avec eux, comme avec tout le monde, nous n'aurions pas ce souci. Vous serez forcée de le voir, j'en ai peur, continue ma mère, caressant doucement mes che-

veux. Est-ce bien dur, ma chérie ? Après tant d'années, cela ne devrait plus l'être.

Maman ne me connaît pas tout à fait. Mon histoire lui semble une chose déjà lointaine.

— N'ayez pas peur, mère ! Si nous nous rencontrons face à face, je crois que je saurai me conduire.

— Le souper attend, annonce précipitamment Dolly.

Et nous descendons à la hâte, fort effrayées d'être en retard.

Le voyage du « gouverneur » à la Nouvelle-Zélande ne l'a modifié en rien, et les années écoulées n'ont rien changé à sa personne. Ce soir, il est d'humeur agréable, et il n'y a pas de pauses désastreuses dans la conversation.

— Eh bien ! Vasher est revenu ! dit-il après avoir allumé sa pipe, soufflant de longues bouffées qui nous font tousser et cligner des yeux.

— Oui.

— Il était grand temps, ses terres auraient fini par se trouver dans un bel état ! Il a ramené sa femme et son fils. De drôles d'histoires courent, paraît-il, sur ses rapports avec sa femme.

Ici, le « gouverneur » s'arrête et jette un regard embarrassé sur Dolly et sur moi.

— Que raconte-t-on ? demande ma mère avec une certaine curiosité.

Bonne comme elle est, je suis sûre pourtant qu'elle ne serait pas affligée d'entendre médire de Silvia Vasher.

— Un tas de mensonges, sans doute. On en fait toujours sur les jolies femmes, et il paraît qu'elle est superbe. On dit qu'il l'a quittée deux jours après leur mariage et n'est revenu qu'au bout d'un an. Je n'en crois pas un mot. Les Vasher n'ont jamais été des casse-cou ; ils ont toujours réfléchi avant de sauter ; aucun ne s'est marié au-dessous de son rang, ce qu'on ne saurait dire de la plupart des bonnes familles, aujourd'hui. Mrs. Vasher est une Fleming, du comté de X.

Je n'ai jamais entendu le « gouverneur » faire un discours si long et si pacifique. Evidemment, ce sujet exerce une influence calmante sur son esprit.

— S'il court tant de bruits, dit ma mère, ne préférez-vous pas que je m'abstienne d'une visite, à cause des enfants ?

Cette manœuvre diplomatique est inutile.

— Vasher n'est pas un homme auquel nous puissions faire cet affront. Vous irez, et vous emmènerez vos filles.

Dolly devient rouge comme un dindon, et pince les

lèvres d'une façon qui signifie « jamais ». Maman ne répond pas ; il est difficile de discuter avec le « gouverneur » ; contester un de ses arrêts est réduire la conversation à l'état de monologue trop animé.

— Les Tempest reviennent la semaine prochaine, reprend papa, changeant heureusement de sujet. A quoi pense ce bonhomme de courir ainsi le monde ? (La pause est expressive.)

— Entendez-vous, Dolly ! dis-je, Georges revient, n'êtes-vous pas contente ?

Son joli visage en fleur m'inspire une idée heureuse. Pourquoi ne pas la marier à Georges ! Elle a toujours eu de l'affection pour lui, et lui conviendra beaucoup mieux que moi. Qu'a-t-il fait depuis deux ans ?

L'heure de se dire bonsoir sonne enfin. Je suis dans ma chambre, seule, porte close ; j'ouvre ma fenêtre à deux battants ; l'air doux et humide arrive avec cette vague odeur de terre humide des premières journées de printemps. Il n'y a pas de lune, l'obscurité m'enveloppe et semble me cacher, corps et âme, pensées latentes et sentiments conscients, craintes anxieuses et joie tremblante.

Joie ! Qu'ai-je à faire avec la joie ? Comme si c'était un démon, il me faut chasser la céleste visiteuse qui m'a fuie si longtemps. Est-ce un péché d'avoir béni l'heure où je l'ai revu ? Est-ce un crime de désirer jusqu'à la souffrance un serrement de main, d'écouter avidement si j'entends le son de sa voix ?

Et voilà ma force ! voilà ce calme édifié lentement avec peine, pour se fondre comme la neige au soleil, dès que je l'ai entrevu de loin ! Ma pensée voit-elle en lui le mari d'une autre, ou l'homme qui m'a aimée, qui me reste lié à travers le temps et l'espace, et qui est à moi comme je suis à lui ? J'éprouve moins de frayeur que de ravissement, je l'avoue, à le savoir près de moi, à savoir que je l'ai vu, lui-même, au lieu d'un fantôme vague, séparé de moi, par un fleuve que je ne franchirai jamais. Mon esprit envisage cette difficile et humiliante situation. Je vais revoir mon ennemie, occupant ma place, usurpant mes droits. Mon cœur chasse toute les considérations vulgaires, et, regardant la vérité en face, s'avoue en tremblant que l'heure est dangereuse.

Puisque je connais le danger, et que je l'affronte au lieu de m'en détourner comme d'un épouvantail, en déclarant qu'il n'existe pas, je montre plus de courage que celui qui, confiant dans sa propre force, marche au combat sans adresser une prière au Ciel.

O nuit, tes heures sont longues et silencieuses, et l'aurore tarde bien à venir.

VI

Dimanche matin. Tous les habitants valides de Silverbridge sont à l'église, écoutant la voix tonnante de M. Skipworth, qui supplée par le bruit à ce qui lui manque en fait d'éloquence.

La porte du chœur est ouverte, et mes yeux s'égareront souvent du visage de mon pasteur à cette échappée sur la verdure, où tremblent mille rayons.

Un oiseau s'abat sur le seuil, envoyant son cri joyeux et vibrant à travers l'église. La partie champêtre de l'assistance sommeille dans ses bancs. Sous la chaire, à la place réservée aux propriétaires des Tours, est assise Silvia, la femme de Paul Vasher. Je sais qu'elle est là, quoique je n'aie pas regardé de ce côté. Mais, au moment où M. Skipworth ferme son livre et où tout le monde se lève, nos yeux se rencontrent, et nous nous trouvons pour la première fois face à face. Son regard de triomphe se baisse devant mon mépris glacial. Oui, Silvia, vous êtes sa femme, et je suis seule, abandonnée; vous avez réalisé vos menaces et obtenu ce que désirait votre cœur, et pourtant c'est moi qui ai vaincu. Vous n'êtes qu'une usurpatrice, vous m'avez volé Paul, sa personne et son nom du moins, mais son amour, sa vie m'appartiennent, et vous le savez. Il ne veut pas même se montrer à votre côté, le premier jour où vous paraissez au milieu de nous.

Mes yeux lui disent tout cela, avant de m'agenouiller. A la porte attend la voiture de Mrs. Vasher, un luxueux équipage; Silvia conserve son goût pour le luxe. Mais je me dis qu'en dépit de ces splendeurs, je me sentirais bien humiliée d'y monter seule.

— La plus belle femme que j'aie jamais vue! dit la voix de mon père, pendant que nous traversons le cimetière. Vasher est dans son tort, il devrait l'accompagner.

Je souris en l'écoutant. Est-ce que tous les hommes qui verront la beauté de Silvia condamneront aussi l'indifférence de Paul et son apparent égoïsme? Elle est changée; son visage a plus d'expression. Elle a beaucoup souffert, je crois, depuis cette nuit à Lutrell.

Ce qu'elle voulait s'est réalisé; mais, si ses yeux disent vrai, elle n'y a pas gagné la paix.

En ôtant mon chapeau, je m'arrête pour me représenter comment nous aurions, Paul et moi, passé ce matin de sabbat, si nous avions été mariés. Nous serions allés à pied à l'église, à travers le parc et les

champs verts, nous arrêtant de temps à autre pour cueillir une fleur au bord du chemin... J'aperçois mon visage dans la glace et j'éprouve une secousse.

Que fais-je donc là, quand j'ai juré de ne plus regarder en arrière, de tenir ma pensée fixée sur la routine monotone de ma vie présente.

Le dimanche, je ne sais pour quelle raison, le « gouverneur » trouve le chiffre de sa nombreuse famille plus irritant qu'un autre jour. Il ne nous regarde pas comme des êtres responsables, mais comme autant de bouches à nourrir, et pour ma part j'éprouve une telle honte d'être obligée de manger que je souhaiterais de tout mon cœur pouvoir me passer de ces choses matérielles ; il m'en estimerait bien davantage !

Pendant qu'il fulmine contre le rôti, le boucher, le couteau, l'univers entier et tout ce qui s'y trouve, je me demande s'il ne ferait pas mieux de chercher un individu auquel il pourrait passer la charge d'entretenir sa famille, se réservant le droit de gouverner nos corps, nos âmes, nos paroles et nos actions. Mais on ne trouve pas tous les jours une personne disposée à adopter dix enfants.

Enfin, lorsque son assiette est vide, la paix recommence à régner au milieu de nous. Le plus terrible des tyrans l'est moins après un bon dîner, et, si je devais tenir un ménage, je n'oublierais pas que le chemin le plus direct au cœur d'un homme passe par son estomac.

Je donnerai là-dessus d'excellents conseils à Dolly quand elle se mariera.

Au dessert, une phrase de mon père m'atteint comme un soufflet.

— Vasher vient cet après-midi ; je l'ai vu hier et j'ai insisté pour avoir sa visite.

— Il ne voulait donc pas venir ? demanda ma mère.

— Pas précisément, mais il hésitait d'une singulière façon, disant qu'il n'allait nulle part. Il s'est informé de vous, continue le « gouverneur », m'adressant un signe de tête.

— Vraiment ! dis-je, ne quittant pas des yeux la pomme que je pèle.

— Vous irez voir sa femme demain, déclare-t-il à ma mère.

— Je n'irai pas, me glisse Dolly, indignée. Quand on m'attacherait sur une charrette comme les animaux qu'on mène au marché !

Je n'ai plus qu'une pensée : s'il arrivait avant que j'aie pu m'enfuir ! J'attends avec une inquiétude douloureuse que nous recevions le signal de quitter la table.

Dès que nous sommes dans le salon :

— Mère, je m'en vais tout de suite, je ne reviendrai que lorsqu'il sera parti.

— Puis-je aller avec vous ? demande Dolly.

— Non, chérie.

Je baise cette joue fraîche que le chagrin n'a jamais fait rougir ni pâlir.

— Demain, nous sortirons ensemble.

En traversant le jardin, j'appuie fortement mes deux mains sur mon cœur, et un brouillard monte devant mes yeux. Il va revenir, ici, où ses pas ont partout marqué leurs traces à côté des miens, où nous avons eu notre jour de bonheur parfait ; mais il ne vient pas pour moi... Il va de nouveau s'asseoir dans ce salon où nous avons passé tant d'heures ensemble, et je serai seule, dans le jardin désert. Nous nous retrouvons dans le même lieu, rien n'est changé, mais, entre nous, il y a un simple anneau de mariage, mis au doigt d'une autre femme.

Je m'enfuis dans le verger ; et je m'assieds sous le même arbre où Jack et moi nous passions jadis nos récréations avec tous nos oiseaux et nos bêtes autour de nous. Le temps lui semble-t-il aussi long qu'à moi ? J'aurai vingt-deux ans à mon prochain anniversaire ; c'est beaucoup déjà ; mais, si j'étais heureuse, peut-être me sentirais-je plus jeune... Je quitte ma place pour m'en aller jusqu'à une rangée d'arbres, entourant une pièce d'eau noire, encombrée de roseaux et de plantes à l'aspect malfaisant, tout au fond du verger. Je ne viens pas souvent ici, car je déteste cette mare. Pourtant elle me fascine et je m'arrête pour fouiller du regard ses profondeurs boueuses. Une flèche d'or perce la voûte serrée des arbres, et vient se briser sur les eaux sombres ; cette illumination momentanée me montre des choses informes, répugnantes, qui se tordent dans des coins obscurs.

Un bruit de pas me fait lever les yeux, et derrière le mur qui borde le verger, j'aperçois Paul Vasher. J'avais juré, si nous nous rencontrions, de lui tendre paisiblement la main d'une façon tout aimable et de lui dire couramment : « Comment vous portez-vous ? »

Pourquoi donc suis-je là, silencieuse, le regard attaché sur lui ? C'est la douleur, la surprise, ce n'est pas l'amour qui me rend muette. Qu'ont donc été ces années écoulées pour produire en lui ce changement effrayant ? Les cheveux gris, l'air hagard, la figure amaigrie ! Qui se douterait, à le voir ainsi, qu'il ait jamais été fier, impérieux, passionné ?

Une souffrance aiguë traverse mon cœur, en me rappelant le visage que j'ai vu, il y a trois heures,

dans mon miroir. Visage pâle, un peu défait, mais ne portant pas trace de pareils ravages.

Après tout, c'est lui qui parle le premier. Autrefois, mes paroles arrivaient bien plus vives et plus abondantes que les siennes...

— J'allais au manoir.

Il est maintenant tout près de moi. Nous n'échangeons aucune formule de politesse banale.

— Laissez-moi vous regarder. Il y a trois ans que je ne vous ai vue, souvenez-vous...

Il étudie pendant une minute mon visage, trait par trait, puis il se détourne.

— Vous n'avez pas autant souffert que moi ou vous ne seriez pas ce que vous êtes encore aujourd'hui. Je m'écarte brusquement.

— Taisez-vous ! Nous nous sommes dit adieu, nous nous sommes parlé pour la dernière fois, ce matin de Noël. Désormais nous ne sommes plus rien l'un pour l'autre, rien...

— Et le souvenir ?

— Le souvenir ? dis-je en pâlisant. Ne sentez-vous pas que c'est là l'erreur et la faute ? Nous ne devons pas nous souvenir. Nous avons tout oublié.

— Parlez pour vous, enfant. Je suis trop vieux pour apprendre la signification de ce mot « oublier ». L'auriez-vous apprise ? s'écrie-t-il, avec cet accent jaloux d'autrefois, que je reconnais si bien.

Tant de souvenirs m'arrivent à flot que j'en éprouve du vertige.

— Pourquoi êtes-vous revenu ? dis-je en me forçant les mains. Pourquoi ?

— Parce qu'autrement je serais devenu fou, ou je serais mort du désir d'entendre votre voix, de revoir votre cher visage.

— Alors, vous ne l'aimez pas ?

Ces paroles coupables montent malgré moi de mon cœur à mes lèvres.

— L'aimer ? Voici ma vie avec cette femme ! (Il désigne du geste les eaux noires et impures qui sont à nos pieds.) Et voilà mon amour pour vous ! (en désignant le ciel). Dites-moi ! Comment avez-vous passé ces longues années ?

— Je ne suis pas morte, et je n'ai même pas maigri, dis-je avec un rire forcé.

Pourquoi lever mes yeux désolés et sans larmes vers ces yeux sombres et découragés, tout remplis d'une tendresse qui ne peut, ne doit pas être pour moi ? Il respire longuement et devient pâle comme un mort.

Brusquement, je passe de l'ombre dans l'allée ensoleillée, et il me suit. A moitié du verger, je reprends la parole :

— Paul, vous êtes revenu, ce que vous ne deviez pas faire sans m'avertir, et nous nous sommes rencontrés, autrement que nous ne le devions. Mais c'est notre dernière conversation : désormais, nous ne sommes plus que de simples connaissances. Si jamais nous nous laissons encore aller à nous parler comme aujourd'hui, je partirai et ne reviendrai plus, tant que vous serez ici. Vous ne voulez pas me chasser ? Paul, Paul, vous êtes plus fort que moi ; aidez-moi à être vaillante.

Il semble que ma longue nuit de combat et de lutte avec mon cœur indompté n'a pas, après tout, servi à grand'chose.

— Suis-je le plus fort ? Que cela soit ou non, vous n'aurez pas en vain invoqué mon appui. Ne craignez rien : je ne vous chasserai pas.

Une minute plus tard, il est dans le salon, et moi, seule dans ma chambre.

VII

Voici une semaine que ma mère, fort à contre-cœur, s'est fait traîner aux Tours par ses gros poneys gris, et a laissé des cartes pour M. et Mrs. Vasher. Depuis, nous sommes sorties chaque jour, aussitôt après dîner, de peur qu'elle n'eût l'audace de nous rendre notre visite. Nous aurions pu nous épargner cette peine ; sa voiture n'a pas franchi notre grille, et, j'en conclus, à ma grande surprise, que, pour une fois dans ma vie, son orgueilleuse nature ressent quelque confusion.

Je m'en vais aujourd'hui à mon joli bois, seule comme toujours. Maman est au village. Dolly invisible, et je suis en quête d'un panier pour rapporter des fleurs. L'idée me vient de prendre celui où maman met ses laines ; j'entre au salon pour l'y chercher. Quel tapage font les garçons ! On voit que papa est absent ! Je me dis avec un soupir que leur tirer les oreilles ne servirait à rien ; ils y sont trop habitués. Les laines se sont emmêlées autour de l'anse du panier... Quel est ce bruit ? Un coup de sonnette ? La porte s'ouvre presque aussitôt, et Simpkins annonce : Mrs. Vasher.

Le salon est très vaste ; pendant qu'elle s'avance jusqu'à moi, je reste immobile, lui faisant face.

Arrivée tout près, elle me tend la main ; je ne bouge pas ; mes yeux vont de cette main traîtresse à ce visage menteur.

— Quoi ! dis-je très bas, vous osez tendre à une honnête femme la main d'une faussaire ? Votre vaste

expérience ne vous a-t-elle pas enseigné quel gouffre il y a entre nous deux ? Vous faites trop d'honneur à la maison de mon père, madame, mais puisque vous voilà, je vous demande la permission de me retirer.

Elle m'arrête par ma robe, en disant tranquillement :

— Vous ne vous en irez pas ; je suis venue pour vous parler, et je vous parlerai.

Je ne puis me battre avec cette femme, je reste donc, par force, muette et dédaigneuse ; elle scrute mon visage d'un regard dont je sens la brûlure.

— Vous êtes très changée ! Vous n'êtes plus jolie du tout ! Je n'ai jamais pu comprendre ce que mon mari voyait en vous.

En dépit de ma colère, je pars d'un sincère éclat de rire.

— C'est singulier, n'est-ce pas ? Vous êtes beaucoup plus belle, et cependant c'est moi qu'il a préférée.

Je ne sais quel démon malin me souffle les paroles les mieux faites pour irriter Silvia. Ses yeux s'assombrissent et luisent comme ceux d'un animal féroce. Je n'ai jamais vu un si beau visage refléter tant de vilaines passions.

— Si vous avez quelque chose à me dire, fais-je avec mépris, lâchez-moi et dites-le, cela m'est fort égal.

Elle respire consulsivement, me regarde sous ses sourcils froncés et laisse ma robe.

— Vous êtes peut-être étonnée de me voir ici ? continue-t-elle, tombant dans un fauteuil.

Quelle audace à cette femme !

— Certes.

— Votre père a insisté pour que je vinsse. Il ignore les relations qui ont existé autrefois entre vous et mon mari, je présume ?

— Et le rôle que vous avez joué ! Sans cela, vous n'auriez pas franchi le seuil de sa porte. Nous sommes d'honnêtes gens, nous autres Adairs. Nous ne connaissons pas ces talents qu'on nomme espionnage, vol, fabrication de faux. Dans notre coin du monde, les femmes ne traquent pas un homme pendant des années, pour l'épouser au premier moment de folie.

— Ne traitez pas si sévèrement les moyens que j'ai employés pour parvenir à mon but, déclare Silvia, nonchalante ; ils n'étaient pas mauvais.

— Et ils vous ont rapporté un beau profit !

— Oui, dit-elle avec son vague sourire d'autrefois, le sourire que je lui ai vu en rêve, le profit que je voulais. J'ai été son premier amour, je suis sa femme,

la mère de son fils, et vous n'avez jamais été pour lui... qu'une fiancée d'un jour.

— Vous avez été son premier amour ? Soit, et il vous a jetée de côté comme un gant sali, dès qu'il a connu votre véritable nature. Vous n'avez pu le reconquérir, même en vous humiliant jusqu'à terre.

« Vous êtes sa femme ; Pêtes-vous devenue d'une façon honorable ? Vous êtes la mère de son enfant, aime-t-il cet enfant ? Le regarde-t-il jamais sans se rappeler votre parjure, votre fraude, votre conduite honteuse ? Croyez-moi, Silvia, cet enfant innocent ne sera jamais entre vous deux un lien, mais plutôt une chaîne que vous traînez péniblement, en vous éloignant de plus en plus de l'homme que vous appelez votre mari.

— Oui, dit-elle mortellement pâle. (Ai-je enfin trouvé le défaut de l'armure ?) Mais après tout j'ai vaincu, je suis la femme de Paul Vasher, et vous n'êtes qu'Hélène Adair.

— Oui... Hélène Adair ; mais elle a le cœur pur, la conscience en paix, la réputation intacte, et elle possède le cœur de Paul Vasher, dans le passé, le présent et l'avenir.

Une satisfaction profonde vibre dans ma voix, mon regard serein va chercher le ciel bleu.

— Je n'ai ni mari, ni enfant, je suis seule, croyez-vous que je voudrais changer de destinée avec vous ?

— Prenez garde ! (Un rire bas et méchant altère sa voix harmonieuse.) Votre réputation intacte ! Vous êtes bien fière et bien sûre de vous, mais prenez garde de ne pas la perdre quelque jour. Tout vient à point à qui sait attendre, vous le savez, et je serais capable d'attendre longtemps le plaisir d'humilier votre orgueil.

— Vous jugez des autres par vous-même. Je sais que l'honneur compte à vos yeux pour peu de chose. Ici, nous y attachons un certain prix.

— Ne craignez-vous pas de revoir mon mari ? Ce doit être très pénible pour vous deux, pauvres infortunés !

— Nous ne sommes pas si faibles, madame.

— Vous l'avez vu ! s'écrie-t-elle, jetée hors de ses gardes.

— Certainement. Est-ce une chose extraordinaire ?

— Tôt ou tard, vous vous brûlerez les doigts, dit Silvia, se levant.

— Merci de votre bon conseil, mais il me semble que vous en avez besoin pour vous-même. Il est impossible que vous nous compreniez, ni moi... ni Paul...

— À propos, dit-elle, contemplant dans la glace

son exquise beauté, comment avez-vous su que mon mari n'adorait pas mon fils ? Des histoires de domestiques, sans doute !

— Je vous laisse 'ce 'monopole. 'Avez-vous amené aux Tours votre espionne, Jane ?

— Oui. C'est une excellente créature. Eh bien ! je m'en vais. Je voulais vous voir, je vous ai vue. Enchantée que vos malheurs ne vous aient pas brisée davantage ! Dites à votre père que je suis venue, à moins que vous ne préfériez lui raconter toute l'histoire.

— A-t-on idée d'une femme pareille ? dis-je en me rasseyant. Ni honte, ni crainte, ni conscience ! Est-ce étonnant que Paul et moi, nous ayons été de cire entre ses mains ? Ses paroles tranchent comme des rasoirs. Ai-je fléchi sous la torture ? Je crois qu'en retour, mes coups ont porté une fois ou deux, j'ai fait ce que j'ai pu.

Je ramasse le panier, cause innocente de ce qui vient de se passer, et je passe dans le jardin ; mon cœur bat, j'ai la fièvre. Comme ce beau visage à l'expression méchante m'a rappelé cette nuit de Luttrell, où j'avais, sans le savoir, tant de bonheur en perspective. La prophétie s'est accomplie à présent, mon sort est fixé.

VIII

Un mois s'est écoulé depuis la visite de Silvia. Nous sommes en mai, un mai embaumé et fleuri, et la terre est parée de bouquets blancs comme une mariée. Au-dessus de ma tête pendent les grappes de fleurs de pommier, d'un blanc rosé, d'un rose perlé, des fleurs si exquises, que je meurs d'envie de saisir une branche dans mes bras et d'ensevelir mon visage dans sa neige parfumée.

Un merle, en train de se balancer, s'envole, me couvrant d'une averse de pétales. Quelle fête pour les yeux, le cœur et tous les sens ! Autrefois, voilà ce que j'aurais pensé ; maintenant, si j'admire, je ne connais plus cette intime joie, et cependant je ne voudrais pas, si je le pouvais, revenir aux jours où la nature me tenait lieu de tout. Quand l'oubli devrait m'apporter une paix honteuse et lâche, je ne voudrais pas renoncer au souvenir. Si mon malheur m'était venu par ma faute, je crois que je n'aurais pu y survivre. C'est pour cela que Paul souffre tant ; de lui-même, il nous a perdus. Paul ! Paul ! et je ne puis vous dire une parole de consolation, ni soulager vos épaules du fardeau qui les écrase.

Je l'ai vu deux fois, devant tout le monde. Heureu-

sement, mon père n'est pas mordu de la rage de l'hospitalité au point d'inviter Mrs. Vasher à dîner, et comme elle nous a fait sa visite, il ne soupçonne pas combien la situation est complexe ! Puisse-t-il rester longtemps dans cette ignorance ? Nous avons été invités à aller aux Tours ; mais, par bonheur, papa étant brouillé avec tous ses voisins, il ne saurait comment conduire à table la femme d'un ennemi mortel. Il a donc décliné l'invitation. Mrs. Vasher a reçu et rendu seule les visites qu'on lui a faites. Dans le pays, tous les hommes, jusqu'au dernier, jettent la pierre à Paul ; toutes les femmes, jusqu'à la dernière, avec un sûr instinct né du dépit, prennent le parti du mari contre la femme.

Je me dis parfois que j'ai commis la plus grande erreur de ma vie, en obligeant Paul à retourner près de Silvia. Je lui ai imposé la plus lamentable des existences ; sa figure suffit à le prouver, et ce sacrifice n'a pas empêché la médisance d'aller son train, quoique mon nom n'ait pas encore figuré dans cette histoire. Paul aurait, loin d'elle, fini par surmonter son chagrin. Comment l'oublier, quand il a sans cesse devant lui Silvia, vivant témoin du passé ? Que Dieu me pardonne si j'ai eu tort ! J'ai fait de mon mieux.

Des pas s'approchent sans bruit sur le gazon. Simpkins apparaît d'une façon inattendue. Le bonhomme trahit une agitation que la présence de papa peut seule motiver, et je regarde si j'aperçois le « gouverneur » sur ses talons.

— On vous demande, miss Nell. M. Vasher est là.

— Qu'est-ce que cela me fait ? dis-je en rougissant au souvenir des nombreuses occasions où Simpkins nous a vus ensemble, Paul et moi.

— Mrs. Vasher est mourante, miss Nell.

Que le ciel lui pardonne ! Notre vieux domestique m'apprend cette nouvelle avec un air de satisfaction positive.

— Qu'est-ce que cela me fait ?

— Oh ! rien, miss Nell, rien.

— Je n'en crois pas un mot. De quoi se meurt-elle ?

— Quelque chose en dedans, miss Nell.

— Très bien, j'y vais.

Je n'en crois pas un mot, me dis-je en moi-même, suivant Simpkins dans la maison. C'est encore un de ses tours ! D'ailleurs, quand elle devrait mourir, qu'a-t-elle besoin de me voir, moi ?

Je trouve Paul seul dans le salon.

— Vous allez venir, dit-il, s'avancant vivement. Quoiqu'elle vous ait fait bien du mal, vous ne pouvez lui refuser cela.

Sa voix a un accent étrange et tout nouveau. Est-ce le remords ?

— Qu'a-t-elle ?

— Une maladie de cœur. Sa mère est morte d'une crise toute pareille à celle-ci. Le docteur dit qu'elle peut expirer d'un moment à l'autre.

— En êtes-vous bien sûr ? On garde une maladie de cœur fort longtemps avant de mourir. Je ne puis comprendre pourquoi elle tient à me voir.

— Peut-être veut-elle vous demander pardon, dit-il à demi-voix.

Je réfléchis péniblement quelques secondes.

— Ne vous fâchez pas... c'est impossible. Je ne lui ferais aucun bien, et j'ai le pressentiment, la conviction, qu'elle n'est pas aussi malade que vous l'imaginez. Rappelez-vous son talent pour jouer la comédie. Si j'y vais, cela tournera mal ; et je ne puis lui dire que je lui pardonne, car je ne lui pardonne pas.

— Depuis une heure, dit Paul lentement, j'ai commencé à ressentir pour elle ce qu'elle ne m'avait jamais inspiré encore, de la pitié. Si vous l'aviez vue, quand elle m'a fait appeler.

— J'y vais.

Maman et Dolly sont introuvables. Je m'empare de notre vieille bonne, je l'oblige à s'habiller et je monte avec elle dans la voiture qui nous attend à la porte. Quelle étrange entrée dans cette maison où je n'ai jamais mis le pied, où je devais être reçue en reine et maîtresse ? J'y vais maintenant voir la femme de Paul, mon ennemie acharnée.

La stupéfaction de ma bonne me distrait de ces pensées, pendant les quelques minutes du trajet. Paul est à la porte, attendant pour m'introduire. Il nous fait traverser des vestibules, des halls, et nous quitte dans un salon octogone, donnant sur un brillant parterre ; on dirait plutôt un boudoir de femme que le cabinet d'un homme.

— Eh ! s'écrie ma bonne en montrant la cheminée. Regardez, miss Nell !

Je tressaille violemment. Le tableau qui surmonte la haute table de marbre représente une jeune fille, dans toute la fraîcheur de sa jeunesse à peine épanouie, souriant gaiement à travers le voile de ses cheveux bruns, couronnés d'une guirlande de coquelicots et d'herbes folles... sa robe est blanche... en un mot, c'est Hélène Adair, telle qu'elle était jadis.

— Personne ne se douterait que ça vous représente, me dit impartialement mon chaperon ; vous ressemblez à ça dans le temps, mais quand c'est peint, c'est bien plus beau.

Mon regard se promène autour de la pièce ; les

murs sont tendus de soie or pâle, avec une haute et riche bordure de coquelicots et de bluets, les rideaux de damas ont une guirlande analogue; ces fleurs, par bouquets délicats, jonchent le fond blanc des tapis. Je sais maintenant pourquoi il s'est installé dans cette pièce, c'est la chambre qu'il m'avait préparée. L'écritoire massive, le fouet et les gants, le cigare entamé sur la table, tout trahit le désordre voulu d'un appartement occupé par un homme. C'est l'Eden où je ne suis jamais entrée, où je viens aujourd'hui en étrangère, pour voir *sa femme*.

J'aperçois Paul arrêté à la porte; je me lève et je le suis, seule. Au seuil de la chambre de Silvia, il me quitte et j'entre seule. Cette chambre est tellement sombre, surtout en arrivant du grand jour, que je distingue à peine la figure de la malade sur ses oreillers blancs. Quand je m'approche, une femme âgée se lève et s'éloigne.

— Vous m'avez fait demander? Me voici.

A mesure que mes yeux s'accoutument à l'obscurité, je vois qu'elle est mortellement pâle, sa respiration est courte et convulsive.

— Savez-vous que je suis mourante? dit-elle, levant sur moi ses beaux yeux hagards. Je suis sûre que vous en êtes satisfaite.

Je vois bien qu'elle est fort gravement malade, mais le timbre de sa voix me dit qu'elle n'est ni mourante, ni en danger imminent.

— Est-ce pour me demander cela, que vous m'avez envoyé chercher? Alors je ferai mieux de vous laisser.

— Avez-vous donc l'âme si dure? dit-elle, entre ses spasmes. Touchez ici!

Elle saisit ma main et l'appuie sur son cœur, dont chaque battement violent semble briser la frêle enveloppe.

— Vous imaginez-vous que ceci soit une comédie? Cela me tuera tôt ou tard, peut-être pas aujourd'hui ou demain, mais quelque jour.

Elle se met sur son séant, soutenue par ses oreillers; son abondante chevelure inonde de flots d'or ses épaules et la couverture.

— Si j'étais morte, vous me pardonneriez?

— Je tâcherais.

— Si vous saviez que je n'ai pas longtemps à vivre, vous me pardonneriez?

— Peut-être.

— Alors! murmure-t-elle fiévreusement, les mains jointes sur son cœur pour le contenir, dites maintenant que vous me pardonnez.

— Je ne puis pas... c'est trop soudain... je ne vous

pardonne pas ; voulez-vous que je fasse un mensonge ? On dirait que vous avez oublié tout ce qui nous sépare... quelle ombre d'amitié peut-il exister entre nous ?

— Je ne vous demande pas d'amitié, dit-elle, retombant anéantie.

Comme elle est pâle, épuisée, belle pourtant ! Je ne m'étonne plus que Paul ait fini par avoir pitié d'elle. Elle rouvre les yeux :

— Ce serait à vous de me demander pardon, Paul m'appartenait en premier lieu, ne l'oubliez pas, et j'aurais pu le reconquérir, si vous ne l'aviez pas ensorcelé. Vous me l'aviez volé, j'ai pris ma revanche. Qu'aviez-vous donc fait pour qu'il vous aimât ainsi ? De loin ou de près, vous restez son idole. Les hommes ne sont pas d'ordinaire si fidèles aux absentes, ni si froids envers une belle femme qui les aime.

« Depuis tant d'années que je porte son nom, il ne m'a pas adressé une fois la parole, sauf devant les domestiques, il n'a jamais touché ma main. Une fois, je me glissai derrière lui, et je lui mis mes bras autour du cou ; il tressauta, sa figure me fit peur, on l'eût dit capable de me tuer, mais il me quitta sans mot dire. Voilà ce que je vous dois, Hélène Adair ! C'est bien doux, n'est-ce pas ? de se glisser dans sa chambre comme une voleuse, au milieu de la nuit, pour l'entendre crier Nell ! Nell ! et dresser ses bras avec désespoir, dans son sommeil !

« J'ai bien des fois veillé et écouté, je ne l'ai jamais entendu murmurer : « Silvia. »

Une profonde pitié gonfle mon cœur en écoutant cette femme passionnée et coupable sur les lèvres de laquelle le fruit du péché s'est changé en cendres amères. Dieu ne l'a-t-il pas assez punie, pour que je puisse renoncer à ma rancune impuissante ?

— Si j'avais su, jamais je ne lui aurais tendu un piège pour l'épouser, jamais ! Je croyais, une fois sa femme, regagner vite mon ancien empire, personne ne m'ayant encore résisté.

« Le seul désir de mon âme était de me sentir de nouveau aimée de lui ; alors j'aurais enfin connu le bonheur. Le bonheur ! Grand Dieu ! quoique j'aie toujours redouté le nom seul de la mort, je l'accueillerai avec joie, quand elle viendra me prendre... Seulement, cette tombe étroite, glacée et les vers glissant sur moi... pouah ! Donnez-moi donc ma potion. J'ai renvoyé le docteur, c'est un ignorant ; je sais les remèdes qu'il me faut. Merci ! J'avais dit d'amener mon fils.

— Maman ! fait une petite voix douce.

La porte s'ouvre lentement, et sur le seuil paraît

l'enfant de Paul et de Silvia. Une émotion étrange me paralyse et me coupe la respiration : il s'arrête, hésite, puis s'avance tout droit vers moi, chancelant sur ses jambes encore peu solides ; il attache sur moi ses beaux yeux bruns, fiers, obstinés, les yeux de Paul. Je continue à rester immobile ; enfin tout perplexe, il glisse dans ma main sa petite menote potelée, et ces doigts d'enfant semblent faire vibrer au-dedans de moi quelque corde inconnue. Je frissonne, une tempête de regrets violents, de douleur amère me secoue comme un roseau, et j'incline ma tête sur ce visage innocent. Ah ! Silvia, c'est bien vous qui avez vaincu ! C'est vous, la mère de ce pur trésor ! Durant toutes mes années de misères, jamais je n'ai aussi amèrement senti ce que j'ai perdu, qu'en ce moment où je tiens son fils dans mes bras.

— Vous aimez les enfants ? Je n'ai jamais pu les souffrir, dit Silvia, pendant que le petit garçon, m'échappant, cherche à grimper sur son lit.

— Jolie maman ! répète le petit en touchant ses cheveux épars, mais il ne l'embrasse pas ; elle ne lui tend pas les bras. Silvia dit vrai, elle n'a aucun instinct maternel.

— Vous n'aimez pas celui-ci ?

— Non. C'eût été différent peut-être, s'il était devenu un lien entre son père et moi, mais il a été le méfait suprême, que mon mari ne m'a jamais pardonné. On m'a dit qu'il s'était conduit comme un fou en apprenant cet événement. Je n'ai de ma vie aimé qu'une seule personne, c'est Paul.

— Quelle effrontée ! me dis-je en la regardant.

La pâleur effrayante, le ton bleuâtre des lèvres ont disparu, la respiration est plus calme. Je contemple l'enfant, presque aussi beau qu'elle, quoique me rappelant son père. Père et fils ! mon cœur souffre pour tous deux, à la pensée des consolations et de la tendresse qu'ils pourraient trouver l'un chez l'autre. Ces petites mains, en me touchant, ont fait évanouir le ressentiment et la haine. Quand je le voudrais, je ne pourrais plus adresser à sa mère les mêmes paroles que tout à l'heure.

— Oui, je vous pardonne ! — pour l'amour de l'enfant, ajoute mon cœur.

— Vrai ! s'écrie-t-elle en se redressant. Vous êtes sincère ?

— Pourquoi pas ? L'êtes-vous ?

— Sans doute, fait-elle, baissant les yeux ; mais je ne croyais pas trouver autant de noblesse chez une femme. Et vous me parlerez quand nous nous rencontrerons ? vous viendrez me voir quelquefois ?

— Nous ne nous rencontrerons pas, et je ne vien-

drai pas vous voir. Nous ne pouvons être ni des amies ni même de simples connaissances.

— Alors votre pardon est une formule vaine; je n'avais pas besoin de tant l'admirer. Faut-il vous dire pourquoi vous ne voulez pas me pardonner réellement, pourquoi vous refusez de venir ici? C'est que vous avez peur de votre propre cœur.

— Vous vous trompez, mistress Vasher, je ne puis oublier que Paul est votre mari; il ne peut davantage oublier ce qui m'est dû. Non, je n'ai pas peur de me trouver avec lui.

— Alors vous viendrez, rarement, mais quelquefois? Vous n'afficherez pas une inimitié ouverte?

— Quelquefois, soit! dis-je contre mes instincts les plus sages. Puis j'ajoute soudain : — Silvia, êtes-vous bien certaine, quels qu'aient été dans le passé vos fautes et vos subterfuges, qu'à présent vos intentions sont loyales et honnêtes, à mon égard et à l'égard de votre mari? Ne dissimulez-vous pas quelque nouvelle manœuvre?

— Est-ce qu'une mourante peut comploter? Puis-je vous faire plus de mal que je n'en ai déjà fait, à vous, à lui, et à moi-même? Vous avez le cœur dur, Hélène Adair.

Je réfléchis un instant; l'enfant me tire par ma robe; il est fatigué de cette chambre sombre et veut s'en aller.

— Wattie est habitué à vous déjà, quoiqu'il n'aime pas les étrangers.

Le changement de son accent me ramène au présent.

— Est-ce ainsi qu'il s'appelle? Je m'en vais. Adieu.

Elle étend sa main longue et fine qu'elle glisse dans la mienne. J'éprouve une sensation pénible et singulière en la touchant, cette main habile qui a su tisser le malheur de ma vie.

— Vous avez promis : n'oubliez pas! Vous avez promis de venir nous voir quelquefois, moi et Wattie.

— Je n'oublierai pas.

Elle ferme les yeux, je lui jette un dernier regard avant de sortir; elle ressemble moins à une vivante qu'à une morte. Plusieurs domestiques sont dans le corridor.

— C'est miss Adair, dit l'un d'eux très bas.

Pouvons-nous cacher un secret à ces espions intimes qui mangent notre sel, reçoivent nos gages et nos ordres? Wattie trotte près de moi; sa bonne le suit. Au bas de l'escalier, nous rencontrons Paul.

IX

Quatre heures; scène : une pelouse unie comme du velours vert, devant la façade des Tours. Une soixantaine de personnes, de toute taille, de tout âge et de toute apparence, y sont disséminées, et parmi elles, en toilettes de fête, Dolly et moi, de chaque côté de Mrs. Skipworth.

En l'honneur de la température brûlante, la bonne dame porte une robe de soie cramoisie qui donne chaud rien qu'à la regarder.

— Vous ici! s'écrie un jeune homme qui passait en flânant, et s'arrête tout court pour nous regarder, Nell! Dolly!

— Ne nous avez-vous jamais vues? Nous prenez-vous pour des revenants?

— Pas précisément, mais je ne m'attendais guère à vous trouver là.

Il serre la main de Mrs. Skipworth, et cherche une chaise, mais sans succès.

— Ne préférez-vous pas marcher un peu, Nell?

— Je crois que oui.

— Et vous, Dolly?

Mais Dolly, respectant le vieux proverbe : « Deux c'est bien, trois, c'est trop », décline cet honneur, et nous partons sans elle.

— Puis-je vous demander pourquoi vous avez eu l'air si stupéfait de nous voir? Qu'est-ce que notre présence ici a d'extraordinaire?

— Rien! seulement vous ne m'aviez pas dit que vous deviez venir.

— Quand aurais-je pu vous le dire? Je ne vous ai pas vu depuis trois jours. Voulez-vous la vérité? dis-je en baissant la voix. Je suis ici à contre-cœur, mais j'ai dû me soumettre. Mrs. Vasher, sans que j'en fusse prévenue, a conjuré papa de nous laisser venir; il a consenti et nous a dit ensuite qu'il avait accepté l'invitation. Dolly déclara qu'elle n'irait pas; elle a la rancune solide. Maman a trouvé moyen d'esquiver l'obligation; mais nos manœuvres à nous ont été inutiles; nous voilà!

— Il est malheureux que votre père n'ait jamais su la vérité. C'est vraiment révoltant que vous soyez l'invitée d'une femme qui a agi d'une façon aussi indigne à votre égard.

Il élève la voix malgré lui, et je lui impose silence, car nous sommes au milieu de la foule.

— Mrs. Bareacres ressemble à un chat qui boit du lait. Encore une réputation démolie! Ces vieilles

femmes sont de vrais magasins de scandales et de médisances, où l'on peut puiser à volonté une histoire fâcheuse sur chacune des personnes présentes.

— Je voudrais bien entendre la mienne, dis-je en riant.

— Dieu veuille qu'elles n'aient jamais l'occasion de vous mettre sur le tapis ! répond Georges, si grave, que je le regarde, toute surprise. Sa philosophie s'est teintée d'amertume depuis trois ans.

Deux personnes abandonnent leurs chaises dont nous nous hâtons de nous emparer. Alors nous regardons autour de nous. Au-dessus du bourdonnement des conversations, du battement des éventails monte, douce et sonore, la musique de l'orchestre caché parmi les arbres.

— Dolly paraît s'amuser de tout cœur, dit Georges.

Je cherche ma sœur, gracieuse, potelée, fraîche comme les roses roses qui fleurissent son chapeau. Dolly a des yeux bleus ravissants, moitié timides, moitié rieurs.

— Quel est donc ce grand jeune homme qui lui parle ? C'est un géant !

— Pas tout à fait ; il n'a que six pieds quatre pouces. C'est Molineux, des Gardes.

— Je voudrais les voir debout, côte à côte ; Dolly a été mesurée hier, elle a quatre pieds onze.

— Et elle le ferait tourner comme une toupie. Ces petites femmes ensorcellent toujours les hommes grands.

— J'espère bien qu'il ne s'imaginera pas de s'éprendre d'elle : j'ai choisi un mari pour Dolly.

— Qui cela ? Je ne sache pas qu'elle ait vu personne.

— Georges, voulez-vous me promettre de ne pas vous fâcher ?

— Ne me mettez pas trop à l'épreuve.

— N'est-ce pas que Dolly me ressemble ?

— Pas du tout. On ne se douterait jamais que vous êtes sœurs.

Je suis désappointée.

— Mais ne croyez-vous pas que les yeux bleus sont plus jolis que les verts, et les teints roses que les teints pâles ?

— Cela dépend des goûts ! Vous ne m'avez pas encore dit ce qui me doit fâcher.

— Je ne peux pas vous le dire... Si, pourtant... je pensais, Georges... elle est très bonne, très douce, vous le savez, et cent fois plus jolie que je n'ai jamais été... peut-être, au bout de quelque temps, arriveriez-vous à l'aimer autant que moi jadis.

— Jadis ! Mon amour pour vous est-il devenu une

chose du passé ? Vous me rappelez, Nell, continue-t-il, me regardant avec des yeux moitié tristes, moitié mécontents, l'histoire de cet individu, qui, demandant une jeune fille en mariage, et le père, lui répondant qu'elle était déjà fiancée, ajouta qu'il n'était pas difficile et qu'une de ses sœurs ferait aussi bien son affaire.

« Me croyez-vous donc également accommodant ? Je n'ai jamais désiré qu'une femme en ce monde, et puisque je ne puis l'obtenir, je n'en veux pas d'autre.

— Dolly ne me pardonnerait jamais si elle savait ce que j'ai fait, dis-je, les joues cramoisies ; et je vous ai blessé, en outre ! Je vous demande pardon, Georges.

J'oublie tout ce monde qui nous entoure, je mets ma main pâle et jaunie dans la sienne et la serre amicalement. Il retient cette main une seconde ; quand je la retire, j'aperçois Paul Vasher à quelques pas.

— J'espère que vous ne vous ennuyez pas trop, miss Adair ?

Nos regards, les quelques paroles que nous échangeons, lui et moi, sont bien froids et cérémonieux d'ordinaire, mais cette phrase tombe sur moi comme une douche d'eau glacée.

— Nullement, merci, monsieur Vasher.

Il se perd au milieu de ses invités ; Georges et moi, nous le suivons du regard, en silence. Le nom de Paul n'est jamais prononcé entre nous. Dolly passe avec son grand cavalier, me jetant un malin regard de triomphe ; elle lui arrive juste au coude. Des sourires les suivent, mais ils sont tellement absorbés l'un par l'autre qu'ils ne voient rien. Pendant que la foule circule, des fragments de conversation parviennent à nos oreilles.

— Quel dommage qu'Adair se brouille avec tout le monde ! Il a les plus jolies filles que j'aie jamais vues.

Une minute plus tard, une voix de femme s'écrie :

— Celle-là, Hélène Adair ? impossible ! comme elle est changée, la pauvre créature !

Georges me regarde et je souris.

— Les sorcières ! dit-il furieux ; je broierais volontiers leurs laides et méchantes têtes d'un bon coup de poing.

— Suis-je donc si changée, Georges ? Je n'ai jamais été jolie ; si on dit cela, c'est que je suis devenue positivement laide.

— Vous êtes changée, répond-il, scrutant mes traits de son regard honnête et tendre ; mais vous restez toujours aussi charmante à mes yeux. Sans

doute vous êtes maintenant fort pâle, vous ne souriez plus comme autrefois, néanmoins, vous n'avez pas à craindre d'enlaidir...

— Je ne vois pas comment je m'y prendrais, dis-je en riant; cela suppose qu'on avait quelque chose à perdre, et personne n'a jamais découvert en moi la moindre beauté, excepté vous et...

— Avez-vous vu mes roses? demande Silvia qui vient à nous, Silvia, belle comme une reine dans une toilette vieil or, avec des nœuds rouges semés au milieu de ses dentelles. Pas encore? Voulez-vous venir avec M. Tempest?

— J'en serai charmé, répond celui-ci d'un ton rogue.

Silvia est la femme de son voisin. Il ne peut refuser d'être son hôte sans que le public se demande pourquoi; mais il y a entre eux l'aversion la plus forte et la plus invincible.

— Avez-vous vu Wattie? me demanda-t-elle en marchant, je l'ai entendu vous réclamer tout à l'heure.

Silvia et moi, nous échangeons rarement une parole sauf sur ce sujet; l'enfante un lien entre nous et elle le sait, mais je crois qu'elle s'étonne avec une pitié dédaigneuse de mon affection pour lui. J'ai bien rarement franchi la porte de sa demeure, toujours malgré moi, et liée par la promesse que je lui ai faite, le jour où Paul m'a amenée près d'elle, quand il la croyait mourante. Aujourd'hui elle paraît fort robuste; je me demande parfois si tout cela n'a pas été une comédie, et cependant cette crise ne pouvait être feinte.

— Nous allons aux rosiers, dit-elle, touchant légèrement l'épaule de son mari en passant derrière lui, voulez-vous offrir votre bras à miss Adair?

Il me rejoint, le visage très sombre; sa femme et Georges marchent devant nous. Ni lui, ni moi nous ne parlons d'abord, puis le silence étant plus dangereux que la conversation, je dis, un peu gauchement : « que la fête est fort jolie. »

— Ou plutôt que vous avez joui d'une société très agréable, répond-il avec un éclair jaloux dans ses yeux sombres.

Mes joues deviennent encore plus pâles. Je ne réplique rien, et quelques minutes de marche nous amènent au parterre de Silvia.

C'est le mois des roses, et ce coin du parc semble célébrer leur fête. Depuis le blanc de lis jusqu'au crème et à l'ambre les plus délicats, du pourpre et du cramoisi au rose chair et au rose pâle, la gamme des tons est complète et exquise.

— J'ai toujours tant aimé les roses, dis-je, un peu

nerveuse, en relevant ma tête penchée sur une grande corolle au parfum suave. D'autres préfèrent les lis, mais ceux-ci n'ont qu'un parfum, qu'un aspect, et les roses sont la variété même.

— De quelles fleurs voudriez-vous qu'on couvrit votre cercueil, si vous deviez mourir ?

— De roses ! j'aimerais à être ensevelie sous les roses. Mais d'où vous vient cette idée ? Vous oubliez que j'ai toujours été trop poltronne pour envisager la mort de sang-froid.

— Je n'ai pas oublié...

Je regarde autour de moi ; Silvia et Georges ont disparu, nous sommes seuls.

— Vous me permettez de vous offrir un bouquet de vos fleurs favorites ?

— Une autre fois. Rejoignons les autres.

— Je vais le cueillir immédiatement.

Et il me compose en quelques minutes un merveilleux bouquet, dont il enlève les épines et qu'il me présente ; alors il s'éloigne et revient avec une rose sans tache, dont rien ne ternit l'éclat immaculé.

— Acceptez-vous de porter celle-ci ?

Je l'attache avec ma broche, tout en haut de mon corsage.

— Ces roses sont ravissantes, allons les montrer à Dolly.

— Nell ! Nell ! est-ce que vous commenceriez à aimer votre blond prétendant d'autrefois ?

— Chut !

Je lui impose silence du geste et j'écoute, puis je souris en reconnaissant un bruit familier : de petits pas qui accourent, un rire frais, vibrant de gaieté maligne... et Wattie apparaît, les joues rouges, les cheveux en désordre, la robe pleine de pâquerettes.

— Lallie ! Lallie !

C'est moi qu'il appelle, et nous nous asseyons côte à côte sur le gazon pour tresser une guirlande. Ce n'est pas la première fois que nous en faisons ensemble. La bonne, le voyant avec moi, s'en va. Le père, au lieu d'en faire autant (oublierais-je jamais l'expression de son visage, lorsqu'il nous aperçut un jour, son fils et moi, et disparut aussitôt sans mot dire), le père nous contemple : l'enfant grave, absorbé, me tendant les fleurs et moi occupé à les enfiler.

L'extraordinaire ressemblance entre Paul et son fils me frappe plus que jamais.

— Vous l'aimez ? dit Paul.

— Oui.

Devine-t-il que j'aime cet enfant plus que tout au monde ?

— Si vous aviez été sa mère, dit-il avec jalousie, vous l'auriez préféré à votre mari!

— Peut-être.

J'incline mon front sur l'enfant, afin que Paul ne puisse voir mon visage. Ne sait-il pas pourquoi j'aime si passionnément *son* fils, moi qui, toute ma vie, ai été impatiente et insouciante à l'égard des enfants. La chaîne de pâquerettes est autour du cou de Wattie, et il m'étouffe presque de ses baisers et de son étreinte déjà vigoureuse. Je le pose doucement à terre en lui disant un mot tout bas. Il hésite, cet enfant de trois ans à peine, plus abandonné qu'un orphelin; enfin, aussi brave qu'il est beau, il s'en va vers son père, chancelant sur ses petites jambes.

— Papa! Papa! dit cette douce voix enfantine, et comme on ne lui tend pas la main, il entoure les genoux de Paul de ses bras. Celui-ci le repousse, sans dureté ni brusquerie, mais d'un geste inexorable. Les lèvres et le front de l'enfant se plissent, Wattie se croit en disgrâce; il est trop jeune pour raisonner, mais son cœur sent qu'on le rejette. Il court à moi et se blottit sur ma poitrine. Pauvre petit être! Que de fois ton père a dû te repousser pour que tu aies si peur de lui.

— Dieu vous pardonne! dis-je à Paul, avec une violente indignation.

J'enlève Wattie dans mes bras, j'appuie sa joue sur la mienne, et je l'emporte à travers les allées fleuries, laissant Paul seul au milieu de ses rosiers.

X

— Georges! dis-je d'une voix étouffée.

— Eh bien! Nell! répond-il de même.

— Je voudrais que nous ne nous fussions pas laissé faire. Quand Dolly et Basan viendront-ils nous délivrer? et s'ils nous oublient?

— Nous deviendrons la proie des fourches!

Nous avons conservé, de toutes nos facultés, le seul usage de nos oreilles. Quoique nous soyons en plein jour au milieu d'un champ, nous ne pouvons rien voir, et l'on ne peut voir de nous que deux tas de foin supposés nous représenter. Dolly et Basan nous ont ensevelis sous les meules parfumées et nous sommes maintenus aussi solidement que si nous avions au-dessus de nous une pyramide. Impossible de bouger!

Pour ne pas nous tuer cependant, ils ont recouvert très légèrement nos visages, de sorte que nous

pouvons encore respirer et nous faire entendre. De loin nous parviennent faiblement les appels des fa-neurs, et les voix des servantes, pour qui faire les foin-s semble une partie de plaisir.

— Nous ne sommes pas très à notre aise, dit Georges, mais je me félicite de notre emprisonnement, parce que je vais pouvoir vous parler.

— Si vous prenez avantage de ce que je ne puis m'enfuir pour me dire des choses que je ne veux pas entendre, c'est une indignité.

Cette déclaration solennelle est coupée par un violent étternement.

— Je ne vous ai guère tourmentée, depuis longtemps.

Au travers du foin, je distingue que sa voix est attristée.

— C'est très vrai, dis-je avec remords.

En effet, depuis que j'ai répondu à certaines questions qu'il m'a faites, il ya un an, après bien des hésitations, il ne m'a plus importunée; il n'a été pour moi qu'un ami dévoué.

— Mais vous avez pris ces derniers jours une mine si grave, Georges, que je m'attendais à un sermon.

— Servirait-il à quelque chose?

— Je l'ignore. Ce que je puis vous dire, c'est que vous n'aurez jamais une meilleure chance d'être écouté.

— Nell!

Je devine qu'il va décharger son cœur du fardeau qui l'opresse.

— Je voudrais que vous n'ayez plus aucune relation avec Mrs. Vasher.

— Je n'y puis rien. C'est promis, vous le savez.

— Vous avez eu tort.

— Je suis de votre avis. Supposez-vous en face d'un ennemi que vous croyez mourant? Si alors, désespéré, rejeté, puni par Dieu, il sollicite votre pardon, le lui refuserez-vous?

— Non, peut-être, si j'étais sûr qu'il va mourir; mais je prendrais mes informations. Ainsi que Dolly, j'ai des aversions vigoureuses. Si un homme s'était conduit envers moi comme cette femme l'a fait envers vous, je l'aurais haï tant que j'aurais gardé la force de rendre coup pour coup. D'ailleurs, elle n'a nulle envie de mourir, elle se porte fort bien.

— Vous vous trompez, elle peut succomber d'un moment à l'autre; voilà pourquoi je lui ai pardonné (et pour l'amour de Wattie! dis-je en aparté).

— Il n'y a rien de tel qu'une bonne maladie chronique pour vous faire vivre éternellement. Elle nous enterrera tous.

— Vivrons-nous longtemps, vous et moi, croyez-vous ? Que ce serait drôle de nous voir, vous, vieux garçon habitant la Chasse, moi, vieille fille vivant au Manoir. Vous viendriez passer toutes vos soirées avec moi ; nous jouerions au whist avec deux morts, ou aux dames, si nous avions le cerveau trop faible. Quand nous serons tous deux aux alentours de soixante-dix ans, on ne pourrait plus jaser de vos visites. Nous porterons des lunettes, et nous irons tous les dimanches à l'église dans des fauteuils roulants, mais au lieu de rouler lentement côte à côte, nous ferons des courses au clocher. Qui sait si nous n'arriverons pas ainsi jusqu'à cent ans ?

— J'espère que non, dit Georges, et son tas de foin s'agite comme s'il frissonnait. Non, nous ne jouerons pas au whist ensemble, Nell ! Je n'ai pas l'intention de gâcher toute mon existence ici ; je veux faire quelque chose, être quelqu'un !

— Eh bien ! si vous réussissez, il faudra venir à Silverbridge me le raconter, car je ne m'amuserai guère toute seule.

— Je n'ai jamais vu un courage pareil au vôtre. Vous voilà, à vingt-deux ans, décidée de sang-froid à passer votre vie dans ce misérable village, sans autre événement pour en varier la monotonie, que les morts et les mariages de votre famille. C'est monstrueux, et cela ne sera pas.

— Je ne sais ce que font les jeunes personnes qui ont éprouvé une déception et ne sont pas assez heureuses pour mourir de la fièvre, ou se faire écraser par une locomotive ! Il faut pourtant qu'elles achèvent leur vie quelque part. Autant un endroit qu'un autre ! D'ailleurs j'ai de la mémoire, si je n'espère plus, je me souviens ; et puis Wattie grandit tous les jours.

— Grand Dieu ! Voilà l'existence que vous vous promettez.

Il s'interrompt, et ses murmures indistincts ne parviennent plus jusqu'à moi. Enfin il reprend :

— Nell !

— Eh bien ?

— Nous ne parlons jamais de Paul Vasher ; mais je veux vous en parler aujourd'hui, permettez-vous ?

J'hésite un instant. Parler de lui à quelqu'un qui sait, c'est fouiller dans une blessure encore vive ; mais Georges a été si bon pour moi au moment de ma terrible épreuve !

— Oui, vous le pouvez ! seulement dites aussi vite que possible ce que vous voulez dire.

— Alors, Nell, pourquoi est-il revenu ?

— Il en avait bien le droit.

— Je trouve qu'il n'aurait pas dû le faire.

— Si je ne m'en plains pas, pourquoi l'accusez-vous ? dis-je fièrement. Un homme comme lui sait se conduire.

Je me repens de cette phrase aussitôt lancée. Si nous pouvions apprendre à réfléchir d'abord, à parler ensuite.

— Je ne pensais pas ce que je disais, Georges ; je sais que vous agissez pour mon bien. Mais quel inconvénient voyez-vous à son retour ?

— Vous vous aimez trop ! dit Georges tristement. Vous n'auriez jamais dû vous revoir, jamais !

— Avez-vous peur pour moi ?

J'ai parlé si bas qu'il a dû m'entendre à peine, le sang monte à mes joues.

— Pas précisément, Nell, mais vous et lui, vous portez sur vos épaules un fardeau qui dépasse les forces ordinaires. Fâchez-vous contre moi, si vous voulez, je vous dois la vérité ; c'est dangereux.

S'il m'est amer de l'entendre, il ne lui est pas moins amer de parler.

— Croyez-vous, dis-je toute tremblante, que nous soyons si coupables, si faibles, si lâches ? Croyez-vous que je puisse jamais oublier qu'il est le mari d'une autre ?

— Je sais que vous ne l'oubliez pas ; votre conduite a été parfaite. Mais pouvez-vous me jurer, du fond du cœur, que le seul son de sa voix, le moindre regard que vous lui jetez, ne sont pas pour vous les plus grands biens qu'il y ait en ce monde ? Vous n'avez jamais oublié qu'il était marié ; mais ne vous souvenez-vous pas qu'il vous a aimée, qu'il vous aime encore ? Peut-on s'empêcher de voir que vous êtes son idole, que ses yeux suivent chacun de vos mouvements, que ses oreilles boivent vos moindres paroles, qu'il s'interrompt si vous parlez et n'entend plus que vous ?

— Et vous, savez-vous que, depuis son retour, il y a trois ans, nos mains même ne se sont pas effleurées.

— Il vaudrait bien mieux qu'elles pussent se serrer franchement, dit Georges avec un soupir d'impatience. C'est dangereux, Nell, vous marchez sur la glace, elle se rompra un beau jour, et alors...

— Arrêtez ! Savez-vous ce que vous dites ? Savez-vous comment il m'aime ? Vous ne connaissez ni Paul, ni moi. Nous pourrions nous voir ainsi pendant des années, contents de nous apercevoir de temps à autre ; je ne nie pas que ma plus grande joie sur terre, joie coupable si l'on veut, soit de le voir, d'entendre sa voix. Jamais nous ne demande-

rons, nous ne rêverons d'être rapprochés davantage. Et si cette consolation m'était retirée, si je ne le revois plus, je ne pourrais supporter ma vie! Voilà pourquoi j'aime si cordialement son enfant. Je ne puis témoigner l'amour que je porte au père; il n'y a pas de crime à adorer l'enfant. Quand il revint, Georges, j'avais peur, comme vous à présent; je voyais tous les dangers d'une rencontre entre nous et je m'efforçais de devenir froide, indifférente. Mais le premier moment passé, je m'aperçus que nous revoir était bien plus facile que je ne le craignais. Peu à peu, je sentis que le danger n'existait pas et, à présent que je n'ai plus peur de le revoir, je suis par moment presque heureuse.

— Heureuse! s'écrie Georges, avec un accent d'autorité, oui, comme un homme qui s'endort dans la neige et qui finit par y périr misérablement.

* Vos craintes, votre conscience du danger étaient autrement salutaires que cette fatale sécurité.

— Georges, que signifient ces paroles? De quoi avez-vous peur?

Un silence de quelques secondes : l'homme courageux, l'ami fidèle s'arrête avant de dire ce qui peut-être ne lui sera jamais pardonné.

— J'ai peur, fit-il lentement, qu'un jour cette existence ne lui devienne intolérable, que son amour pour vous ne brise toutes les barrières... et qu'il ne vous demande de fuir avec lui.

Nouveau silence.

— Vous osez avoir pareille opinion de l'homme que j'aime! Croyez-vous que je le suivrais, je vous prie?

Il ne répond pas. Un sanglot m'échappe.

— Grand Dieu, suis-je tombée assez bas pour que vous me jugiez ainsi!

— L'ai-je jamais pensé! Dieu sait qu'à mes yeux, vous êtes la plus innocente des créatures; mais Nell... Nell... êtes-vous tous deux, lui et vous, si forts que vous échappiez au danger auquel ont succombé tant de femmes aussi pures et aussi fières? Je vous dis cela, pour vous avertir; je ne suis plus que votre frère; j'ai depuis longtemps veillé sur vous, et si jamais une parole de moi peut vous préserver du mal, je la prononcerai, quand vous devriez me haïr ensuite.

Nous nous taisons encore...

— Georges, je vous remercie...

— Ma chérie, vous êtes aussi vaillante que bonne. Pas une femme sur mille n'aurait accepté ainsi un pareil avertissement.

— Je ne crois pas qu'il y ait de danger... mais

jamais je n'avais pensé à cela, et, si cette terrible circonstance s'était réellement présentée... j'aurais été si confondue, que je pouvais perdre la tête, et faire quelque chose de mal. Enfin, il n'y a plus de danger. Passerez-vous votre vie à me faire du bien, mon ami, sans que je vous le rende ?

— Vous m'avez fait du bien toute votre vie; vous avez été la seule fleur de mon triste jardin.

Une angoisse amère me traverse le cœur. N'est-ce pas dur pour lui ? Il est là, jeune, libre, il m'aime; et moi, j'en aime un autre qui n'est pas libre. Oh ! pourquoi ne puis-je arracher cet amour de mon cœur, mettre ma main dans celle de Georges, et transformer sa vie incomplète et sacrifiée, en une existence utile et heureuse ? Mais je ne puis pas.

— Nell, reprend-il, vous rappelez-vous que je vous ai déjà avertie de ne pas vous fier à Mrs. Vasher, depuis qu'elle a prétendu se réconcilier avec vous ?

— En effet.

— Eh bien ! elle a récemment cherché à vous faire plus de mal encore, et c'est beaucoup dire.

— Comment le pourrait-elle ? Quels malheurs lui restent-ils à attirer sur moi ?

— Elle l'a essayé, Nell. Si jamais femme en a poussé une autre dans la voie de la tentation. Mrs. Vasher l'a fait à votre égard. Elle n'a pas manqué une occasion de vous rapprocher de son mari; j'ai surveillé toutes ses manœuvres pour vous laisser seuls, et souri de l'inconsciente honnêteté avec laquelle vous avez déjoué ses ruses. Elle agit avec noirceur envers vous deux sans que vous vous en doutiez.

— Laissez-moi réfléchir ! Oui, c'est vrai. Dans les rares visites que j'ai faites aux Tours, elle a chaque fois inventé une excuse pour nous renvoyer ensemble. Mais dans quel but ? Pourquoi ?

— Qui le sait ? Pour vous ravir votre réputation, sans doute ?

— Oui, dis-je, en me rappelant sa menace d'il y a trois mois. Mais je ne puis le croire, Georges ! Une femme ne saurait être aussi perverse !

— Vous rappelez-vous le jour de la fête, quand elle nous emmena voir ses rosiers ? Elle m'entraîna, vous laissant avec Vasher, puis se débarrassa de moi assez cavalièrement, et je la perdais de vue. J'avais envie de retourner vous chercher; mais j'eus peur d'être indiscret. Je me contentai de me promener autour du bosquet, séparé de vous par un épais taillis. Une personne cachée parmi les arbres pouvait vous apercevoir, mais vous étiez invisibles de l'endroit où je me trouvais. En faisant les cent

pas, je vis un pan de soie vieil or étinceler parmi les feuilles. Ainsi me fut révélée la présence de Mme Silvia, qui s'était blottie en cet endroit pour vous épier.

— Dans de mauvaises intentions? Lesquelles?

— J'en suis sûr. Faut-il vous le dire?... Elle veut vous conduire au mal, vous et son mari, pour vous humilier et vous perdre par le scandale. Elle vous pardonnerait presque l'amour que Paul vous a si longtemps, si fidèlement gardé, si elle parvenait à vous rabaisser à ses yeux et aux vôtres.

— Et c'est la femme à laquelle j'ai pardonné, la mère de mon petit Wattie? Vous aviez raison, Georges, j'étais comme l'homme endormi dans la neige... Mais me voici réveillée! Quand partent les Vasher?

— Au milieu de juillet.

— A leur retour, j'irai près de Jack et d'Alice... Je ne reverrai jamais Paul de mon plein gré... Georges! Georges! Comment pourrais-je vivre sans le revoir quelquefois?

Il ne répond rien; que me dirait-il? Il n'a aucune consolation véritable à m'offrir, et il dédaigne les phrases banales.

— Vous allez être bien seule en août, Nell. Tout le monde part, excepté vous.

— Cela m'est égal. Quelle singulière chose que papa vous accompagne en Ecosse! Il n'est allé nulle part depuis son retour de la Nouvelle-Zélande.

— Dolly et votre mère vont chez les Lovelace?

— Oui, et je dois tenir le ménage! Ce sera brillant! Jack devrait venir en août au lieu de septembre.

— Ah! vous n'aurez plus un mot à me dire quand il sera ici.

— Attendez et vous verrez!

— Ils ne sont pas morts, dit la voix de Basan, auprès d'un tas de foin qui me recouvre, car je les entends parler.

— Nous vous avons oubliés! s'écrie le timbre frais et un peu consterné de Dolly. Nous avons été manger des fraises, et le temps passe si vite.

Quand nous sortons enfin de notre captivité, altérés, égratignés, échevelés, les vêtements couverts de brins de paille, nous constatons en effet que Dolly et Basan, avec une gloutonnerie sans exemple, n'ont songé qu'à manger leurs fraises, et n'en ont pas apporté une seule pour rafraîchir nos gosiers desséchés.

XI

Nous sommes dans le verger, Wattie et moi, sous les pommiers dont les fruits commencent à rougir. Tous deux, nous avons joué à nous lancer les pommes vertes tombées sous l'arbre, et maintenant, il dort dans mes bras, du profond sommeil de l'enfance.

Rien de plus charmant que ces petits anges endormis, et le visage de Wattie est un de ceux qui restent dans la mémoire, même lorsqu'on n'y cherche pas une ressemblance que je vois toujours.

Il y a quatre semaines que Paul est parti, quatre semaines qu'il a pris ma main dans les siennes et que je l'ai laissé faire, sachant ma résolution de ne plus le revoir jamais... Quand nos yeux se sont rencontrés, quel désespoir j'ai lu dans son regard ! J'ai tremblé, reconnaissant que Georges ne m'avait pas avertie trop tôt. Il m'a dit : Adieu ! pas un mot de plus, car nous n'étions pas seuls ; mais j'ai senti trembler sur ses lèvres des paroles ardentes et folles. Je remercie Dieu de n'avoir pas eu à les entendre.

Silvia est aussi venue me dire adieu ; fausse jusqu'à la fin, elle m'a serré la main et je n'ai rien dit, je lui ai laissé croire que je ne savais rien de ses honteux complots. Si j'avais parlé de mon indignation, je n'aurais pu revoir Wattie, qu'en mère indifférente et mondaine elle abandonnait aux soins des domestiques pendant son absence. Elle a donné l'ordre qu'on me l'amenât quand je le demanderais, et il est venu presque chaque jour. M. et M^{me} Vasher sont partis ensemble, mais elle allait faire une tournée de visites, et lui devait rejoindre les Tempest et papa en Ecosse. La chasse est ouverte, je suppose qu'il y est à présent. Quand il reviendra, je serai chez Alice et ne reparaitrai pas d'ici longtemps.

Là-bas, au beau pays de France, le sang arrose le sol, et les morts jonchent la campagne. Je n'ai pas le courage d'ouvrir le journal qui est près de moi. A force de lire ces sanglants récits, je ne peux plus avoir d'autre pensée ; je vois sans cesse les vaillants Français, aidés des nôtres, défendant leur patrie contre l'Allemand.

Quoique dans notre modeste village lui-même les langues, du matin au soir, ne parlent que de « la guerre », un ennemi non moins terrible que les balles s'est glissé au milieu de nous. Il a marqué ses victimes ; son nom est « la fièvre ». Depuis une quinzaine, quatre enfants, deux jeunes filles, une

mère de famille ont succombé rapidement et mystérieusement. Maman ignorait en partant qu'une maladie contagieuse régnât au village. Sans cela, elle tremblerait pour ses enfants et serait capable de revenir. Aussi ne lui ai-je rien écrit : ses vacances sont si rares. Notre vieille bonne dit qu'il vaut mieux rester où l'on est ; Silverbridge étant situé en pleine campagne, nous ne sommes pas sous l'influence directe de la contagion. Une frayeur mortelle me saisit en regardant l'innocente figure de Wattie. La main de la mort s'étend-elle sur lui, mon ange consolateur ? Je touche son front et sa joue qui sont frais et calmes. Cet enfant est la joie de ma vie ; je retrouve en lui ce que j'ai perdu. C'est Paul qui me regarde avec ses magnifiques yeux bruns, Paul qui me sourit de son ancien et irrésistible sourire ; mais joints à cela, c'est le cœur et les paroles candides, la tendresse vive et l'enfantine confiance, surtout cette innocence des très jeunes enfants.

Je regarde ma montre, six heures, et l'on devait venir chercher Wattie à cinq.

Que peut être devenue la bonne ? Notre vieux Simpkins paraît et je lis sur sa physionomie qu'il s'agit d'un événement grave.

— Qu'y a-t-il ?

— La bonne a la fièvre, miss Nell. Elle a été prise à peine rentrée aux Tours ; le docteur dit que le cas est mauvais.

La bonne de Wattie ! Et il a été avec elle toute la matinée !

— Trouvez-vous qu'il a l'air malade ? Comment est-on quand la fièvre commence ?

Ma voix est dure, sèche, je ne la reconnais pas moi-même.

— Vous n'allez pas le renvoyer aux Tours, miss Nell ? dit Simpkins en hésitant. Il y aurait du danger, mais il faut penser à nos jeunes messieurs.

Je porte la main à mon front.

— Il faut qu'il reste ici. Ne pourrait-on le tenir à l'écart, de peur de la contagion ?

— Il y a la chambre à côté de la salle d'études ; elle est tout au bout de la maison, qu'en pensez-vous, miss Nell ?

— Oui, c'est cela. Faites préparer le lit tout de suite, je viendrai dès que ce sera prêt. Oh ! Wattie ! Vais-je te perdre ? Que deviendrais-je ?

Son visage ne me répond rien ; il semble respirer la santé comme toujours, et pourtant, je sens la mort qui le menace. Je le serre si étroitement sur mon cœur qu'il s'éveille et m'embrasse. Je suis la seule personne que Wattie ait jamais embrassée sponta-

nément. Nous nous dirigeons vers la maison, causant dans un jargon étrange, car Wattie est en retard sous ce rapport et parle un langage à lui, que je comprends fort bien. Le manoir est très silencieux, l'enfant, un peu intimidé, serre mes mains plus fort. La vieille salle d'études, fort délabrée, et la petite chambre attenante ont l'une et l'autre des portes-fenêtres ouvrant sur la cour. Pendant que je déshabille Wattie, notre vieille bonne apparaît.

— Est-ce à vous de vous donner tout ce mal, miss Nell ? dit-elle avec son franc parler ordinaire. Cet enfant devrait être avec sa mère.

— Sa mère n'est pas là ! Vous savez ?

— Oui, et j'ai peur que le pauvre être ne coure de gros risques.

— Taisez-vous ! On ne sait jamais, vous le disiez vous-même avant-hier ? Une personne prend la fièvre, une autre ne la prend pas.

Je la battrais pour la punir de ne pas me dire un mot de réconfort.

Wattie est prêt à se coucher, mais Wattie ne veut pas dormir, il m'a échappé et danse sur le tapis, ses petits pieds roses sont pareils à deux fleurs. Oh ! Wattie ! Toute ma vie, je vous reverrai ainsi, mutin, capricieux, ravi ! Quand le soleil a tout à fait disparu, le sommeil le prend enfin, et je l'emporte dans mes bras, au milieu de ses éclats de rire. Puis, à ma grande surprise, il se calme tout d'un coup, s'agenouille sur le lit, joint ses petites mains et commence sa prière du soir : « Mon Dieu, bénissez papa, maman, Lallie ; faites de Wattie un bon garçon. Amen ! »

Ces mots balbutiés à sa façon enfantine, il attire ma tête près de lui sur l'oreiller, ses petits bras noués autour de mon cou, et, dans l'espace de quelques minutes, il dort à poings fermés. Je le quitte alors pour aller m'entendre avec notre bonne, car il y a beaucoup de choses à régler. Si un nouveau cas de fièvre se déclare dans le voisinage, si Wattie (mes lèvres blanchissent en prononçant ce nom) est déjà atteint, elle partira immédiatement avec mes petits frères. Elle affirme qu'elle m'emmènera aussi, mais cette idée me fait rire. Laisser mon Wattie à des mercenaires !

— Ce sera une jolie surprise pour votre maman, quand elle reviendra et vous trouvera morte et enterrée, miss Nell !

— Les gens las de la vie meurent toujours de vieillesse ! Ce sont les heureux, ceux qui ont beaucoup à regretter, qui partent jeunes.

Je veille tard près de Wattie cette nuit-là, mais sa peau est fraîche, son sommeil calme ; je finis par me coucher et m'endormir.

Aux premières lueurs de l'aube, une petite voix enrouée m'éveille en me demandant : « De l'eau ! » C'est un des rares mots que j'aie appris aux lèvres enfantines de Wattie à prononcer nettement. Un instant, je reste immobile ; je suis comme une créature frappée d'un glaive à double tranchant. Ce cri, je sais trop ce qu'il veut dire... la mort va m'enlever mon ange...

Enfin je me lève toute paralysée ; je lui apporte de l'eau, qu'il a déjà peine à avaler. Je replace sa tête sur l'oreiller ; je ne l'embrasse pas, ne lui parle pas ; mais je tombe à genoux. Wattie ! Wattie ! Dieu m'a ôté tout ce que j'avais sur terre, et maintenant il va t'enlever à moi... cher petit être aimé !

Une heure plus tard, le docteur est venu et reparti. Il ne peut rien de plus pour le fils de Paul Vasher que pour celui du plus pauvre paysan : quelques heures décideront de la fin.

Un domestique emporte mon télégramme aux parents... En réalité, que viendraient-ils faire ici ? Ils ne s'occupaient pas de l'enfant vivant, pourquoi tiendraient-ils à le revoir avant sa mort ? Il est à moi, à moi seule, et n'a besoin que de moi.

Je renvoie tout le monde de la chambre (je crois que je deviens folle) et, seule, je lui prodigue mes soins, guettant le moindre changement de son visage, comptant les battements de son poulx. Ses beaux yeux plaintifs cherchent les miens ; il ne comprend rien à cette souffrance inconnue... lui qui n'a jamais souffert... il est étonné, il a peur, et si je le quitte une seconde, sa petite voix me rappelle : « Lallie ! Lallie ! » avec un son tout nouveau, aigre, rauque, qui m'étreint le cœur d'une indicible angoisse.

Le docteur revient ; la moitié de son temps se passe à disputer au terrible ennemi ce petit corps qui résiste. Il espère encore ; il convoque une célébrité médicale... tous deux se consultent ; mais je sais que c'est inutile. Dieu rappelle Wattie... je l'ai toujours prévu ! Si sa vie ou sa mort n'avaient importé à personne, il aurait vécu, mais, comme il est pour moi plus que ma vie même, il va mourir et la mort approche à grands pas ! Ses faibles balbutiements finissent par s'éteindre. Les docteurs se regardent en silence. Tout leur savoir ne peut ramener la vie dans ce beau petit corps. Ils s'en vont, disant qu'ils reviendront bientôt. C'est inutile. Wattie n'aura plus jamais besoin d'eux.

Il m'a toujours reconnue, et ses lèvres desséchées me sourient encore, lorsque je lui donne une boisson rafraîchissante. Il n'a jamais été colère ni maussade comme tant d'enfants malades. Si seulement il montrait quelques-uns de ses caprices habituels, je ne serais pas sûre... mais il est là, sur mes genoux, s'affaiblissant d'heure en heure, s'en allant sous mes yeux, et ce cri sort de mon cœur déchiré :

— S'il faut qu'il meure, que je meure avec lui !

Ma prière n'est pas écoutée. Je suis forte, je ne suis malade qu'à force de pleurer, de veiller, sans pouvoir prendre aucune nourriture, abîmée dans mon désespoir. Et la troisième nuit (il s'en va bien vite, mon Wattie, lui toujours si désolé de me quitter, fût-ce pour une heure !) je vois ses beaux yeux bruns s'ouvrir, sa main trembler un peu dans la mienne. Je me penche sur lui, saisie d'effroi :

— Au revoir, Lallie ! murmure-t-il avec un doux sourire tendre... et puis, c'est fini !

XII

Mon petit ange est couché sur le grand lit blanc, les mains pleines de roses, et des cierges tout autour de lui. On ne se douterait pas qu'il a été malade : la chambre est si calme, si fraîche ; toutes les traces de maladie ont disparu, la lune verse ses rayons par la fenêtre ouverte sur le plancher, le lit, le visage de cire de l'enfant... Je ne suis plus auprès de lui, je ne pouvais pleurer en contemplant ce petit visage, qui, quatre heures avant, me souriait avec tendresse, ces lèvres qui m'ont murmuré un adieu, avec leur dernier souffle, ces mains que la mort seule a pu détacher des miennes ! Quand j'ai peigné ces beaux cheveux d'or qui s'enroulaient autour de mes doigts comme des choses vivantes, aucun souvenir ne s'est réveillé en moi... je suis restée insensible, silencieuse, calme comme lui... On voulait partager ma veille ; je m'y suis refusée ; personne autre que moi ne fera rien pour Wattie. Je suis seule dans la salle d'études et l'horloge de l'église, sonnant dix heures, retentit à travers le silence !...

Je vais à la porte et je regarde la nuit. Peut-être est-il tout près de moi sans que je le sache ? Il ne peut pas être encore bien loin. As-tu eu peur, mon Wattie, quand tu t'es vu partir ainsi tout seul ? As-tu cherché ma main dans l'étrangeté terrible de ce passage ? Y a-t-il quelqu'un là-haut qui prenne soin de toi, comme moi ici-bas ?

Je murmure : « Wattie ! Wattie ! parle-moi ! » Mais

nulle réponse ne m'arrive ; nulle feuille ne bouge ; le son de ma propre voix m'effraie.

Qu'est-ce que cela ? Des pas précipités broient le sable de l'allée ? Qui donc peut arriver à pareille heure ? Et il me semble un peu plus loin percevoir des pas plus légers qui suivent les autres. Le père et la mère sont-ils revenus... trop tard ? Mon cœur paralysé fait un bond de joie à cette idée, que Silvia arrive trop tard : Wattie est mort dans mes bras, elle n'a pu me l'ôter. Les pas s'arrêtent, puis se rapprochent, et un homme émerge dans le flot de rayons qui éclaire la porte : c'est Paul. Quel air égaré, étrange ! Aimait-il donc tant son fils, quoique son orgueil lui ait toujours interdit de le montrer ?

— Je pensais que vous viendriez plus vite, lui dis-je. Voici bien des heures que je vous attends.

— Et me voilà, répond-il aussi lentement que moi.

Son visage est pâle et résolu : ses yeux sombres flamboient sous ses épais sourcils.

— Ma bien-aimée, reprend-il avec un calme dont la force me glace, je ne puis vivre sans vous, je suis revenu vous chercher... Voulez-vous en finir avec cette vie misérable et partir avec moi ?

Je ne réponds rien, je recule, les yeux dilatés, les lèvres entr'ouvertes.

— Avez-vous peur, chérie ? Vous imaginez-vous que vous seriez davantage ma femme parce qu'une vaine cérémonie nous aurait unis ? L'homme et la femme créés l'un pour l'autre et décidés à s'attacher l'un à l'autre, à travers le temps, la mort et l'éternité, sont-ils moins mariés que deux malheureux liés par fraude, par intérêt, par amour de l'or ?

Je le repousse du geste, mais je reste muette, muette comme l'enfant innocent qui repose là-bas, muette comme les cailloux à mes pieds.

— Ma bien-aimée ! ma femme ! s'écrie-t-il, se rapprochant d'un pas.

Son regard a retrouvé la flamme d'autrefois ; sa voix, son accent dominateur.

— Je vous veux, je ne puis vivre sans vous. Depuis ce matin de Noël, je lutte avec moi-même, comme jamais homme, abandonné de Dieu et tenté au delà de ses forces, n'a combattu... mais en vain. Je l'ai compris l'autre jour, en touchant votre main, au départ, pour la première fois, depuis plus de trois ans. Arrivé en Ecosse, un hasard m'apprit que vous étiez seule ici ; je suis venu... Vous me suivrez cette nuit, Nell, cette nuit même ! Tout est préparé ; personne ne sait que je suis à Silverbridge. Demain matin, nous serons loin... et ensemble !... J'ai bien douté de vous, mon adorée, ajoute-t-il avec un

accent triomphant. Je ne croyais pas votre amour assez fort pour résister à cette épreuve... mais, quand vous m'avez dit que vous m'attendiez... que j'aurais dû venir plus tôt, alors j'ai su, Nell, que votre amour était aussi fort que le mien.

Une ombre noire traverse le rayon de lune; une main s'abat, comme un flocon de neige, sur le bras de Paul; il se détourne et voit derrière lui Silvia, souriante. Elle franchit le seuil et nous voici tous trois dans cet espace éclairé où nos figures sont visibles comme en plein jour: lui, sa femme et moi.

Paul parle le premier.

— C'est vous, madame! continuez-vous avec le même succès votre métier d'espionne?

— Oui, répond-elle tranquillement, si c'est espionner que suivre son mari, car je vous ai suivi. J'ai toujours prévu que, tôt ou tard, vous lui reviendriez, à elle, et que vous lui demanderiez de partir avec vous. J'ai toujours su que, malgré ses airs de vertu dédaigneuse, elle consentirait au premier mot. Ne croyez pas que je veuille m'opposer à votre fuite. Au contraire, si vous ne partez pas, je me charge de faire publier, dans tout le pays, comment j'ai trouvé mon mari et miss Hélène Adair en tête à tête à onze heures du soir, dans une maison déserte, arrangeant un enlèvement. Lequel de nous deux, vous ou moi, sera alors responsable de notre mésintelligence conjugale? Je ne veux pas vous retenir, je ne suis venue ici que pour lui jeter sa honte au visage. Ah! ah! suis-je enfin vengée, Hélène Adair?

Paul ne dit rien, ses mains se crispent, sa poitrine se soulève, haletante.

— Vous m'avez bravée, vous vantant de votre réputation inattaquable, continue Silvia de sa voix musicale et railleuse; la croyez-vous toujours si pure et si intacte?

Ma main s'étend avec un geste machinal.

— A présent, vous allez venir avec moi.

Entraînée malgré elle, Silvia m'obéit; je fais signe à Paul: à son tour, il me suit lentement, semblable à un homme qui marche en rêve...

Je traverse le corridor, et j'entre dans la chambre mortuaire. Près du lit, je me retourne; ils se sont arrêtés à la porte, je les appelle encore du geste. Les voici devant le lit, le mari et la femme... en face du corps de leur fils, de cet enfant qui n'a jamais eu ni père ni mère, durant sa courte vie.

— Il est mort ce soir à six heures, dis-je d'une voix monotone.

Mon cerveau semble éclater, et je tombe comme une masse, les bras autour de l'enfant mort.

Sous la voûte du ciel, un homme étreint ma main pour la dernière fois dans les siennes, et me demande, comme si j'étais son juge, de lui pardonner le crime auquel l'ont poussé son amour et son désespoir ! Je lui pardonne du fond du cœur et je lui dis adieu pour toujours.

Aussi sûrement que je sais mon Wattie à jamais couché sous ce tertre à mes pieds, de même, je sais que je ne reverrai plus en ce monde le visage de son père... Nous nous disons adieu avec tendresse, avec respect, sentant que c'est un adieu suprême... et il part... il va rejoindre en France l'armée anglaise.

Une nuit, au début de septembre, à l'heure où le jour commence à poindre, il m'apparaît en rêve, le front resplendissant d'une paix immortelle, et je me réveille sachant qu'il est mort. Un mois plus tard, une lettre me parvient, l'adresse est d'une main étrangère ; sans hâte, je l'emporte dans ma chambre. Je sais ce qu'elle contient. Elle est écrite par un infirmier.

« Mademoiselle, j'ai un devoir sacré à remplir. Pardonnez-moi s'il est bien douloureux. M. Vasher est tombé mortellement blessé durant la bataille de la Marne. Par bonheur, on a pu l'emporter du champ de bataille et trouver une ambulance de secours, mais il n'y avait rien à faire. Il m'a donné votre adresse, et m'a demandé de vous écrire comment il avait fini. Sa bravoure avait été au-dessus de tout éloge. Toute la dernière nuit, il fut très agité, quoique sans se plaindre ; vers le matin, il se dressa, s'écriant d'une voix forte : « — A travers les seigles... les champs de Dieu... Nell ! » et tomba mort.

« Nous l'enterrâmes au coucher du soleil, avec une miniature qu'il portait toujours sur sa poitrine. Quelques heures après arriva une dame fort belle, presque folle de chagrin, qui nous dit qu'elle était sa femme »...

Se sont-ils retrouvés là-haut, mon fiancé perdu, mon ange perdu ? J'irai vers eux, mais ils ne reviendront plus à moi. Aussi je languis, j'aspire à l'heure où la mort, douce comme l'appel lointain d'un ami, prononcera mon nom et me guidera par la main, jusqu'à ces plaines qui entourent la céleste cité.

Y reverrai-je mes bien-aimés, venant au-devant de moi, à travers la splendeur éternelle, incorruptible, des champs de Dieu ?